TABLEAU
DE L'AMOUR
CONJUGAL.

TOME PREMIER.

TABLEAU

DE L'AMOUR

CONJUGAL.

TOME TROISIÈME.

LA GENERATION DE L'HOMME, OU TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL,

Considéré dans l'état du Mariage;

Par M. NICOLAS VENETTE,
Docteur en Médecine.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de Remarques importantes, par M. F. P. D. E. M. & enrichie de nouvelles figures plus grandes & plus exactes que dans les Editions précédentes.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LI.

HARVARD COLLEGE LIBRARY
BEQUEST OF
WILLIAM McMICHAEL WOODWORTH
FEB. 19, 1915.
(2 vols)

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

CET Ouvrage a toujours été trop bien accueilli du Public, pour que cette Edition n'en ſoit pas reçue favorablement. On y a joint des Remarques néceſſaires à ſa perfection : les unes renferment les nouveaux Syſtêmes, & les nouvelles découvertes concernant le Corps Humain : d'autres éclairciſſent certaines Queſtions difficiles à réſoudre : d'autres adouciſſent certains endroits qui pourroient fraper des imaginations trop délicates : d'autres confirment certains ſentimens de Morale que l'Auteur a répandus dans ſon Livre. Enfin, l'on y a ſubſtitué d'autres Figures qui ſont beaucoup plus correctes que les anciennes.

L'on ne s'arrêtera pas à rechercher le véritable nom de l'Auteur, qui ne paroît pas être celui qu'on lui donne : Voici cependant ce qu'en dit l'ancien Editeur.

Nous avons crû que *M. Nicolas Venette*, Docteur en Médecine, Professeur du Roi en Anatomie & Chirurgie, & Doyen des Médecins aggrégés au Collége Royal de la Rochelle, ne trouveroit pas mauvais que nous le nommassions ici, puisqu'on le connoît présentement par tout pour être l'Auteur de ce Livre. Il avoit caché son nom, par un rétrograde, sous celui de *Salocini, Vénitien*, pour des raisons que nous ignorons jusqu'à présent : mais on pouvoit connoître par plusieurs endroits de ce Livre qu'il étoit Médecin de la Rochelle. Plusieurs se sont écriés contre son Ouvrage, comme contre un piége que l'on tendoit aux jeunes gens, soit qu'ils l'eussent lû avec préoccupation, ou qu'ils en eussent attendu mal parler à des gens qui ne l'avoient pas lû. D'autres, qui sont en plus grand nombre que ceux-là, en ont dit des louanges, & il n'y a guère de personnes sçavantes en France, & même en Europe, qui n'aient ce Livre dans leur cabinet, qui ne l'estiment beaucoup, puisqu'il a été imprimé plusieurs fois en François, en Allemand, en Flamand,

Flamand. Le premier qui en a dit du bien a été le docte M. *Bayle*, Auteur de la *République des Lettres*, qui à la *pag.* 1221. de l'impreſſion d'Amſterdam 1686. ſur la fin de l'année 1687. témoigne que l'Auteur de ce Livre lui a appris mille choſes importantes, prouvées par des faits; c'eſt beaucoup dire, que d'apprendre mille choſes à l'un des plus ſçavans de l'Europe: puis au commencement de l'année 1688. il parle encore de lui en des termes qui font bien voir qu'il avoit de l'eſtime pour ſon Livre, puiſqu'il n'y a guère d'exemples dans ſes Journaux où il ait parlé deux fois d'un même Auteur.

D'ailleurs, *M. Daniel Tauvry*, Docteur en Médecine, dans ſon Livre des *Médicamens*, parle encore de lui, en des termes qui font bien connoître qu'il l'eſtime beaucoup.

Enfin, le laborieux Abbé de *Furetiére*, un des Membres de l'Académie Françoiſe de Paris, dans ſon grand Dictionnaire ſur le mot de *Pucelage*, le nomme fameux Médecin, & le compare à *Joubert*, Docteur en Médecine & Chancelier de la Faculté

de Médecine de Montpellier.

Tout cela fait bien voir que cet Ouvrage a ſes Approbateurs, puiſqu'on lui donne tant de louanges, dont l'Auteur eſt la ſource. Et pour être convaincu de ce que je dis, l'on n'a qu'à lire la Préface, qui eſt comme l'Apologie du Livre.

PREFACE.

SI les Livres des Anciens, qui traitoient de l'amour, ne s'étoient point malheureuſement perdus, ou par la malice des hommes, ou par l'injure des temps, nous aurions ſans doute par la lecture augmenté nos obſervations ſur la génération des hommes, & par-là nous aurions fait ceſſer les juſtes plaintes de l'illuſtre Tiraquel.

Mais quoique nous en manquions, nous avons, ce me ſemble, par notre propre expérience & par celle de nos amis, aſſez de lumiére pour faire un gros volume ſur les ordres que la nature nous a preſcrits pour la production des hommes, ſans que nous ayons recours pour cela aux penſées des anciens.

La nature qui n'eſt que Dieu même, ou pour mieux dire, ſa divine Providence répandue par l'Univers, nous fournira encore des lumiéres ſur cette matiére, ſans en aller chercher ailleurs. En cela nous ſuivrons ſes préceptes, & nous obéirons à ces decrets : mais comme la vérité eſt un attribut qui lui eſt inſéparable, nous ne la déguiſerons

guiſerons point, afin que la nature & la vérité jointes enſemble, ſoient les deux guides qui nous puiſſent conduire dans tout cet Ouvrage.

Nous découvrirons donc ſans ſcrupule les ſecrets de la nature, & nous ferons paroître aux yeux tout ce qu'il y a de plus véritable & de plus caché dans l'hiſtoire de la génération des hommes.

Je ſçai bien que tout le monde n'a pas une force d'ame pour en conſidérer les admirables productions : que parmi les hommes, il y en a beaucoup de foibles & de ſcrupuleux, qui ſe ſcandaliſent de tout ce qui n'eſt pas à leur goût, & qui ſe plaignent toujours quand on n'eſt point de leur ſentiment. La vérité toute nue n'a point de charmes pour eux, elle leur fait horreur, ſi elle n'eſt déguiſée. Ils veulent qu'elle ſoit maſquée pour être belle, & comme s'ils n'étoient point hommes, aux moindres amorces de l'amour ils s'étonnent, ils s'offenſent, ils crient, ils s'alarment & ils fuyent.

Les premiers hommes étoient tout autres que nous. Ils étoient bien moins ſcrupuleux & bien plus raiſonnables que nous ne le ſommes. Leur nudité ne leur cauſoit aucune émotion déréglée. La nature & la raiſon

étoient

étoient les maîtresses de leurs mouvemens amoureux, & l'amour même, tout fier qu'il est, sembloit obéir à ses ordres, quand ils s'y opposoient tant soit peu. Ils regardoient une femme comme une statue, quand il n'étoit pas permis de l'aimer; & si par hazard l'Amour leur échauffoit le cœur, alors leur raison & leur force d'ame ménageoient si adroitement leurs passions, qu'ils pouvoient entiérement se garantir de ses charmes. La nudité d'un homme ou d'une femme ne faisoit pas plus d'impression sur leur ame, que les filles de Lacédémone en firent autrefois sur l'esprit des peuples, lorsqu'elles dansoient toutes nues dans un carrefour, sans être couvertes que de l'honnêteté publique. Mais cette force d'ame est aujourd'hui bannie de nos Provinces, & il semble qu'elle ne se soit conservée que parmi les sauvages, qui en cela sont bien moins sauvages que nous.

Lorsque je considére l'aveuglement de l'homme & ses contrariétés qui découvrent sa misére, j'entre en chagrin de le voir en cet état. Sur cela je m'étonne de ce qu'il n'entre pas en désespoir de ne se pas conoître soi-même, & de ne sçavoir d'où il vient & comment il est fait. Je lui demande, s'il est mieux instruit que moi sur les parties qui

le compoſent & ſur la maniére dont il a été engendré, & je connois par ſa converſation que ſur cela nous ſommes fort ignorans l'un & l'autre. Nous regardons tous deux autour de nous, & nous y voyons des gens qui n'ont ſur cela pas plus de lumiéres que nous en avons. Nous trouvons par hazard un homme qui nous inſtruit des principes de la génération, qui nous en montre les parties, qui nous en fait voir les actions, & qui nous fait connoître l'ordre que Dieu a donné aux hommes pour multiplier leur eſpéce dans le mariage, & les malheurs qui arrivent dans les plaiſirs exceſſifs que l'on y prend. Cet homme avec qui je m'entretiens, comme s'il avoit dépit de ſe connoître ſoi-même & de ſçavoir ſon origine, inſulte à la perſonne qui l'inſtruit de l'admirable deſſein de la nature dans la génération des hommes. Pour moi, qui vois que ce ſont les commandemens & les ordres de Dieu, je les admire & je m'y ſoumets.

J'avoue que l'on a été élevés dans la répugnance à nommer les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, que nous avons appellées honteuſes, *quoique* Moyſe *les ait nommées* ſaintes, *puiſqu'il n'étoit pas permis à une femme de les toucher ſans avoir la main coupée, & nous ſommes accoutumés*

més à avoir de l'horreur pour leurs actions ; comme ſi Dieu, *ſelon la penſée de* S. Clément d'Alexandrie, ne les avoit pas fabriquées, & ſi les Loix Divines & humaines ne nous permettoient pas d'en uſer.

Nous ſçavons que l'on peut parler des choſes les plus impudiques & les plus abominables, ſans bleſſer la bienſéance, quand on parle d'une maniére à marquer l'état où les perſonnes ſont, lorſqu'elles les commettent, ou montrer par ſa retenue qu'on les enviſage avec peine & qu'on les communique aux autres avec des circonſtances de ménagement. Les choſes les plus infâmes, qui ſont repréſentées ſous ce voile d'horreur, ſont la cauſe qu'on les regarde comme des crimes, & elles ſignifient plutôt les choſes que l'action même ; parceque chaque penſée exprimée ayant deux ſortes de ſignification ; l'une propre, l'autre acceſſoire, elle eſt conſidérée en divers ſens. Ainſi une choſe peut être infâme & honnête, défendue & permiſe. Ces idées acceſſoires ne ſont pas toujours attachées aux mots par un uſage commun ; il faut s'en rapporter à celui qui s'en ſert & lire ſon Livre ſous cette condition. Car les mots n'étant que des ſons, & les choſes étant indifférentes d'elles-mêmes,

ils ne ſont impudiques ni les uns ni les autres, & c'eſt une maladie ou une foibleſſe d'ame de s'en ſcandaliſer. C'eſt ainſi que S. Auguſtin *en a uſé, lorſqu'il dit*, que s'il y a quelque perſonne impudique qui liſe ce qu'il a écrit des plaiſirs de l'amour dans le mariage, elle accuſe plutôt ſa turpitude que les paroles dont il a été obligé de ſe ſervir, pour expliquer ſa penſée ſur la génération des hommes : & *il ajoute*, qu'il eſpére que le lecteur pudique & le ſage auditeur lui pardonneront aiſément la maniére de parler dont il s'eſt ſervi, pour s'expliquer ſur cette matiére. *C'eſt auſſi de la même ſorte qu'en a uſé l'Apôtre, lorſqu'il parle des horribles crimes des hommes & des femmes, qui avoient changé l'uſage naturel de leurs parties, en celui qui eſt contre les loix de la nature.*

Celui qui ſçait ce que c'eſt que le monde, regarde tout avec indifférence, & à l'imitation du ſoleil, il ne peut être taché d'aucune choſe, quelque ſale qu'elle puiſſe être. Si par hazard ce Livre tombe entre ſes mains, il le lira ſans ſcrupule, & il y admirera les ordres ſacrés que Dieu a donnés à la nature pour perpétuer l'eſpéce des hommes.

Mais parce que c'eſt par l'amour que

nous

nous ſommes engendrés, & que l'amour que l'Ecriture nomme charité, ſelon le ſentiment de S. Jérôme, eſt la plus forte de toutes les paſſions, il y trouvera de quoi la ménager & la dompter, même quand il ſera embarraſſé; ſi bien que je ne doute pas que ce Livre ne puiſſe être d'un très-grand ſecours à pluſieurs perſonnes, même à celles qui ſont d'une vertu diſtinguée.

Un jeune homme connoîtra donc de quel tempérament il eſt, quelle diſpoſition il a pour la continence ou pour le mariage. Il y apprendra à quel âge il doit ſe marier, pour ne pas s'énerver dans le commencement de ſa vie & pour vivre long-temps avec plaiſir: en quelle ſaiſon ou à quelle heure du jour on peut faire, ſans s'incommoder, des enfans ſaints & ſpirituels, qui ſoient un jour l'honneur & la gloire de leur pere & le ſoutient de l'Etat. Mais parce que les jeunes gens n'enviſagent que la volupté, lorſqu'ils ſe marient, ils y verront dépeintes les incommodités incurables que cauſent les plaiſirs exceſſifs du mariage, afin qu'avant d'avoir éprouvé les malheurs qu'ils nous cauſent, ils puiſſent les éviter & s'en garantir en même-temps.

Un vieillard y trouvera juſqu'à quel âge il peut ſe marier; & s'il a deſſein de ſe pro-

curer des héritiers par le mariage, il y verra comment il doit ſe comporter auprès d'une femme pour en avoir des enfans, & comment auſſi dans la froideur de ſon âge, il doit s'exciter auprès d'elle ſans qu'il puiſſe courir aucun riſque d'altérer ſa ſanté, ni de commettre aucune faute contre les maximes de la Religion.

Un Théologien, un Caſuiſte & un Confeſſeur y apprendront les véritables cauſes de la validité & de la diſſolution du mariage, les vices qui s'y rencontrent, & même les péchés que l'on y commet parmi les voluptés permiſes. Car on y examine avec beaucoup de ſoin ce qui s'oppoſe à la génétion, & par conſéquent tout ce qui eſt contraire aux decrets de Dieu, aux loix du mariage & à l'intention de l'Egliſe.

Un Juge y trouvera des difficultés de Droit & de Médecine, établies & décidées ſi clairement, que les Juriſconſultes n'ont jamais aſſez bien éclaircies, & qu'après cela il ſçaura lui-même diſtinguer les véritables cauſes de l'impuiſſance d'un homme & de la ſtérilité d'une femme, & ne ſe laiſſera plus abuſer quand on lui préſentera des enfans ſuppoſés. Cette ſcience par elle-même n'eſt point ſuſpecte; au lieu qu'un Médecin, un Chirurgien & une Matrone, à qui

pour

pour l'ordinaire on ſe rapporte dans ces ſortes de matiéres, peuvent être gagnés, ou par complaiſance, ou par intérêts. On y marquera encore les défauts qui peuvent cauſer le divorce entre des perſonnes mariées, l'âge dans lequel on commence à engendrer, & celui dans lequel on finit, & les ſignes qui peuvent marquer véritablement la groſſeſſe. On y verra ſi la nature a fixé aux femmes un temps pour accoucher, ſi les Charmes, les Magiciens, ou les Démons peuvent empêcher des perſonnes mariées de conſommer le mariage. Enfin, on y apprendra ſi les Hermaphrodites & les Eunuques doivent ſe marier, & s'ils peuvent faire des enfans.

Un Philoſophe & un Médecin y trouveront, ce me ſemble, de quoi ſe ſatisfaire, en liſant quelques découvertes que j'ai faites ſur les parties naturelles de la femme, & ſur les nouvelles conjectures que j'avance ſur le lieu de la conception des hommes, & ſur la cauſe des régles & du lait des femmes, & ſur quantité d'autres matiéres que l'on n'a point encore bien expliquées juſqu'ici.

Une femme apprendra dans ce Livre à régler ſes mouvemens amoureux & à ménager la réputation de ſes filles. Elle y verra

que

quelle complexion eſt la plus propre pour le Cloître ou pour le Mariage, afin de perſuader l'un ou l'autre état à ſes enfans, qui enſuite ne ſe déſeſpéreront point, pour avoir embraſſé un état auquel ils n'étoient point propres. Elle y connoîtra comment on doit rendre le devoir à ſon mari, & les égards que l'on doit avoir pour lui, quand on aime ſa ſanté & que l'on n'eſt point eſclave de ſa paſſion.

Une fille ſera inſtruite par avance de tous les déſordres que peut cauſer l'amour, ſans l'éprouver auparavant ſur elle-méme : car comme les liens du mariage ſont indiſſolubles, il ſeroit à ſouhaiter que toutes les filles fuſſent avant que d'être mariées, les peines & les chagrins que l'on y ſouffre.

Un Athée méme qui lira attentivement ce Livre, & qui obſervera ſans préoccupation toutes les démarches que fait la nature dans les actions & dans la formation de l'homme, y trouvera de quoi changer de ſentiment. Et je ſuis aſſuré qu'il n'y a ni livre ni raiſonnement qui lui faſſe connoître plus clairement Dieu, que ce que j'écris de la génération des hommes.

Un débauché y connoîtra quels fâcheux chagrins & quelles maladies incurables cauſe un amour déréglé ; & après y avoir

fait

fait de ſérieuſes réflexions, il y trouvera des remédes, ou pour s'oppoſer à la violence de l'amour, ou pour conſerver ſa ſanté, ou pour être fort retenu à l'avenir.

Il ſeroit à ſouhaiter que le Lecteur, de quelque ſexe qu'il fût, eût l'eſprit fort & réglé, & qu'il ſçut ce que c'eſt que l'amour & le monde : qu'après cela, il ne fût ni libertin ni impudique ; je déſirerois même qu'il fût d'un âge raiſonnable pour être en état d'en profiter.

Nous pouvons donc regarder le portrait de l'amour, que j'ai fait d'après nature, pour éviter les défauts & les crimes que j'y ai remarqués. J'ai prétendu réformer les mœurs des libertins, & montrer aux ſages les ſoupleſſes de l'amour, pour s'en divertir, & de plus pour conſerver leur ſanté & les obliger à choiſir les voyes les plus aſſurées pour la génération, ſans en abuſer.

Enfin ſi nous admettions les plaintes que l'on nous fait, on auroit ſujet d'accuſer celui qui a formé les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, dont on abuſe tous les jours ſi lâchement ; & l'on pourroit encore blâmer celui qui nous a fait préſent de la vigne, lorſque l'on s'enivre ſi aiſément de ſon jus. Car ſi nous péſions les bienfaits & les préſens de la nature, par-

le-

le mauvais uſage de ceux qui en uſent, en vérité nous les prendrions toujours en mauvaiſe part.

Nous ſerions encore réduits à cette extrêmité, que de ſupprimer la plûpart des Livres anciens & nouveaux. Nous bannirions de nos Bibliothéques, Catule, Juvenal, Horace, & Virgile *même, qui nous entretiennent agréablement de l'amour. Il faudroit déchirer* Ariſtote, Platon & Plutarque, *qui ont écrit de la génération & des voluptés naturelles. Il faudroit encore abhorrer les Ouvrages de* Dante, *de* Petrarque, *de* Bocace, *de* Marſille-Ficin, *de* Platine & *d'*Equicola, *qui nous expliquent les victoires & les triomphes de l'amour. Nous ne devrions point lire ce Livre, que* Jérôme Mengus *Cordelier, dédia au Cardinal Paléole; ceux du Pere* Delrio *Jéſuite, ni ceux du Pere* Sprenger *Dominicain, des conjonctions abominables que font au ſabbat les Sorciers avec les Diables; non plus que le Livre de l'Amour de* Flammius Nobilis, *l'un des grands Théologiens de ſon temps, qui, après avoir travaillé à l'Edition de la Bible Latine, par l'ordre du Pape* Sixte V. *crût qu'il n'étoit ni deshonnête, ni indigne de lui de compoſer celui-là, comme le chef-d'œuvre de ſa vie.*

vie. Il faudroit jetter au feu tous les Casuistes qui nous enseignent tant de choses sur ces matières : & le Pere Sanchez *Jésuite, ne seroit point exempt de blâme, lui qui a fait un gros volume de ce qui se passe de plus secret entre des personnes mariées. On ne liroit plus* S. Augustin, S. Grégoire de Nice, *ni* Tertullien, *qui parlent de l'amour conjugal en des termes que je n'oserois traduire en François, qu'en les paraphrasant.*

De plus, touchant la Médecine & l'Anatomie, je trouverai par tout le Livre des erreurs populaires de Joubert, *qui traite des actions des parties des deux sexes, & qui osa bien le dédier à* Marguerite de Navarre, *grand mere d'*Henri le Grand, *de glorieuse mémoire ; ceux d'*Ambroise Paré *& de* du Laurens, *qui traite de la génération des hommes, & celui de M.* Mauriceau, *qui parle de l'accouchement des femmes, avec des figures qui semblent deshonnêtes & impudiques : que l'on débitera ouvertement un Livre, qui traite des passions de l'ame, où l'on nous insinue adroitement dans le cœur les mouvemens les plus tendres de l'amour. Que les Livres de* Bodin *Avocat, &* Delancre, *Conseiller au Parlement de Bordeaux, nous feront voir les impudicités & les abominations que commettent*

mettent les Sorciers au ſabbat : que le Roman de la Roſe & du Bourdon, dont Jean de Meun *fût l'Auteur, ſe trouvera encore chez nos Libraires : que les piéces en vers, les ſatyres & les comédies de nos Poëtes ſe vendront publiquement, & qu'enfin le plus ſaint de tous les Livres ſe trouvera entre les mains de preſque toutes les femmes ; je ne crois pas que l'on puiſſe trouver mauvais que j'aie agité dans ma langue toutes les queſtions qui compoſent ce Livre.*

Je ſçai qu'il y a quelques perſonnes ſi ſuſceptibles d'amour, qu'ils ne peuvent voir aucun objet amoureux, ni lire aucun Livre qui en traite, ſans être émues juſqu'au crime par cette paſſion. Je conſeille à ces perſonnes-là de fuir la converſation des hommes, ou d'habiter les déſerts & la ſolitude, pour ne rien voir qui les choque, ou pour ne rien entendre que l'on puiſſe dire de la génération des hommes.

Que ſi par nos efforts ou par notre adreſſe, nous pouvions nous priver des mouvemens de l'amour, ou en exempter les autres, j'avoue que j'aurois tort d'expoſer ce Livre aux yeux de tout le monde. Mais parce que l'amour eſt une paſſion à laquelle nous nous laiſſons tous vivement toucher, ſans pouvoir ſouvent nous en défendre, il

me

me ſemble que l'on doit plutôt louer que blâmer un Livre qui enſeigne à la modérer & à ſe conſerver la ſanté, en ſe garantiſſant des ſoupleſſes dont il ſe ſert toujours pour nous maltraiter : car c'eſt une partie de la prudence humaine, que les Peres de l'Egliſe ont appellée Prudentia Carnis, *que de ſe conſerver la ſanté dans la modération des plaiſirs du mariage.*

Ce ne ſont pas toujours les Livres qui nous apprennent ce que nous ne devons pas ſçavoir ; la mauvaiſe complexion, les exemples & les converſations deshonnêtes font ſouvent plus de mal.

On ne peut pas dire véritablement que j'apprends dans ce Livre les excès de l'amour, ni que j'enſeigne les ſoupleſſes de cette paſſion pour en abuſer. Si je les expoſe aux yeux de tout le monde, je ne le fais que pour décrier les voluptés illicites, pour les fuir & pour les abhorrer en même temps, comme des cauſes de la perte de notre ſanté & de la perpétuité de notre eſpéce. Car ce n'eſt pas pour réduire en méthode les ouvrages de la génération, ni les actions des parties génitales des deux ſexes, que j'ai fait ce Livre. On ſçait qu'il y a déja long-temps que cette affaire a été réduite à la perfection par les ſeules forces de la nature.

ture. La ſcience ne fait rien à cela ; les plus ignorans & les plus lourds y ſont les maîtres : mais nous y avons voulu marquer la modération que l'on doit avoir dans les plaiſirs de l'amour, afin que pour les répéter une autre fois on en faſſe un bon uſage.

Je ne doute pas pourtant que ſi l'on ne juge de ce Livre que par le titre de ſes Chapitres, il ne paroiſſe indifférent & impudique à quelques perſonnes qui ont été mal élevées, qui ont de mauvaiſes inclinations & l'eſprit mal tourné. Mais ſi on l'ouvre, qu'on le liſe & qu'on juge ſans préoccupation du deſſein que j'ai eu en le compoſant, on y adorera ſans doute la Sageſſe Divine, qui nous a embrâſé le cœur par le moyen de l'amour, pour perpétuer notre eſpéce.

Mais tout le monde n'eſt pas capable de bien juger de mon Livre. Il eſt comme un Tableau, que toutes ſortes de perſonnes ne ſont pas capables de connoître. Pour en bien juger, il faut avoir la ſcience de la peinture, & puis ſe mettre dans le véritable point de vûe ; car il n'y en a qu'un ſeul qui eſt indiviſible, & qui eſt le véritable lieu d'où on le puiſſe voir. Ceux qui veulent en juger, ſouvent ne s'y mettent pas. Ils ſe placent trop près, trop loin, trop haut, trop bas, & ainſi ils en jugent mal. De

plus,

plus, les ignorans ne ſont point capables d'en juger, & ceux encore qui ne l'ont vû que par oüi dire ou par préoccupation. Il y a donc de trois ſortes de perſonnes qui ſe ſont établis pour ſon juge. Les premiers, qui ſont dans une pure ignorance, diſent, après les autres, qu'il ne vaut rien qu'à être brûlé. Les ſeconds, qui ſont ſçavans, en jugent bien, ou n'en diſent mot, & y admirent les ordres de la nature & les préceptes de Dieu pour la génération des hommes. Enfin les troiſiémes, qui ſont des demi-ſçavans & en plus grand nombre que les deux autres, publient que mon Livre eſt pernicieux : ils ſont les entendus, ils troublent tout le monde, & jugent plus mal que les autres. Ils ſont ictériques, & diſent que c'eſt moi qui ſuis barbouillé de jaune. En vérité tout le monde n'a pas le don de bien juger. Pour cela il faut avoir l'eſprit droit, bon goût & bon ſens, & peu de perſonnes l'ont ainſi : témoin ce que nous fait remarquer Quintilien, *qu'il y avoit de ſon temps des hommes qui eſtimoient plus* Lucrece *que* Virgile, *bien que le premier, ſi on le compare à l'autre, ne mérite pas le nom de Poëte. Enfin je ne voudrois, pour défendre mon Livre, que l'Apologie qu'a fait*

fait le Pere Théophile Renaud, *en faveur de son Compatriote le Pere* Sanchez *Jésuite, qui a écrit du mariage, comme j'ai fait, & alors il seroit bien défendu.*

*Quel Prédicateur de l'Eglise a prêché avec plus de zéle & de force que moi la moderation des plaisirs & la fuite des voluptés dans le mariage? Qui est-ce qui s'est opposé plus que moi à l'excès de l'amour & qui a enseigné de plus sûrs moyens pour se garantir de ses appas? l'on n'a qu'à lire l'*art. 2. *du* chap. 3. *de la* premiére partie, *le* chap. 1. 2. & 6. *l'*art. 1. & 2. chap. 8. *les* chap. 10. & 11. *de la seconde, le* chap. 1. *de la* troisiéme partie *de ce Livre, & plusieurs autres endroits, pour sçavoir si je porte les hommes au vice plutôt qu'à la vertu.*

Que l'on juge mal quand l'on ne juge des choses que par l'écorce & par l'apparence! Si nous considérons que Loth *caresse amoureusement ses filles, que* Samson *fait des merveilles, que* S. Jérôme *appelle des fables à la lettre, que* David *commet un adultére, que* Thamar *se prostitue, qu'*Osée *se marie impudiquement par le conseil de Dieu, que* Holla & *sa sœur courent après des impudiques, ne croirons-nous pas que ce sont des choses deshonnêtes, abominables & indignes*

gnes d'être placées dans l'Ecriture-Sainte ?

D'ailleurs, je les prie encore qu'ils ne jugent pas de mon Livre ſans l'avoir lû, comme l'on fit autrefois des Livres de S. Thomas & de Roger Bacon, Chancelier d'Angleterre, que l'on eſtima Magiciens, ſur le ſeul titre de leurs Livres : & enfin, qu'ils ne ſe laiſſent aller lourdement ni aux perſuaſions de mes ennemis, ni à la malignité des ignorans ; car il y a beaucoup plus d'idiots au monde qui s'arrêtent à des peintures groteſques, que de ſages qui s'appliquent à contempler la beauté de la nature. Après tout, s'ils le trouvent mauvais, je conſens qu'ils le blâment, & même qu'ils le faſſent brûler, comme fit autrefois Néron, les ſatyres de Fabricius Vejento ; & le Sénat Romain, les Livres de Cremunus Cordus.

Mais pourquoi m'étonner de ce que l'on critique ſi malicieuſement mon Livre ? Les ouvrages les plus parfaits n'ont-ils pas été critiqués ? & ç'a été contre ces mêmes ouvrages que l'envie & la haine ont été les plus acharnées. N'a-t'on pas dit qu'Homére dormoit ſouvent, & qu'il étoit plein de fautes ? Que Demoſthène ne ſatisfaiſoit guère ceux qui le liſoient ? Que Cicéron étoit un Compilateur des Grecs, dont

on

on a même marqué tous les paſſages : qu'il étoit timide, lâche, plat, trop copieux & trop lent aux exodes & aux digreſſions, trop ennuyeux dans la cadence de ſes périodes ; & enfin trop tardif à s'émouvoir ? Que Sénèque *le pere n'avoit point de liaiſon, & que ſon diſcours n'étoit que comme du ſable ſans chaux ? Que* Pline l'Hiſtorien *avaloit tout ſans jugement, & qu'il ne digéroit rien ? Que* Virgile *avoit peu d'eſprit & étoit un uſurpateur des penſées d'autrui ? Qu'*Ovide *étoit trop déſabondant ? Qu'*Horace *étoit trop deshonnête, & qu'il avoit écrit des vers en proſe ? Que* S. Ambroiſe *étoit la Corneille de la Fable, & que ſes Commentaires ſur* S. Luc, *étoient des chanſons & des bagatelles ? Enfin l'envie ne ſe contente pas ſeulement d'attaquer la réputation de ceux contre qui elle s'en prend, mais même encore aux perſonnes qu'elle haït.*

Quoi qu'il en ſoit, j'ai bien voulu me réſoudre en faiſant ce Livre, à avoir autant de juges que de lecteurs. Cela ne me paroît ni onéreux ni injuſte.

Enfin je n'ai pû faire autrement, quelque ménagement que j'ai pû apporter dans mon diſcours. Je ſerai fort ſatisfait, ſi un petit nombre de perſonnes doctes & bien entendues

tendues eſtiment mon Livre : je les préfére-rai toujours à une multitude groſſiére, qui ſouvent eſt un très-mauvais interprête de la vérité. C'eſt ſans doute ce que vouloit dire le Sage, *quand il nous a laiſſé par écrit, que l'*opinion du peuple étoit ſouvent l'opinion des fols; & *ce que nous a voulu inſinuer* Horace, *qui commence une de ſes plus belles Odes par ces paroles :* Odi profanum vulgus, & arceo.

Si tu veux, cher Lecteur, avoir encore l'audace.
De critiquer tous mes Écrits ;
Fais-moi paroître en quelle place
Tu dis mieux que ce que je dis.

Verbis offendi morbi aut imbecillitatis argumentum eſt. Cic.

Cui hic Ludus noſter non placebit, ne legerit; aut ſi legerit, obliviſcatur: Et velit, nolit, aliter hæc ſacra non conſtant.

Quiſquis ad has litteras impudicus accedit, culpam refugiat, non naturam, factu denotet ſuæ turpitudinis, non verba noſtræ neceſſitatis, in quibus mihi facillimè pudicus & religioſus Lector & Auditor ignoſcet, Auguſt. de Civit. Dei, l. 14. c. 24.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
EN LA I. ET II. PARTIE.

PREMIE'RE PARTIE.

CHAP. I. *DEs parties de l'homme & de la femme qui ſervent à la génération.* Pag. 1

Art. I. *Des parties naturelles & externes de l'homme.* 3

Art. II. *Des parties naturelles & internes de l'homme.* 10

Art. III. *Des parties naturelles & externes de la femme.* 25

Art. IV. *Des parties naturelles & internes de la femme.* 34

CHAP. II. *De la proportion naturelle, & des défauts des parties génitales de l'homme & de la femme.* 43

Art. I. *De la proportion des parties naturelles.*

relles de l'homme & de la femme, ſelon les loix de la nature. 46
Art. II. *Des défauts des parties naturelles de l'homme.* 48
Art. III. *Des défauts des parties naturelles de la femme.* 55
CHAP. III. *Des remédes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'homme & de la femme.* 62
Art. I. *Des maladies qui arrivent au membre viril & qui peuvent être guéries.* 63
Art. II. *Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la femme, & qui peuvent être guéries.* 91

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *DEs actions, effets & merveilles de la Génération, & des marques de la Virginité.* Pag. 106
Art. I. *Eloge de la virginité.* ibid.
Art. II. *Des signes de la virginité présente.* 111
Art. III. *Des signes de la virginité absente.* 123
CHAP. II. *S'il y a des remédes capables de rendre la virginité à une fille.* 139
CHAP. III. *A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.* 150
Art. I. *Eloge du Mariage.* 152
Art. II. *L'âge le plus propre au Mariage.* 157
Art. III. *De la conception, de la grossesse & de l'enfantement.* 172
Art. IV. *Si la nature a fixé un temps pour accoucher.* 180
Art. V. *Du devoir des mariés.* 190
Art. VI. *Du temps où les hommes & les femmes cessent d'engendrer.* 198
CHAP. IV. *Quel tempérament est le plus propre*

propre à un homme pour être fort lascif & à une femme pour être fort amoureuse. 204.

Art. I. *Quel tempérament doit avoir un homme pour être fort lascif.* 208

Art. II. *Quel tempérament doit avoir une femme pour être fort amoureuse.* 221

Art. III. *Qui est le plus amoureux de l'homme ou de la femme.* 235

Chap. V. *En quelle saison l'on se caresse avec le plus de chaleur & d'empressement.* 243

Art. I. *A quel heure du jour on embrasse amoureusement sa femme.* 255

Art. II. *Combien de fois pendant une nuit l'on peut caresser amoureusement sa femme.* 270

Art. III. *Si l'on doit prendre des remédes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.* 283

Art. IV. *Des remédes qui domptent le tempérament amoureux.* 284

Art. V. *Des remédes qui excitent un homme à embrasser ardemment une femme.* 300

Chap. VI. *Si l'homme prend plus de plaisir que la femme lorsqu'ils se caressent.* 323

Art. I. *De la maniére dont les personnes mariées doivent se caresser.* 335

Art.

Art. II. *Si l'on se trouve plus incommodé de caresser une laide femme qu'une belle.* 345

CHAP. VII. *Si ceux qui ne boivent que de l'eau, sont plus amoureux que les autres?* 355

CHAP. VIII. *Si la femme est plus constante en amour que l'homme.* 373

CHAP. IX. *Si l'on peut aimer sans être jaloux.* 391

CHAP. X. *Si la femme timide aime plus que la hardie & l'enjouée.* 411

CHAP. XI. *S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une femme qu'à se les conserver.* 429

CHAP. XII. *Si la belle plaît plus que la complaisante.* 443

TABLEAU

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

Regarde qui voudra d'un air ſombre & pédant
Ce langage innocent;
On n'eſt point criminel pour faire une peinture
Des tendres ſentimens qu'inſpire la nature.
Chacun ſent en ſon cœur ces mêmes mouvemens,
Et tel qui les étouffe a perdu le bonſens. Perrone.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties de l'homme & de la femme, qui ſervent à la génération.

QUI auroit cru que Dieu auroit fait en créant le Monde, comme font aujourd'hui nos plus fameux ouvriers, qui n'affectent jamais d'abord de faire voir

ce que leur art a de plus excellent; mais qui attendent toujours ſur la fin à donner des marques de leur chef-d'œuvre ? C'eſt pourtant ainſi que Dieu voulut commencer ſon ouvrage par les créatures les moins parfaites, & qu'il ne ſe repoſa qu'après avoir montré les plus beaux traits de ſa puiſſance, en formant l'homme à ſa reſſemblance & à ſon image.

La matiére qu'il prit pour nous former, fut une terre, qu'on peut appeller vierge, puiſqu'elle n'avoit encore ſervi à aucune production. Ce fut ce limon, que Dieu lui-même prit la peine de pétrir pour faire toutes les parties qui nous compoſent. La femme, qui devoit avoir des qualités toutes différentes des nôtres, ne fut pas formée de cette matiére; & il étoit bien juſte qu'elle fut faite d'une matiére plus noble & plus relevée, puiſqu'elle devoit contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la génération.

En effet, il ſemble qu'en général, tant dans l'homme que dans la femme, Dieu ait formé avec une étude particuliére, s'il eſt permis de parler ainſi, les parties qui doivent ſervir à la propagation

pagation de l'espéce. A voir leur assemblage, leur proportion, leur figure & leur action : à considérer les esprits qui y sont portés, le chatoüillement & les plaisirs que l'on y ressent, il n'y a point d'homme qui ne les admire & qui n'y doive faire de particuliéres réflexions.

ARTICLE I.

Des parties naturelles & externes de l'homme.

NOus appellons le membre viril, (*a*) la principale des parties naturelles de l'homme, que les Anciens ont mise au nombre des Dieux, sous le nom de *Fascinus*, pour nous apprendre l'empire qu'il s'étoit acquis dans le monde.

Dans ces derniers siécles, aussi-bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de vénération * pour cette partie-

* Le membre viril appellé communément *penis*, *virga*, *calis*, a été l'objet des cérémonies aveugles des anciens. Dans le Village

là; parce qu'elle eſt le pere du genre-humain. Villandré, ainſi que remarque

appellé *lavinium*, *dit S. Auguſtin*, *liv. 7. de la Cite de Dieu*; on conſacroit un mois entier à Bachus, durant lequel on proféroit continuellement mille paroles inſolentes, qui duroient juſqu'à ce qu'on eût expoſé le membre honteux en plein marché. Il falloit que les plus honnêtes Dames du lieu le vinſſent couronner en préſence de tout le monde.

Ces parties, dit Riolan, liv. 2. antropogr. p. 376. ne ſont pas mépriſées dans la ſainte Ecriture; car au Deuteronome, chap. 25. elles ſont appellées parties reſpectables, *verenda*. Si une femme en colere venoit à les arracher, on lui coupoit les mains ſans rémiſſion.

Il y a des Nations qui ont les parties ſecrettes fort groſſes. Les Ethiopiens, dit *Barry*, *Phyſ. t. 3. p. 467.* ne les avoient pas petites. Une homme dans Martial les avoit d'une grandeur ſi prodigieuſe que dans l'érection la verge pouvoit s'élever juſqu'à la mouſtache.

Je ne ſçai par quel ſecret l'on peut allonger les petites verges, mais *Fallope au liv. de la décoration*, *chap.* 17. ſe vente d'en avoir trouvé le moyen. La mémoire de cet homme ne doit pas être déſagréable au beau ſexe. Que feroient les Dames, ſi tous les hommes étoient mal partagés? Priape qui étoit bien garni de ſes piéces, fût un homme à bonne fortune. Ceux qui n'oſoient en faire montre devenoient envieux de ſon bonheur, & enfin le pouſſant à bout,

l'Hiſtoire

l'Histoire de France, commit un crime de Leze-Majesté pour avoir touché de la main les parties naturelles de CHARLES IX. La Loi de l'Ancien Testament commande de couper la main à une femme qui auroit touché ces mêmes parties, ou par mépris ou par injure ; & cette même Loi, aussi-bien que la nouvelle, ne permet pas qu'un homme qui a quelque défaut dans les parties de la

---

ils le contraignirent de quitter la Ville de *Lampsac*. Les Dames qui sçavoient ce que valoit Priape ne pouvant s'en passerent, furent attaquées d'une étrange inflammation aux parties, & sur ce que quelques femmes plus reconnoissantes que les autres, firent courir le bruit que l'homme qu'on avoit chassé avoit des secrets admirables, Priape fut rappellé ; ce galant homme étant de retour fit de si douces Cures, qu'en récompense du bien qu'il avoit fait, il reçut les honneurs divins. Je ne sçai pas si les Dames qui avoient érigé un temple à Priape étant devenues vieilles voulurent détourner leur prostérité des plaisirs qu'elles avoient goutés ; mais l'histoire dit que le Dieu de Lampsas portoit à la main gauche un membre viril, & à la main droite une faulx ; & qu'il ne portoit ces deux représentations que pour nous apprendre que les pensées de la mort devoient s'opposer aux aiguillons de la chair.

génération, ſoit admis dans l'Egliſe de Dieu. Les Caffres ſe trouvent glorieux quand ils ont coupé en guerre à leurs ennemis pluſieurs membres virils, dont ils font préſent à leurs femmes ou à leurs amies, qui par honneur s'en font des colliers qu'elles ſe mettent au col. Le membre viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps : ſi on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en reſſent auſſi-tôt par des foibleſſes ſurprenantes, la tête en pâtit par des péſanteurs inſuportables, & les yeux en ſouffrent par des vertiges & des ébloüiſſemens funeſtes.

A conſidérer en gros cette partie, on diroit qu'elle eſt toute d'une piéce, *

---

* La verge eſt un corps rond & long, compoſé de deux corps caverneux & de l'urethre ; elle a ſix muſcles, *deux érecteurs, deux accélérateurs & deux tranſverſes.* Les premiers ſervent à l'érection, les ſeconds preſſent la portion de l'urethre qui leur répond, & par conſéquent accélérent le cours de la liqueur qui y coule. Les troiſiémes ſervent à dilater l'urethre. Ces mouvemens ſe font par le moyen des eſprits animaux qui abondent dans les parties en plus grande quantité ; les érecteurs alors ſe gonflent & compriment les corps ca-

mais

mais ſi on l'examine par parties, on connoîtra aiſément qu'elle eſt couverte d'une petite peau fort déliée, & d'une autre plus épaiſſe, qui eſt garnie de veines & d'arteres, attachés fortement au gland par un lien robuſte & membraneux, (*b*) qu'elle a une membrane toute

---

verneux à l'origine contre les os iſchions; les veines comprimées empêchent le retour du ſang; en même temps le corps du membre viril s'applique plus fortement contre les os pubis & contre les ligamens; la grande veine comprimée par cette preſſion arrête le cours du ſang; ainſi, les arteres, les veines, le corps caverneux, le tiſſu ſpongieux de l'uretre ſe gonflent, les houpes nerveuſes de la couronne du gland ſont plus tendues; les frottemens de ces houpes contre les parois du vagin augmentent les vibrations des nerfs. Les cauſes qui gonflent la verge augmentant, la rougeur & la roideur augmentent auſſi. La membrane muſculeuſe des proſtates & des véſicules ſéminales eſt tendue par les mêmes cauſes. Cette tenſion fait couler la ſemence dans la partie de l'urethre qui n'eſt pas comprimée par les muſcles érecteurs. Les muſcles tranſverſes dilatant l'urethre donnent lieu à la ſemence de s'y amaſſer. Les muſcles accélérateurs compriment l'endroit où ils ſont attachés. Dans ce moment le ſang eſt pouſſé avec violence dans la verge, le gland ſe gonfle avec plus de force, le corps ſpongieux de l'urethre ſe tend avec plus de vio-

de chair, qui l'envelope & preſſe comme un étui toutes les parties qui la compoſent. Sa ſubſtance n'eſt ni ſolide ni oſſeuſe ; ſi elle avoit été comme celle des chiens ou des loups, il y auroit eu beaucoup de déſordres dans les différentes rencontres des hommes avec les femmes, & il n'eût pas fallu tant de témoins pour juſtifier un larcin amoureux qu'il en faut aujourd'hui, ſi en careſſant on eût été arrêté par cette partie-là.

Le conduit commun de l'urine & de la ſemence (*c*) eſt placé au milieu de cette partie. Le gland couvert de ſon prépuce, qui à l'une de ces extrémités, a la chaire ſi délicate (*d*) & ſi ſenſible, que c'eſt-là que la nature a établi le trône de la volupté dans les embraſſemens des femmes.

Deux tuyaux, que l'on nomme nerveux (*e*) ou caverneux, accompagnent le conduit commun de l'urine & de la

---

lence ; il arrive une grande irritation aux houpes nerveuſes, qui jette le ſpaſme dans toutes ces parties, & pouſſe la ſemence avec violence hors de l'urethre. Cette décharge laiſſant le ſang plus à l'aiſe, les liqueurs reprennent leur cours & laiſſent ces parties flaſques.

ſemence ;

ſemence ; ils ſont remplis d'une matiére déliée & ſpongieuſe, qui reſſemble à du ſang caillé & noirci. C'eſt dans leurs petites cavités que les arteres & les nerfs portent des eſprits, qui s'y multipliant, font enſuite enfler ces deux parties, qui roidiſſent & qui endurciſſent tout le corps de la verge, ſouvent contre notre volonté. C'eſt ſans doute pour cela qu'*Ariſtote* a dit que le cœur & la verge étoient dans l'homme deux ſortes d'animaux, qui ſe remuoient d'eux-mêmes. Tout ceci ne ſe fait pas ſans myſtère. La nature a ſes deſſeins dans tout ce qu'elle entreprend ; & cette dureté que nous ſouffrons ſouvent malgré nous n'arrive pas ſeulement pour ſe lier étroitement à une femme ; mais pour darder avec violence dans ces parties les plus profondes la matiére qui produit les hommes.

La verge ne ſauroit s'élever ſans muſcles (*f*) ni ſe maintenir roide ſans un continuel abord d'eſprits. Il ſeroit même impoſſible que la ſemence fût dardée comme elle l'eſt, (*g*) ſi d'autres petits muſcles (*h*) ne preſſoient ſon conduit pour l'en faire ſortir avec précipitation.

ARTICLE II.

Des parties naturelles & internes de l'homme.

LES teſticules ſont renfermés dans une bourſe (*i*) comme quelque choſe de fort précieux; auſſi eſt-ce delà que la nature puiſe inceſſamment la matiére dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties ſont les témoins de la virilité & de la force; & il n'étoit pas permis autrefois dans le Barreau de Rome de porter témoignage contre quelqu'un, ſi l'on en étoit privé.

Chaque homme a ordinairement deux teſticules; ſi l'un eſt incommodé, flétri, ou bleſſé, l'autre peut ſervir à la génération; & il s'en trouve qui n'en ont naturellement qu'un, comme autrefois les Sylles & les Cotes; mais la nature renferme dans cette ſeule partie toute la vertu qui devoit être dans les deux.

Ceux qui en ont trois ou quatre ſont bien

bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un : & nos Hiſtoires de Médecine remarquent qu'il n'y a guère de Royaumes qui ne fourniſſent des familles où il n'y ait des hommes à trois teſticules ; mais ceux-ci n'ont pas l'avantage des premiers ; puiſqu'au lieu d'être fertiles par la multitude de leurs parties, * ils en deviennent impuiſſans, la vertu prolifique étant diviſée en trop de parties pour avoir de la force. *Agathocles* Roi de Sicile, & Mr. *Pint* . . . de cette Ville, connurent bien que le plus grand nombre de teſticules n'étoit pas le meilleur pour la génération, quoiqu'il le fût pour l'ardeur & pour le plaiſir ; & qu'il valoit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou deux, que d'en avoir davantage.

Si l'homme, dit un Philoſophe ancien, avoit les teſticules cachés dans le ventre, il n'y auroit point entre les ani-

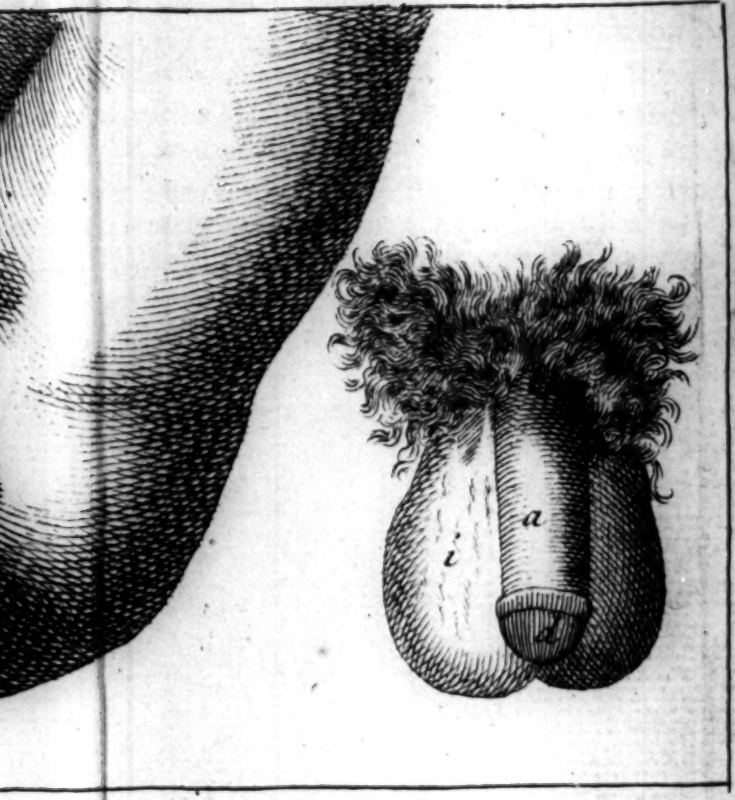
* Ceux qui ont trois teſticules ne ſont pas toujours ſi ardens. *Schurigius ſpermatolog. p.* 418. rapporte qu'un jeune homme de vingt ans, malgré les trois teſticules qu'il avoit étoit froid & peu propre au coït. Comme la matiére ſéminale n'eſt point bien élaborée, ils ſont ordinairement ſtériles, mais cela n'eſt pas encore général.

maux d'animal plus laſcif que lui. Afin donc d'éviter les déſordres de ſa laſciveté, la nature, ajoute-il, a placé au-dehors les parties de la génération, pour recevoir inceſſamment les impreſſions des injures de l'air. Cependant, pourrois-je répliquer, cela n'empêche pas que l'homme ne ſoit le plus laſcif de tous les animaux, puiſqu'en tout tems & à toute heure il eſt diſpoſé aux délices de l'amour, & que la plûpart des animaux attendent la belle ſaiſon pour s'acoupler.

Mais la nature a eu une toute autre raiſon de mettre ces parties au-dehors. La ſemence en eſt beaucoup mieux préparée, lorſqu'elle a plus d'étendue & de tems à ſe perfectionner. Et c'eſt ſans doute cette même raiſon qui fait que la ſemence des femmes n'eſt pas ſi rectifiée que la nôtre, parce que les vaiſſeaux qui en préparent la matiére, ſont incomparablement plus courts & moins entrelacés que ceux des hommes.

Preſque tous les enfans ont les teſticules cachés dans le ventre, ou dans les aînes; & il s'en trouve à qui les teſticules ne paroiſſent point avant l'âge de huit

a
i
d


a
i
d

huit ou dix ans ; c'eſt alors que la chaleur commençant à être vigoureuſe, diſpoſe toutes les parties de la génération pour l'admirable ouvrage de la nature, & qu'elle pouſſe au-dehors les parties qui étoient demeurées cachées jusqu'en ce tems-là. De tous ces enfans,* il y en a quelques-uns à qui les teſticules ne deſcendent que fort tard, ou quelquefois jamais, & alors l'on prendroit ces hommes pour des Eunuques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous perſuader qu'ils ſont des hommes parfaits. Jamais la femme du Seigneur d'*Argenton* n'auroit douté de la puiſſance de ſon mari, ſi elle lui avoit trouvé des teſticules dans la bourſe, & l'on n'auroit ſçû juſtifier ſa fécondité par toutes les autres marques qu'il en avoit, ſi après ſa mort *Ambroiſe Paré* n'eût trouvé ſes teſticules dans le ventre. Et jamais le Lapidaire, dont parle *Kercringius*, *Obſ.* 13. n'eût ſi fortement

* Les teſticules dans les enfans du premier âge ſe trouvent aſſez ſouvent près des anneaux des muſcles obliques externes, & quelquefois dans les anneaux même. Ce qu'on a pris quelquefois pour une hernie inguinale.

chanté,

chanté, s'il n'eût eu ſes teſticules cachés dans le ventre, qui lui ſortirent à dix-huit ans, après une fiévre chaude.

Quoiqu'en veuille dire *Hippocrate*, il n'y a pas d'apparence de croire ce qu'il nous veut perſuader, que le teſticule droit ſoit plus chaud que le gauche, & que ce ſoit lui auſſi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'expérience & la raiſon m'obligent de m'éloigner du ſentiment de ce Médecin. Car nous ſavons que la ſemence de l'un & de l'autre teſticule, ſe mélant enſemble lorſqu'elle ſort, on ne ſauroit attribuer l'effet que nous en voïons plutôt à l'un qu'à l'autre, & que la génération des mâles ne doit point plutôt s'imputer à l'une de ces deux petites parties, qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainſi que nous l'examinerons ailleurs.

Au reſte, dans la diſſection que j'ai faite pluſieurs fois des teſticules des hommes, j'ai ſouvent remarqué que le gauche avoit des veines & des arteres plus groſſes que l'autre, & que par conſéquent il étoit plus échauffé par le ſang & plus vivifié par les eſprits, & que d'ailleurs

d'ailleurs il étoit ordinairement plus gros, plus ferme & plus plein de ſemence que l'autre, d'où l'on pourroit conclure contre le ſentiment d'*Hippocrate*, qu'il coutribueroit plutôt que le droit à la génération des mâles.

Mais à dire vrai, pour le répéter encore, ni l'un ni l'autre ne produit pas plutôt un mâle qu'une femelle; témoin l'hiſtoire que nous fait *Gaſſendi* d'un homme, qui s'étant fait couper un teſticule, ne laiſſa pas pourtant de faire des enfans de l'un & de l'autre ſexe.

Les teſticules ſont * ordinairement couverts de pluſieurs membranes, très-dures à la pointe de la lancette, (*a*)

---

* Les teſticules ſont des glandes conglomérées qui ont des nerfs, des arteres & des veines, qui prennent le nom de *ſpermatiques*. Leur ſubſtance eſt vaſculeuſe & faite d'une infinité de vaiſſeaux très-fins contournés de différentes façons, les teſticules ont trois membranes qui leur ſont propres. La premiere eſt produite par pluſieurs cellules membraneuſes, continues au tiſſu cellulaire du péritoine, & s'appelle *vaginale*; au-deſſous de cette tunique eſt une eſpéce de ſac particulier au corps du teſticule, il prend le nom de *péritoſtes*. La troiſiéme membrane touche immédiatement

de

de peur que les eſprits qui ſont deſtinés pour la vie des hommes à venir ne ſe diſſipent par leurs pores. Leur ſubſtance eſt un entrelacis de vaiſſeaux ſpermatiques, (*b*) qu'on pourroit dire être la fin des préparans & le commencement des éjaculatoires. Elle eſt faite d'un nombre infini de petits filets, (*b*) qui ſont comme les réſervoirs d'une matiére ſéminale, qui vient d'un ſang artériel filtré par mille petits conduits, & d'un ſuc nerveux qui s'y eſt auſſi gliſſé par mille petits détours. Une matiére glanduleuſe occupe l'entre-deux de ces vaiſſeaux & leur communique la vertu de produire de la ſemence. Les arteres (*c*) & les nerfs (*f*) portent inceſſamment aux teſticules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme. Des muſcles preſſent & préſervent ces deux petites

---

le teſticule, & s'appelle *albuginée*. De ſa face interne ſe détachent pluſieurs feuillets membraneux qui pénétrent la ſubſtance du teſticule en formant pluſieurs cloiſons qui le partagent, comme en autant de petites portions. Toutes ces cloiſons ſe réuniſſent comme à un ſeul point, qui ſe continue dans toute la longueur du teſticule, non dans ſon milieu, mais en s'approchant vers un de ſes bords.

parties

parties & les ſuſpendent, de peur que les vaiſſeaux qui préparent & contiennent la ſemence, ne ſe rompent par la péſanteur des teſticules & par les agitations violentes de l'amour.

Il leur arriveroit ſans doute dans les mouvemens de cette paſſion des accidens funeſtes, ſi ces mêmes muſcles en les tirant en haut ne les en garantiſſoient, & ſouvent la ſemence manqueroit d'eſprits dans cette occaſion, s'ils ne les approchoient de la racine de la verge.

Quelques Philoſophes, & après eux quelques Médecins, ne demeurent pas d'accord que la ſemence ſe forme dans les teſticules; parce, diſent-ils, qu'il n'y a point de cavités ſenſibles, ni de paſſage pour y porter la matiére; que ces parties étant froides, il ne peut s'y faire aucune coction d'une matiére ſpiritueuſe; qu'on a beau faire la diſſection des teſticules, on n'y trouve jamais de ſemence; qu'il y a des animaux qui n'ont pas de teſticules, & qui cependant ne laiſſent pas d'engendrer. Enfin, que nous avons des Hiſtoires qui nous aſſurent que des hommes qui en avoient été privés, ont fait néanmoins des enfans.

Toutes

Toutes ces raiſons paroiſſent bien fortes à ceux qui n'examinent les choſes que par les livres des Auteurs; mais ſi nous recherchons diligemment la vérité de tout cela, par la diſſection de ces parties, & par d'autres meilleures raiſons, nous ſerons bien-tôt d'un autre ſentiment.

Car on ſait que les arteres* ſperma-

---

* Les arteres ſpermatiques qui vont aux teſticules viennent de la partie antérieure de l'aorte, environ un pouce au-deſſous des *émulgentes*; à peu de diſtance de leur origine, elles s'uniſſent par le moyen du tiſſu cellulaire avec les veines ſpermatiques, & non par anaſtomoſe. Près des anneaux des muſcles obliques externes, elles ſe joignent auſſi aux nerfs des teſticules & aux conduits nommés *déférens*. Tous ces vaiſſeaux ſont renfermés dans la tunique vaginale, & prennent le nom de *cordon*, *de vaiſſeaux ſpermatiques*, les arteres ſpermatiques en deſcendant plus bas ſe partagent en deux branches principales, dont l'une va ſe diſtribuer dans la ſubſtance du teſticule, & l'autre à l'épididime.

Les veines ſpermatiques ſortent en grand nombre des teſticules; ces petits rameaux ſe réuniſſent, produiſent des branches plus conſidérables qui communiquent les unes avec les autres, forment en approchant de la veine cave une eſpéce de corps qu'on nomme *pyramidal* ou

tiques

tiques (*d*) vont tout droit aux teſticules; qu'en ſe partageant en deux rameaux, elles portent à l'épididime (*c*) & au corps du teſticule la matiére de la ſemence. On ſait encore que les nerfs qui viennent de la ſixiéme paire (*f*) & ceux qui ſortent du cordon des nerfs qui

---

pampiniforme. La veine ſpermatique du côté droit va ſe rendre dans le tronc de la veine cave inférieure, environ un pouce au-deſſous de *l'émulgente*, & celle du côté gauche ſe décharge dans l'émulgente du même côté.

Les nerfs qui ſuivent la route des arteres ſont fournis par le plexus renal & par la premiere paire lombaire.

Il y a encore des veines lymphatiques qui reviennent des teſticules, & qui ſuivent la route des ſanguines.

Sur le bord ſupérieur du teſticule eſt un corps long, dont la figure approche de celle d'une chenille qu'on nomme épididime ou *paraſtate*. Il eſt de même ſubſtance que celle du teſticule, & compoſé de vaiſſeaux en contours ſerpentins. A la moindre extrémité qu'on nomme queue de l'épididime, commence de chaque côté le *canal déferent*, ce conduit remonte le long des vaiſſeaux ſpermatiques, paſſe par l'anneau de l'oblique externe, vient gagner la partie poſtérieure & inférieure de la veſſie, en ſe gliſſant dans l'intervalle des deux véſicules ſéminales qui y ſont placées, & dans leſquelles ces conduits ſe déchargent.

viennent

viennent du bas de l'épine du dos, (*ff*) communiquent aux teſticules une matiére ſpiritueuſe propre à la génération. D'ailleurs, que les teſticules n'étant qu'un entrelacis de vaiſſeaux, (*b*) ils ont à cauſe de cela des cavités, quoiqu'elles ne ſoient pas ſenſibles: que la ſemence n'étant qu'un excrément, la nature ne ſouffrent pas long-tems dans les teſticules, à moins qu'ils ne ſoient malades, ce que l'hiſtoire de Dodone nous confirme, qui ayant trouvé dans le corps d'un Eſpagnol un teſticule d'une groſſeur prodigieuſe, & l'ayant enſuite coupé, en fit rejaillir la ſemence aux yeux de ceux qui étoient préſens: que les poiſſons ont des parties qui ont du rapport aux teſticules des autres animaux; & qu'enfin les hiſtoires que l'on trouve par écrit des hommes & des animaux qui ont engendré ſans teſticules, ſont ou fabuleuſes, ou que du moins elles doivent être entendues, ainſi que nous l'expliquerons au Chapitre des Eunuques.

Mais la principale raiſon que l'on objecte eſt priſe du tempérament des teſticules. Cependant on ſait que le cerveau eſt d'un tempérament froid, & d'une ſubſtance aſſés ſolide, pour être

de sa natute une glande ; que l'on ne voit aucunes cavités dans le lieu où les nerfs prennent leur origine ; & que jamais, dans les dissections que l'on en a faites, l'on n'a remarqué ce que devenoit le sang qui se filtroit au travers de sa substance, & qu'elle étoit la matiére prochaine des esprits qui nous font mouvoir & sentir ; & si j'ai souvent observé en pressant la substance du cerveau d'un homme mort, un peu de séroſité rougissante dans les endroits les plus solides, ce n'étoit néanmoins que du sang qui commençoit à se changer en suc nerveux. Ainsi, bien que le cerveau soit d'un tempérament froid, comme je viens de le dire, & qu'il n'ait été fait que pour tempérer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'*Aristote*, il ne laisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils & plus épurés que ceux du cœur ; car le sang des arteres tout ouvert & tout plein d'esprits, montant en haut avec précipitation par le mouvement que lui donne le cœur, entre dans la substance du cerveau pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

Les Chymistes en font à peu près de

de même, lorſqu'ils veulent faire de l'eau-de-vie : car les eſprits de vin qu'ils mettent dans l'alambic, s'élevant peu à peu au chapiteau, & ſe diſtribuant enſuite par un long conduit dans un vaiſſeau qui les reçoit, auroient des qualités âpres & peu agréables au goût, s'ils n'étoient pas adoucis dans la ſerpentine par la froideur d'un tonneau d'eau, comme ſi le froid condenſant & raſſemblant les eſprits du vin, les rendoit enſuite plus rectifiés & plus doux.

Il en arrive autant dans le cerveau ; car le ſang qui ſort tout bouillant du cœur, & qui rejaillit en haut, entre dans la ſubſtance du cerveau, qui par ſa froideur en condenſe les eſprits, & qui le rend la liqueur la plus ſubtile & la plus épurée de toutes celles que nous ayons dans le corps.

Cela étant ainſi établi, il me ſemble qu'il n'eſt pas maintenant difficile de rendre raiſon pourquoi les teſticules ſont les ouvriers de la ſemence de l'homme. Car perſonne n'ignore qu'ils ne ſoient des parties froides, puiſqu'ils ſont des entrelacis de vaiſſeaux, (*b*) preſſés par de petites glandes : & ſi l'on eſt perſuadé que le ſang ſe ſubtiliſe en paſſant

paſſant par le cervean, & devient eſprit animal, on doit auſſi croire que ce même ſang ſe rectifie en pénétrant les teſticules, & qu'il devient eſprit ſéminal, pour parler de la ſorte.

Deux ſortes de vaiſſeaux ſont attachés aux deux extrémités du teſticule ; les uns qui ſont un entrelacis d'arteres, (*a*) de veines, (*g*) de nerfs (*fff*) & de vaiſſeaux lymphatiques, (*h*) y portent la matiére pour faire la ſemence, & les autres en rapportent la ſemence toute faite (*i*) & s'en déchargent dans le corps variqueux ou piramidal, (*i*) qu'on nomme paraſtate ; & puis ſelon le ſentiment de tous les Anatomiſtes, ils s'en déchargent dans de petits réſervoirs qui ſont à la racine de la verge. (*k*)

On pourroit comparer ces réſervoirs aux petites cavités* d'une grenade dont

---

* A la partie poſtérieure & inférieure de la veſſie ſont deux réſervoires membraneux & cellulaires qu'on appelle véſicules ſéminales. Dans leur col viennent ſe rendre les *vaiſſeaux déférens*. Les deux conduits de ces véſicules viennent ſe perdre dans l'urethre après avoir traverſé les proſtates qui embraſſent le

on

on a ôté les grains. C'eſt-là que la ſemence ſe forme & ſe conſerve pour pluſieurs embraſſemens & pour différentes générations. J'ai eu ſouvent la curioſité de preſſer avec les deux doigts ces petites veſſies glanduleuſes, & des glandes (*l*) que l'on nomme proſtates qui ſe trouvent auprès pour en faire ſortir la ſemence : & en même-tems j'apperçus, malgré la froideur du cadavre, une liqueur blanche & épaiſſe ſortir des proſtates (*l*) & une claire & pâle ſuinter des véſicules (*k*) & enſuite ſe filtrer l'une & l'autre au travers d'une membrane près d'une petite verrue, que les Anatomiſtes ont nommée *Veru montanum*, & puis s'épancher dans le conduit de la ſemence & de l'urine. (*m*)

C'eſt plutôt la calloſité & la dureté de ces cellules & de cette chaire glanduleuſe, que l'on appelle proſtate, qui rend les Scytes ſtériles, qu'une légére perte de ſang, qui coule d'une veine coupée à la temple. Car comme les Tartares ſont inceſſamment à cheval, ils preſſent

col de la veſſie & le commencement de l'urethre; leurs canaux au nombre de dix ou douze s'ouvrent dans l'urethre au tour du *verumontanum*.

tellement

c
c
b
a

d
g
g
c
i
i
k
k
m
m
a
a

g
k
c
a

tellement ces petits réservoirs, par la pésanteur & par l'agitation continuelle de leurs corps, qu'ils les endurcissent, & les rendent ensuite incapables de recevoir la semence qui vient des testicules.

ARTILE III.

Des parties naturelles & externes de la femme.

APrès avoir diligemment examiné les parties de l'homme qui servent à la génération, il me semble qu'il est à propos de considérer celles de la femme, & d'admirer en même-tems l'artifice dont la nature s'est servie à les former, & le merveilleux arrangement avec lequel elle les a disposées.

Si les parties naturelles des femmes étoient toutes semblables à celles des hommes, & qu'il n'y eût seulement de différence que dans le renversement de ces mêmes parties, on auroit raison de dire que la femme est un homme imparfait, & que la froideur de son sexe

eſt cauſe que ſes parties ſont demeurées au-dedans, au lieu de ſortir au-dehors comme celles des hommes.

Gallien, & *Faloppe* après lui, quelque ſavans Anatomiſtes qu'ils ſoient, auroient de la peine à ſoutenir cette opinion. Car ſi l'on obſerve la différente ſtructure des parties des deux ſexes; ſi l'on en examine le nombre & la ſituation; ſi l'on en conſidére les cavités & la figure; enfin, ſi l'on en compare l'action & l'uſage, on verra bien-tôt qu'elles ſont tout-à-fait différentes les unes des autres. Car qu'elle proportion y a-t'il entre la matrice & le gland, ou, ſi l'on veut, la bourſe de l'homme? Entre le membre viril & le clitoris? Les vaiſſeaux qui contiennent la ſemence des femmes, ne reſſemblent pas à ceux des hommes, & leurs teſticules ſont faits d'une toute autre façon.

Mais ſans m'arrêter à ces ſortes de queſtions qui ne ſervent preſque de rien à mon ſujet, examinons en peu de mots les parties naturelles de la femme que nous appercevons les premiéres.

La nature eſt admirable dans tous ſes effets, & ne produit jamais rien ſans deſſein. Le poil commence à poindre à douze

douze ou à quinze ans, lorſque, ſelon la penſée de Théodoret, l'ame peut diſtinguer le vice de la vertu. C'eſt alors que la nature met un voile ſur les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, pour leur marquer que l'honnêteté & la pudeur y doivent établir leur principal domicile. *

---

* On diſtingue les parties de la femme en externes & internes. Les externes ſont le pénil, la motte, les grandes lévres, la vulve, la fourchette, la foſſe naviculaire, le périnée, les nymphes, le clitoris, le meaturinaire & celui du vagin.

Les intérieures ſont le vagin, la matrice avec ſes vaiſſeaux & ſes ligaments, les trompes de Fallope & les ovaires.

Le *pénil* eſt la région du pubis qui ſe couvre de poil à l'âge de puberté.

L'éminence qu'on y voit formée par la graiſſe s'appelle *motte*.

Les lévres ſont deux replis formés par la peau.

L'eſpace qui eſt entre les grandes lévres, prend le nom de *vulve*; on y voit pluſieurs lacunes orifices de pluſieurs glandes *ſebacées*.

L'union des lévres par leur partie inférieure eſt appellée *fourchette*. Le ligament membraneux qu'on y remarque eſt tendu dans les filles, & relaché dans celles qui ont ſouffert l'approche du mâle.

La foſſe naviculaire eſt cet enfoncement formé par le ligament ſuſdit, & par la partie in-

Les parties naturelles de la femme, que l'on appelle nature, parce que tous les hommes y prennent leur origine, ſont la cauſe de la plûpart de nos chagrins, auſſi-bien que de nos plaiſirs; & j'oſe dire que preſque tous les déſordres qui ont paru dans le monde, &

---

terne du bas des grandes lévres.

Le périnée eſt l'eſpace compris entre la *fourchette* & *l'anus*.

Si l'on écarte les grandes lévres, on en voit deux autres plus petites d'une figure triangulaire; elles s'appellent *nymphes*. Leur union à la partie ſupérieure forme une eſpéce de prépuce au gland du *clitoris*.

Le clitoris eſt une eſpéce de verge qui a deux corps caverneux & des muſcles ſans canal.

Au-deſſous du clitoris eſt un conduit appellé *meaturinaire*; l'ouverture qu'on apperçoit eſt l'orifice de l'urethre qui eſt plus court, plus large & moins courbé dans la femme que dans l'homme.

Plus bas eſt un conduit nommé *vagin*. L'ouverture de ce conduit eſt l'orifice latéral de la matrice. On y remarque un cercle membraneux qu'on appelle *hymen*. On le rencontre dans les filles qui n'y ont permis l'entrée d'aucun corps. Dans les femmes, au lieu de cette membrane, on y trouve quatre ou cinq boutons charnus qu'on appelle *caroncules myrtiformes*.

qui

qui y arrivent encore tous les jours viennent de ces parties-là. On n'a qu'à lire *Pétrone* & entendre bien l'hiſtoire des huit années qu'il décrit de la Cour débauchée de *Néron*, pour être perſuadé de ce que je dis.

Les lévres (*a*) & les rides (*b*) de ces parties ne ſont que les replis que la peau y fait; elles reſſemblent à peu-près à la crête d'un jeune coq, & les rides y marquent auſſi-bien la vieilleſſe que ſur le viſage, lorſque les filles vieilliſſent, ou qu'elles ont proſtitué leur pudicité. Ce ſont ces rides internes que l'on appelle nymphes, qui dans l'évacuation de l'urine, cauſent un ſi grand bruit, qui nous ſurprendroit ſans doute, ſi nous n'y étions accoutumés.

Quatre petits morceaux de chair, de la figure d'une feuille de mirthe (*c*) ſont placés après les nymphes, qui bien qu'ils ſoient inceſſamment arroſés n'éteignent pourtant pas pour cela le feu que la nature a allumé dans ces parties. Souvent c'eſt comme de l'eau, qui tombant ſur de la chaux, les excite & les échauffe davantage. Ces caroncules, (*c*) que les Médecins appellent mirtiformes, ſont quelquefois liées les unes aux autres par

des membranes, qui font l'entrée de la matrice ſi petite, (*d*) qu'à peine l'extrémité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de neuf ou de dix ans, à moins que de lui faire violence en la déchirant. C'eſt ce que les Matrônes veulent dire, lorſqu'en faiſant leur rapport du violement d'une vierge, elles diſent que la corde eſt rompue, & c'eſt auſſi la ſéparation de ces mêmes parties, qui en donnant du ſang la premiére nuit des nôces, étoit autrefois parmi les Juifs un ſigne de défloration; ce que nous examinerons ci-après avec beaucoup de curioſité.

On voit au haut des nimphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt, que les Anatomiſtes appellent clitoris, (*e*) & que je pourrois nommer la fougue & la rage de l'amour. C'eſt-là que la nature a mis le trône de ſes plaiſirs & de ſes voluptés, comme elle a fait dans le gland de l'homme. C'eſt-là qu'elle a placé ces chatouillemens exceſſifs & qu'elle a établi le lieu de la laſciveté des femmes. Car dans l'action de l'amour, le clitoris ſe remplit d'eſprits & ſe roidit enfin comme la verge d'un homme; auſſi en a-t'il

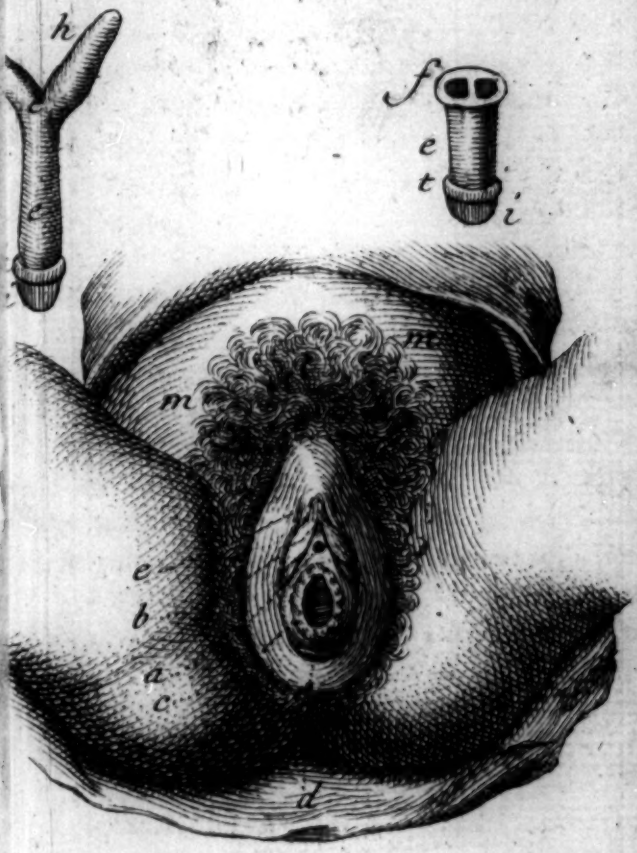
les

les parties toutes ſemblables. On peut voir ſes tuyaux, (*f*) ſes nerfs (*g*) & ſes muſcles, (*h*) il ne lui manque ni gland (*i*) ni prépuce, (*k*) & s'il étoit troué par le bout, on diroit qu'il eſt tout ſemblable au membre viril. C'eſt de cette partie qu'abuſent ſouvent les femmes laſcives. Jamais *Sapho* Leſbienne ne ſe ſeroit acquiſe une méchante réputation, ſi elle avoit eu cette partie plus petite. J'ai vû une fille de huit ans qui avoit déja le clitoris auſſi long que la moitié du petit doigt; & ſi cette partie croît avec l'âge, comme il y a de l'apparence, je me perſuade que préſentement elle eſt auſſi groſſe & auſſi longue que celle de la femme que *Platerus* dit avoir vûe, qui l'avoit auſſi groſſe & auſſi longue que le col d'une oye.

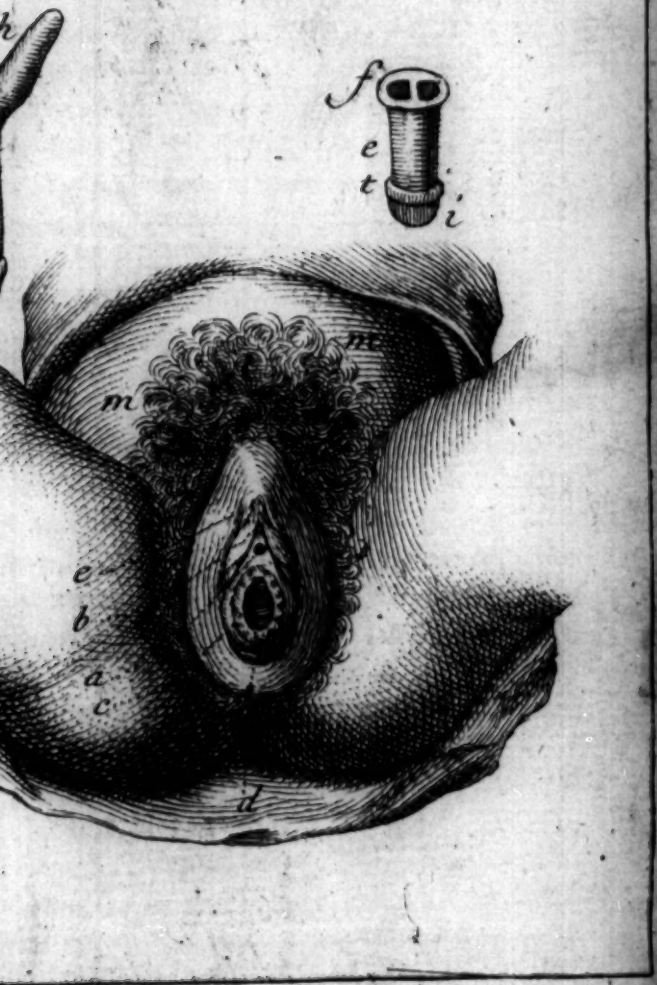
Cette partie s'enfle tellement pendant la vie de quelques femmes, lorſque l'amour y envoye des eſprits, que la peine que l'on a de la rencontrer dans une femme morte, ſembleroit incroyable, à moins que d'en avoir fait l'expérience, tant il eſt vrai que les parties ne ſont pas toujours en même état pendant la vie & après la mort.

Mais ſi cette partie cauſe ſouvent des déſordres aux femmes, elle leur apporte auſſi des avantages: car elle eſt à la matrice ce que la luette eſt aux poumons; & le clitoris avec les caroncules, corrige l'air froid qui pourroit incommoder la matrice; il empêche en même-tems qu'il n'y entre quelque choſe d'étranger.

Toutes les parties que je viens de nommer ſeroient inutiles à la génération, ſi l'himen que les Poëtes profanes ont dit être le Dieu des nôces, n'en étoit du nombre. Les Anatomiſtes anciens, qui ne s'occupoient qu'aux choſes les plus communes de l'Anatomie, ont pris pour l'himen les caroncules dont nous avons parlé ci-deſſus, qui ſouvent étant jointes enſemble par des membranes aſſés fortes, s'oppoſent à l'entrée du Dieu Priape; car il n'eût pas été raiſonnable que quelqu'autre choſe qui n'eût pas été Dieu, ſelon la penſée des Payens, ſe fût oppoſé aux deſſeins d'un autre Dieu. Cependant il arrive quelquefois, mais fort rarement, que la nature voulant conſerver la matrice de quelques femmes délicates, produit une membrane au-deſſus du conduit de l'urine,


h
c
f
e
t
i
m
m
e
b
a
c
d

b
h
c
k
i
e
b
a
c


h
f
e
t
i
m
m
e
b
a
c
d

rine, afin que l'air ou quelqu'autre choſe n'incommode pas les parties internes. Et c'eſt cette membrane que l'on appelle proprement himen. Elle eſt parſemée de veines, & ordinairement trouée par le milieu, pour laiſſer d'un côté couler les régles, & de l'autre pour donner entrée à la ſemence de l'homme. Mais comme cette membrane qu'on nomme *himen*, eſt contre les loix de la nature, nos Anatomiſtes ont pris pour l'himen les caroncules, jointes enſemble par des petites membranes. Et ce qu'ont fait *Veſale*, *Aquapendens*, *Fallope*, *Caſſerius*, *Sebiſius*, *Bauhin*, & pluſieurs autres, qui appellent *himen* ces caroncules jointes, qu'il faut quelquefois couper comme nous le verrons au *chap.* 3. *art.* 2. par une hiſtoire que tout Paris a oui dire, & que je rapporte dans toutes ces circonſtances.

ARTICLE IV.

Des parties naturelles & internes de la femme.

ENtre toutes les parties de la femme qui ſervent à la génération, * la matrice tient ſans doute le premier lieu.

* La matrice eſt un viſcere ſitué dans l'hypogaſtre, entre la *veſſie & le rectum*, dont la figure approche de celle d'une poire, ayant ſon fond & ſon col en bas. La longueur du col eſt d'environ cinq à ſix pouces; il eſt compoſé de pluſieurs membranes. La premiére tient du péritoine. La ſeconde eſt compoſée de fibres charnues longitudinales & circulaires. La troiſiéme eſt nerveuſe, forme pluſieurs plis dans la partie antérieure & poſtérieure du vagin, & a pluſieurs petits trous qui répondent aux glandes vaginales. Il eſt attaché pardevant à la veſſie, & par derriére au rectum.

Au fond du vagin eſt une ouverture ovale qu'on nomme orifice interne de la matrice. Son fond eſt attaché aux trompes de Fallope aux ovaires, aux régions iliaques par le moyen des *ligamens larges*, & à la région du Pubis par les *ligamens ronds*.

On appelle trompes deux conduits ſortant des parties ſupérieures & latérales du fond de

Et

Et quoiqu'elle ſoit l'une de ſes parties

---

la matrice, qui en s'éloignant augmentent leur volume & leur cavité. Enſuite, ils ſe rétréciſſent vers leur extrémité & s'évaſent enfin pour former un pavillon découpé par les bords, qu'on appelle *morceau frangé*. Ils ſont attachés aux ligamens larges & par leur moyen aux ovaires.

Aux côtés de la matrice ſont attachés deux petits corps blanchâtres, ovales & un peu applatis; on les appelle ovaires. Ils ont deux membranes, dont la premiére eſt fournie par les ligamens larges, & la ſeconde leur eſt propre, où ſont pluſieurs petites véſicules remplies d'une liqueur claire qu'on nomme œufs.

Les deux ligamens larges ſont formés par deux replis du péritoine, qui en ſe développant embraſſent le corps de la matrice, les trompes, les ovaires & les ligamens ronds.

Il ſort des parties ſupérieures & latérales de la matrice deux eſpéces de cordons qui ſe portent obliquement de haut en bas, paſſent par les anneaux des muſcles obliques externes, & vont s'attacher à la région du pubis & à la partie ſupérieure des cuiſſes. Ce ſont les ligamens ronds.

Les nerfs de la matrice viennent de l'intercoſtal, elle reçoit auſſi quelques rameaux des paires ſacrées.

L'aorte lui fournit ſes artères ſpermatiques, & les iliaques externes lui fourniſſent les uterines qui ſont en plus grand nombre que les ſpermatiques.

Quant aux veines, celles qui accompagnent

les plus foibles, néanmoins elle eſt le lieu où les tréſors de la nature ſont cachés. C'eſt cette terre où Diogéne avoit accoutumé de planter des hommes, & où ſans honte il s'immortaliſoit au milieu des rues.

Elle eſt ſituée au bas du ventre, entre la veſſie & le gros boyeau, qui ſervent comme des couſins au plus fier & au plus ſuperbe de tous les animaux, pendant qu'il demeure dans les flancs de ſa mere.

Dans les femmes de moyenne taille, qui ont accoutumé d'être ſouvent baiſées, elle eſt groſſe, & ſa profondeur eſt d'onze travers de doigt, ou à peu-près, depuis l'entrée juſqu'au fond; mais dans les vierges & dans les vieilles femmes, elle eſt extrémement petite, & ſouvent pas plus groſſe qu'une fève

---

les artères ſpermatiques & qui en portent auſſi le nom, forment en montant un corps pampiniforme. Celle du côté droit ſe décharge dans le tronc de la veine cave; celle du côté gauche dans l'émulgente. Les veines qui accompagnent les artères utérines ſe déchargent dans les veines iliaques.

On découvre auſſi des veines lymphatiques & des conduits laiteux dans l'état de groſſeſſe.

ou qu'un œuf de pigeon; ce n'eſt qu'une peau dure & flétrie, dénuée d'artères & de veines apparentes.

Lorſque les régles coulent aux filles, ou qu'une femme a conçu, toute ſa ſubſtance s'enfle un peu plus qu'auparavant, & à meſure qu'un enfant croît, la matrice devient auſſi plus ſimple & plus menue dans ſa circonférence : mais un peu plus épaiſſe dans ſon fond à cauſe de l'arriére-faix qui y eſt placé, & de l'abondance des vaiſſeaux dont la matrice eſt parſemée en cet endroit-là : ce que l'expérience de pluſieurs diſſections m'a ſouvent fait remarquer.

A conſidérer une fiole renverſée, l'on a une idée aſſés juſte de la figure de la matrice, ſi ce n'eſt qu'elle eſt un peu aplatie lorſqu'elle eſt vuide. Ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas ventre, qu'elle ne peut en être ébranlée qu'avec violence. Son col (*a*) s'attache par le bas, & deux ligamens ronds, (*b*) qui ſe communiquent aux aînes & au-dedans des cuiſſes, l'empêchent de s'élancer en haut dans les ſuffocations dont les femmes ſont ſouvent attaquées.

C'eſt par ces deux liens que les femmes

mes groſſes reſſentent de ſi cuiſantes douleurs au-dedans des cuiſſes, & que quelquefois elles ſe déchargent ſur les aînes de l'impureté d'une conjonction impure.

Mais comme la matrice ne peut monter, elle ne peut auſſi deſcendre, ſi ce n'eſt que par quelque effort extraordinaire. Car elle eſt attachée en haut par deux ligamens, qui étant fermes & larges, reſſemblent en quelque façon à des aîles de chauve-ſouris. Et quoique les ligamens (*c*) ne touchent point la matrice pour l'aſſujettir, ils tiennent pourtant ſes cornes ſi fermes, qu'elle ne ſe peut affaiſſer. C'eſt dans ces ligamens larges que les teſticules ſont placés, & les vaiſſeaux qui portent la ſemence à la matrice. Ce ſont les liens qui empêchent la matrice de tomber de ſon lieu par le poids de l'enfant, ou par les violens efforts de l'accouchement, ſi bien que cette partie étant affermie de tous côtés, il eſt bien comme impoſſible qu'elle ſortent du lieu où la nature l'a placée ; comme l'antiquité nous l'a voulu perſuader. Elle n'eſt pas ſeulement aſſujettie par toutes les parties que nous venons de nommer ; les

artères,

artères, les veines, les nerfs qui s'y terminent abondamment, lui servent encore de liens, & les membranes qui l'environnent la pressent de toutes parts, & l'empêchent de sortir de sa place.

Aux deux côtés de la matrice on voit deux vaisseaux avancés, (*d*) que *Diocles* a appellés les cornes de la matrice, à cause de la ressemblance des cornes dans les bêtes qui ont du rapport à celles-ci.

Le col de la matrice est une de ses parties les plus considérables ; c'est la porte de la pudeur, & selon l'expérience commune, l'étui du membre viril. Il est naturellement un peu tortu, afin de défendre la matrice de ce qui pourroit venir de dehors, pour l'incommoder & pour donner davantage de plaisir à l'homme quand il caresse sa femme.

Dès que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'amour, elle s'agite tellement, qu'étant d'une substance nerveuse & pleine de plis, elle s'élargit ou se resserre quand il faut.

Si un enfant tire de la mamelle de sa mere le lait avec plaisir, le col de la matrice succe aussi fort agréablement dans les voluptés amoureuses la semence,

mence, qui rejaillit de la verge de l'homme.

La femme devant beaucoup contribuer à la génération, elle avoit beſoin de teſticules (*f*) auſſi-bien que l'homme; & je m'étonne qu'il y ait eu des Médecins qui ſe ſoient laiſſés aller dans cette occaſion aux ſentimens d'*Ariſtote*. Ce Philoſophe a cru que la femme ne concourroit point à la génération, en donnant de ſa part de la ſemence; mais qu'elle ne communiquoit que des alimens pour nourrir & faire croître ce qu'elle avoit conçu dans ſes entrailles. Ce que nous examinerons dans la troiſiéme partie de ce Livre.

Cependant il eſt certain que les femmes ont des teſticules, (*f*) des vaiſſeaux ſpermatiques (*g*) & de la ſemence, puiſqu'elles ſe polluent quelquefois, & que leurs teſticules aplatis au lieu d'être ſolides comme ceux des hommes, renferment de petites cellules jointes enſemble, (*h*) qui conſervent une humeur qui réjaillit ſouvent au viſage de celui qui les coupe.

Paracelſe & *Amatus*, Portugais de Nation, ont laiſſé par écrit que la matrice n'étoit pas la ſeule partie où un enfant

ſant pouvoit ſe former. Ils ont mis dans une fiole de la ſemence d'un homme avec du ſang des régles d'une femme, puis ils ont poſé cette fiole dans du fumier chaud, pour obſerver comment la nature agiſſoit dans les flancs d'une femme, lorſqu'elle travailloit à la génération. Mais outre que cela me paroît impie & impoſſible, je ne ſçaurois ajouter foi à un impoſteur ni à un Juif, ni à l'expérience qu'ils nous propoſent.

J'avoue pourtant de bonne foi qu'il y a quelques hiſtoires qui nous marquent qu'un enfant s'eſt formé dans l'eſtomac d'une femme, & que quelqu'autres ont été trouvés dans les vaiſſeaux ſpermatiques, que l'on appelle les cornes de la matrice. Mais pour dire là-deſſus ce que je penſe, la premiere hiſtoire me ſemble tout-à-fait impoſſible, car l'eſtomac faiſant tous les jours ſa digeſtion, ne peut changer ſon action pour celle de la matrice. L'autre me paroît plus faiſable, les cornes étant une partie de la matrice, & ayant tout ce qu'il faut pour la conception & pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La matrice, ſelon le ſentiment de *Platon*, eſt un animal qui ſe meut extraordinairement,

dinairement, quand elle hait ou qu'elle aime paſſionnément quelque choſe. Son inſtinct eſt ſurprenant, lorſque par ſon mouvement précipité elle s'approche du membre de l'homme, pour en tirer de quoi s'humecter & ſe procurer du plaiſir.

Son action principale eſt la conception; lorſque la ſemence de l'homme & de la femme s'aſſemblent dans ſes replis, elle les reçoit agréablement, comme une bonne mere, dont elle s'eſt attribué le nom. Elle les couvre, pour ainſi dire, par ſa chaleur modérée, afin de de faire un jour de ſes ſemences animées la plus belle production que la nature ait jamais tentée. Ce que nous examinerons plus particuliérement au Livre III. La matrice a encore d'autres uſages, dont le principal eſt de vuider le ſang ſuperflu des femmes, & de les décharger ainſi des impuretés dont elles pourroient être un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns ont fait, que ce ſang puiſſe aller juſqu'à acquérir la qualité de venin; au contraire, il eſt ordinairement beau & pur, & ce n'eſt que par abondance qu'il ſort tous les mois des artères de la matrice. CHAPITRE

z
g
g
b
b
z
k
k
l
l
c
c
a
b
b

z
g
g
b
b
z
k
k
l
l
c
c
a
b
b

CHAPITRE II.

De la proportion naturelle, & des défauts des parties génitales de l'homme & de la femme.

SI nous remarquions ce qui se passe tous les jours dans le monde parmi les animaux les plus parfaits, touchant l'ouvrage de la génération, nous observerions que Dieu, ou si l'on veut, la nature qui est l'organe universel de sa puissance, a donné à chaque espéce des parties différentes pour se perpétuer. Que les unes reçoivent les parties des autres, lorsqu'il se fait une jonction de corps pour la propagation de chacune. Les parties génitales ne sont pas par hazard dans les flancs des femelles. Les ames dans les bêtes, & les intelligences dans les femmes, sont tout l'attirail des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, par le commandement de la nature.

L'intelligence, ou si l'on veut parler autrement, l'ame que Dieu a créée & placée ensuite dans le petit corps d'un

Chinois

Chinois au milieu de la Chine, pour me ſervir de cet exemple, choiſit dans le corps de ſa mere, qui vient de concevoir la matiére, la plus proportionnée à former toutes les parties qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas beſoin de modèle pour cela : il ſuffit qu'elle exécute les deſſeins de la nature, pour garder toutes les meſures & les proportions qu'il eſt néceſſaire de garder dans la figure des parties ſécrettes de cet homme à venir. Elle place donc ces parties dans leur lieu naturel ; elle fait une étroite liaiſon de tout ce qui les compoſe, pour les faire un jour agir commodément quand il en ſera beſoin.

D'ailleurs, une autre intelligence qui eſt de la même nature que l'autre, s'occupe au milieu de la France à choiſir dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir la matiére la plus diſpoſée à former les parties naturelles d'une fille. Elle agit ſi bien en cette rencontre, qu'elle les rend propres à être un jour le lieu où un homme doit être engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfans ſont ſi juſtes, leurs ouvertures ſi méſurées, leurs profondeurs ſi réglées, leurs

leurs distances si proportionnées, enfin toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le ministére de ces deux intelligences. Car bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles ont cependant si justement fabriqué les deux parties secrettes de l'un & de l'autre sexe, que lorsque ces parties seront un jour en état de se joindre amoureusement, rien ne manquera à leur conjonction. Elles se presseront si commodément de tous côtés, que l'on diroit qu'elles ont été coulées au moule, tant elles sont proportionnées les unes aux autres.

Mais si ces intelligences manquent de matiéres pour former les parties de la génération de l'un des deux sexes : si la matiére est trop abondante, qu'elle ne soit pas flexible, ou qu'elle ait des qualités & des figures rebelles; si la figure de la matrice de la mere est incommodée, & que son tempérament soit déréglé, qu'elle apparence y a-t'il que ces intelligences puissent réussir à façonner ces parties, qui doivent un jour perpétuer les hommes ?

Je ne sçaurois accuser ni la nature, ni ces

ces intelligences de commettre ces défauts ; elles ne font jamais rien d'elles-mêmes de défectueux, & ſur-tout quand elles ſe propoſent la génération & la conſervation des hommes.

Ces manquemens & ces maladies n'arrivent pas ſeulement aux parties naturelles de l'enfant qui ſe forme dans les flancs de ſa mere ; il en eſt encore attaqué après qu'il en eſt ſorti, ainſi que nous le dirons ailleurs.

ARTICLE I.

De la proportion des parties naturelles de l'homme & de la femme, ſelon les loix de la nature.

QUoique l'on évite tous les jours d'expoſer aux yeux les miſtéres de l'amour, nous ſçavons poutant tout ce qui ſe paſſe dans l'action du mariage, & nous ſommes fort contens lorſque nous en avons des connoiſſances plus parfaites. Si d'un côté le péché a attaché de la honte à cette connoiſſance, pour me ſervir de la penſée de *S. Auguſtin* ; de l'autre, la nature n'y a rien mis que de bienſéant. La

La nature qui n'a jamais rien fait ſans deſſein, a établi des loix pour toutes les parties qui nous compoſent ; celles que nous appellons amoureuſes ont ordinairement leur dimenſion dans les hommes & dans les femmes ; & le membre de l'homme, ſelon ces mêmes loix, ne doit avoir communément que ſix ou huit pouces de long, & que trois ou quatre de circonférence ; c'eſt la plus juſte meſure que la nature ait gardée en formant cette partie dans la plûpart des hommes. Si la verge eſt plus grande & plus groſſe, il faut trop d'artifice à la faire mouvoir, & les habitans du Midi ſont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Le conduit des parties ſecrettes de la femme, eſt ordinairement de ſix ou de huit pouces de profondeur, & ſa circonférence interne n'a point de meſure déterminée ; car par une admirable ſtructure, ce conduit s'ajuſte ſi proprement à la partie de l'homme qui en eſt preſſée, qu'il devient plus ou moins large ſelon les inſtrumens qui le touchent.

ARTICLE

ARTICLE II.

Des défauts des parties naturelles de l'homme.

LEs Caſuiſtes & les Juriſconſultes traitent ces ſortes de matiéres auſſi-bien que les Médecins; mais ils les traitent d'une façon toute différente. Les premiers croyent être obligés d'en parler pour le ſalut des ames, en refuſant le mariage à ceux qu'ils en jugent incapables, & en ſéparant pour quelque tems l'homme & la femme, que quelques incommodités de parties auroient troublés dans le mariage.

Les Juriſconſultes ſe ſentent auſſi excités par l'intérêt de la juſtice & pour le bien de l'Etat, d'agiter ces mêmes queſtions. Ils veulent par-là ſçavoir les cauſes de la diſſolution du mariage, pour en corriger les abus. Mais parce que ces matiéres difficiles ſont ſouvent fort mal touchées par les uns & par les autres, je tâcherai d'éclaircir les difficultés qui en dépendent, afin que l'on puiſſe enſuite juger ſainement des différens qui tomberont

beront entre les mains de ceux qui en doivent être ou les juges ou les arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la femme, l'on doit souvent en accuser les défauts naturels des unes ou des autres; mais pour comprendre comment ces défauts arrivent, il faut s'imaginer que l'intelligence, qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans les entrailles de sa mere, ne trouvant pas toujours assés de matiéres pour former les parties naturelles d'un enfant, elle est obligée de rendre défectueuses ces mêmes parties; & parce que les parties qui servent à la vie, sont beaucoup plus nécessaires que celles qui contribuent à la propagation de l'espéce, que d'ailleurs celles-là sont plûtot formées que celles-ci, il arrive quelquefois que l'intelligence employe aux parties nécessaires à la vie, presque toute la matiére qui étoit destinée aux parties secrettes, & ainsi ces derniéres parties deviennent fort petites dans la suite du tems, leur matiére ayant été ménagée pour d'autres.

Ce fut-là la cause d'une des observations de *Platérus*, qui remarque qu'un homme n'avoit que le gland couvert

de ſon prépuce, au lieu du membre viril.

Les défauts des parties ſecrettes, auſſi-bien que des autres, dont nous ſommes ſouvent compoſés, ne ſont pas toujours naturels, & le Gentilhomme, dont nous parle *Paul Zachias*, n'auroit jamais engendré, s'il eût manqué dès le ventre de ſa mere de la moitié de ſes parties naturelles.

La mortification de la chair & la chaſteté ſont ſouvent de puiſſantes cauſes pour diminuer nos parties naturelles. L'exemple de *S. Martin* nous le fait bien voir, lui qui pendant ſa vie avoit tellement macéré ſon corps par des auſtérités inouies, & qui s'étoit tellement roidi contre les libertés de ſon ſiécle, qu'après ſa mort, ſi nous en croyons *Sulpice*, ſa verge étoit ſi petite, que l'on ne l'auroit point trouvée, ſi l'on n'eût ſçû le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop groſſes ne ſont pas les plus propres, ni pour la copulation, ni pour la génération. Elles incommodent les femmes & ne produiſent rien; ſi bien que pour la commodité de l'action, il faut que la partie de l'homme ſoit médiocre, & que celle de la femme ſoit proportionnée, afin de

s'unir l'une à l'autre, & de se toucher agréablement de toutes parts.

S'il est vrai ce que les Phisionomistes nous disent, que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges, & qu'ils sont plus robustes & plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'*Héliogabale*, que la nature avoit favorisé de grandes parties génitales, comme l'écrit *Lampridius*, choisissoit des soldats qui avoient de grands nez, afin d'être plus en état avec moins de troupes de faire quelque expédition de guerre, ou de résister plus fortement aux efforts de ses ennemis: mais il ne s'apperçevoit pas en même-tems, que ces gens aux grandes verges étoient les plus étourdis & les plus stupides des hommes.

Souvent les petits hommes ont un membre plus grand que les autres; il s'en est même trouvé autrefois qui avoient la verge si longue, si nous en croyons *Martial*, qu'ils étoient souvent en état de la flairer; & je ne sçai si ce Poëte ne vouloit point parler de *Clodius*, qui viola *Pompeia* femme de *César*, dans le Temple de la Déesse *Bona*, lequel, au rapport de l'Histoire, avoit

le membre auſſi gros que les deux plus groſſes verges que l'on eût pû joindre enſemble.

On doute ſi la ſemence eſt prolifique qui paſſe par une longue verge. *Galien*, après *Ariſtote*, a agité cette queſtion. Ils diſent tous deux que les eſprits qui réſident abondamment par la longueur du chemin, la ſemence n'eſt plus enſuite capable de production. Mais pluſieurs Médecins, & entr'autres le ſçavant *Hucher*, ſont d'un tout autre ſentiment. Car la ſemence ſe portant directement dans le fond de la matrice ſans être altérée de l'air, ni par aucune autre cauſe étrangére, elle a toutes les diſpoſitions néceſſaires pour la génération, & les hiſtoires que ce grand Médecin nous rapporte ſur ce ſujet nous font bien voir que la vérité eſt toute pour lui.

A moins que les deux parties génitales des deux ſexes ne ſoient bien proportionnées, comme je l'ai déja dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles ſe joignent étroitement l'une à l'autre; car ſi l'homme eſt un peu membru, & que la femme ſoit fort étroite, la conjonction n'eſt point agréable: & l'on ne peut ſe ſouffrir l'un l'autre. Mais ſi ce même homme ſe

joint

joint ensuite amoureusement à une autre qui soit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaisir, au lieu des plaintes & des douleurs qu'il causoit à la premiére. Si bien qu'il est vrai de dire, que celui qui nous a donné tant de remèdes contre l'amour, nous a laissé par écrit, que si nous aimons les personnes qui ont des inclinations & des parties proportionnées aux nôtres, notre flâme est heureuse, & il ne vient de notre amour légitime que des tendresses & des voluptés permises.

En effet, si les deux femmes dont *Platérus* nous fait l'histoire, avoient pû souffrir leurs maris, elles ne se seroient jamais plaintes en justice, & jamais les Juges n'auroient prononcé d'un commun consentement, que leurs mariages étoient invalides, avec injonction aux femmes d'entrer dans la solitude, & permission aux hommes de se remarier à d'autres, qui ne furent pas si simples après leurs mariages, que de se plaindre de la grosseur des parties naturelles de leurs maris.

Je ne parle point de la grosseur prodigieuse de la verge de quelques hommes: on sçait qu'ils ne sont pas destinés pour

le mariage, & l'on auroit eu grand tort ſi l'on avoit voulu remarier l'homme dont parle *Fabrice de Hildan*, qui l'avoit auſſi groſſe qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne ſont pas ſeulement les groſſes & les petites verges qui ſont des défauts dans les hommes; elles ſont encore défectueuſes, ſi elles ſont mal figurées, ou ſi toutes les parties qui les compoſent ne ſont pas dans leur lieu naturel: car parmi les Chrétiens, les nôces n'étant inſtituées que pour avoir des enfans, il n'y a pas lieu de douter, que ſi un homme a ſes parties naturelles ſi mal figurées qu'il ne puiſſe conſommer le mariage, & que ces défauts ſoient incurables, le mariage ne doive être déclaré invalide.

Enfin, il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de ſon action ordinaire, qu'il faudroit faire un diſcours particulier ſur cette matiére pour les décrire tous: car pour le dire en peu de mots, on ne ſçauroit careſſer agréablement une femme, & encore moins engendrer, ſi l'on eſt maltraité d'une gonorrhée cordée, ou d'un nodus virulent, ſi les parties naturelles ſont affligées de poirreaux, d'ulcéres ou cicatrices, ſi

le

le prépuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridée par le fil du gland, ou enfin si l'on est attaqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme & qui souvent sont la cause de la dissolution du mariage, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

ARTICLE III.

Des défauts des parties naturelles de la femme.

JE suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, & qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmités que lui. La stérilité, qui en est une des plus considérables, vient le plus souvent plutôt de son côté que de celui du mari : car entre cette infinité de parties qui composent ses parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit défectueuse, la génération ne peut s'accomplir ; & une femme qui est imparfaite ne peut espérer l'honneur d'être appellée de ce doux nom de mere.

Je n'ai pas résolu ici de parler de toutes les parties qui concourent du côté de la femme à la formation de l'enfant, il

me ſemble en avoir aſſés dit au chapitre précédent. Mon deſſein n'eſt préſentement que de découvrir les défauts des parties naturelles de la femme, qui peuvent empêcher la copulation & qui peuvent être guéries.

Je ne m'étonne pas ſi les Phéniciens, au rapport de *S. Athanaſe*, obligeoient leurs filles par des loix ſévéres, de ſouffrir avant d'être mariées, que des valets les défloraſſent ; & les Arméniens ainſi que *Strabon* le rapporte, ſacrifioient les leurs dans le Temple de la Déeſſe *Anaïtis* pour y être dépucelées, afin de trouver enſuite des partis avantageux à leur condition. Car on ne ſçauroit dire quels épuiſemens & quelles douleurs un homme ſouffre dans cette premiére action, au moins ſi la fille eſt étroite. Bien loin d'éteindre la paſſion d'une femme, ſouvent on lui cauſe tant de chagrin & de haine, que c'eſt pour l'ordinaire une des ſources du divorce des mariages. Il eſt bien plus doux de baiſer une femme accoutumée aux plaiſirs de l'amour, que de la careſſer quand elle n'a point encore connu d'homme. Car comme nous prions ici un ſerrurier de faire mouvoir les reſſorts d'une ſerrure neuve

neuve qu'il nous apporte, pour éviter la peine que nous y prendrions le premier jour ; ainsi les peuples dont nous venons de parler, avoient raison d'avoir établi de semblables loix.

Jeanne d'Arc, appellée la *Pucelle d'Orléans*, étoit du nombre de ces filles étroites ; & si elle eût prostitué son honneur ou qu'elle eût été mariée, comme les ennemis de sa vertu & de sa bravoure le publient encore aujourd'hui, jamais *Guillaume de Cauda* & *Guillaume des Jardins*, Docteurs en Médecine, n'auroient déclaré, lorsqu'ils la visitérent dans la prison de Rouen, par l'ordre du Cardinal d'Angleterre & du Comte de *Warwic*, qu'elle étoit si étroite, qu'à peine auroit-elle été capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'est pas ordinairement un grand défaut à une femme d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive quelquefois, jusqu'à s'opposer à la copulation & à la génération même. Le défaut est bien plus commun quand ce passage est trop large, & il ne faut pas toujours mal juger des filles qui ont naturellement le conduit de la pudeur aussi large

que les femmes qui ont eu pluſieurs enfans.

Bien que ce défaut n'empêche pas la copulation, cependant on ne voit guéres de femmes larges qui conçoivent, parce qu'elles ne peuvent garder long-tems la liqueur qu'un homme leur a communiquée avec plaiſir.

Le conduit de la pudeur eſt naturellement un peu courbé : il ne ſe redreſſe que lorſqu'il eſt queſtion de ſe joindre amoureuſement : car il étoit bien juſte que d'un côté la nature le roidit, puiſque de l'autre elle roidiſſoit les parties génitales de l'homme, pour favoriſer la conjonction de l'un & de l'autre, & pour faciliter la génération.

L'amour tout ſeul n'eſt point capable de redreſſer ce canal quand il eſt endurci. L'imagination n'a point aſſés d'empire ſur cette partie pour la ramollir, & les eſprits s'émouſſent & perdent leur vigueur quand ils agiſſent ſur ſa dureté. Il faut des humeurs douces & bénignes, que la nature y fait paſſer tous les mois pour adoucir & redreſſer ces parties endurcies. A moins de cela, elles ne ſe rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si

Si nous suivions en France ce que *Platon* nous a laissé par écrit pour une République bien réglée, nous ne verrions point tant de désordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si avant que de se marier on s'examinoit tout nud, selon les loix de ce Philosophe, ou qu'il y eût des personnes établies pour cela, je suis assuré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquilles qu'ils ne le sont, & que jamais *Hammeberge* n'eût été répudiée par *Théodoric*, si ces loix eussent été alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des défauts qui s'opposent à la copulation. Quand son mari veut en venir au fait, il trouve des obstacles qui s'opposent à sa vigueur. L'himen, ou les caroncules joints fortement ensemble, occupant le canal des parties naturelles de la femme, s'opposent à ses efforts. Il a beau s'agiter, ces obstacles ne cédent point à la force; & quand il auroit autant de vigueur que tous les Ecoliers du Médecin *Aquapendens*, jamais il ne pourroit épucelet

ſa femme qui eſt preſque toute fermée. Toutes les femmes en cet état ; & qui vivent après quinze ou dix-huit ans, ne ſont pas entiérement fermées; elles ont un petit trou, ou pluſieurs enſemble, pour laiſſer couler les régles, & pour donner quelquefois entrée à la ſemence de l'homme. Car bien que ces femmes ne ſoient pas capables de copulation, elles peuvent pourtant quelquefois concevoir ; & c'eſt ainſi qu'engendra *Cornélia* mere des *Graques*, à qui il fallut faire inciſion avant que d'accoucher.

L'accouchement eſt quelquefois accompagné d'accidens ſi fâcheux, que les femmes ſe fendent d'une maniére étonnante ; & j'en ai vû une dont les deux trous n'en faiſoient qu'un. Ces parties ſe déchirent d'une telle façon, & la nature en les repouſſant y envoye tant de matiére, qu'il s'y engendre plus de chair qu'auparavant, ſi bien qu'après cela l'ouverture en eſt preſque toute bouchée ; & quand ces femmes ſont un jour en état d'être embraſſées par leurs maris, elles ſont fort ſurpriſes de n'être pas ouvertes comme auparavant.

Les ulcéres véroliques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la

la même choſe ; ils foulent tellement la chair d'un côté & d'autre quand ils ſe guériſſent, qu'il ne reſte le plus ſouvent qu'un petit trou qui ſert à vuider de tems en tems les humeurs des femmes. Souvent il y a du riſque pour la vie, ſi on les coupe & ſi on élargit le conduit de la pudeur. Celle qui dans une pareille occaſion demandoit du ſecours à *Benivenius*, n'en fut pas pour cela exaucée ; car ce Médecin craignant que s'il la coupoit, il n'en arrivât quelque funeſte accident, aima mieux la laiſſer vivre de la ſorte.

Il arrive tant de défauts dans les parties naturelles des femmes, qui s'oppoſent à la conſommation du mariage, & par conſéquent à la génération, qu'il faudroit faire un livre tout entier, pour parler des uns après les autres. Il me ſuffira ſeulement d'ajouter à ce que nous avons dit ci-deſſus, qu'il naît quelquefois des excreſcences de chair dans le col de la matrice, dont la copulation eſt empêchée, que le clitoris devient ſi grand, qu'il en défend l'entrée, & que les lévres ſont quelquefois ſi longues & ſi pendantes, que l'on eſt obligé de les couper aux filles avant que de les marier.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des remèdes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'homme & de la femme.

SI je n'avois remarqué en liſant les Livres des Caſuiſtes & des Juriſconſultes, pluſieurs erreurs que les uns & les autres commettent, lorſqu'ils parlent des cauſes de la diſſolution du mariage, je me ſerois contenté du Chapitre précédent, & ne me ſerois pas donné la peine d'obſerver dans celui-ci, qui n'en eſt qu'une ſuite, les remèdes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes & des femmes, qui ſont incommodés de maladies, que l'on juge le plus ſouvent incurables.

Ce ſont ces maladies qui les empêchent de ſe careſſer & ſe donner reciproquement les libertés que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai ici que des incommodités qui affligent les dehors des parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, & je n'examinerai que celles que l'on peut guérir, ayant deſſein de diſcourir ailleurs

leurs de toutes les cauſes incurables, qui ſont l'impuiſſance des hommes & la ſtérilité des femmes, qui peuvent donner lieu au divorce entre des perſonnes mariées.

ARTICLE I.

Des maladies qui arrivent au membre viril & qui peuvent être guéries.

PUiſque le mariage n'eſt inſtitué que pour avoir des enfans, on doit croire que ſi les parties génitales de l'un & de l'autre ſexe ne ſont pas en état de ſe joindre étroitement, on ne ſçauroit exécuter le deſſein qu'a l'Egliſe, lorſqu'elle nous confére ce Sacrement.

La conjonction du mâle & de la femelle doit précéder la génération : ſi la copulation manque par des défauts naturels, ou par quelque accident inopiné, l'eſpérance que l'on a d'avoir des enfans eſt veine, puiſque celle-ci n'eſt qu'une ſuite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement par des exemples, je dirai que cette jeune Demoiſelle veut ſe plaindre hautement

ment en Juſtice de la longueur du membre de ſon mari, dont l'approche lui eſt un cruel ſupplice. En effet, la douleur qu'elle reſſent quand elle en eſt touchée, lui fait perdre le ſentiment & ſouvent la rend comme immobile; car cet homme lui déchire les nimphes, lui meurtrit les caroncules, lui fait fendre le conduit de la pudeur, & enfonce le fond de ſa matrice; c'eſt de-là que vient une grande effuſion de ſang, un flux de ventre ennuyeux, & les autres incommodités qu'elle ſouffre après avoir été careſſée de la ſorte.

Ces maux ne ſont pas pourtant ſans remède: car ſi l'on a ſoin de trouer par le milieu un morceau de liége de la hauteur d'un ou de deux pouces, ſelon l'excès de la longueur du membre, & qu'on le garniſſe enſuite de coton deſſus & de deſſous, que ce coton ſoit garni d'une toile molette, qui doit être piquée près à près, & que ce bourlet, ou pour mieux dire, cet écuſſon ſoit convexe par le haut & par le bas; qu'enſuite on y couſe à chaque côté deux petits rubans, & que quand l'amour fera reſſentir ſon feu, on faſſe paſſer le membre par le trou de l'écuſſon, & qu'on lie à chaque

cuiſſe

cuisse les deux petits rubans que l'on y a cousus pour le tenir assujetti, on jouira après cela des nouveaux plaisirs que l'artifice aura inventés. C'est alors que la Demoiselle ne fuira plus les caresses de son mari, & qu'elle ne refusera plus les embrassemens amoureux. Si par hazard son mari oublie l'écusson, elle aura soin d'en porter un autre, ou la nécessité lui fera trouver agréable sa main, dont elle évitera les douleurs qu'elle ressentoit autrefois, & le desespoir où elle étoit d'avoir des enfans dans la suite de son mariage.

La grosseur du membre de l'homme n'est pas si fâcheux à une femme que sa longueur excessive.* Elle ne fait qu'élargir des parties, qui étant membraneuses

* La verge ne doit être, *dit Barry phys. t. 3. p. 466.* ni bien longue ni bien courte, elle ne doit point être bien longue; la semence perd ses esprits, lorsqu'avant que d'être répandue elle parcourt un grand canal, & elle n'est pas même assés abondante pour gonfler un conduit excessivement long. Elle ne doit pas être bien courte, le chatouillement n'est pas grand; quand le membre viril n'occupant qu'à demi l'orifice de la matrice, laisse la nature dans son avidité; & si étant petit il est souvent en disposition d'être enflé, il n'est jamais en état d'être

& charnues, s'élargiſſent aſſés aiſément quand on veut. La nature les a faites pour cela, & aujourd'hui il ſe trouve peu de femmes qui ſe plaignent de la groſſeur de la verge de leur mari. Pourvû qu'une femme ſoit d'une taille médiocre, qu'elle n'ait point les flancs rétrécis, ni de défauts à ſes parties naturelles, je ne vois pas de fâcheux accidens à craindre, quand dans le mariage elle ſe ſervira d'une groſſe verge. Si ſes parties ſont trop étroites, il n'y a qu'à les faire dilater par les remèdes que nous expoſerons à l'article ſuivant; ou, ſi l'on veut, il n'y a qu'à faire diminuer la groſſeur exceſſive du membre de l'homme, ce que l'on peut faire par des cata-

---

ſatisfaiſant. Les muſcles ſe laſſent, quand ils ont à ſoutenir un grand fardeau; les mêmes muſcles ne ſe laſſent point quand ils n'ont qu'à ſupporter un petit faix, mais il faut que les parties atteignent les parties; & ſelon Riolan, comme les grandes verges ſont incommodes, les petites verges ſont irritantes.

Le membre viril, pour être comme il faut, ne doit pas excéder en longueur huit travers de doigt; quand il excéde de beaucoup cette meſure, il eſt plus propre pour la montre que pour le ſervice.

plâmes froids & astringens. J'appréhenderois pourtant que ces sortes de remèdes ne détruisissent la semence & ne la rendissent incapable d'être féconde, si bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur, que de s'arrêter trop long-tems à diminuer la grosseur de cette autre partie.

J'ai déja dit que je ne parlois point ici des maladies incurables, ni de la grosseur prodigieuse de la verge de l'homme, qui auroit été causée par quelque maladie. Je sçai que l'on n'est pas alors disposé à s'en servir pour plaire à sa femme, ni pour engendrer : & je ne sçaurois croire que *Pierre Perrod*, Maréchal du Village de Cresciat en Suisse, eût eû envie à l'âge de quarante ans de se joindre amoureusement à sa femme, lorsque sa verge étoit aussi grosse qu'un enfant naissant ; car au rapport de *Fabrice de Hildan*, il portoit entre ses cuisses une grosse masse de chair inégale, livide & molette comme un champignon que ce Médecin Allemand lui coupa. Bien loin de mourir de cette opération, il se porta ensuite beaucoup mieux, & avoit de tems en tems des mouvemens de concupiscence, lorsqu'il étoit couché auprès de sa femme ;

me; mais malheureuſement il manquoit de parties pour exécuter les ordres ſecrets de la nature.

Le membre viril étant roide devient tortu, lorſque le fil * qui lie par deſſous le prépuce au gland, s'avance juſqu'au conduit de l'urine, ſi bien que la tête du membre étant tirée en bas par cette bride, la verge eſt contrainte de ſe plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut ſe joindre amoureuſement à ſa femme, il augmente ſa douleur & s'apperçoit que ſa verge ſe courbe encore plus qu'auparavant. Néanmoins la paſſion extrême de l'amour fait quelquefois oublier la douleur, té-

* Le filet qui attache le prépuce au gland n'eſt pas rare, il ſe déchire ſouvent dans le coït, ſur-tout quand la femme eſt étroite. Quoique cette incommodité n'empêche pas la génération, l'operation qu'elle demande eſt ſi peu de choſe qu'on ne doit pas négliger de la faire faire. Elle eſt la même que celle du filet qui eſt ſous la langue des enfans. Un coup de ciſeau termine l'affaire. Les Sages-Femmes ſe veulent quelquefois ingérer de le déchirer avec leurs oncles; mais on doit rejetter cette méthode qui n'a pas été ſuivie ſans inconvéniens.

moin ce Miniſtre Luthérien dont parle *Hofman*, qui la mépriſant généreuſement fit pluſieurs enfans à ſa femme malgré cette incommodité.

Il n'eſt pas fort difficile de trouver un remède à ce défaut ; il n'y a qu'à donner un coup de ciſeau au lien qui tient le gland trop gêné, & à empêcher enſuite la jonction du prépuce avec le gland. Pour guérir promptement le mal qu'aura fait le ciſeau, on mettra entre la plaie un linge trempé dans un blanc d'œuf btatu, & l'on continuera ce remède quelques jours de ſuite, pour donner le tems à la nature d'y former la cicatrice.

Les Matrônes Italiennes ont une fort mauvaiſe coutume ſur ce ſujet ; elles ſe laiſſent croître l'ongle du pouce de la main droite, & après avoir apperçu le fil de la langue, ou du gland des petits enfans, elles le coupent de leur ongle, & briſent ainſi ce qui tient ces parties trop aſſujetties. Mais pour dire ce que je penſe ſur ces ſortes de déchiremens, ils ne peut arriver de-là que des inflammations, qui ſouvent ſont bientôt après ſuivies de la mort.

Il y a encore une autre cauſe qui rend

tortu le membre viril de l'homme ; * ſçavoir, lorſque le prépuce eſt tellement joint au gland, ſoit par un défaut naturel, ou par des ulcéres négligés, que l'on ne ſçauroit alors careſſer une femme ſans reſſentir des douleurs extrêmes. Nos Médecins, qui n'ont pas trouvé indigne d'eux de contribuer par leurs propres mains à la ſanté des hommes, prétendent que cette incommodité peut être guérie ſi l'on y apporte le ſoin &

---

* Il y a des enfans qui viennent au monde le prépuce collé avec le gland ; comme ces parties formées enſemble ſe trouvent jointes dans toute leur circonférence, & comme ne faiſant qu'une ſeule partie continue, il eſt fort difficile de les ſéparer. Il faut néanmoins tâcher de le faire avec une petite feuille de myrthe un peu tranchante qu'on coule doucement entre le gland & le prépuce qu'il faut prendre garde de perçer. On peut encore en tirant le prépuce en haut avec la pointe du ſcalpel diſſequer & ſéparer les deux membranes.

Il arrive quelquefois que cette adhérence vient après l'opération du paraphymoſis ; dans ce cas, le prépuce n'eſt pas ſi difficile à être ſéparé de la maniére que je viens de dire. La ſéparation en étant faite, on coule entre le prépuce & le gland de petits linges trempés dans une eau deſſicative, telle que l'eau vulnéraire.

l'adreſſe

l'adresse qui y est nécessaire ; cependant ils sont d'un avis contraire sur l'opération. Les uns croient qu'il faut couper beaucoup plus de prépuce que de gland ; parce que le prépuce étant une peau qui ne peut donner beaucoup de sang, ni causer une inflammation considérable, ainsi qu'on le remarque tous les jours dans la circoncision des Juifs, l'opération en doit être plus aisée & moins dangéreuse. Les autres au contraire veulent qu'on coupe plus de gland que de prépuce ; parce, disent-ils, que la cicatrice s'en doit plutôt faire, que l'on est ensuite plus disposé à faire des enfans, & qu'il est même de la bienséance de se tenir toujours le gland couvert. Mais pour moi, il me semble que le meilleur est de tenir le milieu de ces opinions, & que si l'on doit en favoriser quelqu'une, ce doit toujours être la premiére.

Après que l'opération est faite, & que l'on a découvert le gland autant qu'il le faut, on met entre deux, comme j'ai dit ci-dessus, un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, ou dans un digestif que le Chirurgien aura composé, selon les indications qu'il aura prises de la partie malade, de la douleur & des acci-

dens

dens qu'il doit toujours conſidérer en faiſant ces remèdes. Sur cela *Fabrice de Hildan* nous fait une hiſtoire d'un homme de vingt ans, qui s'étant marié avec une très-belle fille, ſe trouva impuiſſant le premier jour de ſes nôces, étant incommodé de cette ſorte de maladie; ce ſçavant Médecin en fit lui-même l'opération, & le jeune homme étant guéri de ſon incommodité, ſatisfit ſi bien ſa femme qu'après cela elle ne ſe plaignit plus de l'impuiſſance de ſon mari.

Il ſe rencontre encore une troiſiéme cauſe, qui rend le membre tortu quand il ſe roidit. Après les complaiſances qu'un homme a eues pour une Courtiſanne infâme, en ſe tenant long-tems en état de ſatisfaire les appétits déréglés de cette femme, il vient quelquefois à l'un des côtés de la verge, ce que nous appellons *Nodus* ou *Ganglion*, qui n'eſt qu'une dureté, groſſe ordinairement comme une fève, placée ſur les nerfs de cette partie. Quand on preſſe fortement cette dureté, on n'y ſent qu'une douleur obſcure; mais quand le membre vient à ſe roidir, c'eſt alors que les douleurs ſont extrêmes, par la gêne & la torture que ſouffre la verge, dans une figure

figure courbée qui est contre les loix de la nature.

Il y en a qui ont voulu guérir cette maladie, en ramolissant la dureté qui la causoit; mais ils ont jetté les malades dans un désespoir de guérison. Ils n'ont pas prévû que les remèdes ramollissans qu'ils y appliquoient, augmentoient le mal en dilatant les parties nerveuses de la verge, qui recevoit ensuite plus d'esprits vaporeux qu'auparavant. Car en humectant le *Nodus*, ils élargissoient ainsi les ligamens poreux, à la façon des varices & des aneurismes, & augmentoient le mal par ce moyen-là, plutôt que de le guérir.

L'expérience nous enseigne qu'il en falloit user d'une toute autre maniére. Elle nous a montré que les remèdes astringens contribuoient seuls à la guérison de cette maladie, tellement que si l'on mouilloit des plumasseaux & des linges, & qu'on les appliquât tiédes sur la partie malade, on guérissoit bien-tôt cette incommodité.

Jacques Houllier nous apprend un remède industrieux, pour donner à une verge tortue la figure qui lui est propre & naturelle. Il nous rapporte, qu'un

homme qui étoit impuiſſant de la ſorte fut parfaitement guéri de ſon incommodité, après avoir fait entrer ſa verge dans un canal de plomb, proportionné à ſa groſſeur, & avoir retenu le canal aſſujetti par des attelles pendant un temps aſſés conſidérable. La verge de l'homme eſt molette & flétrie par beaucoup de cauſes qui s'oppoſent à l'action pour laquelle la nature l'a formée. Si un homme eſt trop jeune ou trop vieux, ſon membre ne ſe roidit point; & ſi quelquefois cela lui arrive, la dureté eſt ſans effet, & l'on ne peut en attendre des ſuites avantageuſes pour la production d'un homme. Souvent les eſprits vaporeux en ſont la cauſe, & une ſemence prolifique ne ſe trouve preſque jamais dans ces âges-là.

D'ailleurs, ſi l'on eſt malade, ou que l'on ne faſſe que relever de quelque fâcheuſe maladie, ou enfin que la verge ſoit incommodée dans quelques-unes de ſes parties, il n'y a pas d'apparence qu'elle agiſſe, à moins que l'on y apporte auparavant les remèdes néceſſaires.

D'autre part, ſi l'on a pris par la bouche, ou que l'on ſe ſoit appliqué des remèdes

remèdes pour éteindre le feu de la concupiſcence & combattre les aiguillons de la chair, comme nous le remarquerons ailleurs, les parties naturelles étant trop molettes ne ſont point alors en état de contribuer à la génération.

Enfin, ſi l'on eſt enchanté & enſorcelé, comme on le dit, toutes les parties génitales languiſſent & ne peuvent alors ſe joindre étroitement à celles d'une femme.

De toutes ces cauſes qui affligent nos parties naturelles, nous n'examinerons préſentement que celles qui peuvent produire des maladies que l'on peut guérir, & encore nous ne nous arrêtons qu'à ces maladies qui attaquent principalement la verge de l'homme & qui la rendent molette, ſans en chercher d'autres qui peuvent avoir leur ſource de plus loin, me réſervant d'en parler lorſque je traiterai en général de l'impuiſſance des hommes.

Une maladie aigue détruit notre paſſion. L'amour eſt languiſſant quand nous ſouffrons, & nous ne ſçaurions nous lier amoureuſement à une femme, ſi notre chaleur naturelle & nos eſprits ne ſe ſont multipliés en nous-mêmes, &

qu'ils ne ſoient communiqués à nos parties naturelles.

Une vie miſérable éteindra ſans doute notre feu, & il n'y a point d'homme qui ſe trouve en état de ſe divertir avec les Dames, ſi ſa table eſt très-médiocre. Le travail exceſſif nous rend ſages ſur cette matiére, & nous ne penſons qu'au repos quand nous ſommes fatigués. D'ailleurs, ſi notre eſprit eſt fortement occupé à quelques affaires, nos parties naturelles ſont alors comme engourdies, quand il faut s'appliquer à l'amour; témoins ceux qui gouvernent par eux-mêmes les Royaumes & les Républiques, qui font preſque toujours des enfans étourdis, comme ſi l'eſprit du pere étoit preſque tout demeuré, plutôt dans les affaires d'état qu'il a ménagées, que dans les corps des enfans qu'il a engendrés.

Souvent nous nous ſommes tant divertis avec les femmes, * que nos parties

---

* Ceux qui exerçent fréquemment le coït, *dit Barry Phyſiq. t. 3. p. 469.* n'ont pas le membre ſi enflé que ceux qui ne l'exerçent que quelquefois ; ils ne ſont pas en état de faire grand choſe, parce qu'ils ſont comme deſ-

naturelles

naturelles sont devenues si foibles & si languissantes, que même dans la fleur de notre âge, elles refusent de nous obéir, quand nous leur commandons de se mouvoir.

Toutes ces foiblesses & ces maladies ne sont point sans remède. Il ne faut qu'être jeune pour se remettre bien-tôt d'une maladie qui nous aura affoibli, & si avec cela nous avons la belle saison, de bon vin & des alimens choisis, les forces que nous aurions presque toutes perdues renaîtront bien-tôt après, & ce que le jeûne auroit détruit, la bonne chere le rétablira aussi-tôt, & alors nous serons en état de nous servir de toutes nos parties.

Le repos est le remède du travail : &

---

sechés, & que n'ayant presque point de semence, ils n'ont que de la bouffissure.

Non-seulement on ne reçoit pas grand plaisir quand on voit trop souvent les femmes, mais il en arrive encore plusieurs incommodités.

Est veneris fugienda tibi immoderata voluptas
Nam capiti mentique nocet, sensusque retundit
Virtutemque hebetat animalem & corporis omnes
Debilitat nervos, infirmaque pectora reddit.

les médicamens qui nous ſont ennemis, peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un Gentilhomme, qui étant devenues flétries par un onguent jaune, fait avec de l'argent vif dont il s'étoit froté, furent bien-tôt après rétablies par l'*huile de lavande* qu'il y appliqua.

L'épuiſement que l'on a ſouffert auprès des femmes, ſe répare par la fuite & par l'éloignement; & jamais ce jeune Eſpagnol, dont *Criſtophe à Veiga* nous fait l'hiſtoire, n'eût pris de nouveaux plaiſirs avec ſa femme, s'il n'en eût uſé de la ſorte. Cette hiſtoire eſt trop conſidérable ſur cette matiére, pour ne pas la rapporter ici tout entiére, & pour ne la pas traduire en François. Je conſeillai à un jeune Gentilhomme, dit ce Médecin, de s'abſenter durant quinze jours de la Ville où il demeuroit, de monter à cheval le ſeiziéme jour de ſon abſence ſur le ſoir, & de faire deux ou trois lieues de chemin, après quoi il viendroit chez lui ſouper avec ſa femme, qui ſe découvriroit la gorge & qui ſe mettroit à table vis-à-vis de lui : or, j'avois commandé pourſuit-il, qu'on lui apprêtât à ſouper un chapon rôti & un ragoût

ragoût de mouton, bouilli avec de la roquette : le bon vin rouge fumeux & aſtringent ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le deſſert. Trois heures après ſouper, je lui conſeillai de ſe mettre au lit avec ſa femme, qui lui échaufferoit les reins en ſe joignant de bien près & de dormir en cette poſture : qu'à ſon reveil il s'entretint avec elle de diſcours amoureux, & qu'il s'en dormît enſuite, s'il pouvoit, la petite pointe du jour étant venue, qu'il careſſât ſa femme, & qu'il s'acquittât de ſon devoir en valeureux cavalier. Mon conſeil, ajout-t'il, fut fort favorable à ce Gentilhomme, non pour une fois ſeulement, mais pour pluſieurs ; & comme je ne voulois point alléguer cette hiſtoire, ſans avoir auparavant éprouvé la même choſe en pluſieurs perſonnes, j'ai expérimenté, dit-il, que cette façon *d'agir* eſt fort propre à rendre vigoureux ceux qui ſe ſont épuiſés auprès des femmes. Il faut donc conclure, après tout cela, que la moleſſe des parties naturelles d'un homme, qui a pris quelquefois ſes divertiſſemens avec trop de chaleur, n'eſt pas toujours incurable, comme la plûpart ſe le perſua-

dent; ſi cela étoit, le Gentilhomme du Duc d'*Albe*, dont *Houllier* nous fait l'hiſtoire, n'auroit pas été guéri ſi promptement avec l'admiration de tous ceux qui l'accompagnoient; & le remède, que l'on appelle en Provence *Sembajeu*, ne feroit pas encore préſentement des merveilles ſur ceux qui ont les parties naturelles flétries, ſi nous en voulons croire *Valleriola*. Car il n'y a rien au monde de meilleur contre les foibleſſes des parties naturelles, que les *œufs*, le *ſucre*, le *ſafran*, la *canelle* & le *vin*, dont ce breuvage eſt compoſé.

D'autres maladies attaquent encore le membre viril avec autant de force que les précédentes; mais entre toutes celles qu'il ſouffre, il y en a de bénignes, qui ſe guériſſent par les premiers remèdes que l'on y apporte, & il s'en trouve de malignes, qui quelquefois ne cédent ni aux ſueurs ni à la ſalivation, ni au fer ni au feu, & ce ſont ces derniéres qui viennent d'un commerce impur & qui affligent les hommes d'une maniére tout-à-fait ſurprenante.

Quelques hommes ont le prépuce ſi long, qu'ils ne ſont pas diſpoſés à ce joindre amoureuſement à leurs femmes.

La

La verge eſt importune en cet état, & elle ne peut communiquer ſa ſemence qu'elle ne ſoit éventée, & que par ce moyen elle ne ſoit incapable de génération. Ceux qui ont ce défaut ſe ſaliſſent inceſſamment quand ils veulent uriner, témoin l'homme de vingt-deux ans, dont *Fabrice de Hildan* nous fait l'hiſtoire.

De peur que dans cette maladie il n'arrive une rétention d'urine & une inflammation au col de la veſſie, qui ſont ſouvent deux maladies mortelles, il ne faut pas éviter à couper le prépuce. Il n'y a non plus de danger dans cette opération, qu'il y en eût à couper celui de cet homme dont nous venons de parler, qui ſe maria quelque-tems après qu'on lui eut coupé le prépuce, qui avoit ſix pouces de long. * Nos Chirurgiens

* Cette maladie n'eſt autre choſe que le prépuce trop ſerré, dont l'extrémité forme une bride circulaire, qui empêche que le gland ne ſoit libre. On prétend que cela cauſe deux incommodités, l'une de nuire à la génération en empêchant que la ſemence ne ſoit lancée avec aſſez de viteſſe pour être reçue dans la matrice; l'autre qu'il s'engendre une craſſe blanchâtre entre le prépuce & le gland, laquelle

Grecs appellent cette maladie, *Phimosis*,

ne pouvant être détachée, s'aigrit par son séjour, picote & cause un prurit au gland qui en est d'autant plus fatigué, qu'il est très-sensible dans ces personnes.

Cette maladie est quelquefois causée par des chancres véroliques; ces accidens quand ils ne sont pas parvenus à certains dégrés, ne demandent pas toujours l'opération; ce n'est que quand le gland trop serré est ménacé de mortification. Il faut dans l'opération faire ensorte que les deux membranes du prépuce soient coupées également; car si l'on incisoit plus de l'externe que de l'interne, outre que le gland ne pourroit point se découvrir, on mettroit une partie des corps caverneux à découvert; pour éviter ces inconvéniens, il faut porter l'instrument au-delà de la couronne du gland, & retirer la peau de la verge vers le pubis avant de couper. Quelques Praticiens se servent de ciseaux mousses au lieu de canif. On introduit une des deux branches à plat entre le prépuce & le gland au-delà de la couronne; on en releve ensuite la lame & l'on coupe tout ce qui se rencontre entre deux.

Il faut avant de faire l'opération essayer des moyens plus doux, tels que les saignées, les injections adoucissantes entre le prépuce & le gland, les bains de cette partie, les cataplasmes, &c.

Après l'opération, on laisse couler un peu de sang pour dégorger la verge, on la lave avec du vin tiéde. On pense la plaie en met-

qui

qui rend quelquefois la verge tortue, quand le prépuce ne pouvant être retroussé, est attaché au gland, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

Il y a une autre maladie, qui est toute opposée à celle-ci. Les mêmes Chirurgiens la nomment *Paraphimosis*, lorsque le prépuce étant retroussé, presse tellement la racine du gland, qu'il ne peut être remis dans sa place, quoiqu'on le tire ou qu'on le presse fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de plusieurs causes différentes.

Quelquefois en voyageant pendant la rigueur de l'hyver, le gland & le dessous du prépuce touchent rudement un linge ou un drap, & alors il s'enflent l'un & l'autre. Le prépuce se retrousse, & ne peut être remis, quelque vio-

---

tant un plumasseau couvert d'astringents, une emplâtre trouée par le milieu, afin que l'urine puisse passer, une compresse coupée en croix de Malthe, trempée dans quelque liqueur convenable, une petite bande pour circulaire, & un suspensoir attaché autour du corps, afin que la verge ne pende point en bas.

lence que l'on y faſſe ; ſi bien que dans cette occaſion il arrive aſſés ſouvent un étranglement de verge, ce qu'un homme ſçavant, dont la dévotion lui a fait prendre une robe de pénitence, éprouva l'année derniére avec un danger évident de perdre la vie.

Je ne ſçaurois dire combien le froid cauſe de maux à la verge de l'homme : ſi dans le Septentrion on n'avoit ſoin de la conſerver par des fourrures contre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finiroient bien-tôt par cette partie, au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait ſouvent devenir dure comme une pierre ; & elle demeureroit longtems en cet état, ſi l'expérience ne nous avoit appris que le feu la faiſoit ramolir & en diminuer la douleur, ainſi qu'il arriva à *Georges* de Tranſilvanie, au rapport de *Sanece*.

Les jeunes gens qui ne ſont pas accoutumés aux violens exercices de l'amour, ſont quelquefois affligés du renverſement du prépuce, qu'un peu d'eau fraîche & d'abſtinence guériſſent tout auſſi-tôt, témoin le jeune homme de vingt-quatre ans que *Fabrice de Hildan* guérit de la ſorte.

Mais

* Mais si la prison & l'étranglement

---

* Quand le prépuce se retrousse derriere la couronne du gland ; & qu'il y produit un étranglement, cet accident s'appelle *paraphymosis.* Cela arrive souvent à des enfans dont le gland n'a point encore été découvert ; à de nouveaux mariés dont la femme est trop étroite, ou par mal vénérien.

Comme cet étranglement est suivi d'une mortification prochaine, il ne faut pas différer d'en venir à l'opération qui consiste à faire descendre le prépuce sur le gland. Pour y parvenir, on met d'abord tremper la verge dans de l'eau froide un peu de tems ; puis prenant la verge entre les deux doigts indices, & du milieu des deux mains, on amene le prépuce sur le gland, qu'on repousse en même-tems avec les deux pouces.

Mais quand la verge est trop enflée, que des bourlets tumefient le prépuce extraordinairement, il faut faire avec la pointe de la lancette des incisions à la membrane interne du prépuce.

On lave la verge avec du vin tiéde, & on recouvre le gland de son prépuce, ce qui se fait facilement. On fait ensuite une embrocation avec l'huile rosat chaude sur la verge, dans les aînes, & sur une partie du ventre : on applique sur la verge un emplâtre d'onguent de la mere troué dans le milieu ; par-dessus cet emplâtre une petite compresse de la même figure, & trempée dans quelque liqueur

du

du gland ont des cauſes malignes, & ſi elles ont été produites par une conjonction infâme, il ne faut pas eſpérer une guériſon ſi prompte ni ſi heureuſe; car la verge, qui eſt naturellement poreuſe, étant enflée de ſang & animée d'eſprits, ſouffre aiſément une impreſſion pernicieuſe que fait une Courtiſanne corrompue, & elle eſt ſouvent affligée de maladies malignes.

Il me reſte encore à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine & de la ſemence, lorſqu'après un ulcère virulent, il s'y engendre une * caroncule & une

convenable. On les couvre d'une petite compreſſe ſimple faite en croix de Malthe avec une ouverture dans le milieu pour donner paſſage aux urines. On aſſujettit le tout par le moyen d'une bandelette coupée par un des bouts, ſuivant ſa longueur, afin de former deux petits chefs. On met un ſuſpenſoir, une écharpe qu'on attache à une ventriere, ſoutenue par une ſerviette pliée en trois, ſuivant ſa longueur.

On fait les jours ſuivants des injections entre le prépuce & le gland avec du vin tiéde, &c.

* Les excroiſſances charnues ou carnoſités ſont des ſuites de pluſieurs gonorrhées ſelon qu'on le prétendoit autrefois; mais l'on a été

chair

chair molette & baveuſe. Bien que cette incommodité ſoit fort difficile à guérir, cependant je n'ai pas jugé à propos de la placer entre celles qui rendent un homme impuiſſant, puiſqu'elle ne paroît pas incurable. Car ſi *Charles IX.* donna deux mille écus à un Gentilhomme Italien, pour lui avoir communiqué un remède contre ce mal; on doit croire que cette maladie peut-être guérie, puiſque ce bon Prince récompenſa ſi magnifiquement celui qui lui en avoit donné le moyen.

Afin de ne paſſer rien ſous ſilence qui puiſſe en quelque façon plaire au lecteur, j'ai bien voulu mettre ici ce remède pour s'en ſervir dans l'occaſion. On prendra *trois onces de céruſe*, 1 *d. de camphre*, *& autant d'antimoine cru*, *demi-once de tutie*, *préparé avec de l'eau de*

---

détrompé par l'examen de tous les cadavres, de ceux à qui ces maladies ont cauſé la mort. L'on n'a point trouvé dans l'urethre de ces excroiſſances charnues, mais des cicatrices dures que les ulcéres y avoient laiſſées, & qui rétréciſſoient le canal, ou la glande proſtate gonflée, qui ſerroit le col de la veſſie, ou enfin un gonflement variqueux du tiſſu ſpongieux de l'urethre.

roſes,

roſes, ſix dragmes de litarge d'or lavée, deux dragmes de blanc rhaſis ſans opium, deux ſcrupules de maſtic, autant d'encens, autant de cendres de Savonier, & autant d'aloës, avec une ſuffiſante quantité d'huile roſat pour faire l'onguent un peu épais. Mais avant que de le faire, on préparera & on pulvériſera à part toutes choſes que l'on doit pulvériſer, & on les paſſera par le tamis, pour être plus diſpoſées à entrer dans la compoſition du remède. Après cela l'on embarraſſera le bout d'une bougie, dont on ſe ſervira au beſoin.

Ce remède eſt beaucoup plus ſouverain & plus aſſuré, que celui que l'on employa pour un Gentilhomme Pariſien qui étoit incommodé d'une pareille maladie, on ne lui eut pas plutôt jetté dans la verge un remède âpre, qu'une inflammation & une rétention d'urine y ſurvinrent, ſi bien qu'il ne vécut guéres après tous ces maux, comme nous le fait remarquer *Fabrice de Hildan*, qui nous enſeigne qu'il ne faut preſque point de remèdes âpres pour guérir les maux de la verge.

Il naît quelquefois des verrues & des excreſcences de chair ſur le gland, qui viennent

viennent après des ulcères mal guéris & qui empêchent la conjonction. *

Pour guérir ces maladies, nous sommes souvent obligés de couper ces poreaux, & de les faire ensuite cicatriser avec de la poudre de la pierre que l'on nomme *Calcite*. Quelques-uns y appliquent le feu : ce que je ne voudrois faire que fort légérement sur la peau de

---

* Les verrues que le vulgaire appelle poreaux, sont de petites élévations rondes & raboteuses qui surviennent à la verge après un commerce impur. Ces excroissances sont faites d'une chair molle, baveuse & découpée fort menu ; elles se multiplient bien vîte, c'est pourquoi on ne doit pas différer d'y remédier.

On propose deux moyens pour guérir ces maladies ; le premier est de mortifier ces chairs, de les flétrir par l'application de la poudre de sabine, ou de les consumer peu à peu avec les onguents de *calcitis* ou d'egyptiac, &c. le second moyen est d'en lier les basses étroites avec de la soye fine, ou de les couper avec les ciseaux le plus près de la peau qu'il est possible. Il faut laisser couler le sang, laver ensuite la verge dans du vin tiéde, & toucher les endroits dont il sort du sang avec la pierre de vitriol. Il ne faut pas négliger les remèdes généraux non plus que les ptisannes sudorifiques, les pillules ou panacées mercurielles, &c.

cette

cette partie ; parce que le membre viril étant de lui-même tout nerf, j'appréhenderois qu'il n'arrivât au patient, ce qui arriva il n'y a pas long-tems à M. *Brancacci*, Grand Prieur de Malthe, qui s'étant fait appliquer un fer rouge au gros doigt du pié, qui eſt une autre partie du corps extrémement nerveuſe, mourut bien-tôt après, par la douleur, par la fiévre & par la gangrêne.

On a quelquefois bien de la peine à arrêter le ſang des veines & des artéres que l'on a coupées, dans les opérations que l'on a faites ſur la verge d'un homme ; & *Fabrice de Hildan* nous fait remarquer, qu'un Chirurgien ayant coupé une excreſcence ſur le gland d'un homme de quarante ans, cet homme perdit tant de ſang pendant que le Chirurgien faiſoit chauffer un fer, que trois jours après il en mourut.

J'aimerois donc beaucoup mieux uſer du reméde dont j'ai parlé ci-deſſus, ou d'une forte décoction d'une tête de mort & de vitriol, qui arrête comme par miracle le ſang des veines & des artères coupées, que de me ſervir du feu, par les raiſons que j'ai alléguées ci-deſſus. Ce fut ſans doute le préſent que fit le Roi d'Angleterre,

d'Angleterre, il y a quelques années, à M. le Duc d'*Eſtrées*, Vice-Amiral de France, lorſqu'il étoit aux côtes de ce premier Royaume, afin que s'il arrivoit dans l'armée navale, dont il avoit la conduite, quelques grandes pertes de ſang, on pût les arrêter tout-d'un-coup par le moyen de ce reméde.

ARTICLE II.

Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la femme, & qui peuvent être guéries.

LEs parties naturelles des femmes ont des défauts, auſſi-bien que celles des hommes; il s'en trouve d'incurables, qui ſeront marquées au Chapitre de la ſtérilité des hommes; & il y en a d'autres que l'on peut corriger & que je vais examiner.

Les filles ſont trop larges, trop étroites, ou quelquefois preſque toutes fermées; il y en a qui ont les lévres de leurs parties trop longues & trop pendantes, & qui ont encore d'autres défauts qui empêche de ſe joindre amoureuſement à un homme. La

La nature, qui eſt admirable dans tout ce qu'elle fait, a compoſé de membranes charnues le conduit de la pudeur des femmes, afin que ces parties s'élargiſſant comme il faut dans l'accouchement, elles puiſſent enſuite ſe rétrecir pour empêcher les incommodités qui en pourroient arriver, ſi elles demeuroient toujours ouvertes. Quelquefois dans de fauſſes & de fâcheuſes couches, elles ne ſe reſſerrent plus comme auparavant, après s'être extrémement élargies, ſi bien qu'elles demeurent tellement lâches & ouvertes, qu'elles ſont importunes aux femmes & déſagréables à leurs maris.

C'eſt ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles, qui ſont d'une taille avantageuſe & d'une conſtitution ſanguine, & qui avec cela ont la poitrine quarrée, les flancs larges & la voix forte. Un homme qui aura la verge petite ou médiocre, & qui ſera marié à une telle fille, ne pourra avoir aucun ſoupçon contre ſa vertu, puiſqu'à l'égard de ſon mari ſon défaut eſt naturel.

La médecine, qui trouve des remèdes preſque pour toutes ſortes de maladies, n'en manque pas pour celle-ci. Elle en fournit

fournit à une honnête fille qui va ſe marier, afin d'ôter le ſoupçon que pourroit avoir ſon mari de quelques prétendus déſordres de ſa vie. Elle en communique encore à une femme qui a fait depuis peu de pénibles couches, pour n'être pas dans la ſuite du tems déſagréable à ſon mari, pour conſerver dans ſon mariage la paix & la tranquillité, & pour avoir un ſecond enfant, qu'elle n'auroit point, ſi elle demeuroit dans l'état où elle ſe trouvoit.

Ces ſujets étant raiſonnables, l'on doit trouver bon que l'on uſe de nos remèdes par un ſi juſte motif. Je ne prétens point ici être l'auteur de l'abus que l'on en peut faire. Mon deſſein n'eſt pas de favoriſer le crime, mais de guérir les maladies qui affligent les femmes, & d'entretenir une amoureuſe complaiſance parmi des perſonnes mariées. Autrement nous ſerions réduits à retrancher de nos livres & de notre pratique, l'*antimoine*, le *ſublimé*, le *réagal*, & les autres poiſons, dont nous nous ſervons tous les jours ſi heureuſement pour la guériſon des maladies. Il me ſemble qu'il ſuffit de faire ſon devoir en guériſſant les maladies qui ſe préſentent, ſans

ſans ſe mettre beaucoup en peine des mauvaiſes inclinations de quelques perſonnes qui abuſent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Les femmes des régions chaudes préviennent le défaut que nous avons marqué, en ſe lavant les parties naturelles avec de l'*eau de myrre* diſtillée, qu'elles aromatiſſent avec un peu d'*eſſence de giroſle* ou avec quelques goutes d'*eſprit de vin ambré*, ou avec des décoctions aſtringentes. Mais la décoction de *grande conſoude* eſt encore meilleure que tout cela, ſi nous en croyons la femme dont parle *Sennert*, qui s'étant miſe dans un bain, que ſa ſervante avoit préparé pour elle-même, fut fort fatiguée la nuit ſuivante par ſon mari, parce qu'elle ſe trouva preſque toute fermée. Cette expérience n'eſt pas ſeule; *Benivénius* nous fait une ſemblable hiſtoire ſur ce ſujet; & nous en produirions quelques autres ſi l'on pouvoit douter de cette vérité.

On ne doit pourtant ſe laver avec ces ſortes de remédes que pendant ſept ou huit jours de ſuite, afin que les parties naturelles ne deviennent pas trop étroites; mais parce que ſouvent elles s'élargiſſent beaucoup après les régles, on pourra

pourra cinq jours après qu'elles auront entiérement ceſſé, s'en humecter encore pendant huit autres jours.

On doit avoir d'autres précautions pour les femmes qui ſont depuis peu accouchées; car les vuidanges de l'accouchement doivent couler pendant un mois, tout au moins, après-quoi on peut ſe laver avec les eaux que nous avons propoſées; mais avec une telle prudence que les femmes ne deviennent pas ſi étroites, qu'elles puiſſent donner de la peine à leurs maris, quand la paſſion les obligera à éteindre leurs flâmes. Car ces remédes agiſſent quelquefois avec tant de force, qu'il s'eſt trouvé des femmes, ſi nous en croyons *Benivénius*, qui par l'imprudence de leurs Matrônes s'étoient lavées ſi ſouvent de ces ſortes d'eaux, qu'elles s'étoient enſuite repenties d'avoir ſuivi les avis qu'on leur avoit donnés.

J'ai fait remarquer au Chapitre précédent quelle peine on avoit à dépuceler une jeune femme étroite, quelles douleurs on reſſentoit à la verge, & quelles enflures il y ſurvenoit. La femme qui n'eſt guéres ouverte, n'a pas moins de douleur de ſon côté, lorſqu'elle

qu'elle ſe joint à un homme qui a le membre aſſez gros ou qui l'a même médiocre. Toutes les parties délicates du conduit de la pudeur en ſont déchirées; & ſi l'on y prend garde avec beaucoup d'exactitude, il s'y engendre des ulcères qui ne donnent pas peu de peine à guérir. Si la femme de qualité, que je guéris, il y a quelques jours, avoit caché ſon mal plus long-tems, ſans doute quelle n'auroit pas été ſitôt ſoulagée par le remède que je lui propoſai. Il étoit fait de parties égales de *litarge d'or* pulvériſée, de *céruſe* & de *corne de cerf brûlée*, avec autant qu'il falloit de *mucilage de ſemence de coin, extrait avec de l'eau de plantin.* Après s'être ointe de cet onguent, & s'être enſuite lavée de tems en tems avec de l'*eau-roſe*, elle ſe trouva entiérement guérie.

L'avis que je donne ici aux filles qui ſont incommodées de tumeurs de rate & vapeurs, & qui ſont encore extrémement pâles, ne doit pas être mépriſé. Elles doivent ſe ſouvenir de n'uſer pas ſouvent d'un remède fort commun, qui contribue beaucoup à la guériſon de toutes ces maladies. Car bien que la *limaille de fer* ou d'*acier* ait des qualités apéritives,

apéritives, elle en a aussi d'astringentes, qui resserrent tellement les filles qui s'en servent long-tems, qu'ensuite elles souffrent beaucoup les premiéres semaines de leur mariage, & sans doute que pressées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mari, si la bienséance & l'amour conjugal ne les en empêchoient. La fille d'un Chaudronnier que je vis il y a deux ans, n'auroit pas gardé toutes ces mesures avec son mari, si je n'avois donné ordre d'élargir ses parties naturelles par des décoctions de *pied de mouton*, de *cornes de cerf*, de *moële de bœuf*, de *racines de guimauves*, de *semence de lin*, d'*herbe aux puces* bouillie dans de l'eau.

Le canal de la pudeur se trouve quelquefois presque tout fermé par les caroncules, liées les unes aux autres par une membrane délicate, ou par une qui est quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette premiére occasion un homme se fait hardiment passage, quand il aime avec ardeur. Les petites membranes se déchirent aisément, & par une petite perte de sang, elles donnent des marques d'une virginité perdue.

C'est alors que l'on montre de la fe-

nêtre des mariés à ceux qui paſſent, les linges tachés de ſang, ſelon la coutume de quelques Villes d'Eſpagne, où les Eſpagnols diſent aujourd'hui en leur langage, *Virgen la tenemos*. On en fait preſque de même aux Royaumes de Fez & de Maroc; car après que le marié eſt entré dans ſa chambre avec ſa femme, & qu'il y a badiné la premiére nuit de ſes nôces, il y a une vieille femme qui attend à la porte pour recevoir de la mariée le linge ſanglant, qui eſt la marque de ſa virginité ravie, puis la vieille va le montrer aux parens qui ſont encore à table, & elle crie à haute voix: *Elle étoit pucelle juſqu'à aujourd'hui*. Que s'il ne ſe trouve point de linge teint de ſang, on renvoye la mariée chez ſes parens avec deshonneur.

Mais ſi les membranes qui joint les caroncules eſt forte, dure & preſque cartilagineuſe, on a beau faire, rien ne s'ouvre, & l'on ſe perdroit plutôt, que de forcer une barriére qui eſt défendue avec tant d'opiniâtreté. Il n'y a point d'autre meilleur reméde dans cette occaſion, que de prendre un biſtouri courbe, & de couper la membrane qui défend avec tant de réſiſtance les avenues

du

du Palais de l'amour : c'eſt ce que *Paré* dit avoir fait dans une fille de dix-ſept ans, qui fut enſuite en état de ſe marier & d'avoir des enfans.

Souvent les caroncules jointes, qu'on nomme *hymen*, ſont percées pour donner paſſage aux humeurs qui ſortent de la matrice & qui y entrent auſſi quelquefois ; & il ne faut pas s'étonner s'il y a eu des femmes qui ont conçu, ne pouvant même ſouffrir d'homme ; comme il arriva à *Cornélia* mere des *Gracques*, & comme il arrive encore tous les jours à pluſieurs femmes de l'Amérique Méridionale, qui conçoivent ſans être couvertes ; mais auſſi qui meurent ſouvent en mettant un homme au monde.

Ambroiſe Paré nous rapporte une hiſtoire ſur ce ſujet, qui mérite d'être racontée tout au long. Un Orfèvre, dit-il, qui demeuroit à Paris ſur le Pont-au-Change, épouſa une jeune fille ; & parce que l'amour eſt pour l'ordinaire violent dans les premiéres approches, ils ſe preſſerent ſi fort l'un l'autre, qu'ils commencerent tous deux de ſe plaindre ; l'un, de ce que ſa femme n'étoit point ouverte, & l'autre de ce que dans les careſſes de ſon mari, elle ſouffroit une

douleur incroyable. Ils communiquerent leurs déſordres à leurs parens, qui agiſſant en cela avec prudence, firent appeller dans la chambre des mariés *Jérôme de la Noue*, & le ſçavant *Simon-Pierre*, Docteurs en Médecine, avec *Louis-Hubert* & *François de la Leurie*, Chirurgiens. Tous d'une commune voix tomberent d'accord qu'il y avoit une membrane au milieu du conduit de la pudeur; & ils en furent d'autant plus perſuadés, qu'ils la trouverent dure & calleuſe avec un petit trou au milieu, par lequel les régles avoient accoutumé de couler, & par lequel auſſi étoit entrée la matiére, qui avoit donné lieu à la groſſeſſe de cette femme; car ſix mois après qu'elle eut été coupée, elle donna un bel enfant à ſon mari, qui ſe reconcilia enſuite avec elle.

Mais quand cette membrane n'eſt point trouée, & que les régles ſont ſur le point de paroître dans les jeunes perſonnes, je ne ſçaurois dire quels accidens funeſtes elles ne cauſent point. On s'apperçoit tous les mois de quelque dégorgement d'humeurs, ou de quelque extrême douleur de ventre: les filles qui en ſont incommodées ſouffrent de grandes

grandes défaillances, des vertiges & des épilepsies extraordinaires; le sang sort même périodiquement par les oreilles, par les yeux, ou par le nez, ainsi qu'il faisoit à une jeune Demoiselle de seize ans, qui aima mieux vivre avec langueur, que de se faire couper une membrane ferme & presque solide, qui empêchoit l'épanchement de ses régles, & qui par ce moyen la rendoit incapable de la société d'un homme. La fille de vingt-un ans, dont *Jean Wier* nous rapporte l'histoire, fut bien plus sage que cette autre; car celle-ci ayant été estimée grosse par toutes ses voisines, ce Médecin justifia hautement son innocence, après lui avoir coupé, une membrane dure qui s'opposoit à la sortie de ses régles, si bien qu'après cela elle en reçut le soulagement qu'elle pouvoit en espérer, & la réputation qu'elle avoit perdue.

Pour empêcher la honte du divorce, ou le hazard de mourir par la pudeur, qui accompagne ordinairement le beau sexe, il faudroit que leurs peres fissent examiner toutes les filles à l'âge de neuf ans, afin de remédier d'abord à toutes les difficultés qui s'opposent à l'épanche-

ment des régles & aux careſſes des hommes. Ce ſeroit un moyen aſſuré d'éviter les accidents qui en peuvent arriver ; & parce que la pudeur des filles n'eſt pas en cet âge-là dans ſon plus haut dégré, il ſeroit aiſé de les guérir, au lieu de les abandonner à une mort certaine, à une éternelle ſolitude, ou à une infirmité déplorable.

Les excreſcences qui viennent au canal de la pudeur par une conjonction infâme peuvent être guéries ; mais avec quelque difficulté. On commence dans ces ſortes de maladies la guériſon par les remèdes que nous appellons généraux ; on la continue par les ſueurs & la ſalivation, & on l'achève en coupant & en brûlant la chair baveuſe qui embarraſſe le conduit de la pudeur.

Les femmes ne peuvent encore ſouffrir leurs maris, ſi leurs parties naturelles ſont ulcérées & garnies de fentes, ſi les hémorroïdes de la matrice & du ſiége les incommodent, & ſi une tumeur ou une pierre preſſe fortement le col de la veſſie & le conduit de la pudeur, comme il arriva à *Diſeris*, dont *Hypocrate* nous rapporte l'hiſtoire, qui pendant ſa jeuneſſe ne pouvoit ſouffrir la compagnie d'un homme. Les

Les remédes qui ſont propres à combattre toutes ces maladies ſont fort aiſés à trouver, & ſans m'y arrêter à deſſein, on doit ſeulement ſe reſſouvenir que les ulcéres & les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux & de bénins.

Les lévres & les nimphes des parties naturelles des femmes, deviennent quelquefois ſi longues & ſi pendantes, qu'il eſt impoſſible alors qu'un homme en puiſſe approcher. Ces ſortes d'accidens arrivent ſouvent aux filles Africaines, ſi l'on en croit *Léon d'Afrique*, qui nous rapporte que ces incommodités ſont ſi communes dans les régions du Midi, qu'il y a des hommes qui allant par les rues des Villes de ces contrées-là, crient à haute voix : *Qui eſt-ce qui veut être coupée ?* de même qu'en ce païs-ci, il y a des hommes qui font connoître par leur ſiflet l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à biſtourner les veaux & à travailler enfin ſur les parties génitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes Françoiſes, lorſque ces replis de la peau de leurs parties naturelles ſont exceſſifs en longueur, les empêche de s'ex-

poſer à un Chirurgien pour ſe les faire couper, comme font les Vierges Egyptiennes avant de ſe marier. Ces nimphes allongées ſont ſi véritables, que dans l'Empire du *Prêtre Jean*, où l'on circoncit les femmes auſſi-bien que les hommes, l'on en fait une cérémonie.

Bien que le conduit de la pudeur ſoit naturellement un peu tortu, comme je l'ai dit, il ne laiſſe pas d'être diſpoſé à recevoir la verge d'un homme; & c'eſt par cette figure, qu'il la preſſe agréablement & qu'il lui donne tant de chatouillemens dans la copulation. Cependant s'il eſt exceſſivement tortu, ou par l'abſtinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continuelles qu'il ſouffre dans les ſuffocations, ou enfin par quelqu'autre cauſe que ce ſoit, il n'eſt point alors en état de ſouffrir un homme. La femme y reſſent trop de douleur quand on la preſſe, & elle a même de la répugnance pour ce qui plaît à toutes les autres.

Cette maladie n'eſt pas toujours incurable; & les femmes que nous penſons bien ſouvent ne pouvoir être guéries, ne ſont intraitables que par leur pudeur ou par notre ignorance. Tous

les

les Médecins de France ne purent autrefois guérir une des plus grandes Princeſſes de ce monde, qui étoit incommodée de ce défaut : il n'y eut que *Fernel* qui aſſura le Roi, des plus glorieux de ſon tems, de la guériſon de la Reine. Après avoir donc connu exactement la cauſe de ſa ſtérilité, il pria le Roi de coucher avec elle, lorſque le conduit de la pudeur ſeroit humecté & élargi par les régles qui ſeroient ſur le point de ceſſer. Ce qui réuſſit ſi bien, qu'après dix ans de ſtérilité, la Reine donna à cet invincible Monarque cinq ou ſix enfans, qui valurent dix mille écus chacun à ce ſçavant Médecin.

Aprés avoir examiné les parties de la génération de l'un & de l'autre ſexe, en avoir découvert les maladies & indiqué les remédes, il eſt tems, ce me ſemble d'en montrer les actions & les effets ; & avant que d'éplucher les merveilles de la Génération, il me ſemble encore que je dois dire quelque choſe de la Virginité, & des marques que l'on doit avoir pour la connoître ; ce que je vais faire dans la Partie ſuivante.

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des actions, effets & merveilles de la Génération, & des marques de la Virginité.

ARTICLE I.

Eloge de la Virginité.

JE ne suis pas du sentiment de ces Hérétiques, qui préféroient le mariage à la virginité, & qui comparoient le premier à un arbre tout chargé de fruits, que

que le jardinier veut conſerver, & le ſecond à un autre arbre ſtérile, comme étoit le figuier de l'Ecriture, qui fut maudit & jetté enſuite au feu, comme indigne d'occuper une place ſur la terre, & comme l'objet de l'indignation de ſon Maître.

Entre tous les états de la vie, * la virginité peut être comptée la premiére. La

---

* Il n'y a point d'état au-deſſus de la virginité; c'eſt pourquoi le ſage s'écrioit! *O quam pulchra eſt caſta generatio, immortalis enim gloria illius, quoniam & apud deum nota eſt & apud homines.* 4. ſap. Cette vertu quoique rare n'eſt pas une chimere; l'antiquité nous en a laiſſé des exemples dans une infinité de perſonne de l'un & de l'autre ſexe. Suſanne aima mieux ſe laiſſer condamner à une mort honteuſe que de ſouiller ſa vertu. Comme Dieu prend ſoin de ceux qui le préférent à tout, il ſuſcita le Prophéte Daniel qui fit voir la méchanceté des malheureux vieillards, accuſateurs de Suſanne, & la délivra à la vûe de tout le peuple.

Après la priſe d'Athènes par Liſander, qui en fit abattre les murailles au ſon des flûtes & des haubois, il y établit trente Tyrans qui firent beaucoup de maux aux Citoyens. Ils maſſacrerent Phœdon dans un feſtin, & voulurent violer ſes filles, qui pour évi;ter ce crime s'embraſſerent l'une & l'autre & ſe précipiterent

difficulté qu'on a de réſiſter à la nature ; eſt aſſurement l'une des choſes qui la rend plus recommandable dans le monde, où elle eſt *l'ornement des mœurs, la ſainteté des ſexes, le lien de la pudeur, la paix des familles, & la ſource des plus ſaintes amitiés.*

C'eſt une belle fleur, *conſervée cherement dans un jardin muré de toutes parts.* Elle *eſt inconnue aux bêtes, & il n'y a point de fer qui l'ait bleſſée en la cultivant : un air favorable l'évente, une chaleur tempérée la conſerve, & une douce pluie l'arroſe & la fait croître. Tous les jeunes gens la deſirent avec paſſion ; mais ils ne l'ont pas plutôt cueillie qu'ils la mépriſent.*

C'eſt de cette façon que je puis dire,

---

dans un puit, aimant mieux mourir que de perdre leur virginité.

Virginie, fille d'un Centenier Romain, pour éviter les infames deſirs d'Appius-Claudius qui la vouloit enlever, aima mieux recevoir la mort de la main de ſon propre pere, que la honte de perdre ſa virginité.

Euſebe de Ceſarée rapporte qu'une Vierge Romaine ſe perça le ſein d'un poignart, de peur d'être corrompue par le Tyran Maxene.

Joſeph aima mieux éprouver une priſon amère que de conſentir à la lubricité de Putifar, &c.

avec *Catulle*, * *qu'une fille est chérie de tous ses amis, quand elle garde la fleur de sa virginité; mais elle ne l'a pas plutôt laissé prendre, qu'il ne se trouve pas même des enfans qui la regardent, ni des filles qui la reçoivent dans leur société.*

Ce ne sont pas seulement les Chrétiens qui ont eu la virginité en vénération, les Payens & les Barbares mêmes ont eu pour elle une estime toute particuliére.

Les Romains autrefois lui firent bâtir un temple & élever une statue, qu'ils appelloient *Bucca Veritatis*. Cette statue décidoit de la virginité ou de l'infamie des filles. Témoin la fille du Roi de la *Volaterre*, qui après lui avoir mis le doigt dans la bouche, n'en fut point mordue, & ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille femme avoit fait à sa pudicité. Il n'en arriva pas de même, à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre, qui étant accusée du même crime, eut le doigt emporté par la bouche de la statue.

---

* *Sic virgo dum intacta manet, cum cara suis est,*
Cum castum amitt t polluto corpore florem
Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis.

On

On ſait encore quelle vénération ont eu ces mêmes peuples pour les *Vierges Veſtales*, & le fameux Edit que l'Empereur *Tibére* fit publier. La fille de *Séjan*, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le Bourreau avant d'être étranglée, pour ne pas faire deshonneur à la virginité.

Les Poëtes nous ont auſſi marqué quelle eſtime ils en faiſoient: & leur fable nous apprend que *Daphné*, changée en laurier, ne peut aujourd'hui ſouffrir le feu ſans ſe plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit ſouffrir le feu impudique de la concupiſcence.

Les Théologiens & les Médecins conſidérent la virginité d'une maniére toute différente. Les premiers diſent, qu'elle eſt une vertu de l'ame qui n'a rien de commun avec le corps. Qu'on a beau baiſer amoureuſement une fille, elle ne perd pas pour cela ſa virginité, à moins qu'elle n'y conſente.

Les Médecins au contraire, penſent que la virginité eſt un lien & un aſſemblage naturel des parties d'une fille qui n'a pas été corrompue par l'approche d'un homme.

Mais quoi qu'il en ſoit, nous n'examinerons

minerons ici que cette virginité matérielle, pour parler ainsi, afin que ceux qui sont assis sur les fleurs-de-lis, & qui ont la gloire de juger des différends des hommes, en soient pleinement instruits. Ils doivent sçavoir si l'on accuse injustement une fille d'avoir été violée, si une femme se plaint à tort d'être mariée à un homme impuissant, & enfin si l'innocence d'un homme est véritable, qui veut se justifier de l'infamie ou de la lâcheté qu'on lui impute.

ARTICLE II.

Des signes de la Virginité présente.

LEs Matrônes, que l'usage a rendues arbitres de la virginité des filles & de la chasteté des femmes, ont des lumiéres trop foibles sur cette matiére, pour être les seules personnes en qui on puisse se fier pour en décider. On doit être éclairé dans l'Anatomie plus qu'elles ne le sont, pour faire des rapports aussi justes & aussi véritables, que ceux qui sont la cause du crédit & de la réputation des Juges, de l'honneur des filles & des

des femmes, de la juſtification d'un mari & du repos de la ſociété humaine.

Il faut donc examiner ſoigneuſement toutes les marques de la virginité, afin de conſerver l'honneur aux filles, à qui on veut le ravir, & de donner de la confuſion aux autres qui veulent le conſerver ſans juſtice.

Je ne m'arrêterai point ici à toutes les marques extérieures dont ſe ſervoient les anciens pour connoître la virginité. L'*Oracle du Dieu* Pan, *l'inſenſibilité pour le feu, les eaux amères des Hébreux, la fumée de quelques plantes ou de quelques pierres, ou enfin la meſure du col d'une fille*, ſont des ſignes trop incertains, du moins dans le ſiécle où nous ſommes, pour donner là-deſſus de véritables jugemens. *La dureté de la gorge, la couleur des mammelons, & le rouge que la pudeur fait paroître ſur le viſage des filles*, ne ſont pas des ſignes plus aſſurés que les précédens.

La virginité eſt plus difficile à connoître qu'on ne croit; il faut bien d'autres artifices que ceux-là pour être véritablement perſuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de ſoin à les chercher chacun en particulier, qu'en a encore

encore présentement le Grand Duc de Moscovie pour choisir une femme vierge, je crois que nous aurions bien de la peine à y réussir. *Car le poil frisé & récoquillé des parties amoureuses, le conduit de la pudeur fort humide & fort ouvert, des nimphes flétries & décolorées, l'absence de l'himen, l'orifice interne de la matrice fort élargi & décolé, le changement de la voix*, tout cela n'est point une marque évidente de la prostitution d'une fille.

Celles qui montent à cheval à l'Italienne, qui commencent à avoir leurs régles, ou qui les ont actuellement; celles qu'une maladie afflige il y a déja long-tems; & celles enfin qui n'ont point naturellement d'himen ni de membranes, qui lient les caroncules de leurs parties les unes aux autres, ne sont pas moins chastes ni moins pudiques, pour avoir des marques contraires à celles dont on se sert le plus souvent pour connoître la virginité des filles. La servante, dont *Aquapendens* nous fait l'histoire, qui n'avoit pû être défloree par tous ses Ecoliers, & une autre jeune femme d'un Orfèvre de Paris, dont parle *Paré*, qui devint grosse sans que l'himen fût déchiré, n'étoient pas plus

vierges

vierges l'une que l'autre, quoiqu'elles eussent des marques de virginité.

Il est donc vrai, ainsi que nous l'assurent *Riolan* & *Pinay*, qu'il n'y a rien dans toute la médecine de plus difficile à connoître que la virginité, * & que

* Si l'himen se trouvoit dans toutes les filles, elles n'auroient guére de prétextes d'autoriser leurs désordres. Il y a des Anatomistes qui nient absolument l'existence de cette membrane. Marc. Ant. Ulmus assure qu'il a disséqué nombre d'avortons, des enfans de deux, de trois, de quatre, de cinq, de six & de sept mois, sans avoir trouvé l'himen. Ranchin *de morb. virg. cap.* 4. dit que cette membrane est une chimére.

La plûpart des Médecins, *dit Dulaurens*, *liv.* 7. *des part. gén. quest.* 13. disent qu'il se trouve aux pucelles une membrane fine, située de travers aux unes vers le milieu du col de la matrice, & aux autres immédiatement au-dedans du conduit de l'urine; ils l'appellent l'himen. Cette membrane, selon quelques-uns, est percée au milieu d'un fort petit trou, ou selon d'autres, comme un crible. Ils veulent qu'elle se déchire dans la premiére copulation, c'est pour cela qu'ils la nomment *cloture virginale*, *garde de la virginité*. Ils alléguent quelques témoignages de la sainte Bible; car, les Hébreux avoient coutume de mettre la premiére nuit des nôces un linge sous la fille pour recevoir le sang, & le linge étoit remis aux parens com-

même

même selon la pensée de *Cujas*, il est

me un témoignage de la virginité de leur fille. Pour dire ce que j'en pense, j'ai considéré avec attention des filles nées avant termes, d'autres qui n'avoient que trois mois, d'autres qui avoient trois, quatre, six & sept ans, à qui je n'ai rien trouvé au col de la matrice qui résistât à la sonde . . . . . Mais ne croirons-nous pas Fallope & Colomb, qui assure l'avoir vû ? Je ne nie point qu'on trouve quelquefois quelque membrane en cette partie, mais je soutiens qu'elle est contre nature. Oribase nie qu'elle se trouve. Il y en a qui veulent que les côtés du col de la matrice en celles qui n'ont point vû d'hommes, soient collés ensemble, & qu'ils se séparent avec douleur dans la premiére copulation. Almansor dit que les vierges ont le col de la matrice fort étroit & ridé, & que ces rides ou rugosités sont parsemées de petites veines & artéres, qui se brisent en la premiére copulation. Pour moi, je pense que les quatre caroncules s'unissent tellement par le moyen de quelques petites membranes fines, que dans le coït, les caroncules sont frossées, & les membranes déchirées avec douleur & perte de sang.

Les anciens & les modernes ne s'accordent pas au sujet de l'himen, dit Riviere, Trésor de la Médec. part. 2. p. 70. les uns veulent que sa substance soit membraneuse, d'autres la font veineuse & ligamenteuse ; Riolan la décrit épaisse comme un anneau charnu. Picolominus dit qu'elle est très-simple & déliée comme une toile, d'autres qu'elle a la figure d'un plexus,

presque

preſque impoſſible d'en avoir des mar-

& que ce n'eſt qu'un tiſſu de veines, d'artéres & d'une infinité de petits filets de ligamens. Les uns la placent immédiatement près l'urethre, d'autres au milieu du col de la matrice, d'autres proche l'orifice interne; d'autres enfin, ſous les nimphes. Les uns veulent qu'elle ſoit ouverte par un ſeul trou, tantôt grand, tantôt petit, tantôt long, & directement oppoſé au vagina. Il y en a d'autres qui ſe perſuadent que cet hymen eſt une production faite des caroncules myrtiformes, & d'autres veulent que ce ſoit une membrane très-délicate, percée de pluſieurs trous comme un crible; enfin, pluſieurs célébres Anatomiſtes modernes aſſurent l'avoir cherché avec beaucoup de ſoin ſans l'avoir pû trouver. De ſorte que les uns veulent qu'il y en ait, d'autres veulent qu'il n'y en ait point. Ceux qui l'admettent ſe fondent ſur le texte ſacré du Deutéronome, où il eſt porté en termes exprès, que les parens des femmes mariées gardoient le linge taché de ſang répandu dans le premier congrés du Mariage pour ſe défendre contre les maris, qui vouloient par malice répudier leur femmes, & obtenoient un jugement favorable en repréſentant ce linge taché de ſang, comme marque de la virginité de leurs filles; d'où on tire une conſéquence que le ſigne certain de la défloration des filles ſe prend du ſang qui coule & diſtile du *pudendum* le premier jour de leurs nôces.

On répond que l'eſprit du Deutéronome n'eſt pas d'établir l'hymen, mais les marques de la

ques

ques aſſurées. Il n'eſt point d'induſtrie

---

virginité, étant certain que la premiére copulation, ſur-tout à treize ou quatorze ans, en donne ſouvent des marques par l'effort de la verge qui entre dans le vagina en forçant les caroncules myrtiformes, & rompant & diviſant ainſi les petites membranes qui les tiennent jointes enſemble; cela cauſe l'effuſion de quelques goutes de ſang; ce qui ſe peut faire auſſi, comme diſent Fernel & Valeſe en écartant les côtés du col, c'eſt-à-dire du vagin de la matrice, qui ſont collés enſemble auparavant la copulation; c'eſt l'opinion la plus vraiſemblable & que l'on peut ſuivre ſur ce ſujet.

Il faut néanmoins obſerver que l'on trouve quelquefois le col de la matrice fermé d'une membrane. Wierus rapporte qu'une fille âgée de vingt-deux ans, après avoir ſouffert d'étranges douleurs dans ſes parties, par la rétention de quelques corps étrangers, en fut ſoulagée par la ſortie d'une abondance de ſang, qui rompant cette membrane ſortit par les voyes ordinaires; & qu'une autre fille que l'on croyoit être enceinte fut délivrée de ce ſoupçon par l'effuſion de huit livres de ſang qui coulerent du *pudendum*.

Hildanus, obſ. 60. rapporte qu'une fille à Cologne, âgée de ſeize ans, ayant ſouffert longtems de cruels ſymptômes, ſans en ſçavoir la cauſe, il trouva que le col de la matrice étoit fermé par une forte membrane, qu'elle en mourut quelques jours après, n'ayant pas voulu ſuivre les moyens qu'il lui indiquoit.

ni

ni de remédes que les filles n'inventent

Une fille de Montpellier, âgée de dix-ſept ans, après avoir ſouffert d'étranges douleurs, comme celles des accouchemens, en fut guérie par l'inciſion qu'on lui fit, qui donna iſſue à dix ou douze livres de ſang corrompu qui s'étoit arrêté dans la matrice l'eſpace de neuf mios.

Il ne ſera pas hors de propos d'obſerver ici que, quoiqu'une femme ne ſoit pas percée, elle peut néanmoins devenir groſſe par les approches d'un homme. Cette vérité eſt confirmée par l'exemple de cette Pariſienne qui a tant fait de bruit dans Paris, laquelle n'étant pas percée & ne pouvant par conſéquent ſe ſatisfaire, accuſa ſon mari d'impuiſſance. Ce qui donna lieu au Juges d'ordonner la viſite de l'un & de l'autre, & la femme, quoique fermée, fut trouvée groſſe.

Liſer rapporte dans ſes obſervations, qu'une fille Romaine n'étant point percée, crut par ce moyen ſatisfaire aux priéres de ſon amant, ſans appréhender de devenir groſſe; cependant quoi qu'il ne put y avoir d'intromiſſion, elle ne laiſſa pas de devenir groſſe, & ſon ventre commençant fort à s'enfler ſix mois après, la mere en ayant eu connoiſſance la fit viſiter par les Chirurgiens. On ſépara les lévres de la matrice qui étoient collées, & la fille accoucha d'un garçon dans le tems ordinaire.

Tous ces exemples & une infinité d'autres qu'on pourroit rapporter, ſont connoître qu'il n'y a pas néceſſairement d'hymen ni de membrane qui ſoit gardienne du pucelage, & que

pour

pour dissimuler la perte qu'elles en ont

---

s'il s'en rencontre quelquefois, ce n'est que par accident & contre nature.

On ne trouve aucun hymen, *dit Mauriceau, accouch. t. 1. p. 38.* comme ont voulu plusieurs Auteurs, qui disent qu'il s'y rencontre une membrane située en travers & percée seulement d'un petit trou, pour laisser écouler les mois & les autres superfluités; mais c'est un pur abus .. car souvent la trace & la voye du membre viril est aussi difficile à reconnoître que celle des trois choses dont il est parlé dans l'écriture, chap. 30. du livre des Proverbes : *Via aquilæ in cœlo, via colubri super petram, via navis in medio mari.* La voye d'un aigle en l'air, la voye d'une couleuvre sur une pierre, la voye d'un navire au milieu de la mer. C'est pourquoi il est dit ensuite, *Talis est & via mulieris adulteræ.* Telle est aussi la voye de la femme adultére.

Les Anatomistes ont fort disputé autrefois, *Remarq. Anat. Chir. de M. Palfin, t. 1. p. 235.* pour & contre l'existence de l'hymen, de même que sur sa situation & sa figure, comme on le peut voir dans *Riolan, Bartholin & Graaf.* Mais aujourd'hui que l'Anatomie est éclairée par des recherches très-exactes, on est certain de l'existence & de la situation de cette partie. L'on donne à présent le nom d'hymen à une membrane, tantôt sémilunaire, tantôt circulaire, & quelquefois d'une autre figure, qui est placée à l'orifice du vagin des pucelles, & qui en récrécit l'entrée. Cette membrane ou quelque chose d'Analogue, se trouve toujours aux

une

une fois faite : & *s'il eſt impoſſible*, ſelon le ſentiment d'un grand Roi, *de connoître dans la mer le chemin d'un vaiſſeau, dans l'air celui d'un aigle, ſur un rocher*

---

filles dont le vagin n'a point été attaqué de maladie & d'accident qui l'ait détruite, & qui n'y ont permis l'introduction d'aucun corps étranger capable d'y faire violence. Il eſt rare de trouver l'hymen dans les filles qui ont paſſé l'âge de puberté, & cela pour des raiſons que je me diſpenſerai de rapporter.

Quant aux caroncules, dites myrtiformes, ce ne ſont que des portions ou reſtes de l'hymen déchiré, qui après s'être cicatriſés forment de petits corps triangulaires, charnus & membraneux qu'on fixe ſans fondement au nombre de quatre. Ainſi, bien loin que les caroncules ſoient la marque du pucelage, elles ſont au contraire le ſigne de la défloration. Il n'y a que la préſence de l'hymen qui puiſſe convaincre qu'une fille eſt pucelle, ſans néanmoins qu'on puiſſe aſſurer pour cela qu'elle ſoit vierge, parce qu'il y a des exemples que des femmes ont conçu, auſquelles on a trouvé enſuite cette membrane.

Ce ſentiment eſt capable de faire outrager l'innocence & de troubler les unions. Une choſe ſuffit pour le détruire, c'eſt la difficulté de trouver l'hymen ; car d'un grand nombre de jeunes enfans qui ſont hors de ſoupçon, il y en a très-peu dans qui on rencontre cette membrane.

celui

celui d'un serpent, il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureusement une fille.

Si *Esope* avoit de la peine à répondre de la virginité d'une fille qu'il avoit incessamment devant les yeux, aurions-nous plus de certitude de l'assurer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement ?

Le meilleur expedient pour conserver la pudicité des filles, selon la distinction qu'en font les Médecins, & pour en être bien assuré, ce seroit de coudre leurs parties naturelles, dès qu'elles sont nées, ainsi que *Pierre Bembo* dit qu'on fait aux vierges Africaines. Mais parce que cette coutume n'est pas usitée en France, * il faut que l'éducation, la sa-

* Ne soyez point en commerce avec votre imagination, *dit Mad. Lambert. Lettr. sur la verit. éduc. p.* 183. elle vous peindra l'amour avec tous les charmes. Tout est séduction & illusion quand il passe par elle, il y a bien à perdre, quand vous la quittez pour venir à la réalité. Saint Augustin nous a peint son état, quand il a voulu quitter l'amour & les plaisirs, il dit que ce qu'il aimoit se présentoit à lui sous une figure charmante. Il fait une peinture de ce qui se passoit dans son cœur, si vive qu'on ne sçau-

geſſe & la pudeur s'oppoſent à la paſſion

roit la lire ſans danger. Il faut paſſer légérement ſur les tableaux de la volupté; elle eſt à craindre dans le temps où l'on conſpire contre elle, quand on la pleure même, il s'en faut défier. La paſſion s'augmente par les retours qu'on fait ſur ſoi. L'oubli eſt la ſeule ſûreté qu'on puiſſe prendre contre l'amour. Il faut compter ſérieuſement avec vous même & vous le dire; que veux-je faire du ſentiment qui m'occupe? Tels & tels malheurs ne m'attendent-ils pas, ſi j'ai la foibleſſe d'y céder?

L'amour dans le commencement ne vous préſente que des fleurs & vous cache le danger, il vous trompe, dit-elle ailleurs, il prend toujours quelque forme qui n'eſt pas la ſienne; le cœur d'intelligence avec lui ſçait vous cacher ſon penchant, de peur d'allarmer la raiſon & la pudeur. C'eſt un ſimple amuſement, c'eſt l'eſprit qui nous touche; enfin juſqu'à ce que l'amour ſe ſoit rendu le maître; il eſt preſque toujours ignoré. Dès qu'il s'eſt fait ſentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur; l'amour ne s'arrache point de l'ame avec des efforts ordinaires, il a trop de partiſans chez nous; dès qu'il vous a ſurpris, tout eſt pour lui contre vous, & rien ne veut vous ſervir contre l'amour. C'eſt la plus cruelle ſituation où une perſonne raiſonnable puiſſe ſe trouver, où rien ne vous ſoutient, ou vous n'avez de ſpectateurs que vous même. Il faut ſans ceſſe ranimer ſon courage, ſongez qu'il vous en faudroit faire un bien plus triſte uſage, ſi vous vous relâchiez.

amoureuse des filles, que la nature, la santé & la jeunesse leur font naître à tous momens, & qu'avec cela elles conservent encore leur virginité par un don du Ciel, que Dieu ne donne qu'à celles qui lui plaisent.

ARTICLE III.

Des signes de la Virginité absente.

L'Oracle que *Phéron*, Roi des Egyptiens, interrogea sur son aveuglement, lui répondit, que *pour être guéri, il devoit se laver les yeux avec de l'urine d'une vierge ou d'une femme qui se contentât des caresses de son mari.*

Ce remède ne se trouva pas chez lui ; & si la fille d'un Jardinier ne le lui eût donné, je crois qu'il eut attendu longtems avant que de recevoir la vûe, la virginité & la chasteté étant alors quelque chose de fort rare.

Quoique nous ayons dit à l'article précédent, * qu'il n'y avoit rien de si

* Laertius rapporte que Democrite ayant rencontré dans la rue une vierge, lui dit ; bon-

difficile à connoître que la virginité pré-

jour, fille. Et que l'ayant retrouvée quelques jours après une mauvaise action, il lui dit : bon jour femme. Qu'elle connoissance avoit-il de sa virginité perdue ? Scotus dans la préface de sa Physiognomie, rapporte un moyen de le connoître : quand une fille au toucher dit-il, est encore vierge, l'extrémité du cartilage du nez ne se partage point, mais on sent qu'il se sépare quand une fille est corrompue.

Les Payens tiroient du col d'une fille la marque de sa défloration. La premiére nuit qu'elle couchoit avec son mari, on mesuroit la grosseur de son col avec un fil, avant qu'elle se mit au lit. Si le lendemain à son lever son col étoit plus gros qu'il ne falloit, on la disoit déflorée. C'est pourquoi Catulle dit :

Non illam nutrix orienti luce revisens
Externo collum poterit circumdare filo.

Mais une infinité de pareils secrets ne sont bons tout au plus que pour s'amuser. Car on ne sçauroit prononcer avec certitude sur les signes apparents de la virginité perdue, d'autant plus qu'ils peuvent être les suites d'un badinage indiscret ou d'une violente surprise, sans que l'innocente y ait part.

Comme il arrive assez souvent qu'une fille qui a fait les premiéres démarches dans le crime, léve le masque & devient capable de tout ; les Romains avoient coutume de faire mettre de certaines ceintures aux vierges qu'elles ne

sente,

ſente, il y a cependant quelques Médecins qui ſe perſuadent qu'il y a des ſignes & des conjectures qui nous peuvent faire découvrir l'abſence de la virginité. Car ſi la défloration vient d'être commiſe, ſi l'homme qui en eſt l'auteur eſt bien fourni de ſes parties, & enfin ſi la fille eſt naturellement étroite, il n'y a rien, à ce qu'ils diſent, de plus aiſé à

---

quittoient qu'en ſe mettant au lit avec leur mari.

Mais que reſte-il à une malheureuſe qui s'eſt couverte de honte ? le regret & l'humiliation.

Ce ne ſont pas toujours les fautes qui nous perdent (*M. Lamb. Le.ir. ſur l'éduc. p.* 187.) c'eſt la maniére de ſe conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes déſarme la haine & émouſſe la colere. Les femmes qui ont eu le malheur de ſe dérober à leur devoir, de bleſſer la bienſéance, de révolter la vertu & la pudeur, doivent ce reſpect à l'uſage de l'honnêteté violée, de paroître avec un air humilié. C'eſt une eſpéce de réparation que le public demande. Il ſe ſouvient de vos fautes, dès que vous les oubliez. Le repentir aſſure le changement. Prévenez la malignité naturelle qui eſt dans tous les hommes. Mettez-vous à la place que leur orgueil vous deſtine. Ils vous veulent humiliée, quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander. La ſuperbe après les fautes les rappelle & les immortaliſe.

connoître que la perte de ſa virginité.

Les lévres & les nymphes de ſes parties naturelles toutes rouges de ſang & toutes enflées de douleur, ſont des témoins irréprochables de ſon impudicité. Il n'y a plus de liaiſon dans ſes parties amoureuſes, & à la voir marcher, elle porte le pied d'une certaine façon, qu'à moins qu'elle ne s'obſerve exactement, on s'appercevra toujours qu'elle s'eſt mal conduite.

Mais ſi l'on attend quelque-temps à chercher des marques de ſa défloration, tout eſt réuni, & tout ſemble naturel chez elle. On ne connoîtra rien dans ſes parties qui puiſſe la faire ſoupçonner d'avoir pris des plaiſirs illicites. La nature, d'un côté travaille inceſſamment à rétablir les parties diviſées ou élargies; & l'on n'avoit jamais ſoupçonné de laſciveté la fille des *Topinambous*, que *Riolan* trouva ſi étroite en la diſſéquant. L'artifice, d'un autre côté, éteint tellement ces parties, qu'il n'y a qu'un artifice qui en découvre la fourberie.

Mais il eſt incomparablement plus difficile d'aſſeoir un jugement aſſuré d'une groſſe & grande fille de vingt-cinq ans, qui a paſſé quelques nuits entre les bras d'un homme aſſez mal fourni de ſes

piéces.

piéces. Bien qu'ils se soient souvent baisez, cependant si on la visite le lendemain, on ne trouvera pas un grand changement dans ses parties naturelles, & il seroit même impossible de juger par-là de sa défloration. Pour peu d'effronterie qu'ait la fille, elle sera comme la femme dont parle *Salomon*, qui se lave la bouche après avoir mangé, & qui fait ensuite des sermens exécrables qu'elle n'a goûté de rien. *

---

* La présence de l'hymen est bien une marque certaine de la virginité d'une fille ; mais son absence n'est pas toujours une preuve de sa corruption ; bien-plus, l'absence de l'himen, *dit Cavivaccius in fin. lib. de mulier. morb.* ne prouve pas la défloration de la femme, comme sa présence ne prouve pas sa virginité ; puisque si l'ouverture qui fait passage au mois est un peu grande, la semence pourroit y être introduite, sur-tout si l'homme n'est pas bien puissant. C'est pourquoi les Sages-femmes doivent être très-circonspectes dans les jugemens qu'elles porteront sur cette matiére ; pour que ces femmes, *dit Sanchez, lib. 7. de matrim. disp. 113. n. 10.* dépose légitimement & sans blesser leur conscience ; ce n'est pas assez d'examiner les parties, il faut encore qu'elles pénetrent au-dedans & qu'elles touchent, parce que les signes de la virginité sont fort trompeurs.

L'examen qu'on doit faire des hommes dans cette occaſion, eſt quelque choſe de fort conſidérable pour découvrir le violement d'une fille; car il s'en eſt trouvé de ſi impudentes, qu'elles ont accuſé des hommes innocens. *Marie-Françoiſe Giſmode* en uſa de la ſorte à Rome envers *Etienne Nocéti*, qui après avoir montré aux Juges ſes parties naturelles, pour ſe juſtifier de l'affront qu'on lui faiſoit, fut abſous par la Rote, & renvoyé avec dépens.

L'on croit que le ſang qui s'épanche la premiére nuit des nôces, & que le lait qu'on trouve dans les mammelles d'une fille, ſont des marques manifeſtes de la perte de ſa virginité. C'eſt pourquoi *Moïſe* commanda aux Juifs de garder ſoigneuſement les linges qui avoient ſervi la premiére nuit aux mariés, afin de diſculper un jour la femme à l'égard de ſon mari. Ce que l'on obſerve encore aujourd'hui dans les Royaumes de *Fez* & de *Maroc*, ſi nous en croyons les Hiſtoriens. Le lait ne peut couler du ſein d'une fille qu'elle n'ait auparavant conçu dans ſes entrailles; & l'on ne doit pas appeller vierge celle qui donne à têter à un enfant.

Mais

Mais l'on me permettra de dire, que le sang & le lait ne sont pas toujours des marques d'une fille prostituée; car une grande & grosse fille qu'on marie avec un petit homme, n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la premiére nuit de ses nôces; & le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille, n'est pas non plus un signe de sa vertu, l'artifice faisant quelquefois paroître un sang étranger, qui auroit été auparavant mis dans une petite vessie de mouton, & renfermée ensuite adroitement dans le conduit de la pudeur.

Si le sang des régles cesse de couler à une fille, ce sang remontant aux mammelles se change en lait, selon le sentiment d'*Hypocrate;* & la petite fille dont *Alexander Benoît* nous fait l'histoire, qui fut stérile toute sa vie, donna des marques de sa prostitution depuis son enfance, si le lait est un signe assuré d'une mauvaise conduite. Mais ce qui est encore de plus remarquable sur ce sujet, c'est que le Sirien du même *Benoît* & le Soldat *Benzo* de *Cardan* avoient tous deux du lait, bien qu'ils fussent des hommes robustes.

Dans l'Orient d'Afrique, du côté de

Mozambique & du Pays des Caffres, ſi nous en croyons les Hiſtoriens, pluſieurs hommes nourriſſent leurs enfans du lait de leurs mammelles ; & pour prouver ceci par un exemple familier, j'ai demeuré plus de quatre ans à Paris avec un honnête homme, Médecin, qui s'appelloit *Roénette*. Il étoit ſanguin de tempéramment, & il étoit âgé d'environ trente ou trente-cinq ans. Quand il ſe preſſoit la mammelle & le mammelon, il en faiſoit ſortir des cuillerées d'une humeur blanchâtre & laitée, qui eût pû ſans doute nourrir un enfant, ſi elle eût été ſuccée.

Sur cela, l'on n'a qu'à lire *Théophile Bonnet, pag.* 163. qui nous fournit pluſieurs hiſtoires d'hommes & de filles vierges qui ont eu du lait ; mais ſans aller ſi loin mandier des preuves de ce que je dis, une hiſtoire fameuſe arrivée en cette Ville de la Rochelle, eſt ſeule capable de convaincre ſur cela les plus opiniâtres.

L'an 1670. Madame la *Perère*, fille de M. *Deſpérence*, Capitaine au Fort de la Pointe du Sable à S. Chriſtophe, fut obligée de s'embarquer pour venir en France au mois d'Avril de la même année,

née, afin d'éviter les désordres d'une guerre qui s'allumoit entre les François & les Anglois de cette Isle. Elle emmena avec elle trois Négresses; l'une vieille, l'autre âgée de trente ans, & la derniére de seize ou de dix-huit qu'elle avoit élevée chez elle dès son bas âge. Cette Dame qui avoit une petite fille de deux mois à la mammelle de sa nourrice, s'embarqua précipitamment avec son enfant, croyant que sa nourrice s'étoit embarquée auparavant selon qu'elle le lui avoit promis. Mais après avoir mis à la voile & n'ayant point trouvé sa nourrice qui étoit volontairement demeurée à terre, elle fut obligée de nourrir son enfant avec du biscuit, du sucre & de l'eau dont elle faisoit une soupe. Cette enfant ne se contentoit pas de cet aliment. Elle incommodoit par ses cris tout l'équipage, principalement pendant la nuit. Pour cela, on conseilla à la mere de faire amuser sont enfant au teton de la jeune Négresse son esclave; mais l'enfant ne l'eût pas plutôt têtée pendant deux jours, qu'elle lui fit venir suffisamment du lait pour se nourrir.

Après deux mois de traversée, cette Dame arriva en cette ville avec son

enfant groſſe & graſſe, & au mois de Mars ſuivant elle s'embarqua pour S. Chriſtophe avec ſon enfant de treize mois, qui avoit toujours été nourri par le lait de la Négreſſe vierge.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a point de marque aſſurée de la virginité, ni du violement d'une fille, Que tous les ſignes dont nous avons parlé, ſont preſque toujours équivoques & incertains, à moins qu'on uſât de conjectures évidentes, ainſi que font aujourd'hui les Juriſconſultes, qui remarquent tout, quand il eſt queſtion de juger de l'impudicité d'une fille. Ils obſervent juſqu'à la rencontre des yeux, aux ſouris, aux rendez-vous, aux familiarités, aux collations, aux habits, aux viſites particuliéres; en un mot, ils nous font remarquer ce que l'on peut connoître de plus ſecret entre deux amans. Mais après tout, ils ne ſçavent pas encore certainement la vérité.

Il n'y a donc rien, je le dirai encore une fois, de ſi difficile à connoître que la virginité, puiſque même une femme groſſe, ſi nous en croyons *Severin Pinay*, peut en avoir toutes les marques. A moins

moins qu'une fille n'ait été trouvée entre les bras d'un homme, & qu'on ne l'examine au même instant, il n'y a guéres de moyen de connoître sa défloration. Car si l'on attend quelque-tems, tous les signes qui l'accuseroient alors, ne paroîtront plus; & l'on n'oseroit sans lui faire injustice, la taxer d'impudicité. Si bien que je conclus hardiment, que puisque la nature ou l'artifice peut cacher aux yeux des plus sçavans Médecins & des plus adroites Matrônes les marques de la virginité, on ne peut avec certitude connoître véritablement la défloration ou le violement d'une fille.

Quoique cela soit très-véritable, néanmoins les Réglemens de Paris ordonnent, que les Matrônes jurées de cette Ville-là, fassent leur rapport de violement pardevant le Prevôt de ladite Ville, qui doit le recevoir, pour rendre justice à qui il appartiendra.

Et afin qu'il ne manque rien à la curiosité de ceux qui liront ce Traité; j'ai bien voulu décrire ici un Rapport de Matrônes, que l'on m'envoya de Paris il y a quelques années.

Nous,

Nous, Marie Miran, Chriſtophlette, Reine, & Jeanne Portepoullet, *Matrônes Jurées de la Ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le 22 jour d'Octobre de l'année préſente, par l'Ordonnance de Monſieur le Prevôt de Paris, en date du 15 de cedit mois, nous nous ſommes tranſportées dans la rue de Dampierre, dans la maiſon qui eſt ſituée à l'Occident, de celle où l'Ecu d'Argent pend pour Enſeigne, une petite rue entre deux, où nous avons vû & viſité* Olive Tiſſeran, *âgée de trente ans, ou environ, ſur la plainte par elle faite en Juſtice contre* Jacques Mudont, *Bourgeois de la Ville de la Roche-ſur-Mer, duquel elle a dit avoir été forcée & violée; & le tout vû & viſité au doigt & à l'œil, nous avons trouvé qu'elle a,*

Les Toutons dévoyés; c'eſt-à-dire, la gorge flétrie.

Les Barres froiſſées; (l) *c'eſt-à-dire, l'os pubis ou bertrand.*

Le Lippion récoquillé; (m) *c'eſt-à-dire, le poil.*

L'entrepet ridé; (n) *c'eſt-à-dire, le périnée.*

Le pouvant débiſé; (o) *c'eſt-à-dire, la nature de la femme qui peut tout.*

Les Balunaus pendans; (a) *c'eſt-à-dire, les lévres.*

Le Lippendis pelé ; (p) *c'eſt-à-dire, le bord des lévres.*

Les Baboles abbatues ; (b) *c'eſt-à-dire, les nymphes.*

Les Halérons démis ; (b) *c'eſt-à-dire, les caroncules.*

L'entechenat retourné, & la corde rompue ; (q) *c'eſt-à-dire, les membranes qui lient les caroncules les unes aux autres.*

Le Barbidau écorché ; (e) *c'eſt-à-dire, le clitoris.*

Le Guilboquet fendu ; (d) *c'eſt-à-dire, le col de la matrice.*

Le Guillenard élargi ; (d) *c'eſt-à-dire, le conduit de la pudeur.*

La Dame du milieu retirée ; (c) *c'eſt-à-dire l'hymen.*

L'arriére-foſſe ouverte ; c'eſt-à-dire, l'orifice interne de la matrice.

Le tout vû & viſité feuillet par feuillet, nous avons trouvé qu'il y avoit trace de.. & ainſi, Nous, dites Matrônes, certifions être vrai à vous, Monſieur le Prevôt, au ſerment qu'avons fait à ladite Ville. Fait à Paris le 25 d'Octobre 1672.

Si les Matrônes de France avoient ſoin d'aſſiſter aux Anatomies des femmes que l'on fait publiquement aux Ecoles des Médecins,

Médecins, comme font celles d'Eſpagne, je ſuis aſſuré qu'elles ne donneroient pas des atteſtations fabriquées de la ſorte. Car ſi je voulois prendre la peine d'en examiner les parties, je ferois voir que les ſignes dont elles ſe ſervent pour prouver le violement d'une fille, ſont la plûpart très-faux ou très-légers, & qu'ainſi il ne faut jamais s'en fier à ces femmes, quand il eſt queſtion de juger de l'honneur & de la virginité d'une fille.

Ce n'eſt pas ſeulement en Eſpagne que les Sages-Femmes ſont inſtruites ſur ce qu'elles doivent faire dans les accouchemens; j'apprends de *Théophile Bonnet*, qu'en 1673. le Roi de Danemarck fit une Ordonnance, par laquelle il étoit enjoint aux Matrônes d'aſſiſter aux diſſections des femmes, que faiſoit le ſieur *Stenon*, Docteur en Médecine de Coppenhague, afin de s'inſtruire de leur profeſſion. Et *Bartholin* le jeune nous aſſure auſſi que le même Roi avoit ordonné, que des Députés de la Faculté de Médecine de la même Ville, interrogeroient les Sages-femmes avant que de les admettre à l'exercice de leur profeſſion.

La Sage-Femme de *Rachel*, dont parle *Moyſe*

Moyſe avec éloge ; *Sotyra* & *Salpé*, que *Pline* loue tant, étoient ſans doute mieux inſtruites dans leur métier que celles-là, puiſqu'elles ſe ſont attirées des louanges de ces deux grands hommes. Elles ne les auroient pas ſans doute méritées, ſi elles euſſent été auſſi ignorantes que celles qui certifiérent qu'une femme n'étoit pas groſſe, parce qu'elle étoit réglée, & qui furent la cauſe, par leur ignorance, qu'elle fut pendue à Paris en 1666. avec ſon enfant de quatre mois qu'elle avoit dans ſes entrailles.

Par ce que nous avons dit ci-deſſus, *

---

* A l'ombre de cette doctrine, bien d'honnêtes époux, qui ont cherché l'hymen, ſans avoir eu la ſatisfaction de le trouver, ont été forcé de croire que l'objet de leur recherche n'étoit qu'une chimére dangéreuſe, capable d'apporter la méfiance & le trouble dans les ménages. Heureuſe diſpoſition qui annonce une tranquillité parfaite ! quelle félicité, ſi elle eſt ſoutenue par le devoir conjugal !

Plus d'un Mari coquet, volage
Prétend que ſa Femme ſoit ſage,
Tandis qu'il manque à ſon devoir ;
Epoux, quelle erreur eſt la vôtre.
Dormez, dormez ſur cet eſpoir,
Et vous ſerez tout comme un autre,
Sans le ſçavoir.

que

que l'artifice découvroit les ruſes dont les filles uſoient pour paroître vierges, lorſqu'elles ne l'étoient pas, il me ſemble que pour ne laiſſer rien échaper qui puiſſe ſervir à la curioſité du lecteur, nous devons examiner ici les moyens dont on peut découvrir la virginité fardée. Car ſouvent les filles font parade d'une vertu qu'elles n'ont pas, & ſe perſuadent même qu'il eſt impoſſible de connoître ce qu'elles ont perdu en ſecret. Pour les détromper dans cette occaſion, on fera un demi-bain de décoction de feuilles de *mauve*, de *ſeneçon*, d'*arroches de branche-urſine*, &c. avec quelques poignées de *graines de lin & de ſemence d'herbe aux puces*. Elles demeureront une heure dans ce bain, après-quoi on les eſſuiera, & on les examinera deux ou trois heures après le bain, les ayant cependant fait obſerver de bien près. Si une fille eſt pucelle, toutes ſes parties amoureuſes ſeront preſſées & jointes les unes aux autres, mais ſi elle ne l'eſt point, elles ſeront lâches, molettes & pendantes, au lieu de ridées & de reſſerrées qu'elles étoient auparavant, lorſqu'elle vouloit nous en impoſer.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

S'il y a des remédes capables de rendre la virginité à une fille.

Saint Jérôme écrivant à une fille dévote, que l'on appelloit *Eustochion*, & lui interprétant ce beau passage de l'Ecriture : *La Vierge d'Israël est tombée, & il n'y a personne qui la puisse relever*, dit dans une autre langue ces mêmes paroles : *Je vous dirai hardiment, ma chere fille, que bien que Dieu soit tout-puissant, il ne peut toutefois rendre la virginité à une fille qui l'aura une fois perdue : il peut bien lui pardonner son crime, mais il n'est pas en son pouvoir de lui rendre la fleur de sa virginité qu'elle s'est laissée ravir.*

En effet, il n'y a point de remédes que nos Médecins aient pû inventer, ni d'artifices que nos Courtisanes aïent pû pratiquer, qui la puissent faire renaître. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie & que l'on ne voit jamais reparoître. C'est une liaison de parties, qui étant une fois séparées,

ne

ne ſe réuniſſent plus, comme elles étoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de ſignes qui la puiſſent clairement découvrir, il n'y a point auſſi de remédes qui la rétabliſſent, quand elle eſt une fois perdue. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter & de faire une vierge maſquée, pour ainſi dire; mais nous ne pouvons remettre le naturel, qui eſt quelque choſe de plus cher & de plus précieux.

J'ai été long-temps à me déterminer; ſçavoir, ſi un Médecin devoit écrire ouvertement ſur ces ſortes de matiéres. Mais après y avoir fait de ſérieuſes réflexions, j'ai été obligé, par de puiſſans motifs, à faire ce chapitre. Car le mépris & l'infâmie que peut encourir une fille innocente, qui ſe marie lorſqu'elle eſt naturellement trop ouverte, & une autre qui par fragilité s'eſt laiſſée aller aux perſuaſions d'un homme qui l'a trompée, ſont de fortes raiſons pour ne me pas taire ſur ce chapitre. La paix des familles & la tranquillité de l'eſprit d'un mari, ſont preſque toujours rétablies par les remédes que nous avons deſſein de propoſer; c'eſt par eux encore que la volupté licite

du

du mariage eſt fomentée, & que ſouvent la génération eſt procurée ; car il s'eſt vû des femmes qui ne pouvoient avoir des enfans que par les remédes, que je propoſerai dans la ſuite de ce diſcours.

Les hommes, pour parler en général, n'eſtiment la virginité d'une fille que par l'ouverture* étroite de ſes par-

---

* La plûpart des maris ſont contens, quand la premiere nuit qu'ils paſſent avec leur femme, ils la trouvent étroite. Un peu de ſang les raſſure encore davantage. Sinibaldus, *geneantr. lib. 4. tr. 1. p.* 558. prétend que le ſigne le plus certain eſt le ſang répandu. Si on lui dit que cela ſeroit poſſible dans les filles qui ont l'hymen, il répond que cette petite perte ſe doit faire auſſi dans celles qui n'ont point cette membrane, puiſque du moins elles ont les quatre caroncules qui ſont colées les unes aux autres ; & quand même, ajoute-t-il, elles n'auroient ni Hymen ni Caroncules, elles auroient toujours l'orifice de cette partie très-étroit. Auſſi celles qui ſont criminelles ont-elles bien ſoin d'introduire dans le vagin, quelques jours avant leur mariage, des injections aſtringentes ou des bolus capables de reſſerrer ces parties. Une mauvaiſe poſture priſe exprès, un larcin laiſſé faire à la hâte en ont tiré pluſieurs d'affaire.

ties

ties naturelles, par la poliſſure de ſon ventre, & par la rondeur & la dureté de ſa gorge. Souvent ils ne ſe mettent guéres en peine de quelques gouttes de ſang, qui doivent couler dans les premieres careſſes du mariage, & ils ne vont pas examiner tous les ſignes que nous avons rapportés au chapitre précédent, pour être aſſurés de la virginité des filles qu'ils épouſent, il ſuffit que leurs femmes aïent les trois qualités que nous avons remarquées ci-deſſus, pour être bien reçues auprès d'eux. Si elles ſont trop ouvertes, ou qu'elles ayent la gorge trop lâche & trop molette, quand elles feroient des *Agnès* & des *Catherines*, le chagrin les prend auſſitôt, & la paſſion inſenſée, que l'on appelle jalouſie, s'empare en même temps de leurs eſprits & leur fait ſoupçonner bien des choſes, dont ces femmes ſont ſouvent tout-à-fait innocentes.

Pour éviter donc tous ces déſordres, qui ne ſont que trop fréquens dans le monde, & qui ne troublent que trop-tôt la tranquillité du mariage, je rapporterai ici des remédes qui mettent à couvert les filles & les femmes

mes des mauvais préjugés que l'on pourroit avoir pour elles. Les premiéres s'en pourront servir, lorsqu'elles seront trop ouvertes & qu'elles auront les nymphes trop pendantes; que d'ailleurs par foiblesse elles se seront abandonnées à leur passion indiscrete, & qu'elles auront été meres avant que d'être mariées. Les autres en pourront user pour plaire à leurs maris & pour faciliter la conception dans leurs entrailles.

J'avoue que l'on peut abuser de ces remédes comme des choses les plus excellentes du monde; mais on ne sauroit pourtant blâmer la nature, qui permet que le soleil échauffe la terre, aussi-bien pour les Aconits & pour les Colchiques, que pour les Dictams & les Gentianes.

S'il se trouve donc qu'une fille naturellement étroite ait accouché secrétement & qu'elle veuille ensuite se marier, sans que son mari puisse s'appercevoir de sa foiblesse passée, le meilleur reméde que je lui puisse donner dans cette occasion, c'est qu'elle soit chaste & pudique quatre ou cinq ans avant son mariage, qu'elle ne s'échauf-

ſe point l'imagination d'amourettes, par des danſes, des converſations & des lectures impudiques, & qu'elle vive dans la modeſtie qui eſt bienſéante aux filles qui ſe repentent. Je lui promets que ſon mari la prendra pour pucelle, & qu'il ne croira jamais avoir été trompé. Car ſi l'on fait réflexion ſur l'hiſtoire que nous avons rapportée au chapitre précédent, d'une fille de vingt-cinq ans, du Pais des *Topinambous*, nous n'aurons pas de peine à nous perſuader que le reméde que je conſeille ici, ne ſoit le meilleur de tous ceux que l'on pourroit mettre en uſage.

Mais pour celles qui ſont naturellement fort ouvertes, qui ont le ventre fort ridé, & les mammelles molettes & pendantes, je ſuis d'avis qu'elles uſent des remédes qui les reſſerrent & qui les rendent agréables à leurs maris.

La *vapeur* d'un peu de *vinaigre*, où l'on aura jetté un *fer* ou une *brique rouge*, la *décoction aſtringente* de *gland*, de *prunelles ſauvages*, de *myrrhe*, de *roſes de Provins*, & de *noix de cyprès*, l'*onguent aſtringent de Fernel*, les *eaux diſtillées*

lées de myrrhe, ſont tous des remédes qui reſſerrent les parties naturelles des femmes qui ſont trop ouvertes.

Pour remédier à ce défaut, quelques Médecins veulent que l'on jette dans la matrice un lavement aſtringent, fait de la décoction des choſes que nous avons propoſées ci-deſſus. Mais je ne conſeille pas l'uſage de ce reméde à moins qu'une femme n'ait fait de fâcheuſes couches, & qu'elle ne ſoit toute ouverte par les efforts qu'elle y auroit ſoufferts; autrement ces liqueurs aſtringentes pourroient cauſer des douleurs & des tranchées inſupportables, ſi elles étoient une fois renfermées dans ces parties-là, & qu'elles n'en puſſent ſortir, ainſi que l'expérience me l'a quelquefois fait connoître.

Ne ſeroit-il pas permis à une fille, qui a paſſé quelques années de ſa vie dans des voluptés illicites, de raſſurer le premier jour de ſes nôces l'eſprit de ſon mari, en prenant un peu de *ſang d'agneau*, qu'elle auroit fait ſécher auparavant, & en ſe le mettant dans le conduit de la pudeur après en avoir formé deux ou trois petites boules?

Ne lui ſeroit-il pas permis, dis-je, pour conſerver la paix dans ſa famille, de faire tous ſes efforts pour paroître ſage à l'égard de ſon mari ?

Mais l'envie de paroître pucelle va quelquefois juſques-là même, que l'on ne craint point de s'expoſer aux douleurs les plus cuiſſantes ; car il s'eſt ſouvent trouvé des Courtiſanes, qui ſe ſont ulcéré les parties naturelles, pour être eſtimées vierges, quand elles ont voulu ſe lier licitement avec un homme.

Le ventre eſt quelquefois ſi défiguré de rides & de cicatrices après un accouchement, que celles que l'on eſtime filles, n'oſent ſe marier à cauſe de ces défauts : cela les oblige ſouvent à mener une vie débauchée & à paſſer le reſte de leurs jours dans des voluptés illicites. Les femmes mêmes ont de la honte de ſe laiſſer voir en cet état à leurs maris, & ainſi quelquefois elles ſe privent des douceurs du mariage & de la naiſſance de pluſieurs enfans.

Afin donc que ces filles puiſſent abandonner leur façon de vivre deshonnête & impudique, qu'elles ſe marient avantageuſement, & que les femmes n'ayent plus de ſcrupule dans le mariage, je veux

veux bien écrire ici ce que j'ai appris d'un Médecin, le plus fameux de toute l'Italie.

On prendra quarante *pieds de mouton*, on briſera les os, & après les avoir fait bouillir dans une ſuffiſante quantité d'eau, l'on prendra avec une cuiller ce qui nagera par-deſſus, à quoi l'on ajoutera *deux gros de ſperme de baleine, deux onces de graiſſe fraîche de pourceau femelle*, autant de *beure frais ſans ſel*, on fera fondre tout cela dans un pot de terre verniſſé; & après que l'onguent ſera refroidi, on le lavera avec de l'*eau-roſe* juſqu'à ce qu'il blanchiſſe; on le mettra enſuite dans une boëte de verre, pour en uſer ſelon la néceſſité.

Après que la perſonne ſe ſera ſervi de ce remède, elle s'appliquera ſur le ventre une *peau de chien* ou de *chévre*, préparée de cette façon, que l'on appelle *peau d'occagne*; on prendra deux onces de chacune de ces huiles; ſçavoir, d'*amandes douces*, de *millepertuis*, de *mirtils*. On les lavera avec de l'*eau-roſe*; & après avoir été ainſi préparées, l'on en oindra une de ces peaux parfumées, que l'on apporte ordinairement d'Eſpagne ou d'Italie. On la laiſſera humecter pendant

toute une nuit, & le lendemain on la frotera fortement entre les mains pendant une heure : & après l'avoir enſuite pendant deux jours entiers, expoſée à l'air, où le ſoleil ne donne pas, on prendra la meſure du ventre pour la couper, & puis on l'y appliquera, principalement pendant la nuit. Si quelques ſemaines ſe paſſent ſans que les cicatrices s'effacent, on doit prendre de l'huile de myrrhe, qui en adouciſſant la peau, en emporte les taches avec plus de force, ſans l'endommager ; ſi l'on veut que ce reméde ſoit plus fort, l'on ajoutera à cette huile du *ſuc de citron* & un peu de *ſel armoniac* ; & par une forte agitation l'on en fera un onguent.

Il ne me reſte plus qu'à remédier au défaut d'une groſſe gorge molette, qui fait quelquefois ſoupçonner une fille d'être laſcive & d'aimer le vin : car il y en a qui portent comme deux couſſins ſur la poitrine, & qui ſont tellement embarraſſées quand elles veulent agir, qu'à peine peuvent-elles faire jouer leurs bras. C'eſt peut-être pour ce ſujet, ſi nous en croyons l'hiſtoire, que les Amazônes ſe brûloient l'une des mammelles, pour être enſuite plus agiles & plus adroites.

Outre

Outre les remédes que nous avons allégués ci-dessus, qui peuvent servir à diminuer la gorge, on peut encore user de *gros vin rouge*, ou d'*eau de forge*, dans laquelle on aura fait bouillir du *lierre*, de la *pervenche*, du *myrrhe*, du *persil* & de la *ciguë* même, sans appréhender la mauvaise qualité de cette derniére plante; notre ciguë étant bien différente de celle des Athéniens, avec le suc de laquelle ils firent mourir le plus sage des hommes, comme l'oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui se servent de formes *de plomb* pour diminuer les mammelles. En effet, c'est un bon reméde pour ces sortes de défauts: mais si l'on a auparavant humecté le dedans du plomb avec de l'*huile de jusquiame*, le reméde sera encore plus excellent; car cette huile a une vertu particuliére pour diminuer la gorge & pour la faire endurcir; elle s'oppose même à la génération du lait après l'accouchement.

Mais afin qu'il n'arrive point d'accident de l'usage de tous ces remédes, je répéterai ici ce que j'ai conseillé ailleurs aux filles & aux femmes; c'est qu'il n'en faut user pour la gorge, ni pour les parties naturelles, que trois ou quatre jours

après les régles, & huit jours auparavant. Et les femmes qui ont depuis peu accouché, ne doivent s'en ſervir que ſur la fin de leurs vuidanges; ce qui peut arriver après le trentiéme ou quarantiéme jour de leur accouchement.

CHAPITRE III.

A quel âge un garçon & une fille doivent ſe marier.

IL ne faut pas s'étonner ſi nous ſommes mortels, puiſque nous ſommes compoſés de parties ſi différentes & ſi oppoſées entre elles. Les élémens qui ſe font tous les jours la guerre en nous-mêmes, ſans que nous nous en appercevions, & la chaleur naturelle qui diſſipe inceſſamment l'humeur radicale qui nous ſoutient, ſont les deux cauſes de la fin où nous courons avec précipitation. Notre chaleur agiſſant toujours ſur notre humidité, la conſume & la détruit peu-à-peu; ſi bien que comme le feu d'une lampe finit par la diſſipation de l'huile qui le fomente, notre chaleur s'éteint par le défaut de l'humidité qui la conſerve.

ſerve. L'air, les alimens & la boiſſon ne ſont pas ſuffiſans pour la réparer éternellement ; s'ils le ſont, ce n'eſt que pour un tems, & les parties qui entretiennent notre feu, venant à vieillir, ſe laſſent enfin d'agir inceſſamment de la même ſorte, & de recevoir en même-tems ce qui les fait ſubſiſter & ce qui les fait périr.

La nature prévoyant bien la perte du monde, ſi en quelque façon elle n'y mettoit ordre, donna dès le commençement des ſiécles, à l'un & à l'autre ſexe, un admirable aſſemblage de parties pour produire leur ſemblable, & en même-tems des feux ſecrets pour les perpétuer. Ce fut dans la naiſſance du monde qu'elle établit cette douce ſociété de vie, & qu'elle ne fit pas ſeulement une jonction de deux corps, mais un agréable mélange des ames qui les animoient. Le mariage, qui eſt preſque auſſi vieux que le monde, eſt cette ſource d'immortalité & le plus important état des hommes, puiſque ſans lui les Villes & les Républiques ſeroient abandonnées.

ARTICLE I.

Eloge du Mariage.

Je ne veux point faire ici l'éloge du *Mariage*,* il eſt aſſez recommandable par l'inſtitution que Dieu en fit dans le Paradis Terreſtre, & par la fin que l'E-

* Le mariage eſt la plus excellente de toutes les unions : c'eſt Dieu qu'il l'a inſtitué dans le Paradis Terreſtre durant l'état d'innocence ; c'eſt elle qui convient le mieux à l'état de l'homme, c'eſt elle qui eſt la plus néceſſaire par rapport à la propagation. Comme cette union eſt l'ouvrage de Dieu, qui a ordonné aux deux ſéxes de *croître* & de *multiplier*, qui a imprimé en eux un deſir violent de s'unir, elle ne doit point être fortuite, & comme celle des animaux deſtitués de raiſon. Elle ne doit point être produite par une affection brutale,

Fit pecus omnis amans, dum pro ratione libido
Judicium nutu temperat omne ſuo.
Mantuam eleg. contra amatores ;

elle ne doit point avoir pour but de mettre en ſureté des plaiſirs impurs, & de les couvrir d'un nom ſpécieux & honorable. *Sacramentum hoc magnum eſt ; ego autem dico in Chriſto & Eccleſia. div. Paul ad Epheſ.* 5. Le but du mariage étant d'avoir des enfans, la na-

gliſe

gliſe s'y propoſe. Si Adam dans l'état d'innocence avoit beſoin d'une aide, comme le marque l'Ecriture, nous ne devons pas être malheureux par une alliance qui rendit heureux notre premier Pere; & nous aurions tort de croire, ſelon la penſée de quelques-uns, qu'il répandit le mal dans tout l'Univers, quand il eut ordre de remplir la terre d'hommes & de les multiplier. Je ne veux pas encore dire que ce fut à des Nôces que *Jeſus-Chriſt* fit ſon premier miracle; que le Mariage ſert de figure à l'union de *Jeſus-Chriſt* avec l'Egliſe. Et je puis parler ainſi aux perſonnes mariées.

Mariés, penſez en tout lieu,
Que vous êtes la ſainte Image,
De l'adorable Mariage,
De l'Egliſe & du Fils de Dieu.

---

ture nous a inculqué le deſir ardent de nous reproduire. C'eſt ce même déſir qui faiſoit dire à Didon à la fuite d'Ænée.

Saltem ſi qua mihi de te ſuſcepta fuiſſet
Ante fugam ſoboles; ſi quis mihi parvulus aulâ
Luderet Æneas, qui te tantum ore referret
Non equidem omnino capta aut deſerta viderer.

De plus, que c'eſt un myſtére, au rapport de *S. Paul*, que l'on appelle Dieu du nom d'Epoux dans les Cantiques: & que *Jérémie* même, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, & nous le repréſente en cet état. Toutes ces penſées ſont trop communes, & elles ont été trop ſouvent rebatues.

Mais je puis dire qu'il n'y a point d'état dans la vie qui ſoit plus honorable que le mariage, puiſque c'eſt une condition qui fait inceſſamment des préſens à l'Egliſe & à l'Etat; & que ſelon cette penſée, notre incomparable Monarque qui ne laiſſe rien échaper pour rendre ſes Peuples heureux & ſon Royaume abondant, fit depuis peu, à l'imitation des Romains, une Déclaration, par laquelle il veut que les Peres de dix enfans ſoient exempts de charges publiques, & qu'outre cela ils reçoivent encore de ſa libéralité ordinaire une penſion conſidérable.

En effet, les enfans ſont des faveurs du Ciel, par l'aveu même de *S. Jérôme*, qui éleve ſi haut la virginité. Et dans le Vieux Teſtament, le mariage eſt ſi fort eſtimé, qu'il a l'avantage d'être par-

deſſus

deſſus les autres états de la vie; ſi bien qu'il eſt aiſé de juger par-là que dans l'ancienne Loi on le préféroit à la virginité, & que la ſtérilité des femmes y paſſoit pour une eſpéce d'opprobre. Et même l'Egliſe d'aujourd'hui nous montre bien la grandeur du mariage & de la génération, lorſqu'elle comble de graces les mariés. Cependant la queſtion eſt encore aujourd'hui problématique; ſçavoir lequel des deux états on doit le plus eſtimer, ou de celui du mariage, ou de celui de la continence: & c'eſt une choſe bizare, que dans le ſiécle où nous ſommes, nous voyons des approbations & des priviléges pour l'un & pour l'autre parti. *Charles Chauſſe*, Sieur de la *Teriére*, écrivit en 1625. de l'excellence du Mariage contre la continence; & le Sieur *Ferrand* écrivit enſuite contre ce Livre de la Continence contre le Mariage; les choſes n'étoient point en cet état du tems de *S. Jérôme*; puiſque ſes amis ſupprimerent ſon Livre de la Virginité, que nous voyons aujourd'hui parmi ſes Ouvrages, parce qu'il étoit oppoſé aux deſſeins de l'Egliſe. Cependant nous ſçavons que de ſaints perſonnages ont choiſi le Mariage comme un état le plus hon-

nête de la vie ; témoin *S. Pierre*, *S. Clément Alexandrin*, Maître *d'Origéne* ; *Novat*, Prêtre de Carthagéne en Afrique ; *S. Hilaire*, *S. Grégoire de Nice*, *Tertullien*, & pluſieurs autres, qui ont cru pouvoir recevoir plus de graces du Ciel par le moyen de ce Sacrement, que par la voye de la continence.

Les Juifs & les Chrétiens eſtimoient donc beaucoup plus le mariage que la virginité ; & ces derniéres ne donnoient jamais de Charge de Magiſtrature aux hommes qui n'étoient point mariés. Les Payens même ont fait des Loix à ſon avantage. Car les Spartiates, d'un côté, inſtituerent une fête, où ceux qui n'étoient pas mariés étoient fouettés par des femmes, comme indignes de ſervir la République, & de contribuer à ſon honneur & à ſon progrès. Les Romains, d'un autre côté, couronnoient la tête de ceux qui l'avoient été pluſieurs fois ; & dans leurs réjouiſſances publiques, ceux qui avoient été ſouvent mariés, paroiſſoient avec une palme à la main, comme chargés d'autant de victoires que les *Céſars*, en ayant contribué à la grandeur de la République auſſi - bien qu'eux, par le nombre des ſoldats qu'ils

lui avoient donnés. C'eſt pour cette raiſon, au rapport de *S. Jérôme*, qu'ils couronnerent un homme de lauriers, & qu'ils voulurent que dans la pompe funèbre, il accompagnât le corps de ſa femme, la palme à la main & la couronne ſur la tête; puiſqu'il étoit fort raiſonnable, ajoute-t'il, qu'ayant été marié vingt fois & ſa femme vingt-deux, il fut mené comme en triomphe à ſon enterrement.

ARTICLE II.

L'âge le plus propre au Mariage.

TOute ſorte d'âge n'eſt pas capable de gouter les douceurs du mariage. Les premiéres & les derniéres années ont leurs obſtacles; & ſi les enfans ſont trop foibles, les vieillars ſont trop languiſſans. Le milieu de notre vie eſt l'âge le plus propre à *Vénus*, qui, comme *Mars*, ne demande que de jeunes gens pleins de feu, de ſanté & de courage.

Les Médecins ont des opinions différentes ſur la diviſion de notre vie. Les uns la partagent en quatre âges, d'autres en

en cinq, & d'autres en plusieurs autres parties. Mais à considérer la chose de bien près, les années ne font pas les âges ; c'est la force & le tempérament qui les distingue. Une fille peut faire un enfant à dix ou à douze ans, parce qu'elle est forte & robuste, au lieu qu'une autre n'en sauroit faire un à dix-huit ou à vingt, à cause de la foiblesse de ses parties & de la sécheresse de son tempérament. Néanmoins on doit se déterminer sur cette matiére, afin que les Jurisconsultes, qui ont besoin de la division des âges, puissent juger sainement des affaires qui leur appartiennent.

Le sentiment le plus suivi, est celui qui divise notre vie en cinq périodes ; le premier est l'adolescence, qui dure depuis notre naissance jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, après-quoi nous ne croissons plus. Depuis vingt-cinq ans, jusqu'à trente-cinq ou quarante est la fleur de l'âge de l'homme ; & c'est ce que l'on appelle la jeunesse, & dure jusqu'à quarante-neuf ou cinquante ans ; c'est le tems que l'on se trouve de même force & de même tempérament ; le quatriéme âge est la premiére vieillesse qui dure jusqu'à soixante-cinq ans ; & enfin l'âge décrépit

décrépit qui accompagne les hommes jusqu'à la mort.

L'adolescence est encore divisée en plusieurs parties, entre lesquelles l'enfance tient le premier lieu; elle commence depuis notre naissance jusqu'à trois ou quatre ans, lorsque nous avons appris à parler: la puérilité la suit, qui se termine à dix ans: l'âge de discrétion vient après, que quelques-uns nomment puberté, qui dure jusqu'à dix-huit ans; & enfin l'adolescence, qui prend le nom de tout ce tems-là, va jusqu'à vingt-cinq.

L'enfance & la puérilité, ne sçavent ce que c'est que de produire des hommes; & bien qu'il y ait quelques Historiens qui pourroient rendre cela douteux, par une histoire qu'ils font d'un enfant de sept ans qui engrossa une fille; cependant parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'antiquité, & que d'ailleurs la génération est incompatible avec la foiblesse de cet âge, il me sera permis de demeurer dans mon sentiment & d'exclure les enfans du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne dirai pas la même chose de ceux qui ont atteint l'âge de discrétion: car dès que la voix se change, & qu'elle se grossit

groſſit par la chaleur naturelle qui s'augmente dans la poitrine, que l'on commence à avoir des ſueurs fortes, que le poil vient aux parties naturelles, & que l'on y ſent des chatouillemens réitérés; c'eſt alors, dis-je, qu'un jeune homme eſt embrâſé par l'ardeur de l'amour, & que ſes parties naturelles deviennent propres aux careſſes des femmes.

Les Médecins, qui conſidérent inceſſamment les actions de la nature, * ne

---

* Ce n'eſt pas aſſez, (Traité des Eunuq. p. 117.) d'avoir paſſé Contrat à la face de l'Egliſe, d'avoir été mené dans la maiſon de l'époux, d'avoir été miſe entre ſes bras; toutes ces circonſtances ne ſont que des apparences de mariage, mais elles ne ſont pas le mariage, il faut que le mari & la femme ayent été nubiles & capables de le conſommer. L'hiſtoire rapporte un fait digne de remarque: François I. ſouhaitant de tirer le Duc de Cleves du parti de l'Empereur Charles-Quint, & de l'engager dans le ſien, preſſa & contraignit Marguerite de France ſa ſœur, & Henri d'Albret, Roi de Navarre, ſon beau frere; de lui donner en mariage Jeanne leur fille, qui n'étoit âgée que de huit à neuf ans. Le mariage fut conclu & arrêté, & ſolemniſé dans la Ville de Chateleraud, l'épouſe conduite au lit nuptial; cependant par jugement du Pape, il a été dit depuis qu'il n'y avoit point

peuvent

peuvent ſe déterminer exactement ſur

---

eu de mariage, & cette jeune Princeſſe a été mariée de nouveau à Antoine de Bourbon. C'eſt ſur ce principe ſans doute que les Tribunaux ont permis à une fille qui avoit été mariée à l'âge de ſept ans avec le frere aîné, de ſe remarier enſuite avec le frere cadet, lorſqu'elle eſt parvenue à un âge nubile.

Juſtinien a fixé la puberté à quatorze ans, (*t. des Exnuq. p.* 112.) & le Droit Canon a fixé celle des filles à douze. Il excepte de cette loi générale, celles dont la malice ſupplée à l'âge. Mais la nature n'eſt point aſſujettie aux Loix Civiles ni aux Loix Canoniques, elle ſort quelquefois de ſes propres régles, elle eſt tantôt avare & tantôt prodigue de ſes faveurs. L'Ecriture Sainte parle de Salomon qui engendra Roboam à l'âge de onze ans; & d'Achaz qui engendra Ezéchias à l'âge de dix ans. S. Jérôme, le Pape S. Grégoire, Scaliger, M. Bochard & pluſieurs autres ont rapporté des cas ſinguliers; ils ont vu un garçon de dix ans avoir eu un enfant de ſa nourrice (*S. Jérôme, Epiſt. 2. t. 1. p.* 11.)

Nec tamen impubes pueros crudaſque puellas
Junxeris; in vacuis nondum genitalibus humor.
Turget, at ingenuâ diſtendit mole lacertos,
Creſcentemque hominem partes deduxit in omnes
Has ideo leges ſervandaque fœdera dudum
Impoſuit themis ut biſſenum impleverit annum
Fœmina, ſi veneris dulci indulgere labori,
Et firmam cupit ex utero deponere prolem.

l'âge

l'âge que doivent avoir les hommes & les femmes pour ſe joindre amoureuſement & pour engendrer : il y a tant de diverſité de tempérament & de vigueur dans les hommes & dans les parties qui ſervent à la génération, qu'il eſt impoſſible de prononcer juſte ſur cette matiére. Ce que l'on peut dire en général, c'eſt que l'on commence à engendrer depuis dix ans juſqu'à dix-huit ; mais on ne ſçauroit marquer exactement l'année en particulier.

Nous liſons dans nos Obſervations de Médecine, qu'il y a eu des hommes qui ont été peres à dix ans, & qu'il s'eſt trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de mere. *Joubert*, Médecin de Montpellier, l'un des ſçavans hommes

---

Namque ubi jam cœpit muliebri in corpore moles
Firmari, fervetque novo color acrior æſtu.
Tunc ſupereſt, roſeoque uterum circum aluit anne
Sanguis, in annonam fœtus & pabula nati.
Maturaque ſimul turgentes tubere mammæ ;
Inſpirant blandum laſcivi flamen amoris.
Sic quoque dum maribus molli lanugine pubes
Induitur, ſolidiſque accedunt robora membris,
Fertilis exultat vigor, & junone ſecundâ,
Tunc licet uxoris blandos penetrare receſſus.

Quillet Calliop. p. 35.

de

de son tems, a vu en Gascogne *Jeanne de Peirie* qui fit un enfant à la fin de sa neuviéme année. Cette histoire n'est point seule; je pourrois en rapporter beaucoup de semblables, qui sont arrivées en France & dans les régions chaudes, si celle que nous a laissé par écrit *S. Jérôme* ne suffisoit pour confirmer ce que je dis. Il nous assure qu'un enfant de dix ans engrossa une nourrice avec laquelle il coucha quelque-tems.

J'avoue pourtant que ces sortes de prodiges sont rares dans le monde, & qu'il faut souvent des siécles pour en produire de semblables : mais la marque la plus assurée d'être en état d'engendrer, c'est selon l'avis des Médecins, lorsqu'un homme peut produire de la semence & que les régles paroissent à une fille, ce sont alors des signes évidens que la nature a fourni à l'un & à l'autre sexe de quoi se perpétuer. Ces épanchemens d'humeurs ne paroissent que rarement à neuf ou à dix ans; on ne voit même guéres de filles de douze ans & de garçons de quatorze capables d'obéir à l'amour & de produire cette matiére dont se forment les hommes. Cela arrive le plus souvent aux filles de quatorze ans & aux garçons

garçons de seize ; car en ce tems-là tout ne respire que production ; c'est le printems de la vie, & l'une des saisons les plus douces qu'ayent les hommes. Une fille seroit bien lente, si à seize ans elle n'étoit capable de se perpétuer par la production d'un enfant ; & un garçon de dix-huit ans seroit bien froid, si étant couché avec elle, il lui étoit impossible de prendre des plaisirs amoureux. Enfin, on peut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'âge le plus promt à engendrer c'est celui de dix ans ; & le plus tardif, celui de seize ou de dix-huit.

Sur ce que les femmes sont plutôt prêtes à engendrer que les hommes, quelques Médecins ont soutenu qu'elles étoient d'un tempérament plus chaud ; car, si parlant en général, disent-ils, elles ont plus de sang, elles ont aussi plus de chaleur ; puisque la chaleur naturelle réside davantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs, on remarque, ajoutent-ils, que les femmes sont plus ingénieuses & plus agissantes que les hommes ; parce qu'ayant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits, qui sont la cause de leur activité. Elles ont encore plutôt du poil aux parties

parties naturelles ; & il s'en eſt vû qui n'étoient preſque pas entrées dans l'âge de diſcrétion, à qui la nature commençoit à voiler leurs parties naturelles par le poil qu'elle y faiſoit naître : ces mêmes femmes croiſſent & vieilliſſent encore plutôt, parce que la chaleur agiſſant plus fortement ſur leurs corps que ſur ceux des hommes, elle en avance auſſi plutôt les actions & en diſſipe plutôt les humidités.

Au reſte, elles ſont beaucoup plus amoureuſes que les hommes ; & comme les paſſeraux ne vivent pas long-tems, parce qu'ils ſont trop chauds & trop ſuſceptibles de l'amour, les femmes auſſi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur dévorante qui les conſume peu-à-peu. Il ſe trouve encore aujourd'hui des *Meſſalines*, qui par l'excès de leur chaleur, ſeroient en état de diſputer avec des hommes des plus vigoureux, lequel des deux eſt le plus chaud. En effet, elles ſouffrent le froid avec plus de conſtance ; & ſi la chaleur naturelle qu'elles ont abondamment, ne s'oppoſoit au froid de l'hyver, nous verrions autant de femmes que d'hommes ſe plaindre de la rigueur de cette ſaiſon.

S.

S'il m'étoit permis de m'éloigner un peu de la matiére que je traite, il me ſemble que je n'aurois pas de peine à prouver le contraire de ce que l'on dit du tempérament des femmes : je ferois voir que la grande quantité de ſang vient plutôt de la médiocreté de la chaleur, que de ſon excès : que ſi elles engendrent & vieilliſſent plutôt ; c'eſt une marque de la foibleſſe de leur chaleur : que l'excès de l'amour ne peut être principalement attribué à la force de cette même chaleur, mais à la vivacité de leur imagination. Après-tout, ſi elles ne ſont pas ſi ſuſceptibles du froid, il ne faut en chercher la cauſe que dans leur embonpoint ordinaire, qui s'oppoſe inceſſamment à la pénétration des qualités les plus actives.

L'homme, au contraire, agit avec plus de fermeté, ſe nourrit avec plus de bonheur, ſe défend avec plus de courage & de préſence d'eſprit, raiſonne avec plus de force & contribue avec plus de promtitude à la génération, au lieu que la femme ne fait que ſouffrir les impreſſions que l'homme veut lui donner. En un mot, elle n'eſt faite que pour concevoir, pour allaiter & pour élever ſes enfans.

De

De plus, un mâle est plutôt accompli dans le sein de sa mere, qu'une femelle : il s'agite avec plus de force, & vient aussi au monde un peu plutôt ; ce que l'on doit attribuer à la force de sa chaleur & de son tempérament ; car c'est à cette même chaleur à perfectionner & à avancer plus promptement les choses par tout où elle se trouve plus abondante ; & par cette même raison, on ne voit presque jamais vivre de jumeaux de différent sexe. Il y a trop d'inégalité de chaleur & de tempérament, quand ils se trouvent tous deux embarrassés dans les mêmes liens.

Mais reprenant la matiére que nous avons laissée, pour faire une digression qui ne me paroît pas inutile, je dirai maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes, que les Jurisconsultes, qui dans ces sortes de matiéres ne suivent pour l'ordinaire que le sentiment des Médecins, ont fixé un tems pour le mariage, au milieu de l'âge de discrétion. Et parce que ceux-là sont extrémement rares, qui commencent à engendrer à neuf ou à dix ans, aussi-bien que celles qui ne pourroient le faire à seize ou à dix-huit, ils ont déterminé

l'âge

l'âge de quatorze ans pour les garçons, & de douze pour les filles, ces années se rencontrant dans le milieu de la puberté; si bien que ceux qui sont au-dessous de ces derniers âges, sont estimés pupilles, & la Loi ne permet pas qu'ils soient accusés d'adultére, ni qu'ils puissent se marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré, les Juges déclarent ce mariage nul & invalide, & mettent ceux qui l'auroient contracté au même état qu'ils étoient auparavant; parce qu'il est, disent-ils, de l'essence du mariage d'être en état de faire un enfant, & que ceux qui sont au-dessous de ces âges ne sont pas présumés en être capables.

Les Politiques, qui considerent la durée d'un état florissant, ne sont pas du sentiment des Jurisconsultes pour le tems qu'il faut marier les jeunes gens. Ils sçavent que ce n'est pas seulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ni les richesses des habitans qui font un Monarque redoutable, mais la santé & la vigueur des peuples qui lui appartiennent. L'âge de douze & de quatorze ans, est un âge trop foible pour faire un présent à l'Etat d'hommes spirituels & robustes;

robuſtes ; & ces mêmes Politiques apprennent des Médecins, qu'il faut un âge plus avancé pour engendrer des hommes capables de gouverner un Royaume, ou de ménager une République.

Le corps d'une femme eſt trop petit à ces âges-là, pour engendrer des enfans bien faits ; ſes parties internes ne ſont pas aſſez larges pour les porter à terme ; & une femme ſi jeune ne peut ſuffire tout enſemble, & à ſon propre accroiſſement & à la nourriture de ſon enfant. Les couches doivent être ordinairement funeſtes, & doivent lui faire appréhender de perdre la vie en la donnant à une autre. Les Braſiliens ſont bien plus ſages que nous : ils ne marient jamais leurs filles qu'elles n'ayent eu leurs régles, parce que c'eſt par-là que la nature leur marque qu'elles ſont en état de porter des enfans. D'ailleurs, un jeune homme a l'eſprit & le corps trop foibles à l'âge de quatorze ans ; ſa ſemence n'eſt ni aſſez cuite, ni aſſez digérée pour produire un enfant fort & ſpirituel : & s'il eſt alors capable d'engendrer, les enfans qui en viennent, ſont ou trop petits ou trop délicats.

Platon & *Ariſtote*, ces deux grands gé-

nies de l'antiquité, ne permettoient pas de se marier avant l'âge de trente ans, & présentement une personne n'oseroit se marier avant ce tems-là sans le consentement de son pere & de sa mere. Ce qui obligea *Gratien* à faire une Loi, par laquelle il établissoit la perfection d'un homme à cet âge-là. Car c'est alors que l'on ne croît plus, & que la chaleur naturelle ne s'occupant plus à dilater les parties du corps de l'homme, elle s'employe seulement à le conserver & à fomenter ses parties amoureuses, pour produire avec plus de force une matiére capable de perpétuer son espéce.

Le meilleur est de suivre là-dessus le sentiment le plus commun; c'est-à-dire, d'estimer parfait un homme à vingt-cinq ans, & une fille à vingt. Ç'est alors qu'ils sont tous deux plutôt en état de se marier que dans un âge moins avancé; car, pour parler de cet homme, il ne lui manque rien à cet âge-là pour contenter une femme, ses parties naturelles ont les dimensions qu'elles doivent avoir pour bien agir dans les embrassemens amoureux; sa semence est féconde. Les esprits qui doivent servir à la génération, s'engendrent alors en plus grande abondance

ce, & sa verge est presque toujours en état. Enfin cet homme doit d'autant plutôt se marier, qu'il est d'un tempérament chaud & humide, d'un sang bouillant, bilieux & mélancolique; qu'il a la taille médiocre, la tête grosse, les yeux étincelans, le nez gros, la bouche bien fendue, les joues teintes de sang & le menton arrondi. L'on en doit à proportion dire autant d'une fille de vingt ans, qui, à l'imitation de cette *Fabiola*, dont parle *S. Jérôme*, ne peut vivre sans jouir des plaisirs de l'amour & sans suivre le conseil que l'Eglise donne en se mariant.

En effet, l'âge de douze ou de quatorze ans est un âge trop tendre pour souffrir le joug du mariage; il faut des personnes fortes & robustes, si elles veulent y avoir du contentement.

ARTICLE III.

De la conception, de la groſſeſſe & de l'enfantement.

LOrſqu'une femme a conçu, elle a ſuivi en cela le conſeil que l'Egliſe lui a donné en la mariant, & elle a exécuté les ordres de la nature. Mais je ne ſçai par quel malheur, ordinaire à l'amour, elle paroît plus abattue qu'auparavant. Tout lui déplaît, elle ne mange point: & ſi elle met quelque choſe dans la bouche, ce ſont des choſes hors de l'uſage commun des hommes, encore les rejette-t'elle, dès qu'elle les a priſes. Les meilleurs alimens lui font mal au cœur; elle n'en peut même ſouffrir la fumée. Les nuits lui ſont inquiétes; ſon ſommeil eſt interrompu, & quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *Incube*, comme s'il ne ſuffiſoit pas que le corps pâtit, ſans que l'ame eût encore ſes peines. La vapeur d'une chandelle éteinte eſt inſuportable à cette même femme, qui ſouffre de tems en tems de légers tremblemens par tout le corps.

Le

Le ventre lui fait mal & s'applatit; si bien qu'il y a lieu de croire, selon le Proverbe : *Qu'en ventre plat, enfant y a.* Souvent le ventre demeure paresseux, & cette paresse lui cause pour l'ordinaire des tranchées. Les graces ne sont plus sur son visage ; ses yeux sont languissans & meurtris : & le feu dont l'amour se servoit autrefois pour des conquêtes, les a abandonnées pour quelque-tems. Elle ne peut marcher qu'elle ne boëte & qu'elle ne ressente d'extrêmes douleurs aux reins, aux cuisses & aux jambes. Enfin, dans la langueur où elle est, elle souffre sans cesse pour avoir trop aimé. Ces incommodités la font presque répentir de s'être alliée à un homme, si elle n'espéroit au bout de neuf mois de récompenser ses souffrances par la joie d'un enfant qui lui doit venir.

L'expérience nous apprend qu'une femme grosse est plus amoureuse au commencement de sa grossesse qu'auparavant. Beaucoup plus de sang & d'esprits occupent ses parties naturelles ; & si on la caresse en ce tems-là, c'est de l'eau que l'on jette sur le feu d'une forge, qui, plus il est arrosé, plus il est ardent.

Les François ne sont pas si retenus à

careſſer les femmes groſſes, que quelques autres Nations. Il y a même des Médecins qui ſont d'avis qu'on les careſſe avec plus d'ardeur, pour obéir aux loix de la nature, qui les rend alors plus amoureuſes. Mais à dire le vrai, ſi nous ſuivons le ſentiment d'*Hypocrate*, elles ſont de plus heureuſes couches, quand elles ne ſont point careſſées pendant leur groſſeſſe; & nous voyons ſouvent arriver des accidens funeſtes aux femmes qui ſe divertiſſent avec un homme quand elles ſont groſſes; car ſi elles ne font pas de fauſſes couches, au moins deviennent-elles groſſes une ſeconde fois.

Les femmes du Breſil ſont bien plus retenues que nos Françoiſes, puiſque dès qu'elles ſe ſentent groſſes, elles ſe ſéparent de la compagnie de leurs maris. Elles n'appréhendent pas que les fortes ſecouſſes de l'amour ébranlent un enfant qui eſt fort délicat dans ſes premiers mois, & que les régles qui ſont ſouvent provoquées par la chaleur, que les baiſers réitérés excitent dans les parties naturelles d'une femme, l'étouffent & le ſuffoquent. Il ne peut même s'en garantir ſur la fin de ſa priſon, lorſqu'il eſt plus robuſte. Les liens qui le tiennent

ſaiſi

saisi, se relâchent par sa pésanteur, aux moindres efforts amoureux de la mere : & il est ainsi contraint de perdre la vie, en naissant avant le tems, lui qui ne l'a presque pas encore reçue.

Quoique la plûpart des Médecins, après *Hippocrate*, disent que la matrice est tellement fermée après la conception, qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une aiguille, nous sommes pourtant persuadés du contraire. Car on sçait qu'elle se décharge souvent de ses humidités superflues, & que les femmes sont engrossées une seconde fois. Nous ne manquons pas de femmes qui nous ont instruits de pertes rouges ou blanches qu'elles font dans les premiers mois de leur grossesse, & nous avons des exemples de superfétation, & peut-être plus souvent que nous ne pensons, car les jumeaux qui naissent enveloppés de membranes différentes, & qui sont attachés à un seul arriére-faix, font d'ordinaire autant de superfétations dont on ne s'apperçoit pas. Toute la *Rochelle* a sçu la superfétation de Mademoiselle *Louveau*, qui quelque-tems après avoir accouché d'une fille, monta à cheval pour aller à la campagne, où elle accoucha

d'un garçon vingt-neuf jours après ſes premiéres couches. La fille vécut ſept ans, & le garçon ne vécut que ſept jours.

Les femmes ſeroient trop malheureuſes, ſi la douleur & les autres peines ne les abandonnoient point pendant leur groſſeſſe. Une femme groſſe, qui a demeuré trois ou quatre mois dans des langueurs extrêmes, dans des dégoûts & des vomiſſemens continuels, jouit préſentement d'une ſanté parfaite. Elle ne ſe ſouvient plus d'avoir été incommodée; & ſi elle ne ſentoit dans ſes entrailles quelques petits mouvemens, comme des fourmis, elle ne s'imagineroit pas d'être groſſe. Mais cette ſanté ne dure pas long-temps. * Car dès que l'enfant aura

---

* L'enfant eſt courbé & ramaſſé en rond dans la matrice, il a les talons proche les feſſes & les deux mains ſur les genoux, il baiſſe la tête; enſorte qu'il a les yeux comme collés entre les deux pouces, le nez entre les deux genoux, & les joues appuyées ſur les deux mains. Cette ſituation eſt commune aux deux ſexes. Quand la tête devient plus groſſe & plus péſante, ce qui arrive vers la fin de la groſſeſſe, la péſanteur l'emporte & lui fait gagner le bas; c'eſt ce qu'on appelle *faire la culbute.* On prétend qu'elle ſe de

de la force, ſes douleurs ſe renouvelleront, & en touchant ſon pouls qui lui bat fort, on diroit qu'elle a la fiévre. Enfin le temps d'accoucher s'approche : l'enfant lui frappe le côté, les eaux commencent à couler pour humecter & élargir le paſſage ; & ſi l'accouchement n'eſt malheureux, en moins d'une heure elle ſe délivre. C'eſt alors que l'on doit conſidérer la pudeur d'une femme qui accouche, & que l'on doit avoir pour elle & de la pitié & de la vénération, à cauſe du mal qu'elle ſouffre & du péril où elle eſt expoſée, & auſſi à cauſe de l'honneur qu'elle a d'être l'origine & la ſource des beaux ouvrages de la nature.

---

fait quatorze ou quinze jours avant l'accouchement. C'eſt pourquoi le ventre de la mere s'affaiſſe un peu, & le bas ventre paroît plus gros. Elle ſent un poids ſur-tout quand elle marche, parce que le fœtus preſſe ſur l'orifice intérieure de la matrice. C'eſt alors qu'il ſe remue & s'agite, les trépignemens que fait l'enfant, fait mettre la matrice en contraction, laquelle aidée par les muſcles du bas ventre & par le diaphragme, pouſſe le fœtus hors de ſa priſon.

Quand il n'a pas fait la culbutte, il vient par es pieds.

On a ſoin, d'un côté, de l'enfant; *

* Du milieu du placenta du côté qui regarde l'enfant eſt un cordon qui ſort environ de trois pieds, il eſt compoſé de trois vaiſſeaux qu'on appelle ombilicaux, & qui ſont revêtus d'une forte membrane qui eſt une continuation de l'amnios. Ces trois vaiſſeaux ſont une veine & deux artéres. La veine eſt deux fois plus ample que les artéres; elle vient du placenta par une infinité de branches capillaires, qui ſe réuniſſent enſuite pour former le tronc de cette veine, qui avance par des circonvolutions ſpirales entre les artéres du cordon, ou paſſer par le trou des anneaux de l'ombilic de l'enfant, pour aller ſe rendre au foye & ſe terminer au ſinus de la veine porte.

Quant aux deux artéres, elles ſont fournies ordinairement par les deux iliaques. Il y en a une de chaque côté; elles s'avancent vers l'ombilic à côté de la veſſie qui les ſépare; de-là elles continuent leur chemin en ligne ſpirale vers le placenta, dans lequel elles s'inſérent par une infinité de rameaux, & portent le ſang du fœtus à l'arriére-faix & de-là à la mere.

Quand l'enfant eſt ſorti, la Sage-Femme le prend ſur ſes genoux, la tête ſur le côté, de peur que les eaux ne le ſuffoquent, alors ayant un fil ciré en quatre ou en ſix doubles, on lie le cordon à un travers de doigt près du ventre de l'enfant, puis on le coupe à quelques travers de doigts de la ligature.

Après avoir coupé le cordon, on renferme le bout reſté de l'ombilic du fœtus dans une

on lui coupe le cordon le plus long que l'on peut, si c'est un garçon ; & le plus court, si c'est une fille. Tout cela se fait par ordre de la Matrône, qui s'imagine que le membre du garçon en deviendra plus grand, & que la fille en sera plus étroite : après cela on lui donne du beure & du miel fondus, pour s'opposer aux douleurs du ventre, ausquelles l'enfant est sujet après être né, & pour vuider les excrémens noirs qui sont dans ses boyaux il y a long-temps. D'un autre coté, on soulage la mere ; on lui serre d'abord doucement le ventre, & l'on étuve avec du vin tiéde ses parties naturelles. En un mot, on y apporte tous les soins, que l'on a accoutumé d'apporter aux femmes nouvellement accouchées.

---

double compresse de linge. Les uns l'appliquent séche, d'autres la font tremper auparavant dans de l'huile commune, ou on la frote de beure frais ; ensuite on le renverse vers le haut du ventre, & on le soutient avec une bande large de trois travers de doigt & assez longue pour faire quelques circulaires autour du corps de l'enfant.

ARTICLE IV.

Si la nature a fixé un tems pour accoucher.

LEs Médecins & les Juriſconſultes agitent cette même queſtion, & les uns & les autres l'examinent avec beaucoup de ſoin. Les Juriſconſultes veulent être aſſurés d'un temps fixe pour la naiſſance des enfans, afin de partager juſtement un patrimoine, & de n'en pas faire héritier un enfant qui ne ſeroit pas légitime. Et parce que ceux-ci ne jugent que ſur le ſentiment des Médecins, je veux bien rapporter ici en peu de mots ce que la plûpart en penſent. Mais avant que de dire quelque choſe d'aſſuré ſur cela, il me ſemble qu'il eſt à propos de répondre d'abord à quelques difficultés qui ſe préſentent.

Quelques Médecins ont fait des livres exprès, où ils prétendent prouver qu'il n'y a point de temps déterminé pour la naiſſance des hommes, & que la nature étant la maîtreſſe d'elle-même, avance ou retarde le temps des couches, quand il lui plaît. En effet, ceux qui ſont dans ce

ſentiment,

ſentiment, ne manquent ni de raiſons ni d'autorité pour faire valoir leur opinion ; car ils diſent que les tempéramens des hommes étant preſqu'infinis, les enfans qui ont le plus de chaleur, ſont plutôt formés dans les entrailles de leur mere & naiſſent auſſi plutôt, ainſi qu'il y en a qui viennent au monde à ſix mois, comme fit *Livia*, femme d'*Auguſte*, ſelon le ſentiment des Médecins de ce temps-là ; & d'autres, qui ayant moins de vigueur, ne peuvent naître qu'après pluſieurs mois, témoin *Ruffus*, que *Veſtilia* fit à onze mois, & l'enfant dont une femme de ſoixante ans accoucha, lequel demeura dans les flancs de ſa mere pendant quinze mois, ſi nous en voulons croire *Maſſe*.

Ils diſent encore qu'une femme qui a la matrice petite & étroite, & qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner à ſon enfant, ne ſçauroit s'empêcher d'accoucher à ſix ou ſept mois, au lieu qu'une autre qui ſera grande & bien nourrie, portera ſon enfant juſqu'à dix ou douze mois.

Ils ajoutent, que la femme participant de la nature des animaux, qui font beaucoup de petits d'une ſeule portée,

& de la nature de ceux qui n'en font qu'un, elle ne doit pas avoir un temps fixe pour accoucher. Que l'homme n'ayant point de temps déterminé pour careſſer ſa femme, la nature n'en a point auſſi de fixe pour le faire naître : qu'il n'en eſt pas de même des autres animaux qui ont leur temps réglé pour faire leurs petits, ſi bien que l'on ne verra pas en hyver une linotte pondre & couver ſes œufs. Qu'au reſte l'autorité d'*Hypocrate* décide cette queſtion, qui a été ſuivie des Juriſconſultes; ſçavoir, que les enfans peuvent naître depuis le ſeptiéme juſqu'à l'onziéme mois.

Mais ſi nous voulions examiner de près tous ces raiſonnemens, nous pourions dire, que bien que les femmes & les enfans ayent des complexions bien différentes entr'eux, il y a lieu néanmoins d'être perſuadé qu'une vieille *Eſpagnole*, & qu'une jeune Laponoiſe accouchent naturellement l'une & l'autre au bout de neuf mois accomplis. Que l'on ne doit pas établir un ſentiment ſur ce que les femmes nous diſent du nombre des mois de leur groſſeſſe. Que la grandeur de la matrice devroit plutôt avancer ſes productions que de les retarder.

der. Qu'une femme qui a peu de ſang devroit accoucher plus tard, ayant beſoin de plus de temps pour perfectionner ce qu'elle porte dans ſes entrailles ; & qu'enfin on ne doit pas regarder les défauts d'une partie, ni les erreurs de la nature, pour établir un principe univerſel.

Nous pourrions encore dire, que la nature des femmes n'eſt point entre la nature de ces différens animaux ; & qu'*Averroés* s'eſt fort mal expliqué là-deſſus : que quand les femmes font pluſieurs enfans dans les mêmes couches, nous pouvons dire que ces accouchemens ſont contre les ordres de la nature, qui a preſcrit aux femmes de n'en faire qu'un, ainſi que l'expérience nous le fait remarquer tous les jours. Après-tout, que les femmes ont un temps auſſi fixe pour accoucher, qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits, & qu'il ne faut pas confondre, par un ſophiſme évident, la ſaiſon & le temps auquel nous careſſons les femmes & auquel elles conçoivent, avec le temps que la nature garde comme inviolable pour la naiſſance des enfans.

Enfin nous pourrions oppoſer *Hippocrate*

crate à *Hippocrate* même, & nous pourrions alléguer cette belle vérité qu'il nous a laiſſé par écrit; ſçavoir, que la nature eſt toujours ſtable dans ſes actions, & qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une régle générale, que ce qui s'y paſſe le plus communément.

Fortifions encore ce ſentiment par d'autres preuves, & diſons que ſi la nature garde une loix fixe dans les corps des bêtes, lorſqu'elles ſont pleines, & que cette même nature ne manque pas preſque d'un jour à les irriter, pour mettre bas, quand leur fruit a reçu tout l'accompliſſement qu'il lui eſt néceſſaire, on ne peut douter que l'homme, qui eſt le plus parfait de tous les animaux, ne ſoit réglé par les mêmes loix. La nature ne manque jamais d'obſerver un temps limité, quand il eſt queſtion de guérir une tumeur ou de finir une fiévre. Ses loix ſont certaines & indubitables dans les criſes, & les Médecins ont paſſé pour des Magiciens, qui ont remarqué les mouvemens avec le plus d'exactitude. La groſſeſſe eſt une eſpéce de maladie; les accidens qui arrivent aux femmes groſſes en ſont comme les ſymptômes,

mes, & l'accouchement en eſt comme la criſe & la fin. On ne dénie point à la femme les mouvemens fixes de la nature, quand il faut ſe défendre de quelque maladie qui l'attaque, il n'y a que dans la groſſeſſe & dans l'accouchement qu'on lui refuſe ſes ordres invariables; & parce que l'on obſerve que les accouchemens arrivent en divers temps, par des cauſes étrangeres, qui les avancent ou qui les retardent; on eſt tellement prevenu là-deſſus, que l'on prend l'ombre pour le corps, & le hazard pour la nature, ſi bien que l'on ne peut revenir de ce que l'on s'eſt une fois imaginé, qu'il n'y a point de temps précis pour l'accouchement des femmes.

Au reſte, puiſque l'expérience nous montre que la plûpart des enfans naiſſent depuis les dix derniers jours du neuviéme mois, juſqu'aux dix premiers du dixiéme; c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de vingt jours, & qu'ils vivent preſque tous: que ceux qui naiſſent à ſept ou huit mois, ſont toujours imparfaits ou valétudinaires, & que de vingt, il n'en vit pas trois: n'avouera-t'on pas, que ces derniers naiſſent dans un temps que la nature n'a pas ordonné, & qu'ils ſorten

tent plutôt par quelque maladie des entrailles de leurs meres, que par les ordres ſecrets de cette admirable modératrice de l'Univers ?

C'eſt ſans doute ce qui obligea les Romains à déclarer illégitimes les enfans qui naiſſoient avant les neuf mois accomplis ; & c'eſt ce qui par Arrêt du Parlement de Paris, fit débouter un pere de la ſucceſſion de ſon enfant, bien qu'après être né, il eût reçu le baptême.

Ceux qui ont fait de ſérieuſes réflexions ſur les mouvemens de la nature dans les accouchemens des femmes, & qui ſe ſont long-temps appliqués à obſerver toutes les petites circonſtances de la groſſeſſe & des couches, découvrent aiſément la difficulté de cette queſtion. Ils ont remarqué, comme j'ai fait dans les Hôpitaux & par tout ailleurs, que la nature conſerve toujours un temps fixe & déterminé, pour les accouchemens qui ſe font ſelon ſes ordres, & que les enfans les plus accomplis & les plus tempérés naiſſent toujours dans les dix premiers jours du dixiéme mois, & le plus ſouvent à la même heure du jour qu'ils ont été faits ; les autres naiſſent, comme je l'ai déja dit, depuis le vingtiéme

me jour du neuviéme mois, juſqu'au dixiéme mois; c'eſt-à-dire, depuis les deux cens cinquante-cinquiéme jour de leur conception, juſqu'au deux cens ſoixante-quinziéme, bien qu'il y en ait d'autres qui naiſſent quelquefois plutôt ou plus tard, quand il y a quelque cauſe étrangére qui en avance ou retarde la naiſſance.

Je pourrois prouver cette vérité, par beaucoup d'hiſtoires que m'ont fourni mes amis ſur ce ſujet, ſi je n'en avois de domeſtiques; ſix enfans, que ma femme a faits, ont demeuré dans les flancs de leur mere, depuis les deux cens cinquante-ſixiéme jour, juſqu'au deux cens ſoixante-dixiéme; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont tous nez ſur la fin du neuviéme mois, ou au commencement du dixiéme, ſi nous comptons les accouchemens par les mois de lune, comme le prétendent la plûpart de nos Médecins.

Mais la preuve inconteſtable de cette queſtion ne peut être priſe d'ailleurs que de la naiſſance de *Jeſus-Chriſt*, qui a été le plus parfait de tous les hommes. *S. Auguſtin* nous apprend qu'il demeura dans le ſein de la bienheureuſe *Marie*, pendant deux cens ſoixante-treize jours, qui

qui eſt le même-temps que l'Egliſe a obſervé pour en célébrer la mémoire ; c'eſt-à-dire, qu'il nâquit dans le commencement du dixiéme mois.

* Il eſt vrai qu'il y a quelques enfans qui naiſſent vers le dixiéme jour du ſeptiéme mois, ou le dixiéme de l'onziéme mois ; mais les uns & les autres ne vivent pas long-temps, ou étant nés contre les ordres de la nature, ainſi que nous l'avons dit, ils ſont ſujets à mille incommodités.

Si les enfans naiſſent dans une eſpace de temps ſi vaſte, il n'en faut accuſer que la différente & la mauvaiſe façon de vivre des femmes ; le pays où elles demeurent ; la ſaiſon dans laquelle elles accouchent ; l'oiſiveté dont elles jouiſſent ; la variété de leur tempérament ; les plaiſirs déréglés qu'elles prennent avec

* Le terme ordinaire de l'accouchement naturel eſt la fin du neuviéme mois. Mais quand l'enfant eſt trop petit ou trop foible, il ne ſe fait pas ſi-tôt ; il y en a qui vont juſqu'au dixiéme & même juſqu'au onziéme mois. Verduc (*l'Uſage des parties*,) dit qu'une femme accoucha heureuſement au bout de ſeize mois ; elle avoit ſentit remuer ſon enfant pendant plus de dix mois. Cela eſt confirmé par pluſieurs Obſervateurs fidels & dignes de foi.

les

les hommes pendant leur groſſeſſe ; les paſſions & les maladies dont elles ſont attaquées. Tout cela avance ou retarde leurs couches, & force la nature à ſuſpendre ou à rompre le cours ordinaire de ſes opérations ; ce qui n'arrive preſque jamais aux autres animaux, qui vivent ſelon les loix de la nature.

On doit donc conclure de tout ce diſcours, que les bons accouchemens, qui ſe font ſelon les ordres de la nature, arrivent le plus ſouvent dans l'eſpace de dix jours & rarement de vingt ; mais cela n'empêche pas que les enfans ne vivent quelquefois, & qu'en France ils ne ſoient eſtimés légitimes, lorſqu'ils naiſſent depuis les dix premiers jours du ſeptiéme mois ; c'eſt-à-dire, depuis le cent quatre-vingt-ſeptiéme jour de leur conception, juſqu'aux dix premiers jours de l'onziéme mois, c'eſt-à-dire, juſqu'au trois cens cinquiéme jour ; tellement que devant ou après ce temps-là, j'oſerois dire qu'on doit les eſtimer ou bâtards ou ſuppoſés. Et ſi la fille de *Jean Pellors*, Marchand de Lyon, étoit née quelques jours après le trois cens quatriéme jour de conception, jamais le Parlement de Paris n'auroit donné un Arrêt en ſa faveur

veur, par lequel il la déclaroit capable d'être héritiére de ſon pere. En effet, par un autre Arrêt, cet illuſtre Compagnie déclara illégitime un autre enfant, qui étoit né le douziéme jour de l'onziéme mois après la mort de ſon pere.

ARTICLE V.

Du devoir des Mariés.

APrès les travaux de l'enfantement, la femme ne ſe ſouvient plus des douleurs qu'elle y a ſouffertes, & ſes vuidanges ne ſont pas plutôt écoulées, qu'elle recherche les careſſes de ſon mari. Je ne doute point qu'elle n'y ſoit victorieuſe comme auparavant, & qu'elle ne mérite d'être courronnée de myrrhe, comme l'étoient autrefois celles qui faiſoient des conquêtes en amour.

Le mari rend donc exactement à ſa femme ce qu'il lui doit, & la femme ce qu'elle doit à ſon mari. Si ce devoir manque du côté du mari, la femme devient de mauvaiſe humeur & lui fait adroitement connoître le chagrin qu'elle conçoit de n'être pas aimée, ſi bien que l'on doit

doit dire que les careſſes conjugales ſont les nœuds de l'amour dans le mariage & qu'elles en ſont véritablement l'eſſence.

Mais il y a des occaſions où un homme ne commet point de crime contre les loix de l'Ecriture ni de la ſociété, lorſqu'il refuſe ce plaiſir à ſa femme.

Si s'incommoder pour plaire à quelqu'un, eſt une faute contre ſa ſanté, ſelon le ſentiment des Médecins, cela doit avoir lieu, ſur-tout, ſi l'incommodité eſt tant ſoit peu conſidérable; peut-on fournir tous les jours aux voluptés d'une femme; lorſque la vûe diminue, que le ſommeil ſe perd, que l'eſtomac & la tête ſe ruinent, & que les jambes s'affoibliſſent? Un homme n'eſt guéres en état de faire ſon devoir à l'égard des affaires domeſtiques & étrangéres, après s'être épuiſé dans l'excès des voluptés conjugales. Les moindres incommodités qui viennent de l'excès de ces plaiſirs, le diſpenſent abſolument de ce qu'il doit en cela à ſa femme. En uſer autrement, c'eſt pécher contre ſoi-même, s'attirer de grandes maladies & une vieilleſſe prématurée.

Ceux-là ſont bien plutôt diſpenſés de ce devoir, qui ſont tombés une ſeule

fois

fois dans les maladies qui attaquent les parties néceſſaires à la vie ; & quand même ils n'y auroient que de légéres diſpoſitions, cela devroit les empêcher de careſſer leur femme. Les maladies du cerveau, de la poitrine & des extrémités du corps qui ſont périodiques, doivent encore les exempter de ce devoir, à moins qu'ils ne veuillent que le plaiſir ne ſoit la cauſe de leur miſére.

L'homme a bien plus d'occaſion que la femme de s'excuſer ſur le devoir du mariage. C'eſt lui qui dans les careſſes conjugales agit preſque tout ſeul, & qui ſemble par ſes mouvemens précipités ſe hâter de voir la fin de ſes plaiſirs, pour les renouveller une autre fois : comme ſi la nature étant chargée d'un homme, vouloit par l'excès des voluptés nous ôter la penſée de ce que nous y faiſons de principal, pour s'en réſerver toute la gloire à elle-même.

Il n'en eſt pas de même de la femme qui ne fait que ſouffrir les careſſes d'un homme dans une poſture aiſée ; il ne ſe trouve guéres d'obſtacles de ſon côté qui la puiſſe diſpenſer de ce qu'elle doit à ſon mari. La maladie n'eſt pas une cauſe aſſez légitime pour cela. Elle en

ſouffre

souffre même quelques-unes qui ne se guérissent que par l'amour; & les remédes des Médecins sont souvent trop foibles pour les dompter. *Priape*, fils du vin & de l'oisiveté, a bien plus de pouvoir & de force que nos drogues; son autorité est plus souveraine, & son remède est beaucoup plus efficace que l'*Armoise*, le *Karabé*, les *Testicules de Castor*, & tous les autres remèdes que l'antiquité a inventés pour ces sortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans dans les bêtes, que la nature fait dans leurs corps une fermentation & une agitation d'humeurs, & qu'elle envoye à leurs parties naturelles du sang, des esprits & de la matiére qui les y chatouillent. Cette matiére dans les bêtes est, par rapport aux femmes, ce que nous appellons les régles. Si bien qu'il ne faut pas s'étonner si les bêtes cherchent alors plutôt qu'en un autre temps, le mâle que la nature leur a montré être le souverain remède à leurs tourmens. C'est la raison pour laquelle la plûpart des femmes sont plus amoureuses lorsque leurs régles commencent à couler, car le sang & les esprits se portant précipitamment à leurs parties naturelles qui en sont échauffées, elles cher-

choient en ce temps-là de quoi ſe ſatisfaire, ſi la loi du Vieux Teſtament ne puniſſoit de mort les hommes qui les touchent en cet état. On doit pourtant en quelque façon pardonner à l'excès de l'amour du beau ſexe ; il a alors plus de feu & d'empreſſement pour aimer qu'en tout autre temps, pourvû toutefois qu'il ſe porte bien ; mais un homme n'eſt pas innocent quand il commet cette indécence.

J'avoue que l'un & l'autre ne ſont point ordinairement incommodés, quand ils ſe careſſent pendant les régles ; il n'y a que la femme qui perd un peu plus de ſang qu'elle ne feroit ; mais l'homme n'en reſſent aucun dommage. Tous les déſordres de ſes conjonctions impures, ne tombent que ſur l'enfant qui eſt engendré. Car ſouvent il meurt avant que de vieillir, ou paſſe toute ſa vie dans une langueur continuelle.

Il en eſt à peu près de même des vuidanges de l'accouchement. Ce que la mere & l'enfant ont refuſé, comme inutile pendant la groſſeſſe, cela même ſe purge peu-à-peu quinze ou vingt jours après les couches. Si un homme careſſe ſa femme avant ce temps-là, il la met en

danger de perdre la vie, ou de passer malheureusement sa grossesse, si elle devient grosse peu de temps après être accouchée ; car les ordures qui doivent couler par ces lieux, demeurant dans son corps, infectent la mere ou l'enfant à venir. C'étoit sans doute sur cela qu'étoit fondée la loi de l'Ancien Testament, qui ne permettoit à aucun homme de toucher une femme que trente jours après avoir fait un garçon, & soixante après avoir fait une fille.

Il y a beaucoup plus de difficulté à sçavoir, si une femme grosse peut manquer à ce qu'elle doit à son mari. Les sentimens sont partagés là-dessus. Quelques-uns veulent que l'on puisse baiser aussi vigoureusement une femme, lorsqu'elle est grosse, que lorsqu'elle ne l'est point. J'en prens à témoin *Julie*, fille de l'Empereur *Auguste*, qui étant grosse voulut persuader aux gens, que l'on ne faisoit point tort à son mari de faire passer d'autres hommes dans sa barque, lorsqu'elle étoit chargée de marchandises humaines, pour me servir de la pensée de cette femme. Les autres ont tant de scrupule dans cette occasion, qu'ils s'imaginent que l'on commettroit un grand crime, si l'on caress-

ſoit une femme groſſe, & que l'on contribueroit à la perte de ſon enfant.

Pour décider cette queſtion, on n'a qu'à obſerver ce qui ſe paſſe dans la nature parmi les bêtes, & on y verra que les cerfs, les taureaux, les béliers, & quelques autres animaux, ne touchent plus leurs femelles, quand elles ſont une fois pleines. Les accidens facheux que nous avons remarqué ci-deſſus pouvoir arriver à une femme groſſe qui reçoit les careſſes de ſon mari, ſont des cauſes légitimes pour empêcher un homme de careſſer ſa femme. De fauſſes-couches peuvent arriver, par un flux de ſang que les agitations amoureuſes excitent : une ſuperfétation peut ſurvenir : un faux-germe ou un fardeau peut ſuffoquer l'enfant, comme *Riolan* nous témoigne l'avoir vû. En un mot, ces accidens peuvent ôter la vie à la mere & à l'enfant. Au contraire, les accouchemens ſeront plus libres, ſi l'on ne touche point une femme pendant ſa groſſeſſe, & les enfans ſelon la penſée d'*Hippocrate*, ne naîtront pas avant le terme.

Ce furent ſans doute ces raiſons qui empêcherent le ſage Empereur de *Conſtantinople*, *Iſaac Comnène*, de toucher

ſa

sa femme après qu'elle eût conçu : & quoique ses Médecins le lui conseillassent pour la conservation de sa santé, il n'en voulut pourtant rien faire, préférant ainsi la santé de deux personnes à la sienne propre. C'étoit même une loi parmi quelques peuples payens, si nous en croyons *S. Clément*, de ne connoître jamais une femme grosse.

J'en dis autant des nourrices, qui ne peuvent rendre sans danger ce qu'elles doivent à leurs maris. Car qu'elle apparence qu'un lait soit bon, si la mere a des dégoûts & des vomissemens continuels, si elle est épuisée par les plaisirs de l'amour, qui échauffe & qui corrompt le lait, par la chaleur excessive de ces mêmes plaisirs, & si elle a les autres incommodités, qui arrivent ordinairement aux femmes grosses, & qui infectent le lait d'une mavaise odeur, quand elles sont caressées. Cependant si une nourrice devient grosse d'un même homme, si elle n'est guéres malade au commencement de sa grossesse, & que d'ailleurs elle soit vigoureuse & sanguine, je ne vois pas de raison qui puisse l'empêcher de rendre ce qu'elle doit à son mari, & même allaiter son enfant durant les deux ou

trois premiers mois de ſa groſſeſſe. Car l'enfant qu'elle porte dans ſes entrailles étant alors fort petit, n'a pas beſoin d'abord de beaucoup d'aliment. Il y a même des femmes qui ſe portent beaucoup mieux, ſi elles allaitent alors, que ſi elles conſervoient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conçu. Ces humeurs qu'elles ont en abondance, peuvent ſuffoquer le petit enfant qu'elles portent dans leur ſein, ſi elles ne ſont épanchées pour d'autres uſages. C'eſt pourquoi nous ſommes quelquefois obligés de faire ſaigner ces perſonnes-là, pour les décharger de l'abondance de leur ſang, & de les faire enſuite accoucher plus heureuſement.

ARTICLE VI.

Du temps où les hommes & les femmes ceſſent d'engendrer.

LE monde eſt plein de productions. Il s'en fait par tout, juſques dans les entrailles de la terre. C'eſt le ſeul moyen qui fait ſubſiſter toute la liaiſon de ce grand Univers. Les hommes qui en

font l'ornement, ne manquent point de leur côté, à faire de continuelles générations. Depuis l'âge de discrétion jusqu'à la vieillesse, ils s'employent incessamment à cet amoureux commerce, comme s'ils avoient en vûe d'éterniser la nature humaine, plutôt que de conserver leur vie & leur santé. Car il est certain que les plus lascifs & les plus voluptueux sont ceux qui vivent le moins. Les passereaux qui aiment si éperduement leurs femelles, ne vivent que trois ou quatre ans; la chaleur naturelle qui s'épuise par l'amour, leur manquant avant le temps, les fait aussi finir plutôt. C'est pour cela que les Peintres voulant marquer une Voluptueuse, ont fait tirer par des passereaux le char où *Sapho* étoit représentée comme en triomphe.

Nous avons ci-dessus observé le temps où les hommes & les femmes commençoient à engendrer; il faut présentement examiner celui où ils finissent.

Quoique les Médecins prolongent le temps de la premiére vieillesse jusqu'à soixante-cinq ans, & qu'ils croyent qu'un homme puisse engendrer ordinairement jusqu'à cet âge-là, cependant les Jurisconsultes se restreignent à l'âge de

ſoixante ans, après quoi ils prétendent qu'un homme ſoit impuiſſant ; c'eſt pourquoi ils en ont fait une loi expreſſe. En effet, c'eſt alors que l'amour nous abandonne, & bien que dans le fond du cœur nous le conſervions toujours juſqu'à la mort, il ne ſe fait pourtant que fort rarement connoître dans nos parties naturelles après cet âge-là. La vieilleſſe nous glace, & nous n'avons preſque plus de chaleur & d'eſprits que pour nous conſerver, bien loin d'en avoir pour en donner à un autre.

Il ne nous faut avoir que la penſée des plaiſirs paſſés du mariage, quand nous ſommes vieux, pour exciter le mouvement de notre cœur, & pour multiplier notre chaleur naturelle & nos eſprits. Il n'y a ni feu ni couſſins, ni peaux d'animaux qui nous échauffent, comme les penſées & les réflexions que nous faiſons ſur les amours de notre jeuneſſe. Le corps d'une fille de quinze ans eſt encore plus efficace ; quand nous l'appliquons au nôtre, il nous communique ſa chaleur, qui eſt de la même eſpéce que celle que nous avons ; & l'expérience de David nous fait bien voir qu'il n'y a point au monde de meilleur reméde que celui-

là,

là. Mais les pauvres filles ne durent pas long-temps. Elles donnent aux vieillards ce qu'elles ont de doux & d'agréable, & prennent pour elles ce qu'ils ont d'âpre & de facheux. Ces approches innocentes dans un âge si avancé ne doivent pas pourtant obliger un vieillard à caresser amoureusement une fille ; & je ne sçai si le bon Roi David ne passa point les bornes de la bienséance, quand il tenoit entre ses bras la belle *Abisag*, puisque l'historien nous apprend qu'il mourut bientôt après.

La nature a ses mouvemens réglés & ses productions déterminées, ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus ; & s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui ayent fait des enfans à l'âge de soixante-dix, de quatre-vingt, ou même de cent ans, ils ne nous doivent pas servir de régle pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'est un prodige de ce que l'on nous rapporte, que M. le Duc de *Saint Simon*, qui vit encore, a fait un enfant à l'âge de soixante-douze ans, que le Roi & la Reine ont tenu sur les fonts de baptême ; on m'écrit de Paris, dans le temps que je retouche ce livre, que ce prétendu

garçon ayant douze ou treize ans, avoit eu des effuſions qui font diſtinguer les hommes des femmes, & que la Matrône après l'accouchement de la mere s'étoit lourdement trompée en ne diſtinguant pas bien le ſexe. C'eſt un autre prodige, ce que nous dit *Valére Maxime*, que *Maſſaniſſa*, Roi de Numidie, engendra *Methynnate*, après quatre-vingt-ſix ans. Ç'en eſt un autre, ce que nous apprend *Ænéas Silvius*, *d'Uladiſlas*, Roi de *Pologne*, qui fit deux garçons à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ç'en eſt encore un autre beaucoup plus grand, ce que nous raconte *Félix Platérus*, de ſon grand-pere, qui engendra à l'âge de cent ans. Et enfin ce que nous dit *Maſſa*, eſt encore quelque choſe de plus incroyable là-deſſus, qu'un homme de ſoixante-dix ans fit un enfant à ſa femme de ſoixante ans, qui vint au monde ſans avoir toutes les parties accomplies, & nâquit le quinziéme mois de ſa conception.

Il n'en eſt pas de même à l'égard des femmes. Elles ont un temps plus limité & plus court que les hommes. Si une fois les régles les abandonnent lorſqu'elles ſont un peu âgées, elles ceſſent en même temps d'engendrer. C'eſt pour cela

que

que la loi a déterminé auſſi judicieuſement un temps à l'égard des femmes qu'à l'égard des hommes. Elle eſtime les accouchemens prodigieux qui ſe font après l'âge de cinquante ans, & n'admet point les enfans pour légitimes qui naiſſent après ce temps-là; parce que, ſelon le ſentiment des Médecins, les régles ceſſant aux femmes environ à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans, il eſt impoſſible qu'il ſe puiſſe naturellement engendrer un enfant, ſi la femme manque de choſes néceſſaires à le former & à le nourrir.

Cependant, ſi après cet âge-là il ſe trouve encore quelques femmes vigoureuſes qui puiſſent avoir leurs régles, je ne doute point que l'on ne fît une grande injuſtice à un enfant qui en naîtroit, ſi on le privoit du bien de ſes parens. Ce fut ſans doute la ſeule raiſon qui obligea l'Empereur *Henri* de faire accoucher ſa femme, âgée de cinquante ans, à la vûe de tout le monde, pour ôter le ſoupçon que l'on auroit pû avoir de ſon accouchement.

Ainſi, bien que la loi ſoit établie pour les termes des productions des hommes qui arrivent le plus ſouvent, il

peut cependant naître des occaſions où elle ne doit pas avoir lieu, pourvû que les hommes ayent de la vigueur & que les régles ne manquent point aux femmes. Car on ne ſçauroit faire une loi juſte, qu'elle ne pût cauſer quelquefois du dommage à quelques particuliers ; & parce qu'elle eſt générale, il ſe trouve des occaſions où elle ne favoriſe pas tout le monde.

CHAPITRE IV.

Quel tempérament eſt le plus propre à un homme pour être fort laſcif, & à une femme pour être fort amoureuſe.

POur expliquer le mélange & la compoſition des mixtes qui ſe rencontrent dans l'Univers & qui ont tous un tempérament différent, les Philoſophes ſe ſont ſervis de deux moyens. Les uns ont conſidéré la matiére qui les forme ; ils en ont obſervé la figure, la grandeur & la liaiſon, & ſe ſont imaginés, comme ont fait *Démocrite* & *Deſcartes*, qu'ils en expliqueroient ſuffiſamment la nature par les atômes qui les compoſent.

ſent. Les autres, comme *Hippocrate* & *Ariſtote*, ſe ſont perſuadés que la matiére des mixtes ne pouvoit être ſans qualité, & que le toucher étant le juge des premiéres & des ſecondes qualités, ils pourroient auſſi par-là en faire mieux connoître la nature. *Ariſtote* appelle les ſecondes qualités des effets corporels ou des conditions matérielles, que je pourrois nommer des qualités de la matiére. Il en a fait de deux ſortes; les unes actives, comme la puiſſance d'endurcir, de ramôlir, d'épaiſſir, &c. & les autres paſſives, qui ſont des effets de cette même faculté; comme eſt la dureté, l'épaiſſeur, la ténuité, &c.

De ce corps ainſi compoſé de matiéres & de qualités, pour parler avec ces derniers Philoſophes, il naît une autre qualité, que l'on peut nommer, avec *Galien*, propriété de la ſubſtance, avec *Villeſine*, qualité du mélange de la matiére, ou enfin avec d'autres qualités occultes, qui eſt, à proprement parler, l'eſſence & le tempérament du mixte. Si bien que l'on peut dire, que le tempérament n'eſt autre choſe qu'une qualité, qui réſulte du mélange de la matiére & des qualités des élémens. Car comme pluſieurs voix

différentes

différentes font une mélodie, quand elles ſont bien mêlées, tout de même ces matiéres & ces qualités bien contraires ſe lient ſi étroitement les unes aux autres pour faire un tempérament, que l'on ne ſçauroit les diſcerner, tant il eſt vrai de dire que le tempérament eſt une union & un ordre des choſes qui ſont inceſſamment oppoſées entr'elles.

Il y a beaucoup de choſes à obſerver dans la compoſition des corps; mais il y en a peu que nous puiſſions clairement connoître. J'avoue que nous ſçavons qui en eſt l'auteur, que nous voyons tous les jours ſes ouvrages & que la matiére nous eſt ſenſible, mais qu'il eſt difficile de concevoir; comment par un peu de ſemence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme, il ſe peut faire une ſi grande variété de tempéramens!

Ceux qui veulent s'élever dans ces ſortes de connoiſſances par-deſſus le reſte des hommes, ſont obligés d'avouer, après avoir bien cherché, qu'ils en ſçavent moins que les enfans, & que le tempérament des hommes qu'ils examinent, eſt ſi difficile à comprendre, qu'ils ſont contraints de dire qu'on ne le peut connoître qu'en gros. Les

Les Médecins admettent quatre ſortes de tempéramens où une ſeule qualité prend le deſſus, & ils en content auſſi quatre autres, qu'ils appellent compoſés, où deux qualités ſont manifeſtes. Les premiers tempéramens ſont rares, & il ne ſe trouve preſque jamais de qualité qui ne ſoit accompagnée d'une autre qui ne lui eſt pas ennemie. Quelques-uns ajoutent un neuviéme tempérament, qu'ils appellent égal ou tempéré, où il n'y a point de qualité qui ſe ſurpaſſe l'une l'autre : mais parce que l'on ne le rencontre point dans les hommes, & que les matiéres & les qualités des élémens ne ſont pas mêlées enſemble ſi juſtement qu'il n'y en paroiſſe quelqu'une qui domine, nous ne parlons point de celui-ci, qui n'a été inventé dans les Ecoles que pour ſervir de régle aux autres.

Pour expliquer mieux les tempéramens des hommes, les Médecins ont attribué les matiéres & les qualités des élémens à chaque humeur du corps. Ils ont dit que la bile étoit chaude & ſéche comme le feu ; que la mélancolie étoit froide & ſéche comme la terre ; que la pituite étoit froide & humide comme l'eau ; & qu'enfin le ſang étoit chaud & humide comme l'air.

ARTICLE

ARTICLE I.

Quel tempérament doit avoir un homme pour être fort laſcif.

APrès avoir expliqué en général les tempéramens des hommes, il faut préſentement deſcendre dans le particulier & examiner quel tempérament doivent avoir les deux ſexes pour être fort laſcifs. A voir ce jeune homme de vingt-cinq ans, on le prendroit pour un Satyre, qui cherche inceſſamment par tout de quoi aſſouvir ſa paſſion. Toutes les femmes lui ſont agréables dans l'obſcurité, il n'en refuſe aucune, quelque laide qu'elle ſoit, & il eſt toujours en état de la ſatisfaire. Sa raiſon n'eſt pas capable de retenir ſes emportemens amoureux, & ſon tempérament eſt trop bouillant pour ſouffrir qu'elle en ſoit la maîtreſſe. Juſques-là même, que ſi le Magiſtrat veut lui accorder la permiſſion d'épouſer la ſtatue de la fortune, qu'il aime avec excès, il le fera publiquement, comme fit un autre impudique, qui careſſa la ſtatue de *Venus Gnidienne*, faite par *Praxitelle*

Il

Il est vrai que tout favorise son tempérament & ses voluptés déréglées. Rien ne lui manque dans la vie : s'il y a au monde des alimens succulens & des breuvages délicieux, ils sont pour lui. Parce qu'il est incessamment dans la bonne chére, son ventre est toujours plein, & ses parties toujours amoureuses, selon la remarque de *S. Jérôme*, car les bons alimens & l'excellent vin contribuent beaucoup à sa lasciveté. C'est sans doute de-là qu'est venu ce beau proverbe Latin, qui n'a point de grace si on le traduit en notre langue : *sine Cerere & Baccho friget Venus*. En effet, tout est glacé dans l'amour, sans ce qui est marqué par le pépin de raisin & par le grain de froment, qui sont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme & de la femme.

L'oisiveté est une des sources de l'amour deshonnête, & la Fable n'a marié *Mars* avec *Vénus*, & n'a fait *Priape* fils de *Bacchus* & de *Vénus* ; c'est-à-dire, qu'elle n'a joint l'oisiveté avec *Mars* & *Bacchus*, que pour cette raison. Aussi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de désordres amoureux que dans tout un Royaume, parce que les soldats ne

sont

ſont pas toujours occupés à la guerre.

La région & le climat ne contribuent pas peu à la laſciveté des hommes ; nous voyons plus de chaſtes à *Stockolm*, qu'à *Séville* ou à *Naples*, villes où ſouvent il naît des Monſtres, qui ſont les effets d'un amour abominable. L'hiſtoire que nous fait *S. Auguſtin*, eſt une preuve de ce que j'avance. Le Gouverneur d'Antioche, dit-il, preſſoit un jour un Marchand de lui donner un livre d'or ; cet homme au déſeſpoir de ne ſe pas trouver en état de le ſatisfaire, le communiqua à ſa femme, qui pour mettre ſon mari hors de peine, lui demanda la permiſſion de ſe proſtituer à un riche Marchand qui la ſollicitoit il y avoit quelques jours. Elle eſpéroit par ce moyen aſſouvir l'avidité du Gouverneur & tirer ſon mari de l'embarras où il ſe trouvoit, en recevant de cet homme une pareille ſomme d'or. Le mari y conſent ; la femme ſe proſtitue, & le Marchand au lieu de lui donner une livre d'or, comme ils étoient convenus, lui fit donner un livre de terre. La femme fort ſurpriſe de cette infidélité, porta ſes plaintes au Gouverneur, qui fit payer au Marchand ce qu'il avoit promis à la femme.

Un

Un homme donc qui ſera ému par toutes les cauſes de laſciveté, dont je viens de parler, & qui d'ailleurs eſt d'un tempérament chaud & ſec, laiſſera le plus ſouvent agir ſa paſſion indiſcrette ſans vouloir la modérer. Car il a le cœur ſi échauffé, qu'il pouſſe ſans ceſſe un ſang extrémement chaud, ſubtil & plein d'eſprits dans toutes les parties du corps qu'il enflâme; & ſon pouls agité en eſt un ſigne & un effet tout enſemble. Il paroît plus ferme & plus fréquent quand on le touche. C'eſt par-là qu'*Hippocrate* connut l'amour déréglé de *Perdiccas* pour *Philé*, maîtreſſe de ſon pere.

Son foye, qui eſt la partie où l'amour a établi ſon ſiége, ſelon la penſée de *Galien*, eſt plein de feu & de ſouffre, & le corps à qui il communique inceſſamment ſes humeurs, eſt tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur exceſſive épaiſſit ſon ſang, & le rend épais & mélancolique; ſi bien que par cette qualité il conſerve plus long-temps la chaleur qui lui a été communiquée; & comme le liévre eſt le plus mélancolique de tous les animaux, il en eſt auſſi le plus laſcif.

Le cerveau de cet homme n'a pas aſſés

de

de froideur pour tempérer l'ardeur de ſon cœur & de ſon foye: il eſt preſque tout déſſéché par le feu de l'amour, & il n'a pas plus de cerveau que cet impudique *Triacleur*, dont on fit depuis peu la diſſection.

Ses reins, où l'Ecriture met le ſiége de la concupiſcence, ſont ſi chauds, qu'ils enflâment les parties voiſines, la chaleur dilate les vaiſſeaux ſpermatiques & y fait auſſi couler la ſemence plus abondamment. Si bien qu'un homme amoureux de la ſorte, n'auroit point de honte de ſe faire ſervir à table par des filles nues, ainſi que faiſoit l'Empereur *Tibére*, ni de ſe faire traîner en public par d'autres filles nues, comme faiſoit l'infame *Héliogabale*.

Si nous conſidérons maintenant cet homme par le dehors, on diroit qu'il vole quand il marche; ſon embonpoint ne l'embarraſſe guéres; il ſuffit qu'il ſoit charnu & nerveux, pour être agile & laſcif tout enſemble. Sa taille eſt médiocre, ſa poitrine large, ſa voix forte & groſſe; la couleur de ſon viſage eſt brune & bazanée, mêlée d'un peu de rouge; & ſi on le découvre, ſa peau ne paroîtra pas tout-à-fait blanche; ſes yeux ſont brillans

lans & bien ouverts ; son nez est grand & aquilin, ses bras sont garnis de veines, qui renferment un sang subtil & pétillant. Si on le touche, on s'imagine mettre la main sur du feu. Sa peau est si rude & si séche, que le poil qui la couvre presque par tout, ne fait que l'adoucir un peu ; ses cheveux sont durs, noirs & frisés : il n'a garde de se les faire couper, sur ce qu'il a oui dire des *Auvergnacs*, que pour avoir plus de bétail, ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis, ni les crins de leurs cheveaux ; parce qu'ils ont remarqué, par expérience, qu'il se fait parla une dissipation d'esprits qui s'oppose à la lasciveté & à la génération. Sa barbe, qui est un signe de l'admirable puissance de faire des enfans, marque la force & la vigueur de sa complexion ; elle est épaisse, noire & dure. Ses parties naturelles sont comme ensevelies dans le poil ; & si la nature s'est hâtée à y en faire naître dès l'âge de treize ou de quatorze ans, ce n'a été que pour donner des marques d'une lasciveté désordonnée, qui se manifeste dans le temps.

Il est certain, selon que les naturalistes le remarquent, que les oiseaux qui ont le

plus

plus de plumes, aiment le plus éperduement leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excrémens vaporeux. Ainſi les hommes qui ont le plus de poil, ſont les plus amoureux, leur humidité étant vaincue par l'excès d'une chaleur qui n'eſt pourtant pas capable de les rendre malades.

C'eſt cette même chaleur qui deſſéche le cerveau & le crâne des hommes laſcifs, & qui les fait promptement devenir chauves : car comme ils manquent à la tête de vapeurs terreſtres dont les cheveux ſont produits, & que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau dure & ſéche, comme l'ont ceux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec, on ne doit pas s'étonner s'ils deviennent chauves, & ſi cet état s'augmente tous les jours par l'uſage des femmes. C'eſt ce qui attira ſur *Jules Céſar* cette raillerie piquante, que l'on publia à Rome lorſqu'on l'y menoit en triomphe : *Romani, ſervate uxores, mœchum calvum adducimus.* Ajoutez à cela que cet Empereur fut ſi amoureux & ſi laſcif, qu'il changea quatre fois de femmes légitimes ; qu'il dépucela *Cléopâtre*, dont il eut *Céſarion* ; qu'il aima éperdûement *Eunoé*, Reine

Reine de Mauritanie ; qu'il careſſa *Poſthumina*, femme de *Servius Sulpitius* ; *Lollia*, femme de *Gabinius* ; *Tertulla*, femme de *Craſſus* ; *Murcia*, femme de *Pompée* ; & *Servilia*, ſœur de *Caton* & mere de *Marcus Brutus*. De plus, ſi cet homme laſcif a perdu une jambe, il s'acquittera beaucoup mieux qu'un autre de ſon devoir auprès de ſa femme ; parce que les parties mutilées ne recevant point d'aliment, le ſang s'arrête dans les parties de la génération & les rend plus fortes & plus laſcives que dans les autres hommes.

Cet homme dont nous venons de faire le portrait, eſt d'un tempérament ſi chaud & ſi amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des perſonnes les plus ſaintes, ſa nature lui donnera toujours une pente à l'amour des femmes ; on auroit plutôt éteint un grand feu avec une goutte d'eau ; & l'on obligeroit plutôt un fleuve rapide à remonter vers ſa ſource, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette paſſion déréglée qui lui échauffe inceſſamment l'imagination, eſt la cauſe de tous les déſordres de ſa vie ; c'eſt un appétit qui s'arme avec violence contre ſa raiſon, & qui détruit à

toute

toute heure ce beau préſent que Dieu lui a fait. En un mot, c'eſt une maladie habituelle, qui ne s'empare ordinairement que des ames folles, qui ſe laiſſent éblouir par la beauté de quelque femme. Les Rois & le vin ſont bien puiſſans; mais, à dire le vrai, la femme l'eſt encore plus, & il faudroit que Dieu fit un miracle ſi on vouloit que cet homme-là corrigeât ſon humeur amoureuſe. Quand on s'abandonne trop mollement aux plaiſirs du mariage, ſelon la penſée de *S. Auguſtin* dans ſes Confeſſions, ces plaiſirs deviennent coutume, & cette coutume néceſſité.

Son ame, qui eſt auſſi épriſe d'amour que ſon corps eſt échauffé, rend ſa paſſion ſans exemple. Il ne voit pas plutôt une femme un peu découverte, que ſes parties naturelles en ſont émues; & il ne l'a pas plutôt obſervée avec réflexion, que cet objet fait autant d'impreſſion ſur lui, que le fouet en faiſoit ſur cet autre, dont on nous raconte, qu'il ne careſſoit jamais plus ardemment une femme, que lorſqu'on le fouettoit le plus cruellement. *

* On trouve une infinité d'exemples de certains hommes, (*Hiſt. des Flagellans, chap.* 10.

Mais

Mais quand ce feu sera un peu appaisé

---

p. 295.) qui étoient d'un tempérament si lascif, qu'ils n'ont jamais gouté tant de plaisir à satisfaire leur passion brutale, & à s'enyvrer de ces criminelles délices, qu'après avoir été rudement fustigés à coup de fouet ou avec des écourgées & des verges de bouleau. Je m'en vais transcrire avec fidélité quelques-uns de ces exemples, & je laisserai aux Lecteurs équitables le soin de juger qu'elle est la considération qu'ils méritent.

Cœlius Rhodigenus, tom. 2. antiquit. lectionum, lib. 11. cap. 15. Lugd. in-8°. 1960. rapporte là-dessus l'histoire suivante. Il ne s'est pas écoulé bon nombre d'années, dit il, depuis le temps qu'il y avoit un homme d'une lasciveté qui n'approchoit pas seulement de celle du coq, mais qui alloit jusqu'à un tel excès, qu'on auroit de la peine à le croire, si la chose n'étoit avérée par des personnes dignes de foi. Plus il recevoit de coups de verges, plus il se portoit à l'action, & ce qu'il y avoit d'étrange, c'est qu'on ne pouvoit décider lequel il souhaitoit le plus ardemment, ou le fouet ou le coït; mais il paroissoit toujours que son plaisir redoubloit par les coups. Il prioit donc avec de grandes instances qu'on se servit de verges qui avoient trempées tout un jour dans le vinaigre; & si le fouetteur le traitoit un peu trop modéremment, il entroit en furie & l'accabloit d'injures, & il ne croyoit jamais en avoir assez, que le sang ne vint à couler. C'est si je ne me trompe, le seul homme qui ait souffert en même-temps de la peine & senti

du plaiſir, puiſqu'au milieu de la douleur il ſentoit des chatouillemens agréables, & que par ce moyen il aſſouviſſoit ou excitoit la démangeaiſon de la chair. Mais ce qu'il y a d'auſſi ſurprenant, c'eſt qu'il n'ignoroit pas qu'il y avoit du crime dans cette nouvelle ſorte d'exercice, qu'il ſe deteſtoit lui-même pour cela, & qu'il s'en faiſoit la guerre. Cependant il en avoit ſi bien pris l'habitude, qu'il ne pouvoit s'empêcher de la ſuivre, quoiqu'il la déſaprouvât. Enracinée dans ſon cœur dès ſon enfance, lorſqu'excité par les coups de fouet, il s'étoit abandonné au plaiſir de la chair avec ſes compagnons, il lui fut impoſſible de s'en défaire dans la ſuite.

Othon Brunsfeld dans ſon Onomaſticon de Médecine, au mot *coitus*, dit qu'il y avoit de ſon temps à Munick, Ville Capitale de Baviere, & le ſéjour des Electeurs, un homme qui ne pouvoit pas s'acquitter envers ſa femme du devoir de mari, qu'il ne fût auparavant rudement batu à coups de fouet.

Meugbus de Fayence Pratiq. part. 11. *chap. des Paſſions des parties génitales*, aſſure qu'on peut ſe provoquer à l'amoureux déduit, lorſqu'on ſe trouve froid à cet égard; & rémédier à la petiteſſe de la verge, ſi on craint qu'elle ſoit ſtérile, en ſe piquant les aînes avec des orties vertes.

Jean Henri Meibonius dans ſon Epitre à Caſſus, Evêque de Lubeck & Chancelier du Duc de Holſtein lui parle en ces termes, (*de uſu flagrorum in venereâ pag.* 44. *Edit. Francof.*

à cette heure cet homme, lui donnera en ce temps-là de l'esprit & de l'agrément; mais il n'étouffera pas entiérement la flâme qu'il a nourrie dans son sein; au contraire, elle sera plus violente qu'autre-

---

1670.) J'ajouterai ici un exemple d'une chose arrivée à Lubeck, pendant que j'y étois. Un Citoyen de la Ville, Vendeur de beure & de fromage, qui demeuroit dans la rue du Moulin, accusé devant le Magistrat d'avoir commis adultére & quelqu'autres crimes, fut banni hors du Pays; mais la femme adultére avoua en présence des Sénateurs établis pour juges des causes criminelles, que jamais il ne s'étoit mieux comporté dans l'action, qu'après qu'elle l'avoit fouetté sur le dos à coups de verges. Elle disoit de plus qu'après avoir fait son devoir, il étoit incapable de recommencer, à moins que d'être foutté de nouveau. L'adultére lui-même le nioit d'abord; mais quand on l'eût interrogé sérieusement & qu'on lui fit des menaces, il n'en disconvint pas. Et pag. 46. il y a peu d'années que dans la principale Ville des Provinces unies du Pays-Bas, un homme élevé à une dignité considérable & fort adonné au plaisir de la chair fut surpris avec une femelette qu'il entretenoit, & on découvrit qu'il ne pouvoit presque jamais rien faire avec elle, qu'il n'y fut excité à coups de fouet.

Le fouet est pour le cheval, le mords pour l'âne, & la verge pour le dos de l'insensé. Salomon, Prov. chap. 26. vers. 3.

fois. Ce ſera alors un feu allumé dans du fer qui conſervera plus long-temps ſa chaleur ; & cette bile qui étoit autrefois la ſource de tous ſes emportemens amoureux, ſe changera peu à peu en une humeur épaiſſe & mélancolique, qui ſeroit encore la cauſe de ſes voluptés déréglées, ſi ſes parties étoient alors en état de lui obéir.

Il eſt donc vrai, par tous les ſignes que nous venons de rapporter, que les hommes qui ſont d'un tempérament chaud & ſec, bilieux ou mélancolique, ſont les plus laſcifs. Ils ne manquent ni d'appétit naturel, ni de mouvemens de concupiſcence : ils ont en abondance de la matiére & des eſprits vaporeux, qui diſpoſent inceſſamment leurs parties naturelles à ſe joindre amoureuſement à une femme. Et ſi ceux qui ſont d'un tempérament chaud & humide, que nous appellons ſanguins, aiment plus éperdûement que ces autres, cependant leur ſemence n'eſt pas accompagnée d'une qualité ſi âpre, qui les chatouille à toute heure & qui les rend ainſi plus amoureux. *Périclès* étoit du nombre de ces derniéres perſonnes, puiſqu'il épouſa une Courtiſanne, aprés s'être enquis de

de sa vie passée. Il y a des Suisses & des Allemans qui en font de même aujourd'hui, & la plûpart s'en trouvent bien.

ARTICLE II.

Quel tempérament doit avoir une femme pour être fort amoureuse.

L'Amour embrâse tellement le cœur d'une jeune fille qui aime l'oisiveté, * les louanges, les habits somptueux,

* Laïde illustre Courtisanne étant interrogée par une femme, comment elle pouvoit conserver une fille chaste, répondit qu'elle ne la laissoit point oisive. C'est pourquoi *Ovide 1. de remed. amor. dit*

Desidiam puer ille sequi solet, odit agentes:
Da vacuæ menti, quo teneatur, opus.

La fable rapporte que Venus reprit Cupidon son fils, de n'avoir point gagné Pallas par ses caresses; il s'excusa sur ce qu'il ne l'avoit point pû trouver oisive, & que les occupations où elle étoit continuellement, avoient émoussé ses traits.

Otia si tollas, periere cupidinis arcus.
Despectæque jacent & sine luce faces.

les festins & les discours d'amourettes ; qu'enfin elle succombe à ses apas, & qu'elle ne peut se défendre de ses atteintes. Elle y a même d'ailleurs une pente & une inclination naturelle ; car si on la considére par le déhors, sa taille est médiocre, son marcher chancelant & badin, & son embonpoint modéré. Elle est brune, & ses yeux étincelans sont des

---

La table est souvent l'écueil de la vertu des filles.

Les plaisirs ingénus y fixent leur empire,
Là Bachus s'y couronne & l'amour y soupire,
Les propos ingénus y trouvent les momens ;
Et les cœurs se livrant aux doux épanchemens,
Qu'excitent les erreurs d'une riante yvresse ;
Y peut, par mille endroits, découvrir sa tendresse.
Auprès de votre Iris, tâchés d'être placé,
Sans pourtant affecter un air trop empressé.
Du Champagne léger, la vapeur souveraine
Chassera de son front la rigueur & la gêne ;
Tout est alors permis, les pieds, les yeux, les mains
Y doivent d'un Amant seconder les desseins.

marques

marques d'une flâme cachée. Sa bouche eſt belle & bien faite, mais un peu grande & ſéche; ſon nez un peu camus & retrouſſé, ſa gorge eſt groſſe & dure, ſa voix forte & ſes flancs bien ouverts. Ses cheveux ſont noirs, longs & un peu rudes; & dès l'âge d'onze ou de douze ans, elle s'apperçut que le poil ſortoit à ſes parties naturelles, & qu'il y excitoit déja des émotions amoureuſes. Ce fut alors que la chaleur de ſon tempérament bilieux avança ſes régles & lui fit faire des démarches deshonnêtes pour ſon ſexe; ſi bien qu'il ne faut pas s'étonner ſi elle continue encore préſentement ſon commerce indiſcret.

Plus le ſang & les eſprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irrite, plus il s'y fait de violentes réflexions. D'abord cette jeune fille n'étoit qu'émue dans ſes embraſſemens amoureux, à cette heure que les conduits ſont fort ouverts, & qu'ils portent abondamment du ſang & des eſprits à ſes parties naturelles, dès la moindre petite émotion amoureuſe, ſa paſſion eſt ſi violente qu'elle ne ſçauroit la modérer. Les avis de ſes parens ſont vains, les régles de la pudeur & de l'honnêteté ſont inutiles,

& les réflexions qu'elle y peut faire, ne ſont plus de ſaiſon. Il n'y a point de lieu pour la vertu ni pour la tempérance, quand la paſſion domine * & que notre tempérament nous force à aimer : témoin *Bonne* de Savoie, femme de *Galeas Sforce*, que l'on ne pût jamais faire revenir de ſon impudicité.

---

* De notre amour pourtant le malheur eſt extrême ;
Car enfin, aimable Berger,
De quoi me ſert-il que je t'aime,
Si je ne te puis ſoulager.

Que vôtre bonheur eſt extrême
Cruels Lions, Sauvages Ours,
Vous qui n'avez dans vos amours
D'autres régles que l'amour même ;
Que j'envie un ſemblable ſort,
Et que nous ſommes malheureuſes ;
Nous de qui les loix rigoureuſes
Puniſſent l'amour par la mort.

Si l'inſtinct & la loi par des effets contraires
Ont également attaché
L'inſtant de douceur au péché,
L'autre des peines ſi ſévéres ;

L'on

L'on épuiseroit plutôt la mer, & l'on prendroit plutôt les astres avec les mains, que de rompre les mauvaises inclinations de cette jeune fille. Sa nature, sa beauté, sa santé & sa jeunesse sont de grands obstacles à sa pudicité, & tout cela lui a servi de bon maître pour lui apprendre à aimer tendrement. Il lui semble qu'elle a de la confusion & qu'elle fait quelque chose contre la bienséance, quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace. Et si par hazard elle paroît quelquefois le refuser, par quelque pudeur du sexe qui lui reste encore, c'est alors qu'elle en a le plus d'envie & qu'elle s'abandonneroit avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-même un appétit secret pour se lier amoureusement à un homme, & il sem-

---

Sans doute ou la nature est imparfaite en soi,
Qui nous donne un penchant que condamne la loi,
Ou la loi doit passer pour une loi trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la nature.

ble que la côte dont ſa premiére mere lui a laiſé une petite partie, veuille inceſſamment, par un inſtinct naturel, ſe joindre à la perſonne dont elle a été ſéparée, & qu'elle veuille imiter *Eve*, après ſa création, qui ne mangea & ne but qu'après avoir été careſſée de ſon mari. Il n'y a point d'excès d'amour où cette jeune fille ne ſe porte; & ſon imagination eſt ſi échauffée par les objets, que ſi elle manque quelquefois d'occaſion pour ſe ſatisfaire, elle tombe au même inſtant dans une fureur d'amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'eſt alors que ſes diſcours ſont impudiques & ſes actions laſcives, & qu'elle cherche avec les yeux, quand la maladie lui en permet l'uſage, quelque perſonne capable de la guérir. *

---

* J'ai connu une fille dans mon voiſinage *dit Blancard. Prac. Méd. p.* 175. qui aimoit éperdûment un Miniſtre. Comme elle ne pouvoit venir à bout de ſon deſſein, elle tomba dans une fureur utérine, ayant le viſage pâle, & les yeux étincellans. Une autre, amoureuſe d'un homme marié, tomba dans la même paſſion. La pâleur étoit répandue ſur ſon viſage, ayant un air ſombre & triſte; les yeux étincellans, & le maintien d'une folle & d'une mania-

Cette

Cette fureur amoureuſe vient ſou-

que. J'en ai connu une autre, ajoute-t'il, qu'on fut obligé de lier ; elle mourut lorſqu'on y penſoit le moins. A l'ouverture de ſon cadavre on trouva l'ovaire droit de la groſſeur du poingt & plein de liqueur.

On lit dans *Bonet. Sepulch. Anat. ſect.* 8. *p.* 216. l'hiſtoire d'une jeune fille de condition, qui avoit contracté un amour ſecret avec un homme dont la baſſeſſe étoit un obſtacle à ſes deſirs. Elle vint dans un état pitoyable ; elle crioit, ſe découvroit, chantoit des chanſons laſcives, regardoit avec des yeux de furie, diſoit toute ſorte d'obſénités, quand il ſe préſentoit un homme ..... Elle mourut, on en fit l'ouverture, outre un Clitoris d'une grandeur extraordinaire, on lui trouva des teſticules remplis d'œufs gros comme des pois.

Une des filles de la Salpétriére, qui étoit déja tombée pluſieurs fois dans une fureur utérine, (*Blegny. Journal de Méd. Ant.* 1. *Janv. p.* 21.) fut enfin ſurpriſe d'un ſi violent accès de cette fureur, qu'on fut obligé de la lier, pour couper chemin à un déluge d'actions emportées, laſcives & deshonnêtes ; de facon que dans les efforts qu'elle fit de ſe débarraſſer de ſes liens, elle fut étouffée par une ſuffocation imprévue. M. le Duc en fit l'ouverture quelques heures après. Il reconnut qu'elle n'avoit point eu d'enfans, & il trouva le teſticule gauche environ de la groſſeur du poingt & plein d'un ſperme épaiſſi. Le vaiſſeau qui du teſticule vient

vent à tel point, qu'elle la force à ſolliciter un homme de l'embraſſer tendrement, & à ſe proſtituer même au premier venu. Mais ſi par hazard elle devient groſſe, tout ſe calme chez elle, & ſes parties amoureuſes ſont alors comme aſſouvies, ainſi qu'il arriva à cette femme, quoique vertueuſe, dont *Mathieu de Gradis* nous rapporte l'hiſtoire.

Au reſte, toutes les femmes amou-

---

aboutir à la matrice, & que les Anatomiſtes ne croient pas deſtiné à l'éjaculation de la ſemence, parce qu'il n'eſt pas manifeſtement creux, étoit non-ſeulement de moitié plus gros que celui du teſticule droit, mais encore fort dur & calleux, toutes les autres parties ayant leur conformation naturelle.

De ce phénomène, ajoute l'Auteur, on peut tirer deux conſéquences. 1°. Que cette indiſpotion provenoit de ce que de temps en temps la ſemence étoit attirée vers la matrice par des objets réels ou imaginaires, & que ne pouvant traverſer ce vaiſſeau, le mouvement dans lequel elle avoit été miſe, cauſoit dans le teſticule une fermentation extraordinaire, & propre à donner aux eſprits l'agitation qu'ils ont toujours pendant ces fortesd'accès. 2°. Que la ſemence étant demeurée dans le teſticule, faute de pouvoir traverſer le vaiſſeau; il eſt à préſumer que ceux qu'on a crû juſqu'ici les véritables éjaculatoires, ſont deſtinés à d'autres uſages.

reuſes

reuſes ne ſont pas ſemblables ; l'on en voit d'agiles, d'inconſtantes, de babillardes, de hardies ou d'inquiétes. D'autres paroiſſent mornes, ſolitaires, timides ou languiſſantes. Il s'en eſt trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ce que les autres cachent avec tant de ſoin. *Suétone* nous apprend que *Tibére* fit peindre autour de ſa ſale toutes les poſtures laſcives qu'il avoit tirées du livre de la Courtiſanne *Eliphaétis*. On en a vu d'autres, qui craignant les ſuites facheuſes de l'amour, ſe divertiſſoient avec des filles, comme ſi elles euſſent été des hommes; c'eſt ce que le Poëte *Martial* reproche aigrement à *Baſſa*. On ſait encore que *Mégile* méritoit le même reproche : & que *Sapho* Leſbienne, avoit chez elle quantité de ſervantes pour un pareil divertiſſement.

Si nous en voulons croire *S. Jérôme*, & après lui *S. Thomas*, une fille deſire avec plus de paſſion qu'une femme d'être careſſée d'un homme, parce, diſent-ils, qu'elle n'a jamais gouté les plaiſirs que cauſe une conjonction amoureuſe, & qu'elle s'imagine tout autres qu'ils ne ſont. Mais l'expérience que ces deux grands hommes n'avoient point, nous fait

fait voir tout le contraire ; & nous ſçavons qu'une femme qui ſçait ce que c'eſt que de l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à ſe garantir de ſes attraits. J'en appelle à témoin la Reine *Sémiramis*, qui après avoir pleuré la mort de ſon mari, ſe proſtitua à beaucoup de perſonnes, & qui pour cacher ſes déſordres amoureux, fit bâtir quantité de Mauſolées pour enterrer tout vivans ceux avec qui elle avoit pris des plaiſirs illicites, afin que ſon impudicité fut cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme ſtérile eſt plus amoureuſe qu'une femme féconde ; & l'on ne manque point de raiſons là-deſſus ; car ſi on conſidére l'envie déréglée qu'a la premiére de ſe perpétuer par la génération, & la cauſe la plus ordinaire de ſa ſtérilité qui eſt l'ardeur de ſes entrailles, on avouera qu'elle doit être plus laſcive que l'autre; témoin les femmes de *Malabar*, qui ne ſont pas les plus fécondes du monde, à cauſe de la chaleur du pays, & qui à cauſe de cela ont la permiſſion de prendre autant de maris qu'il leur plaît ; parce que les enfans, ſelon leur loi, ne ſont nobles que de leur côté. C'eſt aſſurement une piperie pour le libertinage

libertinage où les Orientaux sont plongés.

Mais une femme qui devient grosse, & qui devoit avoir assouvi sa passion, ne laisse pas encore d'aimer éperdûment. J'en prends à témoin *Popilia*, qui étant un jour interrogée sur la passion déréglée d'une femme grosse, par rapport aux autres animaux, répondit fort spirituellement, qu'*elle ne s'étonnoit pas de ce que les femelles des bêtes fuyoient alors la compagnie des mâles, parce qu'en effet elles étoient des bêtes.*

Peut-être ne manquerons-nous pas ici de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses; & si nous avions dessein de nous servir de la morale, nous pourrions dire, que si Dieu leur a donné ces desirs ardens, ce n'a été que pour conserver la chasteté de leurs maris, & pour se mériter la gloire d'être vertueuses en résistant fortement à l'amour.

Cette passion d'amour déréglée, en quelque état que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges désordres, quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meurtres, de trahisons, ni d'empoisonnemens qu'elles n'entreprennent pour venir

nir à bout de leurs deſſeins impudiques. *Pantia* empoiſonna ſes deux enfans avec de l'aconit, pour faire un adultére ; & *Tarpéia* trahit ſa Patrie, en donnant des moyens aux *Gaulois* pour prendre le Capitole, parce qu'elle aimoit leur Roi : *Jeanne de Naples*, cette infame Princeſſe, fit étrangler *Andreſſe* ſon premier mari aux grilles de ſa fenêtre, parce que ce jeune Prince infortuné n'aſſouviſſoit pas ſa paſſion indiſcrette. Mais quelle apparence qu'un homme ſeul pût éteindre la flâme d'une femme laſcive, ſi cinquante ne le purent faire autrement à l'égard de *Meſſaline* ? La matrice d'une femme eſt du nombre des choſes inſatiables dont parle l'Ecriture ; & je ne ſçai s'il y a quelque choſe au monde à quoi on puiſſe comparer ſon avidité ; car ni l'enfer, ni le feu, ni la terre ne ſont pas ſi dévorans que ſont les parties naturelles d'une femme laſcive.

A-t-on vû plus de paſſions criminelles & plus d'éfronterie que dans *Veſtilia*, femme de *Titus Laveo*, laquelle déclara hautement devant les Ediles de Rome, qu'elle proteſtoit de vivre déſormais en femme publique ?

La paſſion de ſe joindre étroitement à

un

un homme est extrême dans l'esprit d'une femme : c'est un apétit sans jugement & sans mesure ; car il s'en est vû qui sont devenues fort pauvres pour contenter leur lasciveté. *Chloé* fut la dupe de *Lupercus* par sa prodigalité : & *Sempronia*, qui étoit si sçavante, aima plutôt les hommes qu'elle n'en fut aimée, & n'épargna non plus sa bourse que sa renommée pour satisfaire sa passion.

J'avoue que l'amour fait des indiscrettes ; mais celles qui passent pour les plus chastes, n'ont souvent pas moins de flâme que toutes les autres, * pour être beaucoup plus retenues. Celle-là est chaste que l'on n'a peut-être jamais priée d'amour ; & si l'on examinoit dans le particulier celles qui passent pour les plus vertueuses, on trouveroit peut-être qu'elles sont aussi criminelles que les autres, & qu'il y en auroit peu de pudi-

* Il n'est point aujourd'hui de belle raisonnable,
Qui se fâche de voir adorer ses appas,
Et lorsque sa rigueur fait quelque misérable,
Ce n'est pas que l'amour ne lui soit agréable,
C'est que l'Amant ne lui plaît pas.

ques

ques & d'honnêtes. La Matrône d'Ephèſe, dont *Pétrone* fait raconter ſi agréablement à *Sénéque* l'hiſtoire, laquelle étoit en chaſteté l'admiration des Provinces voiſines, ſe laiſſa mollement perſuader à un ſoldat.

Pénélope, qui étoit l'exemple de la vertu parmi les Anciens, fut ſi abandonnée à ſes plaiſirs illicites pendant l'abſence d'*Uliſſe* ſon mari, qu'elle fit un enfant, qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire : & *Lucrèce*, qui paſſoit parmi les Romains pour la vertu même, n'eſt pas exempte de ce crime pour s'être mis le poignard dans le ſein. Si ce n'eſt pas une impudicité d'être violée, ce ne doit pas être auſſi une juſtice de ſe tuer, lorſque l'on n'eſt pas coupable : & ſi elle s'eſt punie de la ſorte, elle s'eſt perſuadé que le crime qu'elle avoit commis, étoit ſi énorme, qu'il méritoit la mort de ſa propre main.

Il faut donc avouer que les femmes ſont naturellement portées à l'amour, & que leur tempérament eſt l'une des cauſes de cette paſſion ; mais auſſi que l'éducation & la liberté qu'on leur donne aujourd'hui, ne contribuent pas peu à leurs déſordres ; & quoique l'on diſe, je

ne trouve point injuſte ce que l'on ordonnoit & ce que l'on pratiquoit même autrefois à Paris, lorſque l'impudicité d'une femme étoit avérée. On faiſoit monter le mari ſur un âne, duquel il tenoit la queue à la main; ſa femme menoit l'âne, & un Héraut crioit par les rues : *L'on en fera de même à celui qui le fera.* Une preſque ſemblable coutume étoit établie en Catalogne. Le mari payoit l'amende, quand la femme étoit convaincue d'adultére; comme ſi par-là on eût dû plutôt imputer la faute au mari qu'à la femme.

ARTICLE III.

Qui eſt le plus amoureux de l'homme ou de la femme.

ON confond ordinairement l'amour avec le plaiſir, & la chaleur avec la laſciveté; mais à dire vrai, le plaiſir n'eſt qu'un effet de l'amour, & la laſciveté ne ſe trouve pas toujours avec la plus grande chaleur. Nous avons deſſein d'examiner ici lequel des deux ſexes eſt le plus amoureux & le plus laſcive, nous réſervant

réſervant de traiter ailleurs cette queſtion, qui prend le plus de plaiſir de l'homme ou de la femme, lorſqu'ils ſe careſſent amoureuſement.

Ceux qui veulent que les hommes ſoient plus laſcifs que les femmes, diſent que l'homme a plus de chaleur, qu'il a le pouls plus ferme, la reſpiration plus forte, les entrailles & la peau plus chaudes & plus ſéches, qu'il a plus de poil, qu'il vit plus long-temps, qu'il eſt plus agiſſant ; enfin qu'il attaque les femmes avec plus de vigueur.

Il eſt vrai que l'homme eſt beaucoup plus chaud que la femme, & qu'il a les autres qualités qu'on lui attribue, mais pour cela il n'eſt pas plus laſcif. L'amour ne trouble le plus ſouvent que les foibles eſprits : mais l'homme ayant l'eſprit plus fort que la femme, il n'eſt pas ſujet à des tranſports ni à des emportemens ſi extraordinaires ; il ſemble que ſa paſſion ſoit en quelque façon réglée par le jugement, au lieu que celle de la femme eſt ſans ordre & ſans meſure ; car s'il eſt queſtion de parler de l'amour & d'en exécuter les ordres, nous ne ſommes que des enfans, au prix des femmes qui en ſçavent plus que nous, & qui nous feroient long-

temps

temps leçon sur ces sortes de matiéres.

D'ailleurs les femmes ont l'imagination plus vive que nous; & parce qu'elles sont ordinairement dans l'oisiveté, au lieu que les hommes sont dans l'embarras des affaires, elles ont plus de loisir à se représenter les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le desir qu'elles ont de porter du fruit de leurs amours, est en vérité insatiable, au lieu que notre passion est modérée & qu'elle ne nous invite que pour calmer nos feux. Aussi leur imagination est émue par deux sortes d'objets, l'un est de rafraichir les parties enflâmées, & l'autre de se défaire en même-temps de la matiére qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient plus humides que nous; leur embonpoint, leur beauté & leurs régles en sont des marques évidentes. C'est leur tempérament qui leur fournit plus de semence qu'à nous, & qui les expose souvent aux vapeurs & à la fureur: car si leur semence se corrompt, ces maladies en sont causées, ainsi qu'il arriva, il n'y a pas long-temps, aux *Vierges de Loudun*, selon la pensée de *Senert* & de *Duncan*,

Les

Les hommes ne ſont pas ſujets aux déſordres que cauſent les vapeurs d'une ſemence corrompue, quoiqu'en veuillent dire quelques-uns; ils ont peu de ſemence en comparaiſon des femmes; & ils ne ſont jamais incommodés de ſa rétention, la nature a trouvé des moyens pour les en défaire en dormant, lorſque ſouvent elle leur fait naître des idées agréables qui la leur font épancher.

Ce n'eſt pas une preuve de laſciveté que de demeurer fort peu de temps dans les careſſes amoureuſes. Les femmes y demeureroient un jour entier, comme fit autrefois *Meſſaline*, & il ne leur tarderoit pas de s'en éloigner comme à nous, après y avoir pris les plaiſirs que nous en eſpérions.

Nous obſerverons parmi les animaux, que les plus laſcifs ſont les plus petits & ceux qui vivent le moins, ſi cela eſt ainſi, comme perſonne n'en doute, la femme eſt plus laſcive que l'homme, puiſqu'en général elle eſt plus petite & vit beaucoup moins que lui.

La matrice & les teſticules ſont des parties ſituées dans le corps des femmes, ſans être expoſées comme les nôtres aux injures d'un air froid qui éteint notre flâme.

flâme. Aussi remarquons-nous que les animaux, qui ont leurs parties génitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la nature a fait les femmes avec des flancs ouverts & des hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses & des cuisses charnues, au lieu que les hommes ont les parties d'en haut plus larges & plus grosses que celles d'en bas, la chaleur ayant dilaté les unes & fortifié les autres.

Après-tout, s'il m'étoit permis de joindre l'expérience aux raisons, je dirois que nous n'avons que trop d'exemples dans les écrits des Payens, & même dans l'Ecriture-Sainte, qu'il n'est pas besoin de rapporter ici. *Nectiméne* & *Valéria* rechercherent toutes deux des caresses de leur propre pere. *Agrippine* se prostitua à son fils. *Julie* reçut des plaisirs amoureux de l'Empereur *Caracalla* son gendre, qui l'épousa ensuite. *Sémiramis* s'abandonna à une infinité d'hommes. Une fille de Toscane, du temps du Pape *Pie V.* se fit couvrir d'un chien, & la plûpart des filles *Egyptiennes* s'accouplent encore aujourd'hui avec des boucs ; & je doute fort que la Satyre, que l'on mena

à *Sylla*, lorſqu'il paſſoit par la *Macédoine*, ne fut plutôt une marque de la laſciveté d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point ici des deux *Fauſtines*, ni des deux *Jeannes de Naples*. L'on ſait qu'elles ont été impudiques & laſcives dès leur bas âge, & qu'elles n'ont enſuite rien épargné pour ſe bien divertir avec les hommes. Et jamais les Conciles d'*Elibéri* & de *Néocéſarée* n'euſſent fait des ordonnances contre les femmes, ſi elles n'euſſent été laſcives. Le premier commanda aux gens d'Egliſe mariés de répudier leurs femmes, quand elles ſont dans le déréglement, autrement il les prive de la communion à l'article de la mort. Le ſecond, de donner les Ordres à celui dont la femme eſt adultére, à moins qu'il ne la répudie. Toutes les femmes étoient d'un autre tempérament que *Bérénice*, qui, au rapport de *Joſephe*, ſe ſépara de ſon mari pour en être trop careſſée. En effet, une perſonne amoureuſe l'eſt en toute ſorte d'état, elle a beau être fille ou femme, mariée ou veuve, enceinte ou non, ſtérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit plus laſcive qu'un homme.

Enfin, on peut ajouter à tout cela l'autorité

torité des Théologiens & des Juriſconſultes, les premiers avouent ingénument que la paſſion de l'amour eſt plus excuſable dans les femmes que dans les hommes; parce, ajoutent-ils, qu'elles en ſont plus ſuſceptibles; & les ſeconds, par la même raiſon, puniſſent de mort un homme adultére, & ne ſouffrent pas qu'une femme ſoit privée de la vie pour être tombée dans un ſemblable déſordre. Ils ſe contentent ſeulement de la faire fouetter, de la tondre & de la mettre dans un Convent.

Il faut donc conclure après tout cela, que les femmes ſont beaucoup plus laſcives & plus amoureuſes que les hommes. Et ſi la crainte & l'honneur ne les retenoient bien ſouvent dans la violence naturelle de leur paſſion, il y en auroit très-peu qui n'y ſuccombaſſent, ou pour nous arrêter, ou pour nous engager, elles feroient pour nous ce que nous avons accoutumé de faire pour elles. Pour moi j'admire tous les jours la force d'ame de ces filles belles & jeunes, qui réſiſtent courageuſement: leurs combats m'étonnent; mais leurs victoires me raviſſent. Par tout, l'amour leur tend des piéges & leur livre des combats; par tout

elles ſe défendent fortement, & ſont beaucoup plus heureuſes en amour, qu'*Alexandre* & que *Céſar* en victoires. Elles font ſouvent des conquêtes avant que d'avoir combattu. Mais enfin il faut un jour ſe rendre à cette paſſion naturelle, tant il eſt vrai de dire en paraphraſant les deux vers d'*Alcéat* :

Qu'aiſément l'amoureux poiſon
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle ;
Et qu'une mere, avec raiſon,
Fait pour l'en garantir une garde fidèle.
D'un ennemi qui plaît, l'abord eſt dangéreux ;
Un ſage ſurveillant a peu de deux bons yeux,
Pour être toujours en défenſe.
Argus en avoit cent, dont il découvroit tout,
Cependant de ſa vigilance
Çupidon ſçut venir à bout.

CHAPITRE V.

En quelle saison l'on se caresse avec plus de chaleur & d'empressement.

LEs opinions sont si différentes sur cette matiére dans les livres des Auteurs, & par le rapport des hommes à qui j'en ai parlé, qu'il me semble impossible de résoudre d'abord cette question, sans distinguer auparavant les climats & les saisons, sans prendre garde à l'un & à l'autre sexe, & sans faire réflexion sur l'âge, sur le tempérament & sur la coutume des hommes.

La chaleur est si différente, selon la variété des climats, que les effets qu'elle produit dans les corps ne sont pas semblables. Les *Espagnols* du Royaume de *Grenade*, ont des mœurs très-éloignées de celles des *Hollandois*, par la distance des lieux qu'ils habitent & par la différence de la chaleur qui les échauffe. Et l'on ne peut douter que la passion de l'amour ne soit plus violente dans les uns que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la

bile & de la violence de nos inclinations. Elle ouvre aiſément les pores pour s'inſinuer dans les corps ; elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs, & elle échauffe les parties qui ſont froides par leur propre tempérament, au lieu que la froideur, c'eſt-à-dire, la chaleur modérée de l'air, fait tout le contraire : elle produit de la pituite, qui cauſe enſuite des effets tout oppoſés.

Vénus ne veut que des perſonnes vigoureuſes pour exécuter ſes ordres. Les jeunes gens ſont trop mols & trop ſcrupuleux pour cela, & les vieillards trop foibles & trop timides : il en faut d'un âge médiocre, depuis vingt-cinq ans juſqu'à quarante-cinq ans, pour s'acquitter parfaitement de leur devoir ; & parmi tous ces âges, il faut encore choiſir ceux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec, dans leſquels la bile ou la mélancolie chaude domine, & avec tout cela qui ſoient fermes, hardis & amoureux.

Les Médecins diſent que la coutume eſt une ſeconde nature. En effet, ceux qui ont accoutumé de jouir ſouvent des voluptés du mariage, ont les conduits

de

de la génération plus ouverts, & les parties plus grosses & plus larges, que ceux qui dans les déserts & dans la solitude ne voyent des femmes qu'en songe. J'en prends à témoin l'Empereur *Néron*, sous le nom d'*Eucolpe*, & le Chevalier *Claude Sénecton*, sous le nom d'*Ascylte*, à qui l'amour réitéré avoit fait de si grosses parties, qu'on les distinguoit par-là des autres hommes, si nous en croyons l'histoire de *Pétrone*.

La rétention des régles & de la semence ne cause pas tant de désordres aux femmes, après avoir souvent joui des plaisirs de l'amour, qu'elle leur en cause auparavant. Les esprits & le sang, à force de passer dans les parties secrettes de l'un & de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate, au lieu que dans les parties naturelles de ces vénérables Hermites & de ces bienheureuses Vierges, à peine y a-t'il des conduits qui y portent des esprits pour les vivifier, & des vaisseaux qui y conduisent du sang pour les nourrir, ainsi que les observations d'Anatomie nous le font connoître.

Nous avons fait voir que le tempérament de l'homme est différent de celui de la femme : que l'homme, à parler en

général, eſt chaud & ſec, qu'il eſt plein de bile & de mélancolie, & qu'il a d'ailleurs une ame intrépide, un corps ferme, reſſerré & endurci. On ſçait auſſi que la femme eſt froide & humide; c'eſt-à-dire, moins chaude que lui : que le ſang & la pituite ſont les deux principales humeurs, qui dominent dans ſon corps & qui le rendent poli, molet & délicat.

Les ſaiſons ne ſont pas réglées par les Médecins comme par les Aſtrologues. *

---

* Les anciens Romains ſe marioient aux mois de Mars & d'Avril, probablement parce que ce temps leur paroiſſoit plus propre à l'amour; mais comme la chaleur n'eſt point la même toutes les années ni dans tous les Pays, on ne ſçauroit établir une loi conſtante. Néanmoins le printemps en général paroît le plus propre. Cette ſaiſon eſt riante, toute la nature eſt en travail, & l'air eſt rempli d'un principe de vie.

Nec latet, ad lepidam ſobolem conducere vernos
Amplexus, læto quo tempore parturit omnis
Natura, radiis turget vitalibus aer.
Sed calor æſtivus, quo fervet torrida bilis

Elles

elles n'ont pas un temps limité, selon le sentiment des premiers, ni un certain nombre de jours qui les déterminent. Il n'y a que la chaleur & la froideur qui leur impose des bornes. Le mois de *Septembre* sera l'Automne, quand il fera un temps inconstant & tempéré; l'Eté quand la chaleur se fera sentir avec excès: l'Hyver ne sera quelquefois que d'un mois; la rigueur du froid n'étant excessive que

---

Multus & in tenues vanescit spiritus auras,
Effœtæ que fluunt vires; vix sufficit almæ
Progenerandi operæ. Autumni vix tabida confert
Temperies: aut vesanæ inclementia brumæ.
Ergo imprudentes homines, nimium que salaces,
Nec fastos satagunt radios, nec tempora læta
Eligere, ut pulchræ sobilis fundamina ponant.

Calliped. cl. Quill.

pendant ce temps-là ; & le Printems en durera quatre, la douce température de l'air ſe faiſant connoître pendant un long eſpace de temps. Ce ſont donc ces deux qualités premiéres qui réglent principalement les ſaiſons, & non un nombre déterminé de jours.

Nos corps reçoivent de l'air, ſans pouvoir nous y oppoſer, les différentes qualités qu'il nous communique ; s'il eſt froid ou chaud, rude ou tempéré, il fait une telle impreſſion ſur nous, que nous en devenons ſains ou malades, ſelon les divers états où l'on ſe trouve, quand on reſpire & que l'on en change.

Cela étant ainſi, il me ſemble que l'on peut maintenant répondre à la queſtion propoſée, & concilier en même-temps tous ceux qui ont eu ſur cette matiére des ſentimens différens. Je ne m'arrêterai point ici à en citer les paſſages ni à en faire la critique. Ce ſeroit une choſe trop embarraſſante, & pour les autres & pour moi-même. Je me contenterai ſeulement de dire ce que je penſe ſur les différentes émotions amoureuſes que nous avons dans chaque ſaiſon de l'année, & j'examinerai avec quelle ardeur un homme & une femme ſe careſſent

plus

plus dans un temps que dans un autre.

La chaleur excessive de l'Eté nous épuise & nous affoiblit tellement, que nous ne sommes pas alors capables d'entreprendre une affaire où il y a beaucoup à travailler ; témoins en sont les Habitans du Midi, qui naturellement sont si lâches & si paresseux, qu'ils aiment mieux demeurer incessamment dans l'oisiveté, que de ménager une affaire qui peut leur causer un peu de peine.

L'excès de la chaleur des mois de Juillet & d'Août, jointe à notre complexion bouillante, détruit notre chaleur naturelle, dissipe nos esprits & affoiblit toutes nos parties. Elle produit beaucoup de bile & d'excrémens âpres, qui ensuite nous rendent foibles & languissans. Si nous voulons alors nous joindre amoureusement à une femme, nos forces nous manquent aussi-tôt, & bien qu'au commencement la passion nous en fourniſſe assez pour faire quelque effort, nous ressentons néanmoins bien-tôt après des foiblesses & des épuisemens extraordinaires qui nous empêchent d'être vaillans. Et si nous voulons nous affoiblir tout-à-fait & nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à caresser souvent une femme.

Au contraire, les femmes ſont beaucoup plus amoureuſes pendant l'Eté ; leur tempérament froid & humide eſt corrigé par les ardeurs du ſoleil ; leurs conduits ſont plus ouverts, les humeurs plus agitées, & leur imagination plus émue. C'eſt en ce temps-là que quelques-unes ſollicitent plutôt les hommes qu'elles n'en ſont ſollicitées, & qu'une nudité négligée de leur part, nous fait aiſément connoître qu'elles meurent d'envie d'éteindre le feu que la nature leur a allumé dans le ſein.

En vérité ces paſſions amoureuſes ſont mal partagées. Pendant que les femmes ſont ardentes, nous ſommes languiſſans. Leur paſſion ne commence pas plutôt à paroître, que la notre ſe diſſipe, comme ſi la nature nous vouloit montrer par-là que l'excès de l'amour eſt tout-à-fait contraire à la ſanté des hommes.

L'Automne, qui dure ordinairement peu, eſt plus propre pour nous à l'exercice de l'amour. Bien que l'air en ſoit chaud & ſec, il eſt pourtant tempéré par la fraîcheur des nuits & par l'inconſtance de la ſaiſon. Les hommes ne ſont pas échauffés en ce temps-là, & leur chaleur naturelle eſt un peu plus forte. La diſſi-

pation

pation ne s'en fait pas si-tôt, leurs pores n'étant pas alors si ouverts. Cependant, parce qu'il y a peu de temps que nous sommes sortis des ardentes chaleurs de l'Eté, & que nous sommes tout affoiblis par les indispositions facheuses qui arrivent souvent dans l'Automne, il faut avouer que nous ne sommes encore guéres en état de faire de grands efforts dans les caresses des femmes.

Je n'en ose pas dire autant d'une jeune fille. La chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'amour, & celle que l'air chaud de l'Eté précédent lui a communiquée, ne s'éteignent pas si-tôt. Son tempérament n'est pas refroidi, le mouvement de ces humeurs n'est pas appaisé. C'est une mer agitée, dont le calme ne peut paroître que long-temps après la tempête.

L'Hyver est incommode par ses glaces, ses neiges & ses pluyes froides; nous en sommes vivement touchés, & nos parties amoureuses, qui sont exposées au-dehors, en ressentent souvent de si facheuses atteintes, que si dans le Septentrion on n'avoit soin de se les couvrir avec des fourrures, on coureroit risque de se les faire couper & de perdre ensuite

la vie ; parce qu'elles ſont d'un tempérament froid & ſec, & qu'elles ne ſont échauffées que par les eſprits qui y ſont portés en abondance ; je ne m'étonne pas ſi elles ſe retirent vers l'abdomen pour ſe conſerver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'eſt en Hyver que nous faiſons beaucoup de pituite & de crudités, & bien que nous ayons plus de chaleur naturelle qu'en Eté, nous ne laiſſons pas dans cette ſaiſon d'être preſque auſſi lents que dans l'autre.

Ce n'eſt pourtant pas ce que penſent pluſieurs, qui croyent que l'Hyver eſt une ſaiſon où l'on ſe careſſe avec le plus d'ardeur & de paſſion. Car, diſent-ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous ſommes plus agiles, & notre chaleur naturelle ſemble être beaucoup plus forte.

Si ceux qui raiſonnent de la ſorte, prennent l'Hyver pour une ſaiſon tempérée & exempte de grands froids, ainſi qu'il arrive dans les Pays du Midi, je ſerois ſans doute de leur ſentiment : mais s'ils vouloient qu'un Suédois, qui eſt près de cinq mois dans les glaces & dans les frimats de ſon Pays, eût dans l'Hyver des empreſſemens amoureux, je ne

ſçaurois

ſçaurois ſouſcrire à cette penſée. Cet homme quelque vigoureux qu'il fût, eſt ſi pénétré de froid, que *Venus*, que les Poëtes ont crû être faite de la partie la plus chaude des eaux, ne ſçauroit l'exciter, ni lui faire naître dans le cœur aucune ardeur.

Les femmes ſont encore plus languiſſantes en Hyver que nous ne le ſommes: leur tempérament froid le devient encore plus; & l'amour ne s'eſt jamais ſi bien fait connoître parmi elles dans les contrées du Septentrion, que dans celles du Midi. Toute la nature eſt en ce temps-là en repos: pas une plante ne ſe diſpoſe à la production; & les arbres ne nous donnent preſque aucune marque de vie.

Il n'y a que le Printemps qui nous inſpire du courage & de la vigueur pour l'amour: mais c'eſt ce beau Printemps, qui n'eſt plus accompagné de gelées ni de frimats. C'eſt cette aimable ſaiſon où toute la nature, par ſon verd & par ſes fleurs, ne reſpire que production. Alors le ſang bouillonne dans les veines de l'un & de l'autre ſexe, & ſur le gazon, nous contons ſouvent notre martyre à une belle, pendant que le *roſſignol* conte le ſien à l'*écho des forêts*.

Nous

Nous ne manquons alors ni de disposition ni de matiére pour satisfaire notre passion, autant de fois qu'elle nous excite. Nous faisons assez de sang pour nous soutenir dans l'exercice amoureux, & l'air froid ne nous empêche plus d'agir avec liberté. Tout nous inspire de l'amour, il n'est pas jusqu'aux oiseaux & aux insectes, qui dans le mois de *Mai* ne se caressent avec plaisir. L'amour qui se fait ressentir en ce temps-là plus que dans un autre, est peut-être la cause de ce que l'on dit ordinairement, que les enfans engendrés au mois de *Mai*, sont le plus souvent, ou fols ou hébêtés : on y va alors avec trop d'ardeur ; & les efforts trop souvent réitérés sont sans doute la cause des défauts qui se remarquent aux enfans qui sont produits en ce temps-là. C'est pour cela sans doute que les Romains défendoient avec tant de sévérité de faire des nôces au mois de *Mai*, & que dans ce même mois ils en faisoient fermer tous les Temples, pendant que l'on célébroit les *Fêtes Lémuriennes ;* parce qu'ils croyoient que les nôces étoient alors malheureuses, & que les enfans qui étoient conçus dans cette saison étoient trop vifs, trop pétulans & trop

trop étourdis. Cependant c'est la saison, dans laquelle les hommes les plus sages & les plus spirituels ont engendrés, pourvû toutesfois que leurs peres n'ayent pas pris de trop fréquens ni de trop violens plaisirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le Printemps est la saison où les hommes & les femmes sont plus amoureux. Il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureusement les uns aux autres, & nous y sommes principalement conviés par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.

ARTICLE I.

A quelle heure du jour on doit caresser sa femme.

LA bonne digestion de l'estomac ne contribue pas peu à notre santé: si elle est bien faite, notre chyle est bon, notre sang est pur, nos esprits sont agités & pénétrans, notre semence est épaisse & féconde, toutes nos parties solides sont robustes: en un mot, nous jouissons d'une santé parfaite. Mais si quelque chose

choſe trouble l'action de notre eſtomac, nous ſommes pleins de crudités ; notre ſang n'eſt que pituite, nos eſprits qu'une eau languiſſante, & notre ſemence que du phlegme. Nous reſſentons au-dedans de nous des indigeſtions & des foibleſſes, qui nous empêchent d'être en état de faire aucune action de vigueur. *

---

* L'excès du coït eſt nuiſible à la ſanté, c'eſt pourquoi les Médecins ont établi certaines régles à ce ſujet, où ils ont mis des bornes & preſcrit un temps. Ils ont voulut que le corps ne ſoit ni trop plein, ni trop vuide, ni trop froid, ni trop chaud. Rudigerus dit qu'il ne faut point careſſer ſa femme encore tout rempli d'aliments, parce que la partie du ſang qui doit former la ſemence, n'étant point encore élaborée paſſe mal formée dans les vaiſſeaux & produit des enfans mal conſtitués. On permet ces plaiſirs après la digeſtion, dit Warliz, & non point après les repas.

Parce furens animi juvenis ; compeſcere robur
Tantiſper, cœcumque juvat frœnare furorem.
Nam nimium crudum ſi ad lœta cubilia portas
Ventre cibum, incertâque agitas genitalia cœnâ,

Entre

Entre toutes les causes qui ruinent notre estomac, & qui en affoiblissent la digestion, il n'y en a point de plus forte que l'amour. Il nous épuise de telle force, par la dissipation de notre chaleur naturelle & par la perte de nos esprits, qu'après cela nous en ressentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous composent.

L'estomac qui est la partie qui contribue le plus à la santé, quand il fait bien sa fonction, est donc le premier attaqué dans les excès de l'amour. Mais le cerveau & les nerfs n'en souffrent pas moins; & leur souffrance a été quelquefois jusques-là dans quelques hommes, qu'ils

---

Heu! tenue effundes semen; nec idonea pulchrum
Materies fundabit opus. Siste ergo per horas
Saltem aliquot; dum cocta satis stomachoque sub acta
Pabula, nectareum spergant per viscera sucum.
Dura quidem tibi lex, sed pulchræ congrua proli.

en ont perdu l'eſprit, & *Poppée* dans *Pétrone* craignoit fort que *Néron* n'en devint paralitique.

Toutes les parties ſpermatiques étant naturellement froides, ſont affoiblies par l'excès de l'amour. L'eſtomac, qui en eſt une des plus conſidérables, n'eſt pas des derniers à s'en reſſentir, & l'on peut dire que c'eſt elle qui eſt la ſource de toutes les incommodités, quand nous abuſons de ces plaiſirs.

Puiſque *Vénus* eſt donc une des cauſes étrangéres qui eſt la plus contraire à notre vie, quand nous nous y adonnons avec excès ou à contre-temps, & que d'ailleurs, ſelon l'expérience que nous en avons, elle entretient notre ſanté, lorſque nous en uſons à propos, examinons quelle heure du jour eſt la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

Ce ne ſont ni les divertiſſemens du jour ou de la nuit, ni les plaiſirs du matin ou du ſoir qui nous cauſe des incommodités. Que ce ſoit avant ou après le ſommeil que nous nous jettions entre les bras d'une femme, ce n'eſt pas ce qui détruit notre ſanté, & qui nous fait des foibleſſes d'eſtomac & des nerfs, ni des

maux

maux de tête pésante. Tous les désordres qui nous viennent des femmes, ne naissent que de l'excès de notre passion & de l'occasion que nous ménageons souvent fort mal lorsque nous voulons les caresser. Si notre passion étoit modérée & que nos emportemens amoureux fussent mieux réglés, si avec cela nous les baisions, quand nous ne sommes ni trop vuides ni trop pleins, je suis assuré que *Vénus*, bien loin de nuire, entretiendroit la santé d'un jeune homme; car ce qui est selon les loix & la nature, ne peut nous causer de mal, si nous n'en abusons.

Quelques Médecins pensent que les plaisirs amoureux que nous prenons pendant le jour, sont plus funestes que ceux de la nuit; & que comme les caresses des femmes nous épuisent excessivement, nous devons être en repos après les avoir faites, & réparer par le sommeil & la tranquillité les esprits que nous y avons perdus; au lieu qu'après les occupations ordinaires du jour, nous nous fatiguons encore auprès d'une femme; & nos lassitudes ne se guérissent pas par d'autres lassitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux

mieux là-deſſus, & qui croyent que le point du jour eſt le temps le plus propre à ſe careſſer. C'eſt alors, diſent-ils, que nous ſommes dans un état moins inégal; que nos forces ne ſont pas diſſipées par les actions du jour; que notre eſtomac n'eſt point accablé par les alimens, & que le ſommeil a multiplié nos eſprits & fortifié notre chaleur naturelle. Nous n'appréhendons point alors les crudités, qui ſouvent nous incommodent. La coction eſt achevée, & les nerfs tout pleins d'eſprits ne ſe relâchent point ſi promptement. C'eſt ce que nous veut dire *Hippocrate*, quand il met par ordre ce que nous devons faire pour conſerver notre ſanté, & qu'il nous conſeille le travail avant le manger & le boire, & le ſommeil avant *Vénus*.

En effet, l'aurore qui répond au Printemps, paroît plus commode pour la génération: car après qu'un homme s'eſt agréablement divertit avec ſa femme, & qu'il s'eſt un peu endormi après ſes plaiſirs légitimes, il répare ainſi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les laſſitudes qu'il vient de gagner amoureuſement. Après cela il ſe léve & va où ſes occupations ordinaires l'appellent, pendant

pendant que ſa femme demeure au lit pour conſerver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'eſt ainſi qu'en uſent la plupart des artiſans, qui ſe portent ſi bien & qui ont des enfans ſi bien faits & ſi robuſtes : car après s'être laſſez du travail du jour précédent, ils attendent preſque toujours l'aurore à poindre pour embraſſer leurs femmes. C'eſt par-là ſans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes, qui ſans faire réflexion à leur ſanté, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur paſſion.

Tous les Médecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas careſſer ſa femme à jeun, parce que l'on ne doit point travailler, quand on a faim. Le travail épuiſe & déſſeche nos corps, mais le travail de l'amour énerve entiérement. Nous devons au contraire nous réjouir avec elle, ſelon la penſée de quelque-uns, quand nous avons le ventre médiocrement plein ; car c'eſt en ce temps-là, diſent-ils, que par la chaleur & les eſprits que les alimens nous communiquent, il nous vient je ne ſçai quelle envie de les toucher ; après-quoi nous pouvons réparer par le ſommeil la perte que nous

avons

avons faite, le repos étant l'unique reméde pour ces ſortes de laſſitudes.

Mais à parler franchement, il y a quelque choſe à dire ſur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de facheux, ni la nuit rien de favorable pour l'amour: au contraire, on diroit que le jour a quelques attraits que la nuit n'a pas, notre paſſion ſe réveille & s'excite de nouveau à la vue d'une belle perſonne, & la lumiére d'une bougie ne nous la fait pas paroître avec tant de charmes que celles du ſoleil. J'en appelle à témoin *S. Grégoire de Nazianze*, qui à ſoixante ans fut tellement épris de la beauté de la femme de ſon voiſin, qui logeoit vis-à-vis de ſa maiſon de campagne, qu'il réſolut à abandonner ſa demeure, pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre aux attraits de l'amour.

Au reſte, le matin ſeroit le véritable temps de nous embraſſer, ſi nous avions quelque choſe de bon dans l'eſtomac, & ſi toutes les coctions qui ſe font en nous n'étoient point accomplies. Mais en ce temps-là il ne ſe trouve dans notre eſtomac que de la pituite & des crudités, qui ſont des reſtes de notre dernier repas, & qui ne ſont capables d'être émues par le

plaiſis

plaisirs de l'amour que pour notre perte. C'est à cause des crudités matinières, que les Médecins, pour conserver la santé, conseillent de manger un peu le matin, afin que la digestion se faisant par les alimens qu'on a pris, l'estomac soit déchargé des ordures qui s'y étoient assemblées pendant le sommeil, & soit ensuite plus pur pour recevoir ce que nous voudrons lui donner à dîner.

Si nous embrassons donc amoureusement une femme ayant l'estomac vuide, nous languissons un moment après, nous ressentons plus fortement les douleurs & les foiblesses que cause cet épuisement. Nous avons perdu de notre chaleur & de nos esprits par ces caresses, & nous n'avons pas chez nous de quoi les réparer aussi-tôt. Bien loin de les réparer, nous augmentons par-là les crudités que nous avons; & par les mouvemens passionnés de l'amour, nous les contraignons de se mêler parmi notre sang & d'en corrompre la masse.

Pour résoudre donc la question, après avoir dit ce que l'on peut dire sur cette matière, on me permettra de n'observer ni le jour ni la nuit, ni les heures ni les momens; mais la seule disposition dans laquelle

laquelle nous ſommes, quand nous ſentons les éguillons de *Vénus.*

Si par hazard nous nous ſentons péſans; ſi une douleur de tête nous accable, qu'une péſanteur de reins nous preſſe, que nous ſoyons chagrins & mélancoliques, ſans en avoir de ſujet, & qu'avec cela, contre notre coutume, il y ait long-temps que nous n'ayons careſſé de femme, alors on ne doit point obſerver de temps ni prendre de meſures. Il n'importe d'embraſſer une femme à jeun ou après le repas, le matin ou le ſoir. On ſe délaſſe, lorſque l'on change d'occupation; le travail amoureux nous paroît doux après les occupations ordinaires du jour, nous nous ſentons plus légers & plus gais, la digeſtion ſe fait mieux, notre ſang s'agite avec plus de liberté; en un mot, notre corps ne nous embarraſſe plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas ſe trouver dans ces ſortes d'occaſions, qui ſont plus rares que l'on ne ſe perſuade, parce que la nature pendant le ſommeil nous décharge ſouvent de ces humeurs ſuperflues; après cela il n'en reſte plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, & que nous penſions être incommodés

commodés de beaucoup de semence, lorsque nous sommes malades d'une autre cause, nous en ressentons aussi-tôt des effets malheureux, & à peine pouvons-nous ensuite réparer la faute que nous avons commise.

Il vaut bien mieux attendre que la premiére digestion soit faite, & que la seconde s'accomplisse, que l'estomac se soit déchargé de ce qu'on lui a donné à digérer, & que le cœur, le foye & les autres viscéres sanguins achevent de changer en sang le chyle qu'ils ont nouvellement reçu : alors tout notre corps est plein de chaleur & d'esprits, & notre estomac a été depuis peu satisfait & rassasié, notre cerveau & nos nerfs sont vivifiés par de nouveaux esprits, qui en fournissent incessamment à nos parties naturelles. Ainsi quelqu'effort que nous fassions en ce temps pour nous épuiser, nous recevons sans cesse au-dedans de quoi réparer la perte que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes, qui sont établies sur l'expérience, j'ose dire qu'il y a dans vingt-quatre heures deux temps considérables pour obéir à l'amour; l'un est à quatre ou à cinq heures après di-

ner, l'autre à quatre ou cinq heures après ſouper. Alors notre corps n'eſt ni trop plein ni trop vuide, la coction de notre eſtomac eſt en quelque façon accomplie, nos entrailles ſont réjouies par l'abord d'une nouvelle humeur; notre chaleur naturelle eſt récrée; nos eſprits ſont multipliés; & quand nous en diſſiperions beaucoup dans ce moment, nous en aurions toujours aſſez pour n'être pas incommodés de leur perte. C'eſt en ce temps-là que nos embraſſemens ne ſont pas inutiles; bien loin d'en reſſentir des douleurs & des vertiges, nous en avons de la joie & nous en recevons du ſoulagement; ſi bien qu'il me ſeroit permis de dire, ſelon l'avis d'*Hermogéne*, que la nuit les plaiſirs de l'amour ſont doux, & que le jour ils ſont ſalutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occaſions, c'eſt que nous nous fortifions par deux moyens; lorſque nous careſſons une femme l'après dîner, nous réparons en partie nos forces par le ſouper, nous les augmentons tout-à-fait par le ſommeil de la nuit ſuivante; au lieu que ſi nous l'embraſſons après ſouper, nous n'avons que le repos de la nuit pour répa-

rer

rer ce que nous venons de perdre.

Les oiſeaux, qui ne ſuivent que les mouvemens de la nature, pour ne pas parler ici des autres animaux, ne ſe joignent le plus ſouvent que le ſoir. On entend alors de toutes parts au mois de Mai le mâle appeller ſa femelle, & la femelle répondre à ſon mâle. La chaleur du jour les a diſpoſés à ſe careſſer; les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé leur ſang, & l'humeur qui s'eſt engendrée dans leurs parties amoureuſes depuis le ſoir précédent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaiſirs ſont grands, plus ils nous cauſent de maux, quand nous ne prenons pas aſſez de précautions pour nous garantir de leurs appas. Sous cette apparence de volupté, il ſe gliſſe inceſſamment des cauſes de douleur & de chagrin, & nous prenons volontairement ce fin poiſon, dont même nous ne nous apperçevons pas.

Si l'amour nous fait reſſentir la pointe de ſes fléches, & qu'il nous embraſe le cœur après la débauche, ainſi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui ſont les plus laſcifs, nous devons en ce temsp-là faire tous nos efforts pour éviter ſes at-

traits, ſi nous ſommes en état de les connoître. Nous ſçavons que le vin nous rend hardis & amoureux, mais auſſi qu'il étouffe peu-à-peu notre chaleur naturelle, ſi nous en prenons avec excès. Nous paroiſſons à la vérité plus gais & plus enjoués après avoir bien bu, & nous ſommes alors capables d'entreprendre plus que dans un autre temps. Peut-être que nous reſſemblons à un arbre, au pied duquel on jette de la chaux pour en échauffer les racines, le fruit en vient plutôt, & il eſt même beaucoup plus coloré; mais l'arbre après cela ne vit pas long-temps: & ſi l'amour & le vin agiſſent également ſur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les occaſions qui nous peuvent donner de l'amour, après avoir fait la débauche, ſi nous voulons éviter les maux dont ſouvent nous ne connoiſſons pas les ſuites fâcheuſes.

Les épuiſemens que nous ſouffrons d'ailleurs, joints aux plaiſirs que nous prenons à contre-temps avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la même ſorte; & je ne conſeillerois

jamais

jamais à un homme d'embrasser sa femme après une saignée, un flux de ventre, ou une maladie considérable, à moins que de ne vouloir abréger sa vie. Car *Vénus* ne peut être agréable après d'autres épuisemens ; quelque robuste que soit un homme, il ne sçauroit éviter les accidens funestes que peuvent lui procurer ces plaisirs déréglés.

J'ai connu des hommes, qui n'étant pas encore tout-à-fait guéris d'une maladie aiguë, sont morts bien-tôt après avoir caressé leurs femmes, quoiqu'il n'y eût aucun signe qui nous eût donné des marques de leur mort, & aujourd'hui j'en connois même d'autres qui n'en peuvent revenir.

Cependant, s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à sa femme après le repas, que quand on est à jeun, les accidens n'en sont pas si fâcheux, & nous avons plus de remèdes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisemens.

L'expérience nous a appris jusqu'ici que les femmes doivent observer les temps pour être caressées. Les humeurs qu'elles épanchent, lorsque nous les embrassons, ne sont pas si spiritueuses

que les nôtres, & leur foibleſſe ne vient pas tant de la perte de leur matiére, que de l'excès du chatouillement & de la laſſitude du mouvement de l'amour : au lieu que la nôtre eſt cauſée par la diſſipation de nos eſprits & de notre chaleur naturelle. Si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout temps, & que les hommes doivent prendre des précautions, puiſque l'expérience nous le fait connoître.

ARTICLE II.

Combien de fois pendant une nuit l'on peut careſſer ſa femme.

LA vanité eſt une paſſion naturelle à l'homme : il s'y laiſſe aller quand il y penſe le moins ; & nous pouvons dire, ſans exaggération, qu'elle eſt un des plus grands maux auſquels il eſt ſujet. En effet, l'homme n'eſt qu'un ſonge, ſi nous en voulons croire un Poëte Grec ; & à le bien conſidérer, il n'eſt que foibleſſe & miſére. Il ne paroît jamais plus ridicule & plus foible que dans la vanité ; & c'eſt ſans doute ce qui obligea *Démocrite* à ſe moquer de lui. Mais

Mais il n'y a point d'occaſions où la vanité ſe faſſe voir davantage que dans les matiéres de l'amour, quand pour nous faire admirer, nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais faits. C'eſt ainſi que l'Empereur *Proculus* nous en impoſe, lors qu'écrivant à ſon ami *Métianus*, il nous veut perſuader qu'ayant pris en guerre cent filles *Sarmates*, il les avoit toutes careſſées en moins de quinze jours.

J'avoue que nous ſommes vaillans en parlant de l'amour; mais nous ſommes ſouvent bien lâches quand il faut exécuter ſes ordres. Ce n'eſt pas aſſez que de badiner avec une femme, il faut encore quelque choſe de réel, par où il paroiſſe qu'on eſt homme & qu'on peut produire ſon ſemblable.

Je ſçai qu'il y en a qui ſont d'un tempérament ſi laſcif, qu'ils pourroient careſſer plus d'une femme pluſieurs nuits de ſuite: ils ſe ſentent preſque toujours en état d'en ſatisfaire quelqu'une: mais enfin ils s'affoibliſſent, & ils s'énervent d'une telle façon, que leur ſemence n'eſt plus féconde, & que leurs parties naturelles refuſent même de leur obéir. L'Empereur *Néron* ne fut pas le ſeul qui man-

qua de force & de courage entre les bras de la belle *Poppée* ; comme le rapporte *Pétrone*. Nous en avons aujourd'hui une infinité d'autres exemples ; & s'il m'étoit permis de nommer les personnes qui ont paru épuisées & impuissantes entre les bras des belles qu'ils aimoient, j'en remplirois plus d'une page de ce Livre.

Il faut tenir pour fabuleux ce que *Crucius* nous rapporte d'un serviteur, qui engrossa dix servantes pendant une nuit, & ce que *Clément Alexandrin* nous dit d'*Hercules*, qui ayant couché pendant douze ou quatorze heures avec cinquante filles *Athéniennes*, leur fit à chacune un garçon, qu'on appella ensuite les *Thespiades*.

Nous sçavons, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, que la semence de l'homme est conservée dans des réservoirs (*k*) & dans des glandes, (*l*) qui sont à la racine de la verge : que ces réservoirs ressemblent à de petites vessies, qui ont communication les unes avec les autres, & qui sont arrangées à peu-près comme sont les places d'une grenade dont on a ôté les grains. Il y en a trois ou quatre de chaque côté, ou plutôt il n'y en a qu'une qui a plusieurs petites cavi-

tés.

tés. Ces veſſies, auſſi-bien que ces glandes, ſont pleines de ſemence dans un jeune homme qui ſe porte bien, & qui d'ailleurs eſt d'un tempérament amoureux; ſi bien que l'une & l'autre de ces parties peuvent à peu-près contenir autant de ſemence qu'il en faut pour trois ou quatre fois, il s'en peut même trouver encore pour un autre dans les vaiſſeaux qui viennent des teſticules. Je ne ſuis pas ici ſi exact que ceux qui diſent qu'il y a de trois ſortes de ſemences, qui ont chacune leur vertu. Je ſuis convaincu par l'expérience, qu'il n'y en a que d'une ſorte, que l'on voit ſortir de la verge. Et bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides & de plus épaiſſes; cependant parce qu'elles ſe mêlent enſemble, lorſqu'elles ſortent, elles ne paroiſſent que d'une ſeule matiére & que d'une ſeule conſiſtence.

Dès que l'imagination eſt touchée, & que les petits fibres du cerveau ſont ébranlées par la penſée de l'amour, il ſe fait auſſi-tôt une ſueur interne dans nos parties naturelles, & les eſprits qui s'y portent avec tumulte & précipitation, font ſortir des proſtates (*l*) une matiére liquide, qui prépare le conduit pour le

paſſage de la ſemence; mais quand on s'eſt joint amoureuſement à une femme, alors deux ou trois petites veſſies, (*k*) qui ſont les plus prêtes à ſe vuider, ſe vuident incontinent, & par-là on donne des marques que l'on eſt homme parfait.

Cependant la nature tâche de réparer un moment après ce que l'on vient de perdre, & puis l'on eſt bien-tôt encore en état de jouir des voluptés de l'amour, & l'on fournit une ſeconde fois l'humeur qui ſe trouve la plus diſpoſée à ſortir.

La nature qui dans cette action n'a pour but que la génération des hommes, raſſemble encore promptement la matiére dont elle a beſoin. Elle diſpoſe cette humeur à répandre quand l'on voudra; ſi bien que l'imagination étant inceſſamment émue par la beauté & les charmes de la perſonne que l'on tient entre ſes bras, la paſſion ſe réveille, & les parties naturelles ſe trouvent encore en état de lui obéir.

Si l'on veut aller plus loin, & que le cœur ſoit encore embraſé, pendant que les parties naturelles commencent à perdre leurs forces, par la diſſipation de notre chaleur naturelle & de nos eſprits, la nature fait encore un effort pour raſ-

ſembler

sembler ce qui reste de matiére dans les vesties séminaires (*k*) & dans les parties voisines. Il semble qu'elle les presse de toutes parts, & qu'elle se prépare à faire sortir avec empressement cette humeur, qu'elle a rassemblée avec tant de promptitude. Il se fait alors un nouveau concours d'esprits, & le feu qui paroissoit auparavant éteint, se rallume dans le moment & se fait ressentir aux parties naturelles. C'est alors qu'un homme caresse encore amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement, & qu'il peut même la rendre féconde par ses épanchemens réitérés.

Enfin, après s'être reposé quelque temps & avoir un peu réparé par le sommeil les esprits dissipés, on se trouve encore près d'une personne que l'on aime éperdûement, les caresses sont réciproques, quoiqu'il semble qu'elles soient alors plus pressantes du côté de la femme, qui commence à s'échauffer, quand l'homme est épuisé, & qui l'invite à cette heure, au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Après tout, on se sent encore ému, & & les parties naturelles, de flétries qu'elles étoient auparavant, commencent à

ſe roidir. La nature ramaſſe des parties voiſines ce qu'elle peut de ſemence, elle en tire même des teſticules, afin de la diſpoſer à un nouveau plaiſir.

J'avoue qu'elle ne peut faire cela ſi-tôt, & qu'il faut du temps pour remplacer la matiére qui s'eſt depuis peu répandue. Néanmoins de tous les efforts qu'elle fait en nous, il n'y en a pas un de plus prompt ni de plus violent, que celui avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échauffe donc encore, & l'on ne manque ni de courage ni de matiére pour faire un nouveau ſacrifice à l'amour. Les parties naturelles ont aſſez d'eſprits pour ſe tenir quelque temps en état de faire leur devoir, & aux moindres careſſes d'une femme, on l'embraſſe encore & on lui fait part des plaiſirs qu'elle deſire avec tant de paſſion.

Mais s'il y faut retourner une ſixiéme fois, quoique nous éprouvions encore une envie ſecrette de continuer nos careſſes amoureuſes, nos parties ſont pourtant glacées; & ſi après l'épuiſement qu'elles ont ſouffert à cinq différentes repriſes, il en ſort encore une humeur, c'eſt une matiére crue & aqueuſe,

ſe, qui n'eſt point propre à la génération, ou du ſang vermeil comme celui d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui ſe répand quelquefois en telle abondance par la foibleſſe des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en revenir, témoin un galant homme de ma connoiſſance, qui vit encore, mais qui vit miſérablement, lequel, après avoir embraſſé deux Courtiſannes cinq fois dans une après-dînée, rendit par la verge, à la ſixiéme fois, plus de deux onces de ſang. *

Il faut donc croire que les plus grands efforts que l'on puiſſe faire auprès d'une femme pendant une nuit, ne ſçauroient aller qu'à quatre ou cinq embraſſemens. Tous ces grands excès d'amour que l'on nous raconte, ſont autant de fables que l'on nous débite ; & ſi nous en voulions croire les hommes ſur ce qu'ils

* Rien n'eſt ſi funeſte que la violence qui ſe fait dans les excès criminels ; ces hémorrhagies qui arrivent alors aſſez ſouvent, laiſſent des foibleſſes dans les parties, dont on ſe reſſent toute la vie ; combien de ces vieilleſſes ſouffrantes qui ne doivent leurs malheurs qu'aux déſordres de leur jeuneſſe.

nous diſent là-deſſus, ſans conſulter la raiſon, nous nous laiſſerions aller auſſi-bien qu'eux à l'impoſture & à la foibleſſe d'ame.

Un Roi d'*Arragon* rendit autrefois un Arrêt autentique ſur cette matiére. Une femme mariée à un *Catalan*, fut obligée de ſe jetter un jour aux pieds du Roi, pour implorer ſon ſecours ſur les fréquentes careſſes de ſon mari, qui, ſelon ſon rapport, lui ôteroit bien-tôt la vie, ſi on n'y mettoit ordre. Le Roi fit venir le mari pour en ſçavoir la vérité. Le *Catalan* avoua ſincérement que chaque nuit il la baiſoit dix fois. Sur quoi le Roi lui défendit, ſur peine de la vie, de la baiſer plus de ſix fois, de peur qu'il ne l'accablât par les excès de ſes embaſſemens.

Je ſçai que les Eſpagnols, qui demeurent dans un pays chaud, ſont beaucoup plus amoureux que nous ne le ſommes en France. La chaleur exceſſive de leur climat, leurs alimens ſucculens, leurs femmes renfermées & voilées, le tempérament bilieux & mélancolique des hommes, qui aiment naturellement l'oiſiveté, ſont ſans doute les cauſes de leur laſciveté ordinaire : au lieu qu'en France,

ce, la chaleur est modérée, les alimens nourrissent moins, les femmes sont libres, & elles conversent avec nous; les hommes sont moins bilieux & moins mélancoliques: enfin, nous nous appliquons à quantité de choses, & l'oisiveté nous est naturellement odieuse. Si bien qu'à parler en général, si un Espagnol peut baiser sa femme six fois pendant une nuit, un François ne la pourra caresser que cinq.

Les Rabins, qui n'avoient en vûe que la conservation de leur Nation, taxoient le devoir qu'un *Payſan* devoit rendre à sa femme, à une nuit par semaine; celui d'un *Marchand* ou *Voiturier* à une nuit par mois; celui d'un *Matelot* à deux nuits par an; celui d'un *homme d'Etude* à une nuit en deux ans. Je suis assuré que si les femmes faisoient les loix, elles n'en useroient pas de la sorte, témoin la femme d'un Avocat, qui sur cela me dit l'autre jour fort ingénuement, qu'elle eût mieux aimé avoir été la femme du *Payſan* que de tous les autres.

Les Anciens avoient accoutumé de mettre *Mercure* près de *Vénus*, quand ils faisoient le portrait de cette Déesse, pour nous apprendre que la raison dont

ils

ils penſoient que *Mercure* étoit le Dieu qui devoit toujours ménager nos voluptés. En effet, nous les goûtons avec plus de tranquillité, lorſque l'uſage n'en eſt pas ſi fréquent. Souvent nous nous dégoûtons des alimens que nous avons en abondance, & quelquefois nous ſommes bien aiſes de quitter la table des Grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la modération eſt louable en quelque choſe, c'eſt ſans doute dans l'amour. *Solon*, qui fut eſtimé de l'Oracle, l'un des plus ſages de la Grece, prévoyoit bien les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'uſage indiſcret de l'amour, lorſqu'il ordonna à ſes Citoyens qu'il ne falloit baiſer ſa femme que trois fois le mois.

Les careſſes trop fréquentes des femmes nous épuiſent entiérement, au lieu que ſi elles nous ſont modérées, notre ſanté s'en conſerve & notre corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant: ſi bien que je ne conſeillerois pas à jeune homme, ni de fuir *Vénus* avec horreur, ni de ſe laiſſer aller à ſes charmes avec trop de molleſſe & de complaiſance. Je ferois ici le ſouhait qu'*Euripide* faiſoit autrefois en parlant à *Vénus*:

Vénus

Vénus, en beauté ſi parfaite,
Inſpire de grace à mon cœur,
Ta plus belle & plus vive ardeur,
Et rends dans mes amours mon ame ſatisfaite;
Mais tiens ſi bien la bride à mes ardens deſirs,
Que ſans en reſſentir ni douleur ni foibleſſe,
Juſques dans l'extrême vieilleſſe,
Je prenne part à tes plaiſirs.

Je ne ſçaurois louer le Philoſophe *Aëas*, qui ne baiſa ſa femme que trois fois pendant ſon mariage, bien qu'il lui fit un garçon chaque fois. Pour *Xénocrate*, qui parut plutôt une pierre qu'un homme auprès de la Courtiſanne *Phryné*, on doit croire que ce fut un effet de la continence, qu'il devoit à l'étude de ſa Philoſophie, plutôt que le défaut du mouvement de ſes parties naturelles.

Le tempérament, l'âge, le climat, la ſaiſon, & la façon de vivre, réglent toutes les careſſes que nous faiſons aux femmes. Un homme de vingt-cinq ans, qui eſt d'une complexion chaude, rempli de ſang & d'eſprits qui habite les pleines fertiles de *Barbarie*, qui eſt l'un des plus aiſés de ces contrées-là, baiſera plutôt cinq fois une femme pendant une nuit

du

du mois d'*Avril*, qu'un autre de quarante ans, qui eſt d'un tempérament froid, & demeure dans les montagnes ſtériles de *Suède*, & qui avec cela a de la peine à vivre, n'en connoîtra une autre deux fois pendant une du mois de *Janvier*.

Les femmes n'ont point leurs voluptés bornées comme nous les avons, autrement les Nobles de *Lithuanie* ne permettroient pas aux leurs, comme ils font, d'avoir des aides dans leur mariage. En effet, les femmes ne ſe ſentent pas épuiſées, quand même elles ſouffriroient long-temps de ſuite les attaques amoureuſes d'une multitude d'hommes. Témoin l'impudique *Meſſaline* & l'infâme *Cléopâtre*. La premiére ayant pris le nom de *Lyciſca*, fameuſe Courtiſane de Rome, ſurpaſſa de vingt-cinq coups en moins de vingt-quatre heures, dans un lieu public, la Courtiſane que l'on eſtimoit la plus brave en amour, & après cela elle avoua qu'elle n'étoit pas encore tout-à-fait aſſouvie. L'autre, ſi nous en voulons croire la lettre de *Marc-Antoine*, à l'un de ſes Amans, ſouffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent ſix hommes, ſans témoigner d'en être fatiguée.

ARTICLE III.

Si l'on doit prendre des remédes pour dompter ſon humeur amoureuſe, ou pour s'exciter avec une femme.

IL n'y a rien qui ſoit plus incapable de troubler notre tempérament, que ſi nous changeons tout-d'un-coup & à contre-temps notre façon de vivre. L'air, le manger, le boire & les autres choſes, que nous appellons naturelles, peuvent beaucoup ſur nous, & ce ſont principalement ces cauſes auſquelles nous devons tout le bonheur ou le malheur de notre vie, ſelon la maniére dont nous en uſons.

C'eſt un axiome dans la Médecine qu'*Hippocrate* a remarqué le premier, que le changement qui ſe fait en nous avec précipitation, nous cauſe toujours des maladies, à moins que nous ne ſoyons aſſez forts pour nous y oppoſer. Si l'on veut, par exemple, corriger le tempérament trop chaud & trop ſec d'un homme amoureux, on doit y procéder avec tant de lenteur & de prudence, qu'il ne s'apperçoive preſque pas lui-même de

de l'action des remédes, qui le rafraîchiſſent & qui l'humectent, autrement on le jetteroit dans une intempérie contraire qui le rendroit malade.

ARTICLE IV.

Des remédes qui domptent le tempérament amoureux.

LEs hommes qui dans la fleur de leur âge jouiſſent d'une ſanté parfaite, & qui ſont d'un tempérament chaud & humide, ont beaucoup plus de ſemence que ceux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec; mais cependant ceux-ci ſont les plus laſcifs, ainſi que nous l'avons dit ailleurs. Si ces derniers n'ont pas tant de ſemence, elle eſt du moins plus âpre, plus chatouillante & plus pleine d'eſprits & de vents, c'eſt ce qui les rend hardis & amoureux, au lieu que les premiers ſont ſimples & débonnaires.

En quelque lieu que vive un homme laſcif, il eſt toujours embarraſſé de ſon tempérament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement, & la Religion même a trop peu de pouvoir

voir ſur ſon ame, pour retenir ſes premiers mouvemens & pour vaincre ſa complexion qui lui fournit à toute heure des objets amoureux, dont ſon imagination eſt échauffée.

Dans le chagrin où il en eſt, il cherche par tout des remédes qui puiſſent dompter ſa paſſion. Celui que la nature lui préſente pour éteindre ſon feu lui plairoit plus que tous les autres, s'il étoit permis, mais il a de certaines conſidérations pour ne les pas prendre. Cependant tous les autres remédes dont on peut uſer par dedans ou par dehors, ſont tous en quelque façon inutiles ou dangéreux pour lui. Leur fraîcheur éteint preſque notre chaleur naturelle; leur aſtriction épaiſſit trop nos eſprits; & l'un & l'autre détruiſent preſque notre mémoire & font tort à notre jugement. C'eſt ce qui a fait dire à pluſieurs Médecins, qu'il ne falloit pas tout-à-fait s'oppoſer à la violence de l'amour, & qui inſpira l'Oracle d'Apollon Delphique, que *Diogéne* interrogea pour ſon fils amoureux: *Qu'on ſe gardât bien d'arrêter la violence de cette paſſion, ſi l'on vouloit conſerver la vie des hommes.* En effet, ſi l'on s'opiniâtre à détruire notre humeur amoureuſe, on

détruit

détruit en même-temps notre tempérament, & par-là on nous cauſe des maladies, dont ſouvent nous ne guériſſons jamais.

Cependant, ſi notre paſſion eſt ſi forte, qu'elle nous apporte quelques incommodités fâcheuſes, & que même elle nous en faſſe appréhender d'autres qui ne le ſont pas moins, nous pouvons alors nous ſervir des remédes que les Médecins nous propoſent ſur ce ſujet; mais avec une telle modération, que nous ne faſſions rien dont nous ayons lieu enſuite de nous repentir.

L'expérience nous apprend que *l'air froid, les alimens qui ſont peu de ſang & d'eſprits, le jeûne, l'eau en boiſſon, l'application à l'étude, le travail & les veilles, ſont des remédes propres à combattre un amour déréglé. De plus, éviter la compagnie de la perſonne que l'on aime éperdûment, & ſe lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité dans les portraits & dans les ſtatues, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'amour, & ne point regarder d'animaux qui ſe careſſent*, ſont encore de puiſſans moyens pour corriger cette paſſion : car le grand ſecret pour vaincre ici & pour remporter la victoi-

re;

re, c'eſt de ne combattre point, ou de ne combattre qu'en fuyant. *

Mais tous ces remédes ſont peu de choſe pour un homme qui aime paſſionnément, & qui d'ailleurs eſt d'une telle

---

* L'amour eſt une maladie difficile à guérir; c'eſt pourquoi il ne faut pas tarder à s'en défaire.

Sed propera: ne te venturas differ in horas.
Qui non eſt hodiè, cras minùs aptus erit.
Verba dat omnis amor, reperitque alimenta morando,
Optima vindictæ proxima quæque dies.
Flumina pauca vides de magnis fontibus orta;
Plurima collectis multiplicantur aquis.
Vidi ego, quod primo fuerat ſanabile, vulnus
Dilatum longæ damna tuliſſe moræ
Si tamen auxilii perierunt tempora primi
Et vetus in capto pectore ſedit amor.

complexion

complexion, qu'il aimeroit quand il ne voudroit pas aimer. Il faut quelque autre remède qui faſſe plus d'impreſſion ſur lui-même, & qui lui arrache par force, pour parler ainſi, l'amour déréglé dont ſon imagination eſt bleſſée.

Majus opus ſupereſt: ſed non, quia ſerior ægro.
Advocor, ille mihi deſtituendus erit.
Ovid. de remed. amor.

L'occupation eſt ce qu'il y a de plus capable de nous détourner de cette paſſion; c'eſt pourquoi les Gens de Lettres ne paſſent pas pour de grands abbateurs de quilles.

Deſidiam puer ille ſequi ſolet, odit agentes.
Da vacuæ menti, quo teneatur, opus.

Il y a encore des médicamens qui appaiſent les feux de l'amour. Ils agiſſent en diminuant l'abondance de la ſemence, ou en fixant les parties volatiles, ou en volatiliſant les parties huileuſes.

On doit mettre au nombre des remèdes qui arrêtent les parties volatiles, de la ſemence, la plûpart des eſprits acides, le citron aigre, les

Je

Je ne m'arrêterai point ici à décrire tous les remédes que nos Médecins employent à combattre cette passion. Je proposai seulement ceux qui ont le plus de force à la détruire, ou plutôt à la diminuer. Mais avant que de les proposer, il me semble que l'on doit sçavoir que tous les tempéramens ne sont pas égaux, &

---

groseilles rouges, les quatre semences froides, le nénuphar, la cigue, qu'on prend en petite quantité, si on ne veut pas qu'elle fasse du mal.

Les remédes chauds qui agissent en volatilisant les parties huileuses de la semence & en les faisant transpirer, peut-être même en dissipant les vents, qui se mêlant à cette liqueur, la font rarefier. Ces remédes sont l'agnus castus, la rue & le camphre. On se sert de ces remédes avec succès, parce qu'on ne sent point de douleur d'estomac & des refroidissemens que causent les acides & les remédes rafraîchissans.

On compte encore les préparations de plomb. Ce métal appliqué sur le périné détruit & appaise les fermentations de la semence. Le sucre de Saturne avallé dans de l'eau, calme toutes les imaginations amoureuses.

On doit bien prendre garde de ne point trop s'opiniâtrer à dompter cette passion; parce qu'on ne peut souvent le faire qu'en nuisant à la santé, qu'en détruisant le tempérament & en changeant la disposition du corps & des humeurs.

qu'il y a des remédes qui diminuent le ſang, les eſprits & la ſemence, en émouſſant la pointe dans les uns, & qui cependant en d'autres en produiſent abondamment.

Ce que j'avance ſeroit difficile à croire, ſi l'expérience par laquelle nous ſçavons preſque tout ce que nous ſçavons, ne nous en inſtruiſoit. La *laitue* & la *chicorée*, par exemple, s'oppoſent preſque dans tous les hommes à la génération de la ſemence; mais je ſçai certainement, que dans quelques-uns principalement, s'ils en mangent le ſoir, elles en engendrent une telle abondance, qu'ils ſe polluent la nuit en dormant. La même expérience nous apprend encore, que le *poivre* & le *gingembre* diminuent la ſemence, & diſſipent les vents qui ſont ſi néceſſaires à l'action de l'amour; cependant il y en a d'autres qui ſont beaucoup plus amoureux qu'auparavant, quand ils en ont uſé.

La raiſon de ces effets ſi différens n'eſt fondée que ſur la variété des complexions des hommes. La *laitue* qui nous rend pour l'ordinaire lâches en amour, par l'aveu de toute l'Antiquité, rend ceux-ci plus amoureux, en tempérant

leur

leur chaleur & leur séchereſſe exceſſive, par ſa froideur & par ſon humidité. Leurs parties naturelles étant ainſi tempérées acquiérent enſuite un tempérament égal, qui eſt la cauſe de la vigueur de toutes ces parties-là. Le *poivre*, au contraire, diſſipant les humeurs ſuperflues de ces autres, échauffe & deſſéche leurs parties génitales, qui ſont naturellement froides & humides, & leur procurant ainſi un tempérament égal, il augmente leur force, qui eſt enſuite la cauſe d'une coction plus avantageuſe, ou, pour parler avec le ſçavant *Daniel Tauvri*, Docteur en Médecine, qui me cite cet endroit dans ſon Livre de Médicamens : les remédes qui augmentent la ſemence, ſont preſque tous remplis de parties huileuſes & volatiles, ſi bien que les froids & les chauds agiſſant différemment ſur diverſes complexions, cauſent une abondance de ſemence & des pollutions nocturnes dans les hommes ; car les premiers calment le mouvement du ſang & tempérent les parties de la génération, les autres qui trouvent le ſang en quelque eſpéce de repos, lui donnent du mouvement, & ainſi procurent aux parties de la génération une filtration abon-

dante de ſemence dans les uns & dans les autres.

C'eſt encore par la même expérience que nous ſçavons qu'il y a des remédes chauds ou froids, que les uns & les autres diſſipent ou étouffent notre feu & s'oppoſent à notre concupiſcence. Nous en prenons par la bouche, & nous nous en appliquons par-dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet amour déréglé, qui nous cauſe tous les jours tant de déſordres.

Je ne dirai rien ici des *ceintures rafraîchiſſantes*, des *larmes de plomb* que l'on s'applique ſur les reins, des *roſes blanches* dont on parſéme ſon lit, de *la mandragore*, des *groſeilles rouges*, du *citron aigre*, & de tous les autres remédes qui s'oppoſent à la génération de la ſemence, en nous rafraîchiſſant & en nous deſſéchant beaucoup. Je dirai ſeulement quelque choſe de ceux qui ont le plus de force à éteindre notre feu & à détruire notre ſemence.

Le *lys d'étang blanc*, que quelques-uns appellent *Volet*, & que nos Apoticaires nomment *Nénuphar*, auſſi-bien que les Arabes, a une qualité ſi particuliére pour combattre nos déſirs amoureux,

reux, qu'au rapport de *Pline*, son usage pendant *douze jours consécutifs* empêche la génération de la semence ; & si nous en usons pendant quarante jours, nous ne sentirons plus les aiguillons de l'amour. Sa sécheresse, jointe à la froideur de cette plante, est si active, qu'elle dessèche & rafraîchit toutes nos parties, sans que d'ailleurs nous en ressentions aucune incommodité. C'est par ces qualités, si nous en croyons *Galien*, qu'elle entretient notre voix & nourrit notre corps, & que s'opposant à la génération de la semence, elle empêche la dissipation des esprits qui se pourroit faire par les mouvemens de l'amour.

On en use diversement ; tantôt l'on en fait une décoction, du syrop, de la conserve, de l'eau distilée au bain marie, & tantôt l'on en compose un liniment.

Bien que nous n'ayons pas la *Ciguë* des *Athéniens*, qui est d'un verd obscur & d'une puanteur insupportable ; cependant la nôtre ne laisse pas de nous incommoder par sa froideur, quand nous la mangeons ; témoin *François Trapélinus*, Précepteur de *Pomponace*, qui en ayant mangé dans un souper, fut troublé bien-

tôt après : témoin encore le Chevalier *Naſarimus-Baſſanus*, qui en ayant auſſi mangé en guiſe de racines de perſil, en devint auſſi-tôt inſenſé.

Nous ſçavons pourtant, ſur le rapport de *Scaliger* & d'*Anguillara*, que les Piémontois en coupent le germe, quand elle pouſſe au Printemps & qu'ils en mêlent dans des ſalades; & que quelques pauvres d'Italie s'en ſervent encore aujourd'hui avec du pain, en forme d'aſperges. *Jules Scaliger* avoue même en avoir mangé en guiſe de *Chervi*, ſans en avoir été incommodé; & *S. Jérôme* nous aſſure que les Prêtres d'Athènes par l'uſage qu'ils faiſoient de la *Ciguë*, ceſſoient de reſſentir les mouvemens de la concupiſcence. La *Ciguë* n'a donc point de mauvaiſes qualités, ſelon la penſée de ces Auteurs; & *Mercurial* n'auroit jamais conſeillé aux femmes d'en boire la décoction, pour empêcher de tomber dans les excès de l'amour, s'il n'eût été perſuadé qu'elle ne produiſoit point de mauvais effets.

De tout cela on peut conclure qu'il y a des eſpéces différentes de *Ciguë*, ou que la force des perſonnes qui en uſent réſiſtent plus ou moins à la vertu de cette plante:

plante : ou qu'enfin, ce que je croirois plutôt, les unes en prennent peu & les autres beaucoup ; car *Galien* nous apprend que si nous en usons avec modération, elle nous rafraîchit & dissipe notre semence : au contraire, si nous en prenons un peu plus, elle nous rend stupides, & enfin elle nous tuë, si nous en mangeons beaucoup.

Après cela, l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de notre *Ciguë* que le sont quelques Médecins d'aujourd'hui, qui ne veulent pas même que l'on s'en serve par dehors en petite quantité ; & l'histoire de *Socrate*, qui mourut après avoir bu un mélange de *Ciguë*, ne nous doit pas faire craindre d'user de la nôtre avec modération. Puisque la boisson de la *Ciguë* des Athéniens étoit un poison éguisé avec de l'*Opium* que l'on mettoit dans du vin ; cependant nous apprenons de *S. Basile*, dans sa septiéme Homélie, que non-seulement les Prêtres Athéniens usoient de leur *Ciguë*, qui est plus ennemie de l'homme que la nôtre, pour dompter leur tempérament amoureux & pour effacer de leur esprit les idées lascives ; mais encore, que les femmes incommodées de la fureur de la

matrice en étoient entiérement guéries, quand elles s'en étoient ſervies.

De tous les remédes chauds, qui détruiſent la ſemence & qui combattent les vents, il n'y en a point que l'on eſtime avoir plus de force, que le *Camphre*, l'*Agnus-caſtus*, & la *Ruë*. Ce ſont ces remédes, à ce que l'on dit, qui cauſent aux hommes & aux femmes la chaſteté & la ſtérilité même, & qui diſſipent tous les fantômes que l'amour peut préſenter à leur imagination.

Le *Camphre crud*, que l'on nous apporte de *Perſe*, de *la Chine* ou de l'*Iſle de Bornée*, eſt une eſpéce de gomme, que quelques Médecins penſent être froide & ſéche, parce qu'étant mêlée avec quelques remédes froids, ces remédes rafraîchiſſent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres ſoutiennent le contraire, & croyent que le *Camphre* eſt chaud & ſec au ſecond dégré, parce qu'il échauffe la langue & l'eſtomac, qu'il a une odeur pénétrante, qu'il s'enflâme & qu'il brûle même dans l'eau. En effet, je n'ai point trouvé de meilleurs remédes dans les épuiſemens que cauſe l'étuve, que de mettre dans la bouche le gros de *Camphre*, comme la tête d'une épin-

gle ;

gle ; dès qu'il se fond à l'humidité de la bouche, il envoye par tout le corps des esprits qui nous récréent, & tombant ensuite dans notre estomac, il nous échauffe & nous incommode même par sa chaleur, si nous en prenons beaucoup.

Quelques Médecins pensent que les hommes qui en usent souvent sont pour la plûpart stériles, parce qu'ils ont appris qu'il avoit la propriété d'éteindre notre feu & la semence même. En effet, sa sécheresse est trop considérable pour ne pas dessécher nos humidités, & sa matiére trop subtile pour ne pas faire évaporer les parties spiritueuses de notre semence.

Mais cette pensée, quelque apparence qu'elle ait, & l'expérience qu'en fit *Scaliger* sur une chienne de chasse, n'empêchent pas que nous ne demeurions toujours dans notre sentiment ; sçavoir, que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence, ni empêcher la génération. Car comme l'opinion contraire n'est pas bien établie par l'expérience, & que l'histoire de *Jules Scaliger* est unique, nous avons lieu de croire qu'il n'est pas ennemi de la génération des hommes. Ce que je pourrois prouver par

moi-même & par *Tachénius*, qui nous assure que ceux qui purifient le *Camfre* à Venise & à Amsterdam sont très-amoureux & très-féconds.

Les femmes Athéniennes, qui servoient aux cérémonies que l'on faisoit à l'honneur de *Cérès*, préparoient des lits avec des branches d'*Agnus-castus* dans le Temple consacré à cette Déesse. Elles avoient appris par l'usage, que l'odeur des branches de cet arbre combattoit les pensées impudiques & les songes amoureux. A leur exemple quelques Moines Chrétiens se font encore des ceintures avec des branches de cet arbre, qui se plient comme de l'osier, & ils prétendent par-là s'arracher du cœur tous les desirs que l'amour y pourroit faire naître. En vérité la semence de cet arbre, que les Italiens appellent *Pipérella*, & que *Sérapion* nomme le poivre des Moines, fait de merveilleux effets pour se conserver dans l'innocence; car si l'on en prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la semence; & s'il s'en fait encore après en avoir usé, elle la dissipe par sa sécheresse; & puis sa qualité astringente resserre tellement les parties secrettes, qu'après cela elles ne reçoivent

çoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle. N'est ce point pour cela que la Statue d'*Esculape* étoit faite de bois d'*Agnus-castus*, & qu'aujourd'hui dans la cérémonie du Doctorat des Médecins, on ceint les reins du nouveau Docteur avec une chaîne d'or, qui rafraîchit de lui-même, pour lui marquer qu'en faisant la Médecine, il doit être pudique & retenu avec les femmes.

La *Ruë* séche produit les mêmes effets. Sa semence, qui est chaude & séche au troisiéme dégré, aussi-bien que celle de l'*Agnus-castus*, dessèche tellement notre semence, qu'il n'en reste presque point pour faire des épanchemens amoureux: & si l'on en prend de temps en temps le poids d'un écu d'or, l'on se trouve ensuite impuissant auprès d'une femme, quelqu'effort que l'on puisse faire.

Je ne sçaurois passer ici sous silence le reméde horrible dont se servit *Faustine*, fille de l'Empereur *Antoine le Debonnaire*, pour calmer l'amour déréglé qu'elle portoit à un *Gladiateur*. L'Empereur qui l'aimoit tendrement, se persuadoit qu'elle avoit été enchantée, & il croyoit qu'il étoit impossible, sans char-

mes, qu'une femme abandonnât un mari, qui avoit de si belles qualités, comme avoit *Antoine* le Philosophe, pour aimer un *Gladiateur*. C'est ce qui l'obligea à envoyer consulter les Caldéens, qui lui firent réponse, que *Faustine* devoit boire du sang de celui qu'elle aimoit, & coucher ensuite avec son mari, pour haïr horriblement ce premier homme. En effet, le succès répondit à la promesse : & *Antonius Commodus* nâquit de ces embrassemens, qui dans le temps se délecta au meurtre, comme le meurtre avoit été la cause de sa vie.

ARTICLE V.

Des remédes qui excitent l'homme à embrasser ardemment une femme.

JE dis encore une fois, que je ne prétends point écrire pour des personnes qui ont l'esprit mal tourné ; mon dessein n'étant pas d'enseigner les excès de l'amour ; ce seroit favoriser le vice, & en même-temps détruire la santé des hommes.

La matiére que je traite est comme un couteau

couteau à deux tranchans, qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos, & du mal aux autres qui ne sçavent pas le manier. Si je suis la cause de quelques excès, il ne faut pas m'en imputer le blâme; on doit plutôt blâmer ceux qui se laissent mollement aller au crime, & qui n'ont pas assez de vertu pour se soutenir. La terre n'est pas la cause de notre yvresse, bien qu'elle nous donne tous les ans ses liqueurs agréables: elle n'est pas non plus la cause de notre mort, quoiqu'elle nous présente ses herbes vénimeuses.

J'écris donc pour des maris qui sont foibles par des défauts naturels, par l'âge, par les désordres de leur vie passée, ou par quelque longue maladie, qui n'ont pas assez de force pour engendrer ni pour satisfaire leur femme; qui cherchent par tout des moyens pour avoir des successeurs légitimes, & qui n'épargnent ni leur bien, ni leur santé même pour y réussir.

Je m'étonne de ce que les Casuistes,*

* Quelquefois un homme est si froid, qu'il lui est impossible d'avoir des enfans & de rendre à sa femme les devoirs du mariage; quelqui

qui ont écrit tant de bagatelles ſur la ma-

---

quefois ſon imagination eſt troublée. Il croit être enchanté & il lui eſt impoſſible de donner à ſon épouſe des preuves de ſon amour. Il dit par-tout qu'on lui a noué l'aiguillette, & il eſt bon qu'un Médecin ſçache des remédes contre ces ſortes d'indiſpoſitions. Il eſt vrai qu'on peut abuſer de ces médicamens, que ſouvent quelques vieillards s'en ſervent pour être plus laſcives; & de jeunes gens pour paſſer pour vigoureux auprès de leurs maîtreſſes. Mais ces ſortes de vanités coutent cher, ces remédes mettent les eſprits en action & les font diſſiper. Un vieillard devient bien-tôt caſſé, & un jeune homme perd une partie de ſes forces dans ces fréquens embraſſemens. Ces remédes détruiſent leur tempérament & les jettent ſouvent dans des maladies dont les douleurs ſont plus cuiſantes, que les plaiſirs n'ont été grands.

Les remédes qui augmentent la ſemence ſont preſque tous remplis de parties huileuſes & volatiles, cependant on doit avoir égard au tempérament; car certains remédes qui dans les uns excitent l'amour, dans les autres émouſſent ſon ardeur. Et ſi nous en croyons un Livre intitulé: *Tableau de l'Amour.* La laitue & la chicorée, qui détruiſent les penſées amoureuſes dans preſque tous les hommes, les excitent de telle ſorte dans quelques-uns, qu'ils tombent en pollution en dormant. Il rapporte encore l'expérience du gingembre & du poivre. Il l'explique, parce que le poivre trouve le ſang en

tiére

tiére que je traite dans ce Livre, ayent

repos. Et en augmentant le mouvement, il procure une filtration abondante de la semence. Quant à l'expérience de la laitue, il est certain que l'on n'a pas beaucoup de semence, quand le sang est trop subtil, parce que tout se dissipe, & si l'on prend pour lors de la chicorée ou de la laitue, elles retiennent les parties spiritueuses du sang. Ainsi, on se trouve plus en état de fournir dans les embrassemens amoureux.

Les alimens qui peuvent fournir des parties huileuses & subtiles pour la génération de la semence, sont ceux dont on doit préférablement se servir, comme le vin doux, les jaunes d'œufs, les testicules de coq, les écrevisses, la moëlle de bœufs, le saxyrium, le persil, le celeri, l'artichaud, &c. On doit éviter ceux qui n'ont que des parties volatiles; ils nous excitent à la vérité plus puissamment, mais ils causent de fort grandes dissipations. Ainsi l'on doit fuir les préparations d'ambre gris & même tous les remédes, dont les huiles sont extrémement volatiles, comme la muscade, le macis, le géroffe, l'essence de romarin, de thin, de lavande, de canelle, l'esprit de cresson; & encore ceux qui n'ont que des parties irritantes, qui nous excitent à nous débarrasser de cette liqueur spiritueuse, sans contribuer à sa formation. Car si ces derniers augmentent davantage le plaisir, ils sont plus nuisibles; ainsi un Médecin ne doit jamais ordonner à cette intention

oublié

oublié cette queſtion importante, &

---

les cantharides, le borax, le chervi, ni même le ſel commun. Car ces remédes ne ſont que pour ſatisfaire la lubricité. Il ne ſeroit pas même à propos de ſe ſervir des premiers pour toutes ſortes de perſonnes ; car un Médecin ne doit jamais fournir des moyens de continuer le vice. *Tauvry Medic.*

Les cantharides ont toujours été funeſtes à ceux qui en ont fait uſage. Paul Amman rapporte qu'une pillule où entroient les cantharides, avoient cauſé un priapiſme conſidérable. Daniel Ludovicus rapporte la même choſe dans les Ephem. d'Allemagne. Déc. 1. An. 9 & 10. p. 98. Obſ. 34. Henri Ab Heer dit que les eaux de Spa priſes intérieurement produiſoit une érection involontaire.

Un pauvre homme, *dit Cabrole, Obſerv.* 17. avoit une fiévre quarte. Une vieille femme lui fit une potion compoſée d'une once de ſemence d'orties, de deux dragmes de cantharides, d'une dragme & demie de cyboule, &c. Cette potion le rendit ſi furieux que ſa femme nous aſſura en avoir ſenti les effets quatre-vingt-ſept fois, ſans compter dix ou douze fois qui ſe pollua, ce que ce pauvre homme fit encore trois fois en notre préſence, embraſſant le pied du lit. Ce ſpectacle touchant nous fit preſſer à lui faire tous les médicamens propres à abbatre cette furieuſe chaleur ; mais quelques remédes que nous ayons pu lui faire, ne purent l'empêcher de mourir. M. Fauvel me raconta un ſem-

qu'ils

qu'ils ne nous ayent point du tout enseïgné, si c'étoit un crime de s'exciter, ou pour rendre le devoir à une femme, ou pour engendrer un enfant; car ces deux fins sont, ce me semble, fort raisonnables, au lieu que la volupté ne l'est pas. Quoiqu'il en soit, nous tâcherons d'en parler, selon que la nature nous en instruira, & que l'expérience nous donnera des lumiéres pour connoître les remédes qui sont les plus propres à nous exciter à l'amour.

La nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent desir d'avoir des enfans pour succeſſeurs & pour héritiers

---

blable fait. Il fut appellé à Caderousse, pour voir un pareil malade. Il trouva la femme à l'entrée de la maison qui se plaignoit de la furieuse lubricité de son mari, qui l'avoit caressé quarante fois la nuit. Cette extrême chaleur venoit d'un breuvage semblable à l'autre, qui lui fut donné par une femme qui gardoit l'Hôpital, pour le guérir d'une fiévre tierce. Il fallut l'attacher comme s'il eût été possédé du Diable. Le Vicaire du lieu étoit présent pour l'exhorter; les femmes l'envelopérent dans un drap mouillé dans de l'eau & du vinaigre, où il fut laissé jusqu'au lendemain qu'elles le trouverent mort, la bouche riante, & le membre gangréné.

de leur nom & de leur bien. Je ne vois donc pas de crime à ſeconder cette inclination ſi naturelle, pourvû qu'elle tienne dans de juſtes bornes; mais hormis cela, je ne craindrois point d'imiter un Médecin Italien, qui donna à un vieillard un reméde purgatif pour un reméde amoureux.

Je ne veux point avoir ici de tous les remédes qui nous excitent à l'amour, & qui produiſent beaucoup de matiéres dans nos parties ſecrettes, comme ſont les *jaunes d'œufs*, les *teſticules de coq*, les *chancres*, les *chevrettes*, les *écreviſſes*, la *moël de bœuf*, le *vin doux*, le *lait*, & les autres choſes qui nourriſſent beaucoup. Je ne dirai rien auſſi des remédes qui cauſent des vents, comme les *artichauts*, l'*ail* cuit, l'*hippomane*, le *membre de cerf* ou de *taureau*, tué au mois de Mai ou d'Octobre, les *cubebes*, &c. Je m'arrêterai ſeulement à ceux qui ont plus de force pour encourager un homme à embraſſer vigoureuſement une femme.

Je dirai donc en peu de mots ce que je penſe du petit *Crocodile*, que les Latins appellent *Scincus*, & que l'on pourroit nommer *Crocodile terreſtre*, & que l'on

l'on appelle aux Antilles *Mabouia* & *Brochet terrestre*, du *Chervi*, du *Satyrion*, du *Borax*, de l'*Opium*, des *Cantharides*, & de l'*Herbe*, dont parle *Théophraste* : mais j'avertirai encore ici ceux qui sont lents dans l'exercice de l'amour, de ne se servir de ces remédes qu'après avoir inutilement employé les autres moyens naturels & légitimes.

Parce que nous ne connoissons presque point en France le petit *Crocodile*, qui se trouve ordinairement en Egypte, & que nous n'en avons l'expérience que par le rapport d'autrui, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins, mise en poudre & bue dans du vin doux, du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'amour, aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrettes & qui fait aimer éperdûement.

Ce ne sont que les noms différens que chaque Nation donne aux plantes, qui nous troublent le plus souvent quand il en faut parler : plus une plante a de vertu, plus on lui a donné de noms : témoin le *Chervi*, dont les Auteurs qui en ont traité, ont fait une telle confusion, qu'il

faut

faut avouer que les plus éclairés dans la ſcience des Plantes, ont bien de la peine aujourd'hui à débrouiller ce que les anciens & les nouveaux Herboriſtes nous en ont voulu dire. Les uns l'ont nommée *Genicula*, ou *Genichella*; les autres l'ont appellée *Fraxinelle*. *Avicenne* lui a donné le nom de *Langue d'Oyſeau*, *Pline* de *Langue d'Oyſon*, & les Arabes l'ont déſignée par celui de *Secacul*. Ce n'eſt pourtant ni la *Renoüée*, ni le *Sceau de Marie* de *Dioſcoride*, ni le *Dictam*, ni le *Frêne*, ni enfin l'*Ornithagalon* des Anciens; parce que tous ces noms marquent des plantes particuliéres & différentes.

Ce que nous appellons *Chervi*, & qui eſt aujourd'hui en France aſſez connu par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les hommes à aimer, que *Tibére*, l'un des plus laſcives de tous les Empereurs, ſi nous en croyons l'Hiſtorien, en faiſoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ſes femmes. En effet, tous les Médecins demeurent d'accord de ſes qualités, & diſent qu'il engendre beaucoup de vents & de ſemence, auſſi-bien que l'artichaut. Ce qui oblige encore aujourd'hui les femmes *Suédoiſes*, au

rapport

rapport des Matelots qui viennent du Septentrion, d'en donner à leurs maris quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le *Satyrion* est une plante dont on fait plusieurs espéces, & dont on peut user indifféremment pour les effets que nous en espérons; sa racine représente ordinairement deux testicules de chien; la bulbe basse est succulente & dure, & la haute toute flétrie & molette, comme étant la plus vieille : c'est cette premiére racine que l'on doit toujours prendre quand on en a besoin. Cependant le *Satyrion*, qui n'a qu'une seule racine bulbeuse, doit être préféré aux autres, selon le sentiment de plusieurs Médecins; mais quoi qu'il en soit, les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de semence & engendrent beaucoup de vents, si on les fait cuire sous la cendre, comme des *Truffes*, & si on les mêle ensuite avec du beure frais, du lait & du girofle en pourdre, ou qu'on les fasse confire au sucre, comme l'on en vend aujourd'hui chez les Droguistes de Paris. Ces racines, par leur humidité superflue, enflant nos parties naturelles, nous rendent semblables à des Satyres, d'où cette

plante

plante a pris ſon nom. On lui attribue tant de vertu, qu'il y en a qui penſent que pour s'exciter puiſſamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action même.

C'eſt cette racine qui a donné le nom à ce fameux mélange que les Médecins ont nommé *Diaſatyrion.* Si l'on en prend le matin & le ſoir la péſanteur d'un demi écu d'or, avec du vin doux ou du lait de vache, pendant ſept ou huit jours, ils aſſurent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans, pour ſatisfaire leurs femmes & pour ſe faire des ſucceſſeurs. On débite une boiſſon gluante dans les cabarets de Perſe, dont la baſe eſt une eſpéce de *Satyrion*, qui eſt fort commun dans ce Royaume-là; elle échauffe beaucoup; auſſi la boit-on chaude, comme le caffé. C'eſt pour cela que les Perſes en uſent plutôt pendant l'Hyver que durant l'Eté, principalement dans les Villes Septentrionales de ce Pays-là. Ils l'appellent *Scareb-Thaleh*; c'eſt-à-dire, *Syrop de renard*; parce que le *Satyrion* a ſes bulbes ſemblables aux teſticules de cet animal. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'herbe amoureuſe de *Théophraſte*; ce que nous examinerons ci-après.

Le

Le *Borax* rafiné eſt du nombre de ces remédes qui excitent puiſſamment à l'amour. Il eſt une eſpéce de ſel, dont uſent aujourd'hui nos Orfévres, pour faire fondre plus aiſément l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénétre toutes les parties de notre corps, il en ouvre tous les vaiſſeaux, & par la ténuité de ſa ſubſtance, il conduit aux parties génitales tout ce qui eſt capable en nous de ſervir de matiére à la ſemence. Il a tant de vertu, ainſi que l'expérience me l'a ſouvent fait connoître, que ſi l'on en donne àune femme qui ne peut accoucher un ou deux ſcrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bientôt des effets ſurprenans. Il ſe porte d'abord aux parties naturelles, & y produit tout ce que l'on peut attendre d'un reméde qui a été tenu fort long-temps pour un ſecret.

On ne doit pas appréhender d'en uſer par la bouche ; l'uſage n'en eſt point dangéreux : & ſi quelques Médecins ont écrit qu'il étoit un poiſon, ils ont confondu la *Cryſocolte* des Grecs avec le *Baurach* des Arabes ; l'un & l'autre ſervant à faire fondre l'or plus aiſément. C'eſt ainſi que les mêmes effets des drogues, & que la différence des noms que l'on

l'on impoſe aux choſes, ont ſouvent trompé les hommes les plus doctes & les plus éclairés.

Si Fallope, Lobel, Rodriguez à Caſtre & Mercurial s'en ſont heureuſement ſervis dans des maladies des femmes, nous ne devons pas en avoir de l'horreur; & ſi ce dernier Médecin nous aſſure qu'il agit ſi puiſſamment ſur les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, qu'il jette même les hommes dans le *priapiſme*, ſi l'on en uſe avec excès, nous pouvons hardiment nous en ſervir avec modération.

Peut-être me blâmera-t-on de ce que je place ici avec les remèdes qui excitent à l'amour l'*Opium*, que toute l'Antiquité a cru être froid au quatriéme dégré, & tuer les hommes par l'excès de cette qualité. Bien loin, dira-t-on, de nous enflâmer auprès d'une femme, il nous cauſe le ſommeil & nous rend ſtupides, au lieu de nous rendre amoureux. Mais ſi nous faiſons réflexion qu'il eſt amer & âpre à la bouche, qu'il s'enflâme au feu, & que les Orientaux en uſent pour être vaillans à la guerre & auprès des femmes, nous ſerons ſans doute d'un toute autre ſentiment.

Quand

Quand l'Empereur des *Turcs* leve une armée, les soldats se garnissent d'*Opium*, qu'ils appellent *Amsiam*, ou *Assion*, pour s'en servir comme nos matelots de tabac, si nous en croyons *Bellon*. Une petite dose prise par la bouche excite des vapeurs qui montent au cerveau, troublent bénignement l'imagination, comme fait le vin; mais une dose excessive fait entiérement évaporer notre chaleur naturelle, & dissipe tout-à-fait nos esprits, comme le *safran*, si nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux, qui aiment naturellement l'excès de l'amour, ont l'imagination incessamment embrasée d'objets lascifs: lorsqu'ils ont pris un peu d'*Opium*, auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors & le trouble plus qu'auparavant; & comme ils ressentent des démangeaisons & des chatouillemens par tout le corps, & principalement à leurs parties naturelles, je ne m'étonne pas s'ils sont si étourdis à la guerre & si lascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous, qui n'y sommes point accoutumés, à moins que nous ne soyons aussi saints & aussi robustes que l'étoit *M. Charas*, quand il

en prit douze grains. Pour moi, j'ai de la peine à en donner deux ou trois grains de crud à mes malades les plus vigoureux, me ſouvenant toujours des funeſtes effets que j'ai vû arriver par le mauvais uſage de ce reméde & des préceptes que nous donne *Zuingérus*, ſur cette drogue.

Je ne m'étonne pas ſi les Turcs & les autres Orientaux ont une inclination ſi déréglée à prendre de l'*Opium* pour jouir d'une volupté indicible. Pour moi, qui ai éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie preſque déſeſpérée en 1688. je dirai ſincérement ce que j'en ai reſſenti. Tous les remédes m'étoient alors inutiles dans les vomiſſemens exceſſifs, dans le fâcheux cours de ventre que je reſſentois. Je crûs qu'il n'y avoit point au monde d'autre moyen de me ſauver que de prendre deux grains d'extrait ſimple d'*Opium*. Je ne l'eus pas plutôt pris que je me ſentis guéri, comme par miracle, & que pendant un jour entier, je reſſentis des plaiſirs que je ne ſçaurois exprimer; une petite vapeur douce & chatouillante couloit inſenſiblement, comme je le penſe, par les nerfs & par les membranes externes de

mon

mon corps. Cette vapeur me causoit une volupté excessive ; car depuis la nuque du col & les épaules jusqu'au croupion, je sentois un chatouillement qui me causoit un plaisir parfait, puis cette vapeur agréable étoit portée aux pieds & aux genoux, où je ressentois encore, principalement autour de la rotule, des chatouillemens inexplicables. Ce plaisir se fit ressentir plusieurs fois en sommeillant pendant ce jour-là, si bien que je ne fus pas fâché d'avoir été malade, pour avoir ressenti des plaisirs, qui sont un nombre de ceux du Ciel & une image d'une félicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas si les Lévantins sont si friands d'*Opium*, puisqu'il cause tant de plaisir à ceux qui en usent.

Les *Mouches Cantharides* ont tant de pouvoir sur la vessie & sur les parties génitales de l'un & de l'autre sexe, que si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles ardeurs, que l'on en est ensuite malade : témoin ce qui arriva ces années passées à un de mes amis qui vit encore. Son rival étant au désespoir de ce qu'il épousoit sa maîtresse, s'avisa de mettre des *Cantharides* dans une pâte de poires qu'il lui fit pré-

ſenter le ſoir de ſes nôces. La nuit étant venue, le marié careſſa tellement ſa femme, qu'elle fut incommodée; mais ces délices ſe changérent bien-tôt en triſteſſe, lorſque cet homme ſur le minuit ſe ſentant extrémement échauffé avec une grande difficulté d'uriner, s'apperçut qu'il faiſoit du ſang par la verge. La peur lui augmenta le mal, qui fut accompagné de quelques foibleſſes. On le traita avec tout le ſoin poſſible, l'on appliqua à ſon mal les remédes qui le guérirent avec de la peine.

L'herbe qu'*Androphile* Roi des Indes envoya au Roi *Antiochus*, étoit l'*herbe de Théophraſte*, fort efficace pour exciter les hommes à embraſſer amoureuſement les femmes, & en cela elle ſurpaſſoit toutes les vertus des autres plantes, s'il faut en croire l'Indien qui en étoit le porteur. Il aſſuroit qu'elle lui avoit donné de la vigueur pour ſoixante-dix embraſſemens; mais il avouoit auſſi qu'aux derniers efforts, ce qu'il rendoit n'étoit plus de la ſemence.

Nous ſçavons par ceux qui ont voyagé dans les Indes; que les Indiens ſont beaucoup plus laſcifs que nous ne le ſommes, & que l'une de nos principales occupations

cupations eſt de prendre avec les femmes les plaiſirs que l'amour leur préſente. Parce qu'ils ſe plaiſent à cet exercice amoureux, ils ont trouvé des remédes pour s'y exciter davantage. Ils uſent ordinairement de *Bétel*, d'*Aréca* ou de *Banghé*, qu'ils prennent quelquefois ſeul, & qu'ils mêlent ſouvent les uns avec les autres, ou avec un peu de *chaux de Coquille.*

L'herbe dont parle *Théopraſte*, eſt ſans doute l'une de ces trois choſes : & ſi je ſuis un bon devin, je choiſirois plutôt le *Banghé* que les deux autres, fondé ſur cette conjecture, que le *Banghé*, au rapport de *Cluſius*, a des qualités ſemblables à celles du *Maſlach*, *Meſlack* ou *Maeſlack* des Turcs, qui n'eſt autre choſe que l'*Amſiam* des Orientaux, ſelon la penſée de *Bauhin.* Si l'*Amſiam* rend les hommes plus allégres & plus laſcifs, ainſi que nous l'avons rapporté ci-deſſus, le *Banghé* ne produira pas de moindres effets, ſi nous en croyons ceux qui en ont uſé ; c'eſt-à-dire, qu'il nous rendra ardens à careſſer les femmes, & nous cauſera en dormant d'agréables réveries, ſi l'on s'en ſert en petite quantité. Mais ſi l'on en prend beaucoup, l'on en

devient insensé ; témoin les femmes Indiennes, qui voulant témoigner l'affection qu'elles portoient à leurs maris pendant leurs vies, prennent beaucoup de *Banghé*, qu'elles mêlent avec du *Séfane*, & se jettent ainsi toutes insensées dans le feu, où l'on fait brûler les corps de leurs maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux autres ; l'une, que le *Banghé* des Orientaux est le *Bamjain* des Egyptiens, que *Césalpinus* dit avoir la semence dure & semblable à celle d'un petit cochon : l'autre, que c'est l'herbe que nous appellons *Strammonium* ou *Pompe épineuse*, qui est une espéce de *Solanum*, ou plutôt que nous nommons *Chauvre*, de la semence de laquelle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident, de *Tabac*.

Ces conjectures sont appuyées sur le rapport d'un honnête homme, qui a passé quelques années dans les Indes, & qui m'a dit que les Orientaux usoient d'une petite semence qui les rendoit comme insensés auprès des femmes, & il me l'a dépeinte semblable à celle du *Strammonium*. A quoi se rapporte fort bien ce qu'avoit appris *Hofman* du Médecin

decin *Ratzembach*, qui lui avoit dit que les Turcs avoient dans une Forteresse, qui fut prise par les Chrétiens en l'an 1595. une grande quantité de cette semence.

D'ailleurs le *Strammonium*, que les Turcs appellent *Tatoula* ou *Datoula*, produit des effets semblables à ceux du *Banghé*; car si l'on donne un peu de sa semence avec du vin aux personnes qui y sont accoutumées, il les rend joyeuses, & remplit leur imagination d'objets qui ne sont point désagréables; & parce que la plus grande passion des Orientaux, c'est celles qu'ils ont pour les femmes; il ne faut pas s'étonner si ayant l'esprit un peu troublé par la vertu de cette plante, ils ont en dormant d'agréables rêveries, qu'en veillant même ils se sentent extrémement émus auprès des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y jouer: car si ceux qui y sont les plus accoutumés, en prennent la pésanteur de deux écus d'or, ils en deviennent insensés pendant trois jours: si la dose est un peu plus forte, ils en meurent; & une demi-once tue le plus robuste de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avois faites autrefois n'étoient pas, ce me semble, mal

fondées ; cependant j'ai appris depuis, de bonne part, que le *Banghé* des Orientaux étoit une herbe & une composition, qu'ils appellent *Banghé* l'une & l'autre, au moins les Perſes & les Lévantins les nomment ainſi. Les Barbares de Madagaſcar & des Iſles adjacentes les plus voiſines de l'Afrique, les appellent *Aleth*, *Mangha* ; les Egyptiens *Aſis*, *Aſſis* ou *Axis* ; & les Turcs *Azarath* ; or l'*Aſſis* des Egyptiens ne ſignifie que de l'herbe par excellence, que je crois être notre *Chauvre*. Puis examinant le *Banghé* des Aſiatiques & le *Bamjain* des Egyptiens, je trouve qu'ils ſont le *Mangha* des Africains, à quelques lettres près. Ainſi on peut conclure que l'herbe laſcive dont *Théophraſte* fait mention, eſt plutôt le *Chauvre*, que tout autre choſe, puiſqu'elle a une odeur vireuſe, qu'elle cauſe l'ivreſſe, & qu'elle trouble l'imagination. J'en dis de même de la compoſition que l'on en fait, comme je l'ai écrit fort au long dans mon Livre de la Boiſſon des Peuples. Ainſi il ne faut pas croire que ce ſoit ni le *Satyrion* ni le *Strammonium*, comme je l'ai dit, ni le *Surnag* des Africains, qui eſt peut-être notre *Satyrion*, ni enfin le *Ginzenh*

zenh des Chinois & des Tartares.

J'avoue que les Européens ne ressentent pas les mêmes effets de l'usage de ces *Narcotiques*, que font les Asiatiques & les Africains. La coutume fait que ces drogues produisent des effets différens dans ceux qui en usent, & nous n'observons chez nous que la tranquillité de l'ame, le plaisir & la démangeaison du corps, au lieu des égaremens amoureux qui se remarquent chez les autres. Si tous ces remédes sont assaisonnés avec de l'*ambre* ou du *musc*, ils seront beaucoup plus efficaces & exciteront davantage à l'amour, l'expérience nous montrant que ces deux parfums portent les humeurs aux parties naturelles qui en sont chatouillées. Je ne parlerai point ici de la *chair de lion*; parce que l'expérience a fait connoître qu'elle étoit ennemie des hommes; car un Médecin en ayant donné trois gros au *Calife Vaticus* pour l'exciter à aimer, il le tua au lieu de le guérir.

Les remédes que l'on prend par la bouche ne sont pas les seuls qui excitent les hommes à embrasser amoureusement les femmes. Ceux que l'on applique par dehors y contribuent beaucoup, & l'on

en forme des linimens pour en oindre les reins & les parties naturelles. Ces linimens ſe font avec du *miel*, du *ſtorax liquide*, de l'*huile de fourmis volans*, du *beure frais*, ou de la *graiſſe d'oye ſauvage*; on y ajoute un peu d'*Euphorbe*, de *pied d'Alexandrie*, de *gingembre* ou de *poivre*, pour faire pénétrer le reméde, & l'on y mêle quelques grains d'*ambre gris*, de *muſc* ou de *civette* pour le parfumer.

On peut encore appliquer des remédes ſur les teſticules des hommes lents, pour les exciter à aimer; & comme ces parties ſont la ſeconde ſource de la chaleur, ſelon le ſentiment de *Galien*, ils la communiquent auſſi à tout le corps; car outre la force d'engendrer, ils fabriquent encore une humeur ſpiritueuſe, qui nous rend robuſtes, hardis & courageux. Pour cela, on peut prendre de la *poudre de canelle*, de *girofle*, de *gingembre* & de *roſes*, avec de la *Thériaque*, de la *mie de pain* & du vin *rouge*.

Mais cet homme, dont nous avons parlé ailleurs, après *Célius Rhodiginus*, ſe ſervoit d'un plaiſant reméde pour s'exciter avec une femme. Il ſe faiſoit bien fouetter dans l'action; & ſi quelquefois,

quefois, par respect ou par pitié, on le fouettoit avec plus de modération, il se mettoit en colére contre celui qui l'épargnoit, si bien qu'il n'étoit jamais plus content, que lorsque la douleur l'obligeoit à satisfaire sa passion déréglée.

CHAPITRE VI.

Si l'homme prend plus de plaisir que la femme, lorsqu'ils se caressent.

IL n'y a point de plaisir ni plus prompt ni plus grand que celui de l'amour; il réjouit dans un instant tout notre corps & ravie de joye toute notre ame. Nous n'avons besoin ni d'industrie ni de maître pour nous apprendre à aimer. La nature nous a imprimé dans le cœur je ne sçai quoi d'amoureux, qu'elle cultive peu-à-peu, à mesure que nous croissons; & quand elle nous excite à caresser une femme, je ne sçaurois dire en combien de manières elle nous fait naître des contentemens. Les approches de l'amour sont aussi délicieuses que la jouissance même. Le plaisir est extrême quand nous y pensons par avance, & le souvenir en

eſt agréable. La douleur que nous ſouffrons à aimer, nous plaît autant que le plaiſir même. Enfin toutes les paſſions de l'ame ſont, pour ainſi dire, les eſclaves de cette paſſion amoureuſe.

Le ſentiment vif & indicible que nous avons dans les plaiſirs du mariage, nous fait connoître celui qui en eſt l'auteur; & je me perſuade que Dieu a voulu nous y en faire connoître l'excès & la grandeur, pour nous indiquer ceux que nous devons eſpérer à l'avenir. Je n'aurois oſé avancer cette penſée, ſi *S. Auguſtin* ne me l'avoit fournie dans ſon *Livre* 14. de la Cité de Dieu, *Chap.* 17.* & je m'é-

* On n'eſt pas encore bien décidé ſur la grandeur du plaiſir que prend un homme & une femme dans le mariage. On peut conſulter là-deſſus « Hippocrate de genitur. oper. ſect. 3. » fol. 12. Fernel Phyſiol. lib. 7. cap. 8. p. 181. » Georg. Hornius. Hiſt. Nat. lib. 3. cap. 1. p. » 154. Tr. Plazzon. de part. general. lib. 2. » cap. 13. p. 149. Sinibald. Geneanthrop. lib. » 10. tr. 1. cap. 5. p. 819. Rolfinc. de partib. » gener. dicat. part. 1. p. 16. Marcel. Donat. » de Medic. Hiſt. Princ. lib. 4. cap. 17. p. 396. » Andr. Laurent. Hiſt. Anat. lib. 8. quæſt. 7. » p. 292. Zaech. quæſt. Medic. legal. lib. 3. » tit. 1. quæſt. 7. n. 13. p. 281. Raies Campus » Elyſ. quæſt. 42. §. 6. p. 506.

tonne

tonne pas, poursuit-il, si les plaisirs que nous prenons avec les femmes sont si excessifs, & s'ils surpassent tous ceux que les hommes peuvent ressentir, & s'ils nous touchent si vivement au-dedans & au-dehors : puisque notre ame & notre corps en sont si puissamment émus.

Néanmoins l'on a des exemples dans les deux sexes, dans lesquels tout se passoit sans plaisir. On rapporte l'histoire d'un Marchand de Venise, qui étoit en érection, & éjaculoit une semence louable sans ressentir aucun plaisir. *Claudin. Consult. Médic.* 12. *p.* 351. *Montanus consil.* 16. *p.* 39. dit qu'une Dame se trouvoit toujours bien mal après le congrès, priant toujours son mari de l'en dispenser. On a vû des maris & des femmes se rendre les devoirs sans satisfaction du côté des sens. Une femme se plaignoit de ne ressentir aucune douleur dans le coït, mais plutôt du déplaisir. Pour rendre raison, *dit M. de Blegni. templ. d'Esculap. an* 2. *p.* 201. pourquoi les femmes conçoivent souvent sans plaisir, cela vient de ce que la semence trop abondante causant une extension extraordinaire aux vases qui la contiennent, amortit le sentiment des filets nerveux qui entrent dans leur composition. Ce qui peut être encore causé par le trop long séjour qu'elle y fait, une longue fermentation causant la dissipation de ce qu'elle contient de plus spiritueux, & lui donnant ainsi une espéce d'aigreur, qui

La

La nature ne nous a pas permis d'éviter ces voluptés, quelques ſaints que nous ſoyons, quand dans le mariage nous voulons avoir des enfans.

Si la nature n'avoit mis des délices extrêmes dans l'action de l'amour, je ne ſçaurois croire qu'un homme d'eſprit pût ſe plaire à ſe repentir ſi ſouvent. Mais les idées trompeuſes de l'amour ſont ſi engageantes, qu'il eſt comme impoſſible de s'en garantir; & il faut que le plaiſir que l'on prend avec les femmes ſoit bien grand, puiſque, ſelon le ſentiment de la plûpart des Théologiens, les diables en ſont ſi friands.

L'expérience de tous les jours nous fait voir que les plaiſirs du mariage ne nous rendent pas heureux: au contraire, il y a peu de perſonnes qui ne ſe repentent après les avoir pris comme nous ve-

---

eſt bien éloignée de la qualité qui excite le chatouillement. On peut ajouter que dans le temps de la plénitude des tuyaux qui la contiennent, la matrice étant plus humide, peut fournir à toutes les parties génitales un enduit de matiéres mucilagineuſes, qui en recouvrant les petites houpes des nerfs, en émouſſe beaucoup le ſentiment, & par conſéquent diminue ou anéantit le plaiſir.

nons

nons de dire. Il faut faire peu de réflexions sur les attraits de l'amour, dont la nature nous a charmés, pour connoître que ce n'est pas où il faut nous arrêter : si bien que pour parler juste, il ne faut aimer les plaisirs du mariage que pour la génération, & peut-être pour être chastes & pour obéir aux ordres de Dieu, qui veut garnir le Ciel de Bienheureux, dont nous sommes les organes & les instrumens. Les hommes charnels n'entendent pas ce langage ; il n'y a que les spirituels qui le goûtent : car ceux qui croyent que le bien de l'homme dans le mariage est dans la chair, & que le mal est ce qui les détourne des plaisirs ; que ceux-là s'en soulent, & qu'ils y meurent ! Mais ceux qui n'ont en vûe que d'obéir à Dieu, & de satisfaire à ses Commandemens, qui ont une femme, comme s'ils n'en avoient point, comme parle *S. Paul*, & qui ont pour ennemis ceux qui les empêchent de faire leur devoir ; que ces personnes-là se consolent en Notre Seigneur.

Que si nous considérons le mariage, avec toutes les suites, en qualité d'hommes charnels, nous n'y trouverons que des malheurs & des imperfections : mais

ſi nous l'examinons en qualité de Chrétiens, nous verrons que c'eſt l'ouvrage de Dieu, que *Jeſus-Chriſt* a perfectionné par ſa grace, que nous avions perdue par notre corruption. Si nous ne nous ſervons du milieu de *Jeſus-Chriſt*, tous nos plaiſirs, quelques licites qu'ils puiſſent être, ne ſeront que des malheurs & des diſgraces. Le mariage, ſans *Jeſus-Chriſt*, eſt abominable; avec *Jeſus-Chriſt*, il eſt aimable & ſaint, puiſqu'il l'a ſanctifié, avec tout ce qui en dépend.

J'avoue que nous ne ſçaurions empêcher que l'amour ne ſe faſſe par tout reſſentir, & que les hommes les plus retirés qui habitent les *grotes* & les *déſerts*, ne ſçauroient éviter ſes atteintes. Il les touche auſſi-bien que nous, & cette paſſion ſe fait connoître dans les forêts les plus affreuſes, auſſi-bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps conſiſte à ne reſſentir aucune douleur. Celle de l'eſprit réſide dans la joie intérieure de n'être point eſclave de ſes paſſions: mais les plaiſirs que nous prenons dans le mariage ſont quelque choſe de divin, s'ils ne paſſent pas les bornes de la raiſon. C'eſt ce qui obligea les Anciens à établir une

Vénus

Vénus honnête & modeſte, qui veilloit aux actions licites des femmes mariées ; & c'eſt cette volupté que la nature a donnée comme des attraits pour la perpétuité de notre eſpéce.

Ce n'eſt point un crime que de prendre des plaiſirs amoureux avec ſa femme, ſi nous en voulons croire *S. Bonaventure, & Salomon*, le plus ſage & le plus heureux des hommes, qui a le mieux parlé des plaiſirs de l'amour, par l'expérience qu'il en avoit faite, & on ne doit point ſe perſuader que la nature ait joint les plaiſirs à la conjonction des ſexes pour nous faire des crimes.

De ces trois ſortes de voluptés ; ſçavoir, du corps, de l'eſprit & de l'amour, la derniére eſt ſans doute la plus forte & la plus grande ; notre corps & notre ame ſe fondent de joie, pour ainſi dire, lorſque nous nous perpétuons : & ces deux parties de nous-mêmes reſſentent tant de contentement, qu'on ne les a pu encore bien exprimer juſqu'à cette heure.

Si l'amour cauſe des égarémens & nous fait ſouvent perdre l'eſprit, c'eſt une preuve de la violence de ſes voluptés. Notre ſiécle nous fournit aſſez d'exemples

xemples malheureux, ſans en aller chercher dans les ſiécles paſſés, pour nous apprendre cette vérité. La chambre de Juſtice que notre grand Monarque a depuis peu établie contre les empoiſonneurs, nous marque aſſez par les Arrêts qu'elle donne, juſqu'où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si ſes voluptés n'étoient pas ſi charmantes, & qu'elles n'euſſent pas tant d'empire ſur notre eſprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funeſtes effets, & jamais *Viturio* & *Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, ſi l'amour ne les avoit charmés.

L'homme & la femme goûtent tous deux des plaiſirs extrêmes quand ils ſe careſſent, & j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant, ſi l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus ſenſibles & entortillées, qui engendrent plus de vents, qui a l'imagination plus forte & le ſang plus chaud & plus mobile, je me perſuade que la queſtion ſera aiſée à décider.

On ne doute point que nos parties ſecrettes ne ſoient beaucoup plus ſenſibles que celles des femmes; elles ſont

toutes

toutes nerveuſes, ou pour mieux dire, elles ne ſont que des nerfs : au lieu que les parties des femmes ſont charnues & par conſéquent moins ſenſibles que les nôtres. Si entre toutes les parties de notre corps, les nerfs reſſentent une plus vive douleur quand on les touchent, ils recevront auſſi une plus grande volupté. D'ailleurs, nos vaiſſeaux ſpermatiques par où paſſe la ſemence, ſont extrémement entortillés, & nos teſticules ne ſont, à proprement parler, qu'un tiſſu de nerfs & de vaiſſeaux, pliés les uns ſur les autres : ſi l'on pouvoit developer nos vaiſſeaux ſpermatiques & qu'enſuite on les meſurât, je ne mentirois point, en diſant qu'ils ſont plus longs huit ou dix fois que nous ne ſommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne ſont pas plus longs que le doigt.

Si les vents ſont néceſſaires pour les plaiſirs de l'amour, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs, nous avouerons que les hommes n'étant pas ſi réglés dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent auſſi beaucoup plus de vents & d'eſprits flateurs.

Nous avons encore l'eſprit plus ferme & l'imagination plus forte que les femmes,

mes, les filets de notre cerveau ſont plus tendus & plus durs; & quand nous aimons, nous aimons plus fortement & plus voluptueuſement. Les femmes au contraire ont l'eſprit plus inconſtant & l'imagination plus foible. Les fibres de leur cerveau ſont plus molettes & plus flexibles; & bien qu'elles paroiſſent quelquefois aimer plus ardemment, elles ne reſſentent pas pour cela plus de volupté que nous dans les careſſes amoureuſes.

Enfin notre ſang eſt plus chaud & plus âpre que le leur; il s'agite avec plus de force; il s'eſt vû des hommes trembler de froid à l'approche d'une femme qu'ils vouloient embraſſer, le cœur & le cerveau ſe défaiſant alors de la plus grande partie de leur chaleur & de leurs eſprits, pour les envoyer avec précipitation aux parties naturelles.

Nous ſommes navrés de joie, quand la ſemence toute enflée d'eſprits ſe fait paſſage au travers de nos vaiſſeaux entortillés. Les vapeurs chaudes & chatouillantes qui s'en élevent, & le mouvement précipité des eſprits, qui pénétrent nos membranes, ne contribuent pas peu à nos voluptés exceſſives.

Bien que les femmes ſoient vivement touchées

touchées des plaisirs de l'amour, quand nous les embrassons, je ne sçaurois croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide & moins chaude ; elle n'est pas remplie de tant d'esprits, & ne se tarde pas si promprement que la nôtre.

Quoi qu'il en soit, on pourroit dire que la question demeure toujours indécise, & que l'on ne sçauroit la décider si l'on ne prend pour juge *Tirésias*, qui ayant été femme & homme tout ensemble, peut mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut lui qui décida en faveur de *Jupiter* contre *Junon*, & qui prononça que les femmes prenoient plus de plaisir que les hommes, quand elles en étoient embrassées.

En effet, on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence, quand elles veulent être humectées par la semence de l'homme, & la femme ressent un plus grand plaisir, lorsque ces parties attirent & succent nos humeurs, qu'elles les pressent de toutes parts par la conception, & qu'elles s'épuisent elles-mêmes par des épanchemens considérables ; si bien

bien qu'il s'eſt trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé, que le plaiſir des femmes ſurpaſſoit d'un tiers celui des hommes.

Mais ſans m'arrêter à ce dernier ſentiment, qui ne me paroît pas le plus véritable, je conclurai avec *Hippocrate*, que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaiſir dure plus long-temps. Car puiſque la nature fait notre plaiſir de peu de durée, elle a auſſi voulu qu'il fût extrême, au lieu que le contentement des femmes étant moindre, elle les a récompenſées en le faiſant beaucoup plus durer; & c'eſt ſans doute cette raiſon qui fit déterminer *Tirésias* à donner gain de cauſe à *Jupiter*, prenant la durée pour l'excès du plaiſir.

ARTICLE

ARTICLE I.

De la manière dont les personnes mariées doivent se caresser.

JE n'aurois jamais traité cette matiére, si je ne l'avois trouvée dans les Livres des Casuistes si mal agitée, qu'il est impossible que l'on puisse tirer des conséquences véritables, à moins que de faire tort à la vérité. Le fondement de cette question se trouve dans l'expérience, dans les Livres de la Nature, ou dans ceux de fameux Médecins, que la plûpart des Théologiens, des Casuistes & des Confesseurs n'ont jamais lûs, si bien que je ne m'étonne pas s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matiéres.

La fin du mariage, selon le sentiment de l'Eglise, est d'engendrer ou d'assouvir médiocrement la concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, & la condamne comme un crime capital, si elle passe les bornes de la raison.

La Religion Chrétienne a donc en abomination

abomination les careſſes de l'homme & de la femme qui ne ſe font que par délices, & la Médecine qui s'employe à conſerver la ſanté des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent ſouffrir que nous abuſions des contentemens que la nature nous y préſente. C'eſt contre ce vice abominable que *S. Paul* crie ſi haut, dans le *Capitre I.* de ſon *Epitre aux Romains.* *

Toutes les poſtures que la Courtiſanne *Cyréne* inventa autrefois, juſqu'au nombre de douze pour ſe careſſer, que *Phéilénis* & *Aſtynaſe* publiérent, qu'*Eléphantis* compoſa en vers *Léonius*, & que l'Empereur *Tibére* fit enſuite pein-

---

* Les animaux ont chacun leur façon de ſe careſſer, l'homme eſt le ſeul qui en ait imaginé de différentes ſous différens prétextes. Mais il n'y en a qu'une qui eſt naturelle & la plus propre à la génération; les deux époux ſe trouvent face & face, les parties s'uniſſent aux parties, & la ſemence ſe trouve plus à portée d'être induite dans *l'uterus* ☞ *Zachias. queſt. Medico-legal. lib. 3. tit. 2. queſt. 7 §. 21.* attribue aux façons illégitimes les parties fâcheuſes dont l'enfant ſe repréſente en venant au monde. Ajoutez à ces accidens les triſtes conformations que certaines poſtures produiſent par les ima-

dre

dre autour de ſa ſalle, nous font bien voir que les femmes ſçavent mieux que

---

ges & les impreſſions qui ſe tracent dans le cerveau des meres. L'accouchement monſtrueux du chien que rapporte *Wiel. Obſ.* 62. *cent.* 1. n'a été cauſé que par la poſture criminelle qu'un mari yvrogne a voulu tenir malgré ſa femme, & qui étoit ſemblable à celle que prend cet animal. Il eſt encore à propos d'avertir de ne ſe point laiſſer aller à des emportemens trop violents.

Vos etiam, ô lepidæ uxores; quæ grata virorum
Baſia, confuſis labiis, ulniſque fovetis;
Proh pudor! haud natibus nimium criſſantibus almam.
Perturbate operam: crebris ſubſultibus omnis
Maſcula vis, utero vix connivente, fatiſcet,
Quaque ſubintrarat, refluet diſperditus humor.
Immò & fœcunda ſi forte hærebit in alvo,
Motibus immodicis excuſſum ſemen utrinque,
Invalidos fœtus divulvis partibus edet
Nec veſtri optando gaudebunt robore nati.

Quillet. Calliped.

nous toutes les ſoupleſſes de l'amour, & qu'elles s'abandonnent plus aux voluptés amoureuſes : en effet, leur paſſion eſt plus violente & leur plaiſir dure plus long-temps ; c'eſt comme un feu qui s'entretient dans du bois verd, par la foibleſſe & la légéreté de leur jugement.

Quoiqu'un homme ait entrepris de parler dans ces derniers ſiécles des poſtures de l'amour, & qu'il en ait fait graver de belles planches par les *Caraches*, je ſuis pourtant perſuadé qu'il n'y a pas ſi bien réuſſi que les femmes qui s'en ſont mêlées : car dans ces ſortes de matiéres, par tout où elles ſont, elles emportent le prix.

La nature a appris à l'un & à l'autre ſexe les poſtures permiſes & celles qui contribuent à la génération, & l'expérience a montré celles qui ſont défendues & celles qui ſont contraires à la ſanté.

Nos parties amoureuſes n'ont pas été faites pour nous careſſer de bout, comme les Hériſſons ; nous altérons notre ſanté dans cette poſture, & nous nous oppoſons même à la génération ; car toutes nos parties nerveuſes travaillent alors & ſe reſſentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en ſont éblouis, la

tête

tête en pâtit, l'épine du dos en souffre, les genoux en tremblent, les jambes semblent succomber à la pésanteur de tout le corps. C'est la source de toutes nos lassitudes, de nos gouttes & de nos rhumatismes. Mais encore la génération en est empêchée ; car la matiére que nous communiquons à une femme, n'est jamais bien reçue dans le lieu que la nature a destiné à cet usage. Le conduit de la pudeur est trop pressé par la posture de la femme, quand nous les embrassons ainsi.

Etre assis n'est pas non plus une posture qu'il faut à un amour bien réglé. Les parties naturelles ne se joignent qu'avec peine, & la semence n'est pas toute reçue pour faire un enfant accompli dans toutes ses parties.

L'homme, qui selon les loix de la nature, doit avoir l'empire sur sa femme, & qui passe pour le maître de tous les animaux, est bien lâche de se soumettre à une femme, quand ils veulent prendre ensemble des plaisirs amoureux. Si cette femme est émue d'une passion déréglée, & qu'elle veuille s'abandonner aux voluptés d'un amour impudique, il n'est pas de l'honnête homme de lui plaire ni

de ſe ſoumettre lâchement à elle. C'eſt une atteinte qu'il donne à ſon privilége & une honte qu'il s'attire par ſa propre complaiſance.

Au lieu d'engendrer, on rend par cette poſture une femme ſtérile; & ſi par hazard il en vient quelqu'un, il eſt petit ou imparfait. Le peu de matiére que le pere a donné pour le former, a été ſi peu fournie d'eſprits, que l'ame qui doit un jour s'en ſervir comme d'inſtrumens pour ſes plus belles facultés, ne fait dans la ſuite rien qui vaille, & les enfans en devienne nains, boiteux, boſſus, louches, imprudens & ſtupides. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du déréglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mêmes enfans contrefaits.

La plus commune des poſtures eſt celle qui eſt la plus licite & la plus voluptueuſe; on ſe parle bouche à bouche, & on ſe careſſe, quand on s'embraſſe par devant.

Si un homme eſt trop péſant, & que la femme ſoit extrémement délicate; il me ſemble qu'on n'agiroit pas contre les loix de la nature, ſi l'on ſe careſſoit de côté, à l'imitation des renards: on éviteroit

roit par cette posture tous les accidens auſquels une femme délicate peut être expoſée dans la poſture la plus commune, & il n'arriveroit jamais par-là de ſuffocations ni de fauſſes-couches.

Je mettrois ici la poſture de careſſer une femme par derriére, parmi celles qui ſont contre les loix de la nature, ſi un Philoſophe & deux Médecins ne me diſoient le contraire. En effet, toutes les bêtes, ſi nous en exceptons quelques-unes, ſe joignent de la ſorte; & pour engendrer, la nature ne leur a point appris d'autre moyen que celui-là. La matrice des femmes eſt alors plus en état de recevoir la ſemence du mâle; elle la retient & la fomente plus commodément; ſi bien que ne s'écoulant pas ſi aiſément de leurs parties naturelles que dans une autre poſture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendoit ainſi des femmes fécondes, qui étoient ſtériles auparavant.

Il eſt certain que l'Anatomie nous montre que la matrice eſt beaucoup mieux ſituée pour la conception, lorſqu'une femme eſt ſur ſes mains & ſur ſes pieds, que quand elle eſt ſur le dos. Le fond de cette partie eſt alors plus bas

que ſon orifice, & il n'y a qu'à jetter de la ſemence, elle y coule d'elle-même, & par ſa propre péſanteur elle tombe où elle doit être conſervée pour la génération. Cette poſture eſt la plus naturelle & la moins voluptueuſe : l'action de l'amour nous donne d'elle-même aſſez de plaiſirs, ſans en chercher de plus grands par une autre figure, & je ne doute pas que les Caſuiſtes ne nous permiſſent d'en uſer de la ſorte, pour éviter l'excès de la volupté dans les embraſſemens des femmes.

Si une femme eſt naturellement ſi graſſe, qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'oppoſe à l'approche de ſon mari ; fera-t-on une diſſolution de mariage, plutôt que de conſeiller à cet homme de careſſer ſa femme par derriére ?

Mais encore puiſque la loi commande à un mari de rendre le devoir à ſa femme, quand elle témoigne l'aimer ardemment, elle oblige auſſi la femme de rendre ce même devoir à ſon mari, quand il ne peut dompter ſa paſſion. Si par hazard il veut éteindre ſa concupiſcence ſur la fin de la groſſeſſe de ſa femme ; ne pourroit-on pas alors lui permettre de la careſſer par derriére, plutôt que d'étouffer

d'étouffer l'enfant qui est sur le point de naître, ou que d'aller lui-même chercher ailleurs à faire un crime ? Dans cette posture il n'y aura point de crainte pour une fausse-couche, l'épine du dos souffre plutôt que le ventre les secousses que l'amour inspire aux hommes dans cette rencontre.

En effet, *S. Thomas*, * qui est estimé parmi les Théologiens pour un des meilleurs Casuistes qu'il y ait, est de ce sentiment. Il nous apprend qu'il n'y a point de crime, quand des personnes mariées se caressent par derriére, pourvû que ce ne soit pas à dessein de prendre des plaisirs excessifs, mais seulement pour des causes légitimes, comme lorsqu'un homme a le ventre trop gros, & qu'il a peur d'étouffer dans les entrailles de sa femme l'enfant qui en doit bientôt naître.

Si *Paul Eginette* & *Mercurial*, après le Philosophe *Lucréce*, ont été de ce senti-

---

* *Monuerim aliquando conversionem debitâ situs omninò culpâ vacare, quam non captandæ voluptatis gratiâ, sed aliqua justa causa intercedit, scilicet ob pinguedinem viri, suffocandique fœtum motum, 4. d. 31. in fine in expos. litterali.*

ment, que les femmes conçoivent plutôt en les careſſant par derriére que par devant, je ne ſçaurois me perſuader qu'ils ayent voulu parler de ce crime énorme, auquel l'Ecriture ne donne point de nom. On ne conçoit jamais de la ſorte ; & les Philoſophes qui ſuivent les loix de la nature, ne ſont jamais infectés d'opinions qui ſoient contre ſes maximes. Il eſt donc permis de careſſer ſa femme de quelque maniére que ce ſoit, pouvû que la volupté ne ſoit pas exceſſive, que notre ſanté n'y ſoit pas intéreſſée, & que l'on ne commette point de faute contre la propagation des hommes. C'eſt ainſi que le penſent *S. Thomas*, comme je l'ai dit, le Cardinal *Cajétan*, *Albert le Grand*, *Abulenſis* ſur *S. Mathieu*, & quelques autres Caſuiſtes.

Mais je m'apperçois ici plus qu'ailleurs, que les choſes dont je parle, ſont trop délicates pour en dire davantage. Je proteſte que je n'ai pû choiſir des termes moins durs, pour expliquer mon ſentiment ſur ce ſujet : & ſi j'ai paſſé quelquefois les bornes de la bienſéance, comme le fit autrefois *S. Auguſtin*, on peut croire que ce n'a été que par la force de la matiére que je traite.

ARTICLE

ARTICLE II.

Si l'on se trouve plus incommodé de caresser une laide femme qu'une belle.

LA beauté est un des plus grands priviléges que la nature nous ait donnés, pour avoir de l'autorité sur les autres. C'est cette qualité qui exerce sur les hommes une espéce de tyrannie, & qui les charme d'une maniére si extraordinaire, que même les plus barbares en sentent les attraits. C'est ce qui oblige encore aujourd'hui quelques peuples de l'Afrique, de mettre sur le Trône les hommes les mieux faits d'entr'eux ; & c'est aussi ce qui inspiroit à un Evêque de Milan, de choisir pour ses laquais des personnes les mieux faites & les plus accomplies.

La beauté que l'on admire dans es femmes est un puissant aiguillon pour nous exciter aux délices de l'amour ; elle nous engage à les aimer ; & ce que l'Avocat *Hipéris* n'avoit pû gagner par son éloquence sur l'esprit des Juges, la beauté de *Phryné* l'emporta haute-

ment. * Il n'y a pas moyen de ſe garantir des charmes d'une jeune perſonne qui a toutes les graces à ſa ſuite. Elle ménage

---

* *Madame de Courſelle aux pieds de ſes Juges, pour obtenir pardon de l'adultere qu'elle avoit commis.*

Pour un crime d'amour dont je ne ſuis coupable,
Que pour avoir le cœur trop ſenſible & trop doux,
Dois-je avoir un Tyran ſous le nom d'un Epoux;
Arbitres ſouverains de mon ſort déplorable?
L'impitoyable Auteur des maux dont on m'accable,
Oſe-t-il ſe ſervir de Thémis & de vous,
Pour m'immoler bientôt à ſes chagrins jaloux,
Et me faire périr pour être trop aimable?
Ah! conſultez de grace & vos yeux & vos cœurs,
Ils vous inſpireront d'être mes Protecteurs,
Tout ce que l'amour fait, n'eſt-il pas légitime?
Et vous qui tempérez la ſévére Thémis,
Pourriez-vous vous réſoudre à châtier un crime
Que la plûpart de vous voudroit avoir commis?

nos

nos inclinations comme il lui plaît, & la tyrannie de la beauté dont elle est ornée, est si puissante, que malgré nous, nous en devenons les esclaves. Témoin *Néron*, qui, gagné par les attraits de *Poppée*, ne pût jamais s'en garantir, de même que de ses charmes. Sa beauté lui enflamma le cœur & l'appella au dernier plaisir, comme *Pétrone* * nous le rapporte.

On diroit que la nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme; en effet, sa taille est haute, bien prise & des plus fines; son air a, je ne sçai quoi si rempli de majesté, qu'il inspire du respect aux plus hardis; son humeur est agréable & son esprit vif & brillant. A la considérer en particulier, son embonpoint est accompli, & le tour de son visage merveilleux. Ses dents sont blanches, ses joues & ses lévres sont de couleur de rose, son front est assez large, ses yeux grands & bleus, bien ouverts & pleins de feu, ses sourcils noirs, sa bouche & ses oreilles petites, son nez bien fait, sa gorge un

* *Ipsa corporis pulchritudine ad se vocante trahebat ob Venerem.*

peu élevée, ſes mains longues & ſes doigts déliés, ſa poitrine large, ſon flanc preſſé, ſes pieds petits & délicats; en un mot, ſa beauté femelle a tout ce qui peut nous ſéduire, en s'emparant de notre raiſon. Et ſi l'on veut une beauté qui plaiſoit aux Anciens, je dirai avec *Pétrone*, qu'elle a les cheveux naturellement friſés, qui lui battent agréablement les épaules; que ſon front eſt petit, au-deſſus duquel on voit de véritables cheveux retrouſſés agréablement; que ſes ſourcils ſe courbent; que ſes yeux ſont plus brillans que les étoiles dans l'obſcurité de la nuit; que ſon nez eſt un peu aquilain; que ſa bouche eſt petite, ſemblable à celle de *Vénus* & de *Praxitèle:* Enfin que ſon viſage, ſa gorge, ſes bras & ſes jambes ornés de liens, de coliers & de braſſelets d'or, effacent la blancheur du marbre le plus eſtimé.

En vérité, il eſt bien mal-aiſé de garder une fille pour qui tous les hommes ſoupirent. Un homme même à qui la nature a fait préſent d'une beauté extrême, a bien de la peine à ſe garantir des inſultes des autres hommes; & ſi *Spurine*, Gentilhomme Toſcan, ne ſe fût bleſſé au viſage, pour en effacer la beauté,

té, jamais il n'eût été à lui-même, & cette beauté eût été assurément une des principales sources de l'embarras & des désordres de sa vie. Pour les belles femmes, il y en a peu qui n'ayent été ou superbes ou impudiques, & il semble aujourd'hui qu'il ne faut être que belle, pour n'être pas estimée vertueuse, ou pour ne l'être pas en effet.

Que rarement la chasteté
Se soutient avec la beauté ;
Qu'il est charmant de plaire & de passer pour belle !
Et que ce plaisir flateur
A l'engagement de son cœur
La pente est douce & naturelle !

C'étoit autrefois cette beauté à laquelle l'on donnoit des couronnes de myrthe ; & c'est encore aujourd'hui cette même beauté qui a tant de pouvoir sur l'ame des hommes, qu'il s'en est vû, qui étant presque impuissans à l'amour, par la froideur de leur tempérament, en ont été échauffés, & se sont trouvés capables de la génération.

Cette beauté, qui est un don de Dieu, a tant d'empire sur notre ame, & ména-

ge

ge ſi fort nos paſſions, qu'elle les fait agir, comme ſi elles lui appartenoient; & jamais *Urie* n'auroit été ſacrifié à la paſſion d'un Prince, ſi *Berſabée* n'avoit été belle.

A la vûe d'une belle femme, tout s'émeut chez nous, & notre amour qui n'eſt autre choſe dans l'Ecriture que la charité, au rapport de *S. Jérôme*, & le deſir de la beauté, eſt ſouvent ſi exceſſif, que nous ne pouvons nous ménager là-deſſus, ſans avoir des forces ſurnaturelles. Un Caſuiſte ſeroit bien fâcheux, s'il vouloit nous perſuader que nos actions ſont criminelles, lorſque tranſportés de la beauté d'une femme, nous la careſſons avec ardeur. Alors notre chaleur s'augmente dans notre corps & ſe fait reſſentir à notre cœur, nos parties naturelles ſe gonflent & s'agitent en dépit de nous, ſi bien qu'elles nous montrent par leur mouvement importun, que la beauté a des attraits pour elles. En effet, les jours ne nous ſemblent durer que des momens, en la compagnie d'une belle femme, & alors nous ne nous apperçevons preſque pas que nous avons faim, & nous mépriſons toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement

rement le plaisir de l'amour. Nos caresses réitérées ne nous semblent ni fades ni ennuyeuses ; la beauté les fait renaître sans peine, & nous donne de nouveaux desirs & de nouvelles forces pour la jouissance.

Je m'étonne que les plaisirs du mariage soient présentement en horreur, & qu'on nous défende d'en jouir. Je ne sçai si cela est bien dans l'ordre, que d'établir le mariage comme une chose sainte & vénérable, & d'avoir de l'horreur pour ses plaisirs, qui en sont inséparables. C'est avoir de l'appétit, & vouloir manger & boire, sans s'apperçevoir que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison, que d'honnorer un Sacrement & en même-temps d'abhorrer ce qui en est le sceau ? Mais Dieu est admirable dans tout ce qu'il fait ; il a mis dans la femme une beauté qui nous charme, & des plaisirs excessifs pour l'action du mariage, & en même-temps il nous défend d'en jouir avec excès. Sans ce contrepoids nous serions malheureux, & nous nous jetterions du côté des plaisirs, qui nous exposeroient sans doute à toutes sortes de maux, & qui empêcheroient la génération,

tion, qui eſt le véritable deſſein de Dieu.

La laideur au contraire calme tous nos tranſports : * bien loin de nous exciter à aimer, elle nous fait abhorer les plaiſirs de l'amour. Si par hazard nous ſommes obligés de nous approcher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abbatent au lieu de ſe roidir, & nous ſentons dans notre cœur je ne ſçai quoi qui nous rebute & qui nous empêche de nous joindre amoureuſement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de néceſſité, il nous faut du temps pour nous y diſpoſer, & encore après cela, nous ne nous trouvons preſque jamais en état de preſſer étroitement

---

* Les goûts ſont différents, chacun ſuit ce qu'il aime ;
Ce caprice eſt permi contre la Beauté même,
Et j'ai vû préférer dans l'empire des cœurs
A de fades Beautés d'engageantes laideurs.

Ne vous mariés jamais (Me Lambert) ſur le coup d'œil & ſans réflexions. La beauté & la laideur reviennent preſqu'au même ; l'une & l'autre diminuent à force de les voir ; quand les femmes manquent par les qualités du cœur, c'eſt bien peu de choſe du reſte.

une femme laide. Il faut qu'*Anacarsis* se touche & s'excite long-temps, sans cela il n'agiroit point & ses parties n'obéiroient jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu & un glaçon. La nature nous embrase le cœur pour nous joindre, & en même-temps cette même nature glace nos parties amoureuses pour fuir, pour traduire ici la pensée de *S. Augustin*. Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines : & si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ce que nous prêtons à cette femme, nous épuise tellement, que nous sommes ensuite accablés des mêmes incommodités qui arrivent à ceux qui abusent des plaisirs de l'amour. Le cœur, en qui la haine a éteint la plûpart de ses esprits, est fort incommodé après en avoir communiqué à nos parties naturelles ; & le cerveau où ces passions opposées se font la guerre, s'affoiblit incessamment, quand il faut envoyer ses esprits ailleurs ; si bien que l'on pourroit dire qu'une seule caresse faite à une femme laide, cause plus de foiblesse & de défaillance, que six que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent notre

cœur

cœur & qui en multiplient les eſprits ; mais la laideur a je ne ſçai quoi qui le ferme & qui le glace.

S'il naît par hazard des enfans de ces conjonctions forcées, ce ne ſont que des perſonnes péſantes & ſtupides, qui nous marquent évidemment le peu de contentement qu'a pris leur pere dans les careſſes de leur mere.

Il eſt donc vrai que l'on ſe trouve beaucoup plus incommodé, quand l'on embraſſe une femme laide, que quand l'on en careſſe une belle : & que ſi j'oſe décider en Théologien, c'eſt un plus grand crime de careſſer une femme laide que d'en careſſer une belle. Car s'il y a des charmes dans celle-ci dont on ne puiſſe ſe garantir, il y a des défauts dans l'autre qui ne devroient pas permettre de s'en approcher : ſi on le fait ſans y être attiré par la beauté, c'eſt la bonne grace & les autres agrémens qui nous éblouiſſent pour l'ordinaire. Il faut croire, avec *S. Cryſoſtôme*, que s'excitant contre les loix de la nature, le crime eſt beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre.

Si je voulois conſeiller à quelqu'un de ſe marier, je lui dirois qu'il n'épouſât

sât ni une belle ni une laide femme. La premiére auroit trop d'empire sur lui, & seroit plutôt commune que particuliére. L'autre lui causeroit cent repentirs, & peut-être le divorce, s'il n'avoit une vertu toute particuliére.

CHAPITRE VII.

Si ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux, & s'ils vivent plus que les autres ?

NOus commençons à mourir, dès que nous commençons à vivre ; & bien que les causes de la vie & de la mort semblent être si opposées entr'elles, elles sont pourtant très-étroitement unies en nous-mêmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle, dont l'ame se sert comme d'un instrument qui lui est absolument nécessaire. La mort est la perte de cette même chaleur, qui agissant continuellement sur notre humide radical, le dissipe sans cesse en se détruisant soi-même.

La nature qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce qu'elle a

fait,

fait, n'a jamais ſçu conſentir à la perte de ſes productions. Elle a voulu s'y oppoſer par deux moyens. Sa nourriture répare inceſſamment ce que la chaleur naturelle conſume dans les animaux, & la génération perpétue leur eſpéce.

D'un côté, parce que les animaux diſſipent tous les jours de trois ſortes de matiéres qui les compoſent, la nature a donné l'air, les alimens & la boiſſon, pour réparer, par autant de moyens, ce qu'ils perdent à tout moment. La premiére remplace les parties les plus ſpiritueuſes; l'autre rétablit les plus ſolides, & la derniére enfin répare les plus humides. D'un autre côté, cette même nature a caché dans les animaux des feux ſecrets, qu'elle ménage adroitement pour conſerver leur eſpéce. Elle a diſtingué leur ſexe, non-ſeulement par leur complexion, mais par la ſituation & par la différence de leurs parties.

Tous les animaux ſe joignent de la même façon les uns que les autres : la *belette*, la *vipére* & les *poiſſons* ne conçoivent pas par la bouche, ainſi que quelques-uns nous l'ont voulu perſuader, mais par les parties que la nature leur a données pour la génération. Les *Cavales*

da

de Portugal engendrent de la même façon que les femmes ; il faut être fol pour croire que ce soit le vent du Septentrion qui les rende fécondes.

On ne sçauroit exprimer quels ardens desirs les animaux ont de se joindre ; quels contentemens ils ressentent lorsque l'amour les y convie ; & pour ne parler ici que de l'homme, quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse.

L'air est si nécessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles qui s'évaporent incessamment, qu'au même instant que nous en manquons, nous cessons de vivre ; & nous vivons même misérablement, s'il est impur & mêlé des vapeurs & des exhalaisons qui nous sont contraires. Il est encore aussi ennemi de nous-mêmes, s'il n'est pas agité par des vents, qui en corrigent les mauvaises qualités & qui l'empêchent de se corrompre. Delà vient aussi que presque tous les ans l'on est affligé de peste dans la Ville de Génes, le vent du Septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualités salutaires, à causes des montagnes qui couvrent cette Ville de ce côté-là.

L'aliment

L'aliment ne nous eſt pas moins néceſſaire que l'air ; il ne doit pas avoir des qualités exceſſives, ni une matiére trop étrangére pour nous nourrir, mais un certain tempérament & une certaine matiére qui le faſſe aiſément changer en toutes nos parties.

Cet aliment que reçoit tous les jours notre eſtomac, ne ſçauroit s'y cuire ſans qu'il y ait quelque liqueur pour le diſſoudre : & nous ne ſçaurions vivre ſans qu'il ſe faſſe dans cette partie noble une eſpéce d'ébulition, par le moyen de laquelle nous puiſſions enſuite nous nourrir. Car comme dans une grande ſéchereſſe les plantes meurent faute de pluye, ainſi nous ceſſerions bientôt de vivre, ſi nous ne nous ſervions de quelque breuvage, qui favoriſant nos coctions, réparât inceſſamment les parties humides, qui s'évaporent tous les jours en nous-mêmes.

Plus les choſes ſont néceſſaires à la vie, plus a-t-on de plaiſir à les poſſéder ; & parce qu'il n'y a rien au monde de plus néceſſaire que la boiſſon, auſſi le contentement eſt exceſſif, quand nous en aſſouviſſons notre ſoif. La faim n'eſt pas ſi violente que la ſoif, qui eſt un deſir de

ſe

ſe rafraîchir & de s'humecter, ce qui fait que les buveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, & pour l'eſpéce du breuvage & pour la maniére de s'en ſervir.

Mais parce qu'il y a de pluſieurs ſortes de breuvages, dont les uns ſont plus ſains que les autres; celui qui eſt le plus propre à étancher la ſoif, eſt auſſi celui que la nature, comme une mere & une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je ſçai que l'art en a inventé de pluſieurs ſortes, que l'on a faits par l'expreſſion de quelques fruits, ou par l'infuſion & par la coction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques ſemences, ou enfin par le mélange de *ſucre*, de *miel*, de *canelle*, de *levain*, de *vinaigre*, & de quantité d'autres choſes, que les hommes ont cherchées, pour s'empêcher de boire de l'eau crue & pour ſe faire mourir, ce me ſemble, avec plus de volupté. C'eſt ainſi que l'on a fait le *Vin*, le *Cidre*, la *Bierre*, l'*Hydromel*, le *Chocolat*, le *Tzibet:* en un mot, toutes ſortes de boiſſons.

De toutes les boiſſons, nous ne nous ſervons guéres ici que du vin & de l'eau; car pour les autres liqueurs, & principalement

lement pour la biére & pour le cidre ; l'on en uſe guére où le vin eſt commun. Mais parce qu'on en boit quelquefois, je dirai que la biére, outre qu'elle eſt un peu amére & déſagréable à boire, elle embarraſſe fort les entrailles par l'épaiſſeur & par la viſcoſité de ſa matiére, & ſouvent y fait naître des vents & des tranchées. Elle cauſe des ardeurs d'urine. Les nerfs & les reins en ſont incommodés. Elle apporte même des douleurs de tête. Enfin, par ſon uſage continuel, elle donne quelquefois la naiſſance au *ſcorbut* & à la *ladrérie blanche*, ainſi que nous le fîmes voir il y a quelques années dans un *Traité* de cette premiére maladie, que nous fîmes imprimer par le commandement de Monſeigneur *Colbert de Terron.*

Le *cidre* eſt accompagné d'une humidité ſuperflue, qui ruine le foye & qui y aſſemble avec le temps beaucoup de mauvaiſes humeurs. La gale & la foibleſſe des ſens viennent ſouvent de ſon uſage immodéré, & nous avons quelquefois obſervé que pour peu que l'on ait de diſpoſition à la *ladrérie blanche*, le *cidre* ſuffiſoit pour rendre cette maladie incurable.

Le *vin*, que l'on peut nommer le ſang de

de la terre, est l'ennemi capital des enfans. * La jeunesse en est corrompue, parce qu'elle s'en sert souvent comme d'un doux poison. Mais pour ne m'étendre pas davantage sur ce sujet, l'on me permettra de dire en général, qu'il est contraire à toute sorte d'âge, par l'excès de sa chaleur & de son humidité : d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui sont causées par son excès, conduisent ceux qui en sont attaqués dans des suites funestes & dans des convulsions horribles, qui les menent indubitablement à la mort.

Nous avons presque, tous tant que nous sommes, les entrailles échauffées, la tête foible, le sang trop chaud ; & nous sommes sujets, principalement en cette Ville, à des fluxions importunes. Ce siécle est rempli de bilieux & de mélancoliques, par l'excès d'une bile brûlée. Les maladies aiguës sont toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insupportable ; & ce seroit alors faire une grande faute que d'user de vin, puis-

---

* *Nec veneris, nec tu vini tapiaris amore*
Uno namque modo vina venusque nocent.

qu'il ne convient pas même aux perſonnes ſaines, à moins qu'il ne ſoit bien trempé. L'eau au contraire appaiſe d'abord la fureur des fiévres ; elle tempére les entrailles qui en ſont incommodées, & guérit preſque elle ſeule les grands maux, qui ſouvent ne peuvent être combattus ſans ſon ſecours.

L'eau eſt un élément le plus beau & le plus néceſſaire de tous. Elle eſt tellement utile à la vie ſpirituelle & temporelle, que nos plus Sacrés Myſtéres ne ſçauroient être célébrés ſans eau, & que nous ne ſçaurions vivre ſans en avoir. La nature même, pour le répéter, l'a eſtimée ſi néceſſaire aux hommes, qu'elle en a mis par tout où l'on ſe peut trouver ; & je puis dire que ç'a été l'eau plutôt que le feu, qui a été la cauſe que les hommes ſe ſont mis enſemble pour faire des Villes.

La meilleure de toutes les eaux eſt celle qui eſt froide, claire, pure, légére & ſans ſaveur, ce que l'on peut appeller douceur dans l'eau, qui s'échauffe en peu de temps & qui ſe refroidit de même ; enfin, pour être bonne, elle doit être ſans odeur, elle doit plaire à la langue & au palais, & être agréable à la

vûe,

vûe. Ce sont des marques assurées qu'elle passera bientôt par les urines, & qu'elle ne chargera pas l'estomac après l'avoir bûe. Celle qui sort de la crevasse d'un rocher exposé au soleil levant, aura toutes ces bonnes qualités ; mais l'on doit bien prendre garde de ne s'y pas tromper, comme fit autrefois l'armée du Prince *César Germanicus* aux côtes de *Frise*, où elle but de l'eau d'une *Fontaine minérale*, qui la rendit en peu de temps presque toute scorbutique.

L'eau de *fontaine*, de *puits*, de *citerne*, ou de *riviére*, est très-excellente à boire, pourvû qu'elle ait les qualités que nous venons de dire. Il faut que la *fontaine* soit fort nette, le *puits* découvert, la *citerne* garnis de gros sablons ou de petits cailloux, & que la *riviére* n'ait point de boue dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces espéces étanche merveilleusement la soif, répare l'humeur radicale, & empêche la dissipation, tempére la chaleur des hommes, de quelqu'âge & de quelque région qu'ils puissent être. Elle sert à toutes les coctions qui se font dans notre corps ; elle distribue l'aliment qui nourrit nos parties ; elle appaise puissamment

les ardeurs de la colére & de la bile, que le vin excite d'une maniére extraordinaire. C'eſt l'uſage de l'eau qui fit autrefois nommer *Sages* les Rois de Perſe, qui faiſoient porter par tout où ils alloient de l'eau du fleuve d'*Eulée* ou de *Choaſpe*. En effet, l'eau nous cauſe de grands biens. Elle nous humecte & nous donne une liberté de ventre. Elle empêche que les vapeurs chaudes & bilieuſes ne nous faſſent mal à la tête. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaiſir & de tranquillité, & les fluxions n'en ſont jamais excitées comme par le vin.

Après-tout, ſi nous conſidérons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en uſent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce & les ſens plus vifs : qu'elle répare les forces, & qu'enfin elle fait vivre plus doucement. Et en effet, *Samſon* n'eût jamais été ſi fort, ſi ſa boiſon ordinaire eût été autre choſe que de l'eau. *

---

* Ceux qui boivent du vin (*M. Hecquet. malad. de l'eſt. part. 2. chap. 11. p. 327.*) qui font bonne chere, qui mangent beaucoup, font plus de vents que les buveurs d'eau. Mille

Le

Le vin au contraire émouſſe la pointe

fois plus eſtimables & plus innocens que les cabarets de nos jours, ces *Thermopoles* des ſiécles paſſés, où l'on n'alloit pas honteuſement proſtituer ſon bien & ſa vie en ſe gorgeant de vin, mais où l'on s'aſſembloit pour s'amuſer honnêtement & ſans riſque à boire de l'eau chaude; & en ceci on ne peut trop admirer la ſage prévoyance de ces anciens Maîtres de la vie civile, qui avoient établis ces cabarets où l'on pût donner librement & à tout venant de l'eau à boire, mais qui avoient renfermés le vin dans les boutiques des Apoticaires, pour n'en permettre l'uſage que par ordonnance des Médecins. Du moins ſçait-on qu'il y avoit des loix qui ôtoient à qui que ce fût le droit d'en vendre ſans leur permiſſion. Par un autre trait de ſageſſe, les Loix Romaines interdiſoient l'uſage de cette dangéreuſe boiſſon aux jeunes hommes & aux femmes, voulant auſſi pourvoir à la ſageſſe des unes & à la conſervation des autres.

On accuſe l'eau d'être ſujette à ſe convertir en bile ou pire encore, ſi elle eſt impure ou mal choiſie, ſur-tout ſi elle eſt groſſiére & chargée de ſoufres terreſtres qui la rendront pareſſeuſe & croupiſſante dans les entrailles. Il pourroit ſe faire qu'elle paroîtroit devenir bilieuſe en certains cas, ſi on en buvoit trop peu, parce que l'eau priſe en petite quantité ne ſuffiroit pas alors pour affoiblir & noyer la bile, mais la mettroit en mouvement & la feroit fermenter.

Martiani demande comment l'eau peut être bilieuſe. Il répond que l'eau en ſe corrompant

des ſens, augmente les douleurs de tête, & fomente la chaleur des entrailles, qui eſt ſouvent exceſſive : il brouille l'imagination : il efface la mémoire & trouble

---

contracte naturellement de l'amertume. Il rapporte l'exemple de l'eau qui ſe gâte en Eté, & qui devient amere en croupiſſant. Il ajoute que ſi on boit de l'eau ſimple, quand on a la bouche amére, cette eau bien loin de corriger l'amertume de la bouche, l'augmentera ; mais que ſi l'on boit du vin, l'amertume ſe diſſipera. Enſorte, dit-il, que l'eau eſt auſſi malfaiſante à ceux qui ont des amertumes, que le vin eſt malfaiſant à ceux qui ont des aigreurs.

Quelques Médecins ajoutent que l'eau eſt ſi propres à produire de la bile, que ſi on y veut faire attention, on remarquera que la plûpart des buveurs d'eau ſont beaucoup plus coléres & plus emportés que les autres, & qu'ils ont plus à ſe défendre de la paſſion de l'amour. C'eſt ce qui a fait dire à M. Voiture.

Un Buveur d'eau, pour aux Dames complaire
Suivant l'amour dont le ſeul feu l'éclaire
Se voit toujours ſobre, courtois & doux,
Et ne ſçauriez ſi-tôt boire dix coups
Qu'encor plutôt il ne le puiſſe faire.
Vénus d'amour la gracieuſe mere
Naquit de l'eau ſur les bords de Cythere ;
Auſſi ſon fils favoriſa ſur tous
Un Buveur d'eau.

la raiſon : il corrompt les humeurs, & ſouvent il cauſe par ſon excès la ſtérilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naiſſent de parens débauchés.

Qu'on ne me diſe donc pas que le vin réveille l'ame & qu'il excite l'eſprit; car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas long-temps, quand on en uſe avec excès. Il eſt comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre, qui rend à la vérité ſon fruit & plus coloré & plutôt mur, mais qui tue l'arbre bientôt après.

Qu'on ne me diſe pas encore, pour mépriſer l'eau, qu'elle ne convient ni aux ſains ni aux malades, & qu'*Hippocrate* & *Galien* ſe ſervoient de vin pour guérir la plûpart des maladies aiguës. Car ſi l'on examine de bien près ce que ces deux Médecins en rapportent, l'on verra auſſi-tôt que la boiſſon qu'ils don-

---

Il entend mieux ſes loix & ſon myſtere,
Il ſçait jouir, & diſcret ſçait ſe taire,
A le rein ferme, & fermes les genoux
Et trente-ſix yvrognes comme vous
Ne valent pas en amoureuſe affaire
Un Buveur d'eau.

noient quelquefois à leurs malades, étoit plutôt de l'eau que du vin, puiſqu'ils ne mêloient cette liqueur parmi l'eau que pour en ôter la crudité. Je pourrois rapporter ici, pour faire valoir l'eau, ce que ce dernier Médecin a laiſſé par écrit, qu'il n'a jamais vû perſonne attaqué de fiévre ardente qu'il n'ait guéri, après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire.

Mais ce ne ſeroit pas encore aſſez pour l'éloge de l'eau, que d'avoir rapporté ce que nous avons dit ci-deſſus, ſi la ſemence dont nous ſommes formés, ne lui étoit ſemblable; ſi nous ne nagions parmi les eaux dans le ventre de nos meres, & ſi notre cœur même n'en étoit inceſſamment arroſé.

La nature, qui eſt l'ouvriére de toutes choſes, nous veut ſans doute marquer par-là, que comme l'eau eſt ce qui nous donne l'être & nous le conſerve enſuite dans les eaux de nos meres, elle doit auſſi être la principale choſe qui nous faſſe vivre, lorſque nous en ſommes ſortis, puiſqu'elle nous ſert de principe pour perpétuer notre eſpéce.

Vénus, qui n'eſt autre choſe que la paſſion de l'amour, nous fait encore voir

voir que l'eau est une excellente chose, & qu'on la doit préférer à toutes les liqueurs, puisqu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le Déluge les hommes ne buvoient que de l'eau, & l'on sait quel âge ils vivoient alors, puisqu'il s'en est vû qui ont atteint les huit & neuf cens ans. Et présentement même il y a plus des trois quarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson, parmi lesquels il y en a beaucoup qui vivent des siécles entiers. Cette façon de vivre n'est point misérable, comme quelques-uns se le persuadent; c'est un refuge assuré contre la misére, & c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu longtemps, qu'ils ont eu l'esprit sain & le corps robuste, & qu'ils ont été agréables à Dieu & aux hommes. Depuis que l'on a porté du *vin* & de l'*eau-de-vie* dans le *Canada*, les *Iroquois*, les *Hurons* & les *Algonquins* ne vivent pas si long-temps qu'ils faisoient auparavant. Ils sont même sujets, pendant le peu de temps qu'ils vivent, à des maladies surprenantes, qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encore à cela, que la nature a des appétits secrets pour demander ce

qui eſt le plus propre à la vie ; & parce qu'il y a dans de certaines perſonnes une répugnance à boire du vin & une inclination à boire de l'eau, il faut auſſi croire qu'elle leur a donné aſſez de chaleur, pour ne pas en devoir chercher au-dehors par l'uſage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont ſouvent plus de ſanté que les autres : ils ont la vûe plus perçante, & l'eſprit plus éclairé ; ils aiment davantage les ſciences, & ſont plus propres au conſeil & aux grandes affaires. Il eſt vrai que le vin nous donne du feu & nous fait paroître plus ſpirituels que nous ne le ſommes ; mais en vérité il ne nous cauſe de l'éclat que dans la ſuperficie.

L'amour des femmes ſuit notre tempérament, & l'expérience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds & plus amoureux les uns que les autres. La chaleur eſt le principe de toutes choſes. Elle entre dans toutes les actions de la nature ; & parce que la génération eſt la plus belle & la plus conſidérable, auſſi ne s'accomplit-elle jamais ſans qu'elle y ſoit. L'humidité y a ſa bonne part, ſans laquelle la chaleur ne ſçauroit en aucune façon agir dans la production des animaux.

maux. Ce ſont particuliérement ces deux principes que la nature emploie tous les jours pour engendrer toutes choſes, & j'aurois de la peine à dire lequel des deux eſt le plus néceſſaire, ſi je n'apprenois de quelques Philoſophes & de l'expérience même, que l'eau eſt ce qui doit tenir le premier lieu dans la génération des animaux. Car, outre tout ce que nous avons dit ci-deſſus, nous ſçavons que les pays médiocrement froids, ſont beaucoup plus peuplés que ceux du Midi, & qu'il ſe trouve plus de Villes ſur le rivage de la mer & ſur le bord des lacs & des riviéres, que dans la pleine. On n'en ſçauroit donner de plus forte raiſon, ſinon que les Pays du Septentrion & les bords des étangs, des riviéres ou de la mer, étant beaucoup plus humides que la plaine, ils ſont auſſi plus propres à la génération. Et la mer ne produit-elle pas des poiſſons, qui multiplient bien plus que les animaux terreſtres? Nous avons l'expérience en France; que ceux qui ne vivent preſque que de coquillages & de poiſſons, qui ne ſont que de l'eau raſſemblée, ſont plus ardens à l'amour que les autres. En effet, nous nous y ſentons bien plus portés en Carême qu'en toute

autre saison; parce qu'en ce temps-là nous ne nous nourrissons que de poissons & d'herbes, qui sont des alimens composés de beaucoup d'eaux.

Après-tout, l'illustre Tiraqueau n'eût pas engendré trente-neuf enfans légitimes, s'il n'eût été un buveur d'eau: & les Turcs n'auroient pas aujourd'hui plusieurs femmes, si le vin ne leur étoit défendu. Car puisque l'eau est d'elle-même venteuse, elle cause aussi aux hommes qui en usent pour boisson, plus de chatouillemens que n'en ont ceux qui ne boivent que du vin: & je suis assuré que pour la génération, l'humidité & les vents sont deux choses qui sont les plus nécessaires.

Il est donc évident, après tout ce que nous venons de dire, que ceux qui ne boivent que de l'eau, sont plus amoureux & qu'ils vivent plus que les autres.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Si la femme est plus constante en amour que l'homme.

LEs saisons ont beaucoup d'empire sur nos corps & sur nos humeurs : nous ne sommes pas le même en Eté comme en Hyver. La bile domine dans cette saison-là, & la pituite dans celleci. Ainsi l'approche ou l'éloignement du soleil cause la variété de notre tempérament. L'Eté nous échauffe le sang, l'Automne le séche, l'Hyver le refroidit, & le Printemps l'humecte & le rend fluide : si bien que la variété des saisons change notre tempérament, parce qu'elle change les liqueurs de notre corps ; & comme nos inclinations suivent notre tempérament, au rapport de *Galien*, si notre complexion est changée par la variété des saisons, selon que l'expérience nous le montre, il ne faut pas douter que nous ne soyons présentement tout autres que nous n'étions auparavant.

La variété des climats fait encore en nous la variété de nos inclinations. Nous

sommes

ſommes à Arcangel d'une autre humeur pendant l'Hyver, que nous ne le ſommes à Alexandrie d'Egypte l'année ſuivante pendant la même ſaiſon. L'air, les eaux, la façon de vivre, & les autres choſes, changent ſi fort notre complexion, & elle eſt ſi différente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des effets tout oppoſés.

L'âge nous rend plus inconſtans que tout ce que nous avons dit. Dans notre enfance, nous voulions ce que nous abhorrons préſentement dans un âge plus avancé; & notre vieilleſſe ne peut ſupporter le ſouvenir des foibleſſes de nos premiéres années: ſi bien qu'il y a des plaiſirs & des haines de tout âge. Bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois, toutes les ſemaines, & même tous les jours, deſorte qu'il ne faut pas s'étonner ſi notre ame eſt ſi chancellante, puiſqu'elle ſe ſert de notre ſang & de notre tempérament pour faire ſes plus belles actions.

Il ſemble que le changement nous ſoit naturel; car lorſque nous avons trouvé quelque choſe d'aſſuré & de conſtant, bientôt après nous nous en rebutons, & notre conſtance n'eſt pas de longue durée,

rée. Nous ſommes de véritables *Pyrrhoniens* tous tant que nous ſommes, & nous flottons entre la vérité & le menſonge.

Quand nous faiſons réflexion ſur notre nature, nous avons peine à croire que tant de contradictions viennent de nous. Nous ſommes donc inconſtans, puiſque nous le connoiſſons. Que l'on regarde dans l'Antiquité, ſi l'on trouvera quelqu'homme conſtant, qui ait dreſſé ſa vie ſur quelque choſe de ferme & d'aſſuré. Si on le rencontre, qu'on examine s'il n'a rien de fardé; qu'on le pratique dans ſa maiſon, qu'on le voie dans ſon particulier, pour ſçavoir s'il exécutera bien le modèle de vie qu'il s'eſt preſcrit; & après cela, je ſuis aſſuré que l'on ne trouvera perſonne dont les actions de ſa vie ſoient conſtantes. On ne verra que ſaillies qui naiſſent d'un principe inconſtant. L'imagination groſſit les objets & nous les fait voir tout autres qu'ils ne ſont. Ce n'eſt pas notre raiſon qui nous conduit, c'eſt la coutume, la mode, l'opinion, l'inclination, l'appétit & les occaſions qui nous ménagent. Notre volonté n'eſt point juſte; nous voulons & nous ne voulons pas.

Nous

Nous désirons présentement une femme & demain une amie. En vérité, notre vie n'est qu'un mouvement inégal & irrégulier. Nous nous troublons nous-mêmes par l'instabilité de notre nature ; & je puis dire hardiment, que *l'homme est un animal le plus inconstant & le plus contrefait qui soit au monde.* Le Magistrat, dont la réputation est établie & la vieillesse vénérable, qui donne du respect à tout le monde par sa gravité, se gouverne, comme on le croit, par une saine raison de Juge, selon l'apparence des choses, avec justice, sans s'arrêter aux vaines circonstances, qui souvent les accompagnent & qui ne frapent que les foibles esprits. Il entre au Palais avec une gravité *Catonique.* Il se place sur les fleurs-de-lys pour y rendre la justice. Mais si l'Avocat ne lui plaît pas, qu'il ait une voix enrouée ou une langue bégue, qu'il soit laid de visage, ou que par hazard il laisse choir son bonnet ; alors la gravité du Magistrat se perd, il en rit, il en badine ; il n'est plus ce qu'il étoit auparavant. Et cela seul suffit quelquefois pour faire une injustice & pour faire perdre le Procès à l'Avocat. Bon Dieu, quelle inconstance il y a dans l'homme !

Il

Il a souvent des mouvemens de fièvre que sa santé ne sçauroit imiter.

Cette Demoiselle, dont *Pétrone* nous fait l'histoire par la bouche de *Sénéque*, pour en parler encore ici, qui étoit l'exemple de la chasteté & de la constance de son voisinage, & qui avoit résolu de mourir dans le sépulcre auprès du corps de son défunt mari, se laisse lâchement persuader à un Soldat, qui lui en conte, & qui fait avec elle ce que la bienséance ne me permet pas de dire. Cette femme étoit depuis peu triste jusqu'à la mort, & présentement il n'y a point de joye à laquelle on puisse comparer la sienne. Elle se sent heureuse ; mais c'est d'un bonheur de frénétique, qui a ses fougues & ses saillies. En vérité l'homme est un *Caméleon*, qui change de couleur selon les différens lieux où il est. Il n'est pas besoin d'en rapporter ici d'autres exemples pour le prouver ; & si d'un nombre infini nous en voulions choisir quelqu'un, nous dirons que l'Empereur *Auguste*, quelque grand qu'il fût, ternit la gloire par sa grande inconstance. Certes, nous n'allons pas, on nous emporte, tantôt doucement, tantôt avec violence. Cet homme qui étoit hier

courageux,

courageux, parce que la néceſſité, la colére & le vin lui échauffoient l'imagination, eſt aujourd'hui le plus grand poltron du monde. Quelle inégalité & quelle inconſtance eſt ceci! Cette variété a pourtant ſes cauſes, puiſqu'elle ſemble être ſi naturelle à l'homme.

On ne ſe tromperoit peut-être pas ſi nous attribuions notre inconſtance à l'ordre que Dieu a donné à la nature, qui ne ſe conſerve que par des changemens réciproques & ſucceſſifs. Les aſtres ne demeurent jamais en repos. Les ſaiſons ſont oppoſées les unes aux autres: les élémens qui entrent dans la compoſition des mixtes ſe font inceſſamment la guerre, ſans ſe détruire: toutes les générations du monde ne ſe font & ne ſe conſervent que par des changemens: l'homme même ne ſe forme dans les entrailles de ſa mere que par des matiéres différentes, & ne ſe conſerve que par la diverſité de ſes mouvemens. Le cœur où réſide l'âme, comme dans ſon trône, eſt-il toujours dans une même aſſiette? Le ſang par lequel nous vivons eſt compoſé de parties ſi différentes, que nous ne vivrions pas ſi ſa matiére étoit égale & ſes qualités ſemblables. Enfin, tout ce qui

eſt

eſt au monde ne ſe fait & ne ſe conſerve que par la variété & l'inconſtance. Ainſi l'inſtabilité de notre tempérament faiſant l'inſtance de nos inclinations, contribue à la beauté du monde raiſonnable & à nous rendre variables & légers.

Or, puiſque nos actions dépendent de notre tempérament, & que notre tempérament eſt ſi inconſtant par le changement de nos humeurs, nous pouvons conclure que *l'homme eſt le plus changeant & le plus inconſtant de tous les animaux*; & que ſa raiſon, bien loin de détruire ſa foibleſſe, ſert ſouvent à lui augmenter ſon inconſtance.

Après avoir prouvé que les deux ſexes ſont naturellement inconſtans & en avoir découvert la cauſe, il me ſemble que je puis préſentement examiner lequel des deux, ou de l'homme ou de la femme, eſt en général le plus inconſtant, & puis deſcendant dans le particulier, voir lequel des deux eſt le plus léger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au *liv. 2. chap. 3. art. 2.* que les hommes en général étoient plus chauds que les femmes, parce qu'ils étoient plutôt formés dans le ſein de leurs meres, qu'ils s'agitoient plutôt dans leurs flancs & qu'ils naiſſoient

naiſſoient auſſi plutôt ; qu'étant nés, ils agiſſoient avec plus de force & de fermeté dans tout ce qu'ils entreprenoient, qu'ils avoient le pouls plus plein & plus fort ; & qu'enfin, comme les bêtes mâles étoient les plus fermes & les moins molles, les hommes auſſi étoient plus vigoureux & par conſéquent plus chauds ; & bien que nous ayons dit au même lieu, qu'il y en avoit qui croyoient que les femmes fuſſent plus chaudes de tempérament que les hommes, nous y avons pourtant fait voir qu'ils ſe trompoient lourdement, puiſque les raiſons que nous y avons alléguées ont fait connoître que les femmes en général étoient plus froides & plus humides que nous.

Nous ne nous arrêterons donc point ici à ces difficultés, qui ſont décidées ailleurs d'une maniére claire & convaincante. Il ſuffit que nous diſions ſeulement, que les femmes en général étant froides & humides, ſi on les compare aux hommes, elles ont auſſi l'imagination plus foible, la raiſon moins ſolide & la volonté plus légére, parce que la force de ces facultés ne dépendant que de la chaleur des eſprits & de la fermeté des parties, dont l'ame ſe ſert pour les

faire agir, & que les femmes n'ayant ni tant de chaleur d'esprits, ni tant de fermeté de parties que les hommes, on peut dire que les facultés de leur ame sont plus foibles & plus languissantes.

Sur ce principe les Jurisconsultes veulent que les femmes ayent des *Curateurs*, & qu'elles rendent compte de l'administration du bien de leurs enfans; parce que, selon le sentiment de *Cicéron*, elles sont si foibles, qu'elles ne sont pas capables de donner un bon avis. Ils veulent encore qu'elles soient mises à mort avant les hommes, pour découvrir ce qu'ils ont dessein de sçavoir dans des conspirations notables; car comme les femmes, ajoutent-ils, sont plus foibles que les hommes, l'expérience leur a montré qu'il en falloit user de la sorte.

En effet, les femmes ne sont pas plus constantes que les enfans, dont le tempérament est presque tout semblable; car elles sont humides comme eux, & leur chaleur médiocre est si embrassée dans l'abondance de leur humidité, qu'à tout moment elles donnent des marques de leur foiblesse & de leur inconstance.

Salomon, le plus sages de tous les hommes, qui connoissoit mieux les femmes

mes que nous, les compare au vent, & dit fort à propos, que celui qui a une femme dans ſa poſſeſſion, qui tâche de la retenir pour lui ſeul, reſſemble à celui qui veut retenir le vent entre ſes bras. En vérité elle eſt bien légére par ſa nature & ſe laiſſe aller aiſément aux petites choſes par la foibleſſe de ſon jugement; elle s'arrête à la bagatelle, & paſſe toute ſa vie à faire ce qui marque l'inſtabilité de ſon ſexe. Sa taille eſt petite, ſes forces médiocres, ſes actions languiſſantes: en un mot, elle eſt plus foible & plus inconſtante que l'homme.

L'homme au contraire eſt plus grand, plus vigoureux, plus agiſſant: ſes conceptions ſont meilleures & ſon raiſonnement plus fort. Il eſt plus réſolu & plus ferme dans ſes affaires, plus conſtant dans ſes entrepriſes & plus hardi dans ſes actions; parce qu'il a une complexion plus chaude, plus séche & plus forte. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que l'Ecriture veut qu'il ait la ſupériorité ſur la femme, & qu'il ſoit le maître & le ſeigneur de ſa famille.

La conſtance de quelques femmes expoſées aux tourmens, ne me fera pas ici changer de ſentiment. Nous ſçavons que

la

la belle *Léene* aima mieux se couper la langue & la cracher aux yeux du bourreau, que de rien révéler du meurtre du Tyran, & que la constante *Epicaris* se résolut plutôt à mourir que de rien avouer dans la conspiration de *Néron*; mais comme ces exemples sont fort rares, & que pour faire une maxime générale on doit en avoir plusieurs, je demeurerai toujours dans mon sentiment, & je dirai que les femmes en général sont plus variables que les hommes. Mais peut-être se trouvera-t-il des occasions où elles le seront moins que nous, & c'est ce que nous voulons présentement examiner.

L'amour est une passion si badine & si violente, qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excès dans les petites que dans les grandes ames. J'avoue que nous en sommes tous touchés; mais à dire le vrai, les plus foibles, du nombre desquels sont les femmes, en sont plus embarrassés que nous. Et comme la persévérance est une qualité inséparable de l'amour, nous pouvons conclure que les femmes aiment plus long-temps, & qu'ainsi elles sont en amour plus constantes que nous. Car l'amour cesse quand

on

on n'aime plus, & l'on doit toujours aimer réellement, pour dire que l'on aime.

Si nous considérons ce qui se passe tous les jours parmi nous dans le monde, nous serons convaincus de cette vérité. L'expérience nous apprend, que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer & les oblige en même-temps à n'aimer que ceux avec qui elles ont plus de libertés permises. * La pudeur est encore une certaine honte qui les retient dans leur devoir & qui souvent les rend constantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité, qui accompagnent ordinairement le beau sexe. Cette retenue, qui

---

* La timidité est un sel en amour, quoiqu'elles cause bien des peines à l'Amant timide, & encore plus à l'Amante.

Ah ! si tu veux sçavoir si mon ame est blessée,
Donnes-moi le moyen de t'ouvrir ma pensée ;
Ne me refuse pas un signe de ta part,
Fais parler un soupir, fais parler un regard.
Si la chaste pudeur se plaint que je l'offense,
Ce soupir, ce regard me servent de défense,
Et je peux opposer à sa cruelle loi
Que je n'ai déclaré mon amour qu'après toi.

est

eſt naturelle aux femmes, ne s'éloigne guéres de la conſtance, & je pourrois dire qu'elle eſt ſa compagne inſéparable. *

D'ailleurs, il y a peu de femmes qui n'aiment éperdûement ceux avec qui elles ont pris le dernier plaiſir. Elles ſont tellement attachées à leur premier amant, que ſi par quelque grande conſidération elles ſont obligées de s'allier à d'autres, elles conſervent toujours dans leur cœur un je ne ſçai quoi de tendre pour celui qui leur a ravi la fleur de leur virginité. Au reſte nous ſçavons qu'elles ſont plus ſédentaires & moins propres

* Le mélange du ſang forme une eſpéce de nœud ſympatique qui unit deux cœurs, éternellement ſur-tout dans les premiéres faveurs.

O noctem meminiſſe mihi jucunda voluptas,
O quoties votis illa vocanda meis.

C'eſt peut-être ce qui a fait dire à Didon, *lib. 4. Eneid.*

Ille meos primus, qui me ſibi junxit amores
Abſtulit, ille habeat ſecum ſervetque ſepulchro.

aux affaires que nous, & que la ſolitude & l'embarras de leur ménage les éloigne des compagnies, ſi bien qu'elles n'ont pas ſi ſouvent que nous des occaſions où elles puiſſent être infidéles.

Enfin les loix les retiennent, en puniſſant ſévérement celles qui ont été trop légéres, en les condamnant à être raſées & à être miſes dans une priſon perpétuelle, pour avoir été trop inconſtantes en amour.

Je ne m'arrête point ici à l'exemple de quelques femmes abandonnées par la chaleur de leur tempérament : car quoique *Lépidas* tante de *Néron*, ſous le nom de *Quartille* dans *Pétrone*, ne ſe ſoit jamais contenue vierge, que les deux *Tullies*, les deux *Jeannes de Naples*, & quelques autres, ayent fait gloire d'être careſſées par pluſieurs hommes, cela n'empêche pourtant pas que la propoſition générale ne ſoit véritable ; ſçavoir, que les femmes ſont plus conſtantes en amour que les hommes.

Que ſi nous faiſons réflexion ſur notre tempérament & les inclinations qui les ſuivent, nous ſerons convaincus par nous-mêmes, que l'amour ne nous aſſujettit pas avec tant de tyrannie qu'il fait

les

les femmes. La multiplicité des affaires nous embarrasse ; & pour nous délasser, nous prenons le premier jouet & le premier divertissement que nous trouvons. Notre grande chaleur nous donne de la hardiesse à faire de nouvelles conquêtes. Nous en contons hardiment aux premiéres que nous trouvons, & souvent nous nous satisfaisons où les occasions nous sont favorables. Notre esprit est trop libre, pour nous assujettir à une constance tyrannique, & les dégoûts que l'amour nous fait naître pour une personne, nous obligent souvent à changer de divertissement. Celle qui nous a plû pendant huit jours, nous déplaît ensuite, & les petits chagrins que l'amour fait naître dans les caresses de cette femme, sont bientôt changés en de nouvelles espérances pour une autre. Il nous fait accroire que les nouveaux contentemens sont d'une autre nature que les passés, & ainsi il fomente notre inconstance naturelle, par cette nouvelle piperie & par ces vaines espérances.

Au reste, comme les plaisirs & les épuisemens sont plus grands dans les hommes que dans les femmes, & que d'ailleurs nos dégoûts sont plus insupor-

tables & mieux fondés, l'amour qui ne cherche qu'à nous ſurprendre, pour rendre ſon empire plus grand & plus peuplé, nous perſuade adroitement par des ſentimens ſecrets, que le changement nous ſera plus agréable & plus voluptueux que la conſtance; & alors nous ſommes ſi ſimples, que bien que nous ayons l'expérience du contraire, nous nous laiſſons lâchement aller à ſes perſuaſions ſecrettes & à ſes mouvemens cachés: témoin une infinité d'hommes qui ſçurent parfaitement aimer, & qui, à l'imitation d'*Ovide*, furent les plus inconſtans de tous. Certes, *Tibulle* & *Properce* ont bonne grace de taxer les femmes d'inconſtance, quand il eſt queſtion d'aimer, puiſque le premier abandonna *Délie* pour *Némèſe*, & qu'il ſe dégoûta de toutes deux, pour careſſer *Néere*, que l'autre ne ſe contenta pas de *Cinthie*.

Si une femme a dit ſpirituellement qu'elle cherchoit avec empreſſement les careſſes de pluſieurs hommes, * parce

* Le caractere volage du ſexe n'eſt pas toujours aſſujetti à cette loi. On ne peut pas toujours ſe défendre des attraits de l'amour, qui le rend inconſtant.

qu'elle

qu'elle étoit raisonnable, ne puis-je pas dire que la raison étant plus forte dans les hommes que dans les femmes, ils peuvent aussi s'en servir aux mêmes conditions? Plus l'on est raisonnable, plus l'on est exposé aux soupleſſes de l'amour; & comme l'amour est quelque chose de naturel, & qu'il obséde tout le monde, on peut dire que tous ne peuvent se défendre de ses appas, & qu'ordinairement il trouble l'ame des uns & des autres. Mais comme l'amour excessif est une maladie commune aux deux sexes, ceux qui ont le plus de force d'ame résistent plus courageusement à sa tyran-

---

J'étois de mon Iris la premiére victoire,
Ce fut moi le premier qui servis à sa gloire,
Et qui guidant ses pas au climat des amours,
D'un chemin inconnu lui montrai les détours.
Aussi me souvient-il qu'un jour cette perfide
Me nommoit de son cœur le plus fidéle guide,
Et me disoit, Tirsis, c'est de toi que je tiens
Les secrets de l'amour & mes premiers liens;
Mais las! où t'enfuis-tu ma fortune passée,
Tu ne me semble plus que l'image effacée
D'un sommeil imposteur & de qui je n'ai plus
Que l'affreux souvenir des biens que j'ai perdus.

nie ; & ſi quelquefois ils en ſont épris, ils changent ſouvent d'objets, pour éviter les allarmes & les embarras qu'il donne toujours ; au lieu que les petits eſprits n'ayant pas aſſez de force d'ame pour réſiſter à ſes mouvemens ſecrets, & d'ailleurs étant plus timides, ils ſe laiſſent lâchement emporter par la foibleſſe de leur condition, & demeurent ainſi continuellement liées à la perſonne qu'ils aiment.

S'il eſt donc vrai, comme l'expérience nous le fait voir, que tous les hommes ne peuvent s'aſſujettir long-temps à l'empire de l'amour, & qu'ils ne ſuivent qu'avec ſaillies ſes inſpirations ſecrettes, on doit conclure, après ce que nous venons de dire, qu'ils ſont en amour beaucoup plus inconſtans que les femmes.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Si l'on peut aimer sans être jaloux.

JE ne sçaurois me persuader que les *Stoïciens*, qui ont tenu le premier rang parmi les anciens Philosophes, fissent leurs Sages exempts de toutes sortes de passions. Ils sçavoient très-bien que la passion lui étoit si naturelle, qu'il étoit impossible de détruire dans l'homme ce qui lui étoit si essentiel. Si nous avons quelquefois pour ce que nous dit le Philosophe *Sénéque*, qui étoit le Maître de cette Secte, nous serons convaincus de cette vérité. Il avoue franchement, que le Sage ne peut s'empêcher d'avoir des émotions dans l'ame, mais aussi que sa raison peut bien s'opposer puissamment à leurs excès.

En effet, puisque nous sommes composés d'intelligence, d'ame, d'esprits & de corps, comme nous le prouverons ailleurs; que notre intelligence a quelque rapport aux Anges, & que notre ame venue de nos parens participe de la nature de celle des bêtes, il n'y a pas lieu

de douter que les paſſions ne ſoient naturelles à l'un & à l'autre. *Moïſe* nous apprend que les Anges ont été jaloux & orgueilleux tout enſemble ; & nous voyons par expérience, que les bêtes ſe laiſſent tous les jours aller à leurs paſſions déréglées : témoin le Bouc qui tua le Paſteur *Cratis*, parce qu'il avoit careſſé amoureuſement ſa Chévre.

Nous ſçavons que les maladies ſont comme naturelles à l'homme, quoiqu'en veuillent dire les Médecins, puiſque depuis le commencement des ſiécles juſqu'à préſent, l'on n'en a trouvé aucun qui en ait été exempt. Notre corps eſt compoſé de parties ſi différentes en tempérament, & nous ſommes expoſés à tant d'accidens, qu'il eſt impoſſible que dans notre vie nous ne ſouffrions quelque incommodité. Il eſt vrai qu'il y en a de légéres & de fortes, & que de ces derniéres il y en a de dangéreuſes, dont on ne meurt point, & d'autres pernicieuſes, dont on ne peut réchaper, à cauſe de la corruption d'une partie néceſſaire à la vie, ou de quelqu'autre cauſe violente. Ce ſont ces derniéres maladies, que les Médecins diſent être contre les loix de la nature. Mais les

hommes,

hommes qui ont un bon tempérament ne sont exposés qu'aux légéres maladies, ce qui leur fait dire qu'ils se portent toujours bien.

J'en dis de même des passions de l'ame. Elles sont si naturelles à l'homme, que ceux qui ont voulu en exempter tout-à-fait le Sage, ont avoué facilement qu'il n'en avoit que des émotions légéres, qui pouvoient être domptées par sa raison. Et c'est ce qui a fait dire à quelques-uns, que le Sage étoit exempt de passion. Mais ils sont demeurés d'accord que les autres hommes y étoient sujets, comme les bêtes, & que la partie inférieure de leur ame étoit le lieu où elles résidoient. Desorte qu'il y avoit des passions si enracinées dans ces hommes-là qu'elles étoient sans remède, & d'autres, quoique grandes, que l'on pouvoit guérir par des remédes efficaces & salutaires.

Puis donc que les passions sont naturelles à l'homme, comme nous venons de le dire, la jalousie qui en est une des plus violentes, & qui est comparée à la mort & à l'enfer par l'Ecriture, ne l'abandonnera jamais; & comme elle vient de l'amour, nous sommes obligés de

croire que tous ceux qui aiment ſont jaloux ; * c'eſt ce que nous avons deſſein de prouver par ce diſcours.

Il n'eſt pas beſoin de dépeindre ici l'amour. Nous en avons fait diverſes peintures dans tout ce Livre, où nous avons expoſé aux yeux de tout le monde ſa nature & ſes effets ; il ſuffira ſeulement de parler ici de la jalouſie, qui en eſt comme la fille.

Nous avons dit ailleurs, que la beauté avoit des charmes ſi puiſſans, principalement ſi elle ſe trouvoit dans un ſexe ſi différent du nôtre, qu'elle nous entraînoit même contre notre volonté, & que quelques efforts que nous puiſſions faire, il étoit preſque impoſſible de nous en défendre. En effet, elle a tant d'attraits pour nous, qu'elle embraſſe d'abord notre cœur, qu'elle force notre volonté, & qu'elle fait obéir nos parties amoureuſes à ſes invincibles appas. Alors

---

* L'Amour ſans jalouſie eſt preſque ſans ardeur,
Trop de tranquillité marque trop de tiédeur.
Un peu de défiance eſt ſouvent néceſſaire,
C'eſt un ſel qui ragoutte, en même-temps altére.

elle

elle cauſe en nous un ardent deſir de poſſéder une belle perſonne; & c'eſt ce deſir que nous nommons *Amour*, qui eſt ſans doute la ſource de toutes les paſſions de notre ame.

Quand on aime bien, l'ame conſerve des idées préſentes de l'objet abſent, & reçoit une extrême joie, quand on lui parle de ce qu'elle aime. Mais parmi les vérités que l'on en débite, ſouvent il s'y gliſſe des menſonges & des impoſtures; & les véritables rapports ſont ſouvent mêlés avec les faux. C'eſt ce qui mene l'ame dans l'erreur, & qui la fait entrer en défiance par des ſoupçons, des conjectures & des doutes qu'elle ſe forge. Souvent on croit n'avoir pas aſſez de charmes pour mériter les bonnes graces d'une perſonne, & en même-temps on penſe que cette perſonne peut être inconſtante & qu'elle ceſſe d'aimer; * c'eſt

---

* Je languiſſois ainſi loin de toute eſpérance,
Je ployois ſous le faix de la perſévérance,
Quand un lâche dépit voulut me ſecourir,
Et faillit de me perdre, au lieu de me guérir.
Ce noir fils du chagrin & de l'impatience,
Etala les ennuis de ma longue ſouffrance.

croire que tous ceux qui aiment ſont jaloux ; * c'eſt ce que nous avons deſſein de prouver par ce diſcours.

Il n'eſt pas beſoin de dépeindre ici l'amour. Nous en avons fait diverſes peintures dans tout ce Livre, où nous avons expoſé aux yeux de tout le monde ſa nature & ſes effets ; il ſuffira ſeulement de parler ici de la jalouſie, qui en eſt comme la fille.

Nous avons dit ailleurs, que la beauté avoit des charmes ſi puiſſans, principalement ſi elle ſe trouvoit dans un ſexe ſi différent du nôtre, qu'elle nous entraînoit même contre notre volonté, & que quelques efforts que nous puiſſions faire, il étoit preſque impoſſible de nous en défendre. En effet, elle a tant d'attraits pour nous, qu'elle embraſſe d'abord notre cœur, qu'elle force notre volonté, & qu'elle fait obéir nos parties amoureuſes à ſes invincibles appas. Alors

* L'Amour ſans jalouſie eſt preſque ſans ardeur,
Trop de tranquillité marque trop de tiédeur.
Un peu de défiance eſt ſouvent néceſſaire,
C'eſt un ſel qui ragoutte, en même-temps altére.

elle

elle cauſe en nous un ardent deſir de poſſéder une belle perſonne; & c'eſt ce deſir que nous nommons *Amour*, qui eſt ſans doute la ſource de toutes les paſſions de notre ame.

Quand on aime bien, l'ame conſerve des idées préſentes de l'objet abſent, & reçoit une extrême joie, quand on lui parle de ce qu'elle aime. Mais parmi les vérités que l'on en débite, ſouvent il s'y gliſſe des menſonges & des impoſtures; & les véritables rapports ſont ſouvent mêlés avec les faux. C'eſt ce qui mene l'ame dans l'erreur, & qui la fait entrer en défiance par des ſoupçons, des conjectures & des doutes qu'elle ſe forge. Souvent on croit n'avoir pas aſſez de charmes pour mériter les bonnes graces d'une perſonne, & en même-temps on penſe que cette perſonne peut être inconſtante & qu'elle ceſſe d'aimer; * c'eſt

---

* Je languiſſois ainſi loin de toute eſpérance,
Je ployois ſous le faix de la perſévérance,
Quand un lâche dépit voulut me ſecourir,
Et faillit de me prendre, au lieu de me guérir.
Ce noir fils du chagrin & de l'impatience,
Etala les ennuis de ma longue ſouffrance.

ce qui arriva à *Poppée*, qui examinoit après l'impuiſſance de *Néron*, comme

---

Et l'incroyable excès de votre cruauté
Fit voir imprudemment à mon cœur irrité
Tous les autres Amans au milieu des délices,
Et me figura ſeul accablé de ſupplice;
Il me fit remarquer mille & mille Bergers,
D'un mérite commun, inconſtans & légers,
Qui par un ſimple aveu de flammes menſongeres
Avoient gagné le cœur de leurs jeunes Bergeres,
Et qui ne trouvant plus d'obſtacles à leurs deſirs,
Contoient leur douce vie au milieu des plaiſirs.
L'indiſcret pourſuivit ſon cruel ſtratagême,
Et me fit auſſi-tôt refléchir ſur moi-même,
Où ne voyant qu'amour & que ſincérité,
Que reſpect, que tendreſſe & que fidélité;
Qui de vous, belle Iris, pour toute récompenſe
N'ont eu que du mépris & de l'indifférence;
Il me fit avouer qu'entre les Amoureux
J'etois le plus fidel & le plus malheureux,
Me reprochant alors d'avoir perdu courage,
De ſouffrir ſi long-temps un ſi ſenſible outrage,
Romps ces indignes fers, me dit cet emporté,
Et reprens pour jamais ta douce liberté.

Pétrone.

Pétrone l'observe. Alors par la foiblesse de notre nature & par l'imposture de l'amour, ces conjectures se changent en preuves, & ces doutes en convictions, quelque assurance que l'on ait de la personne aimée. En vérité, nous ne sçaurions bien aimer sans être jaloux; car après être arrivés à ce haut dégré d'amour, où nous ne pouvons demeurer par notre inconstance naturelle, nous sommes obligés de tomber dans la froideur ou dans la haine, en passant toujours par la jalousie. Le Médecin *Celse*, * qui est un maître dans la connoissance de la nature de l'homme, a dit fort à propos, qu'un homme qui est plus gras qu'à l'ordinaire, devoit craindre de tomber malade; parce que les choses de ce monde étant toutes inconstantes, il ne devoit pas demeurer long-temps dans cet embonpoint.

C'est parmi tous ces troubles que l'ame est en désordre & comme en délire, & qu'après s'être défendue des apparences & avoir coupé, pour ainsi dire, une tête à l'hydre, elle se laisse suborner aux foiblesses de l'amour, qui lui fait sou-

* *Qui specioſior ſe ipſo eſt debet habere ſuſpecta bona ſua.*

vent

vent paroître des chimères pour des vérités, & qui fait naître à l'hydre dix têtes pour une qu'on lui a coupée.

Il n'eſt pas aiſé qu'une perſonne émue d'une paſſion violente, comme eſt la jalouſie, puiſſe juger juſte dans ſa propre cauſe, & qu'elle puiſſe voir la lumiére parmi tant de ténébres, dont l'amour lui offuſque la raiſon. *Moïſe* avoit trouvé un expédient ſur cela, ſans que l'homme & la femme fuſſent eux-mêmes leur propre juge. Le Grand-Prêtre faiſoit boire aux femmes accuſées d'impudicité, un grand verre d'eau très-amére, qu'on appelloit *Eau de Jalouſie*. Il prétendoit par-là guérir l'eſprit des maris jaloux en faiſant paroître le crime par l'effet de cette *Eau de Probation*, qui devoit faire pourrir le ventre de la femme criminelle, ou conſerver la ſanté de celle qui étoit innocente. Nous aurions de la peine aujourd'hui à faire de pareilles épreuves, & je ne ſçai ſi nous pourrions croire qu'un larcin ſecret pût être découvert par ces ſortes de moyens.

Cependant, l'ame agitée de diverſes paſſions, cherche toutes ſortes de moyens pour ſe dégager des doutes qu'elle s'eſt fait. Alors la curioſité l'ani-

me

me à examiner toutes les circonstances de l'affaire. Elle observe & épie exactement ce qu'elle aime, de peur qu'elle ne le perdre; mais cette recherche extravagante fait son mal pire qu'il n'étoit; & au lieu de le guérir, elle y apporte souvent la gangréne. C'est ce que nous ont voulu dire les Théologiens Payens, par la Fable qu'ils nous ont débitée; sçavoir, que *Vulcain* ennuyé un jour des impudicités de sa femme, se résolut, pour se venger d'elle, à faire éclater sa jalousie en présence de tous les Dieux qu'il croyoit lui être propices & favorables. Mais après avoir tendu des rêts pour surprendre *Mars* & *Vénus* ensemble; bien loin de guérir par-là sa passion, il se l'accrut & fut estimé infâme parmi les Dieux, pour avoir découvert un crime caché. Et de plus, les Dieux furent si scandalisés de l'action de *Vulcain*, qu'en le chassant honteusement du Ciel, il tomba à terre & se cassa une jambe. Voilà ce qui arrive à nos jaloux. La vengeance se mêle avec la jalousie; & pour avoir le plaisir de faire connoître aux hommes la foiblesse de leur femme, en découvrant leur secret amoureux, ils s'attirent la risée de

tout

tout le monde & une tache perpétuelle pour leur réputation.*

Mais comme l'ame n'ignore pas que tout ce qui eſt au monde ne ſoit ſujet au changement, elle commence à craindre de perdre tout ce qui fait ſon bonheur & ſon plaiſir & qu'une autre ne s'en empare. C'eſt proprement cette crainte que nous appellons *Jalouſie*, qui a l'amour pour pere, & qui ne peut dénier pour mere la crainte qui l'a engendrée. Cela n'eſt-il pas étrange, que les mêmes inclinations qui cauſent l'amitié dans le commerce des hommes, ſoient dans l'amour exceſſif la cauſe de la haine ?

Cette jalouſie eſt ſi forte & ſi puiſſante dans l'eſprit de quelques hommes, qu'il y en a eu, ſelon le rapport de *Tertullien*, qu'au moindre petit bruit que fai-

---

* Inflexibles Tuteurs, Satellites Jaloux,
Ne vous y trompez point, les grilles, les verroux
Des cloîtres, des déſerts l'auſtérité plâtrée,
Aux tendres mouvemens ne ferment point l'entrée ;
L'Amour vit ſous la gimpe, & dans un cœur captif,
Le deſir eſt plus prompt, le ſentiment plus vif.

ſoit

soit le vent, ou un rat à la porte de leur chambre, ils appréhendoient qu'on n'enlevât leur femme d'auprès d'eux.

Cette crainte ne s'eſt pas plutôt emparée d'une ame foible, que la haine y trouve auſſi-tôt ſa place : mais comme l'amour n'en eſt pas entiérement banni, il s'y paſſe d'étranges déſordres, par tant de paſſions ſi oppoſées les unes aux autres : & ſi l'ame n'en eſt point détruite, elle ne doit aſſurément ſa vie qu'au nombre de ſes ennemis : car d'un côté la haine glace le cœur, où l'ame fait ſa principale demeure. Elle y éteint preſque les eſprits & y ſuffoque la chaleur naturelle : d'un autre, l'amour le brûle, & en y dilatant ſes petites cavités, il en augmente les eſprits & la chaleur. Pauvre cœur, que ce monſtre de paſſion te fait ſouffrir ! C'eſt de ces paſſions contraires que naiſſent la colére, les chagrins, la fraude, l'eſpérance, le déſeſpoir, la joie, la triſteſſe, la fureur, la rage, & puis l'envie de ſe venger aux dépens de ſa réputation. Il y en a eu même qui ont pouſſé leur jalouſie juſqu'après leur mort ; comme fit ce Roi de Maroc, qui après avoir été défait en guerre, ne voulut pas que perſonne jouit de ſa femme

après

après ſa mort ; c'eſt pour cela qu'il la mit en croupe derriére lui ſur ſon cheval, & que le pouſſant vivement, il ſe précipita du haut d'une montagne, ainſi que nous le rapporte *Jean de Léone*.

Mais n'allons point chercher les hiſtoires de l'Antiquité ſur les effets de la jalouſie, nous n'en ſçaurions trouver de ſi notables que celle qui arriva l'autre jour à Nice en Provence. Le Seigneur de *Caſtel Nuovo*, âgé de ſoixante-ſept ans, devint ſi éperdûement amoureux de ſa bru *Perrinne de Harcoüet, de S. Jean de Morienne*, que ſon mari & ſa femme lui étant un grand obſtacle pour l'exécution de ſon pernicieux deſſein, il les fit tous deux empoiſonner par la fille-de-chambre de ſa femme. Mais comme l'amour & la jalouſie ſont expoſés à mille accidents divers, le beau-pere trouva la mort, où il penſoit trouver des plaiſirs ; car ſa belle-fille lui plongea le poignard dans le ſein, comme il voulut prendre avec elle des divertiſſemens amoureux.

Comme rien n'eſt caché dans le monde, tôt ou tard la vengeance éclate, le ſcandal arrive, & par-là on publie ſouvent un crime, dont le malheur s'étend quelquefois aux ſucceſſeurs. Si par hazard

zard la personne jalouse vient à se reconnoître, lorsque la maladie est formée & qu'elle n'est pas incurable, elle a pourtant pour toutes ses peines la douleur & le repentir, qui sont les effets d'un amour déréglé & la fin de la jalousie. Car par tout où se trouve la jalousie, par tout se trouve l'amour. Et comme la vie accompagne toujours les malades & que la douleur ne touche jamais les morts : ainsi la jalousie n'abandonne jamais les amoureux, & ne se trouve jamais où il n'y a que des froids & des indifférens.

Après avoir découvert la naissance, la cause, la nature & le progrès de la jalousie, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos d'en examiner présentement les différences & les effets.

L'expérience nous fait voir tous les jours que la raison est quelquefois la maîtresse de nos passions, & qu'elle les modére avec tant de force, quand on s'est accoutumé dès le bas âge à les dompter, que l'on ne doit pas s'étonner s'il y a des hommes & des femmes qui ne se laissent point lâchement emporter à leurs mouvemens impétueux. *Joseph* eut en apparence de légitimes soupçons de la bienheureuse *Marie*; mais il sçut si bien

les

les étouffer dans leur naiſſance, qu'il ne ſe laiſſa point aller aux excès de la jalouſie. *Jules-César* avoit tant de force ſur ſon ame, que bien qu'il eût de véritables cauſes pour être jaloux, ſa grande ame ne ſuccomba jamais à cette horrible paſſion. C'eſt ainſi qu'en uſerent *Auguſte*, *Luculle*, *Antoine* & *Pompée*. Ces grands hommes qui avoient ſujet d'être jaloux, n'en firent point de bruit. On les plaignit plutôt de ce qu'ils étoient vertueux, que l'on ne les blâma de ce qu'ils étoient imprudens. Ils ſçavoient bien qu'ils ne devoient pas ſe ſcandaliſer de la mauvaiſe conduite de leurs femmes, & que s'ils le faiſoient, il n'y auroit pas juſqu'aux enfans qui ne les en raillaſſent.

Les femmes naturellement ſont plus jalouſes que les hommes, comme nous le prouverons enſuite, & ont quelquefois la même force d'ame dans de ſemblables occaſions. *Sara* eut d'abord quelque légére jalouſie de ce que ſon mari *Abraham* careſſoit *Agar*; mais la raiſon vint auſſi-tôt au ſecours de ſa paſſion, & après l'avoir heureuſement combattue, elle conſentit que ſon mari fit des enfans à ſa ſervante. C'eſt ainſi que fit *Stratonice*, qui touchée de ce qu'elle n'avoit point d'enfant

d'enfans de son mari *Déjotarus*, & agitée de quelque crainte de le perdre, consentit enfin qu'il en fit à *Electra*, à condition qu'elle les adopteroit & les réputeroit pour les siens propres.

Il n'en est pas de même des ames basses & rampantes : l'amour & la jalousie s'y font ressentir avec plus d'empire, & y font paroître avec plus d'éclat le nombre des passions qui les accompagnent. Quand l'amour est arrivé à ce haut point où il ne peut plus croire, ceux qui en sont enyvrés, appréhendent tout, une œillade les incommode, une conversation les importune, une promenade les inquiéte, une colation leur déplaît & une lettre les chagrine. Ils ressemblent à ceux qui sont sur un précipice à qui les yeux s'éblouissent, les pieds chancellent, le corps tremble. Ils craignent de tomber, quoiqu'ils soient dans un lieu de sûreté. Il n'y a que les sages & les stupides qui soient exempts de l'excès de cette passion. Les autres qui tiennent le milieu & qui composent presque tout le monde raisonnable, sont du nombre des esprits foibles ou médiocres. Ils ont un chancre dans le cœur ; &, comme parlent les Médecins, un *noli me tangere*, qui

qui ne s'entretient que par des ordures croupiſſantes ; c'eſt-à-dire, que la jalouſie ne s'entretient dans le cœur de ces petits eſprits, que par des paſſions ennemies & des rêvêries continuelles ; c'eſt de-là que viennent les inquiétudes, les extravagances & même la folie & la rage des jaloux, qui ſemblent pourtant avoir quelque eſpéce de raiſon ; comme *Lépidus* ſembloit en avoir, lorſque devenant malade, il en mourut.

Nous ſerons plus convaincus de ce que je dis, ſi nous examinons en particulier la jalouſie dans l'homme & dans la femme, & ſi nous cherchons lequel des deux eſt le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on aime, eſt bien plus forte dans l'eſprit d'une femme, que celle qui occupe l'ame d'un homme ; & bien que la femme ſoit naturellement timide, l'expérience nous fait pourtant voir qu'elle eſt tellement hardie, quand elle eſt jalouſe, que s'il eſt queſtion de faire un crime, elle eſt beaucoup plus intrépide que nous.

D'ailleurs, comme elle eſt naturellement plus foible, & que par-là elle a plus beſoin du ſecours & de l'appui de l'homme, elle a auſſi plus de crainte de le

le perdre, quand elle l'aime beaucoup.

D'autre part, parce qu'elle est plus constante en amour que nous, comme nous l'avons prouvé au chapitre précédent, elle reçoit aussi beaucoup plus d'impression par les mouvemens de l'amour & de la jalousie.

La lasciveté est encore une puissante cause de l'excès de cette passion, elle la presse plus que nous & l'engage plus fortement à être plus jalouse. En effet, elle s'imagine que son mari n'en aura pas assez pour elle, & dans cette pensée lascive, elle craint qu'une autre ne partage avec elle les contentemens qu'elle desire avec ardeur & le bien qu'elle pense lui appartenir.

Au reste, elle se met plus souvent en colére & y demeure davantage, & alors la jalousie devenant fureur, elle est capable de faire tout ce qui peut y avoir de mal au monde.

Enfin, il n'y a point de bête farouche qui soit plus cruelle que la femme, lorsqu'elle est troublée par la jalousie; il n'en faut point d'autre preuve que celle de *Médée*, qui tua ses propres enfans pour se venger de son mari, ni que celle de *Laodicée*, femme d'*Antiochus*, surnommé

mée *Dieu*, laquelle, ſelon le rapport de *S. Jérôme ſur Daniel*, fit mourir *Bérénice* avec ſon enfant, parce qu'*Antiochus* en étoit le pere, & puis elle s'empoiſonna de déſeſpoir. C'eſt cette paſſion déréglée qui a fait dire fort à propos à l'Eccléſiaſte, que *la femme jalouſe étoit la douleur du cœur de ſon mari & les plaintes de ſa famille.*

Les hommes en uſent à peu-près de la même façon, ſi ce n'eſt que la laſciveté n'a point tant de part dans leur jalouſie qu'elle en a dans celle des femmes. Ils appréhendent ſeulement qu'un autre ne raviſſe le bien qu'ils penſent n'appartenir qu'à eux ſeuls; & dans cette noire penſée, ils ſe chargent d'une des plus cruelles paſſions de l'ame.

C'eſt la jalouſie qui fit perdre la vie à *Marianne*, parce que ſon mari *Hérode* ne pouvoit ſouffrir que l'on aimât ſa beauté. C'eſt auſſi la même paſſion qui obligea le mari de la *belle Meuniére* à donner du mal à ſa femme, pour le communiquer enſuite à un Monarque des plus illuſtres de l'Europe, qui aimoit beaucoup les belles lettres; & comme il ne put, on ne voulut pas ſe venger ſur ſa Perſonne Royale, il ſe vengea ſur le corps

corps de sa femme, qui ensuite infecta le Roi. Je ne sçaurois ici passer sous silence ce que l'on nous dit d'*Octavius*, qui, après avoir baisé amoureusement *Pontia Posthumia*, fut si vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouser, après l'en avoir priée, que son amour se changea en fureur, si bien qu'il arracha la vie à celle qui entre ses bras la lui avoit si souvent redonnée.

En vérité les hommes ressemblent bien aux cerfs, qui étant naturellement fort craintifs, sont extrémement jaloux de leurs biches; aussi les naturalistes ont-ils remarqué que le poil de leur tête étoit garni de vers, qui la leur rongeoient incessamment. *François Torre* en avoit un gros dans la tête, selon que l'Histoire d'Italie nous le rapporte, lorsqu'il se pendit à Modène, pendant que dans le dernier siécle *François Guichardin* en étoit Gouverneur, parce que la Courtisanne *la Calore*, qu'il aimoit éperdûement, toucha la main d'un Gentilhomme qui jouoit aux échecs avec lui.

Mais s'il y a de légéres maladies que nous domptons par notre façon de vivre; il y en a une infinité d'autres qui sont périlleuses & même funestes, ou par

notre faute, ou par leur propre nature; que nous ne pouvons combattre par nos remèdes. Ainſi la raiſon guérit les légéres jalouſies, mais elle ne combat pas aiſément les fortes ni les déſeſpérées. Je ne ſçai ſi l'on eût pû guérir la violente maladie de *Procris*, que ſon mari *Céphale* tua pour une bête-fauve, ni celle de *Thébé* & de *Luculla*. La premiére au rapport de *Cicéron*, tua *Phérée* ſon mari, ſur un fort léger ſoupçon; & l'autre empoiſonna ſon mari l'Empereur *Antoninus Vérus*, parce qu'il aimoit *Fabia*.

Il eſt donc vrai que les grandes ames ſçavent par la force de leur raiſon, réſiſter à la jalouſie; qu'elles ne la reçoivent jamais qu'à la porte, pour parler ainſi, ſans la laiſſer entrer dans le logis, où ſans doute comme un ſoldat ennemi, elle ruineroit ſon hôte. En effet, un homme prudent, ſelon la penſée d'*Ariſtote*, doit ſçavoir l'honneur qu'il doit à ſes parens, à ſa femme, à ſes enfans & à lui-même, afin que le rendant à ceux qui le méritent, il ſoit eſtimé juſte & ſaint dans ſa famille. Il n'en eſt pas ainſi des petits eſprits & des médiocres; jamais la raiſon ne vient à leur ſecours. Ils ſe laiſſent entraîner à la violence d'une paſſion qui les agite,

agite, & n'ont pas assez de force pour résister à ses mouvemens excessifs.

Je puis donc conclure que l'amour n'est jamais sans jalousie, & que l'on ne sçauroit aimer sans être jaloux.

CHAPITRE X.

Si la femme timide aime plus que la hardie & l'enjouée.

NOus avons prouvé ailleurs que les femmes étoient d'un autre tempérament que les hommes, & qu'étant plus froides & plus humides, il étoit bien raisonnable que la nature les eût créées de ce tempérament, parce qu'elles avoient été faites d'une autre matiére que nous & pour d'autres usages. En effet, elles ont plus de part dans la génération & dans la perpétuité de notre espéce, que les hommes mêmes. C'est sans doute pour cette raison qu'elles sont ordinairement plus sanguines, ou plutôt qu'elles ne dissipent pas tant de sang que nous, & que d'ailleurs elle sont plus sujettes à des épanchemens périodiques & à des régles de tous les mois, qui ne manquent ja-

mais à celles à qui l'âge & la ſanté le permettent.

Mais cmme leur tempérament eſt bien différent du nôtre, il n'eſt pas moins diſſemblable parmi elles. Il y en a de ſanguines, de bilieuſes, de pituiteuſes & de mélancoliques, ou pour mieux parler, d'humides, de chaudes, de froides & de ſéches. Ces qualités ne ſont pas ordinairement ſeules, elles ſont accompagnées d'une autre qui ne leur eſt pas incompatible ; ainſi les ſanguines ſont chaudes & humides ; les bilieuſes, chaudes & ſéches ; les pituiteuſes, froides & humides ; & les mélancoliques, froides & ſéches. Or de tous ces tempéramens, il n'y a que les ſanguines qui peuvent ſervir à mon ſujet ; mais ce ſont ces tempéramens ſanguins qui participent un peu de la bile ou de la mélancolie, d'où naiſſent des humeurs & des inclinations fort différentes. Car la femme ſanguine-bilieuſe, c'eſt-à-dire, la chaude & humide, qui aura un peu de bile mêlée parmi ſon ſang, ſera gaye & badine : & la ſanguine-mélancolique ; c'eſt-à-dire, la chaude & humide, où la mélancolie aura un peu de part, ſera timide, mélancolique & ſérieuſe.

Le

Le ſang qui eſt la liqueur dominante dans le tempérament de ces deux femmes, ſera plus ſubtil, plus ému & plus fluide dans la folâtre que dans la timide : ſes eſprits ſeront plus clairs, plus mobiles & plus obéiſſans à l'ame, parce que la bile, ſelon le ſentiment des Médecins, qui eſt la partie la plus chaude, la plus ſéche & la plus légére du ſang, y ſera mêlée d'une maniére à ne pas nuire à la ſanté : au lieu que le ſang de la mélancolique ſera plus épais, plus terreſtre & moins propre à s'agiter ; ſes eſprits ſeront auſſi plus ténébreux, moins mobiles & plus rebelles aux ordres de l'ame : parce que la mélancolie, qui eſt une liqueur la plus épaiſſe du ſang, ſera une bonne partie de ſa maſſe.

Je ne prétens point parler ici de ces mélancoliques malades, qui ont l'imagination troublée & qui ſont véritablement folles, ni de ces autres mélancoliques froides & ſéches, qu'il faut inceſſamment pouſſer pour les faire agir ; mais ces mélancoliques qui ont le ſang chaud & ſec, & qui, ſelon l'aveu d'*Ariſtote* & ſelon l'expérience même, ſont des perſonnes ſages & ſpirituelles. Celles qui ont ce tempérament, ne ſont ni ſi

triſtes, ni ſi mornes que le peuple ſe le perſuade, au contraire, elles ſont gayes & enjouées, par le ſang qui domine dans leurs veines; mais à la vérité, elles ne le ſont pas tant que les bilieuſes.

Je ne prétens pas auſſi parler ici de ces tempéramens des femmes fort ſanguines, qui n'ont que ſept ou huit jours de libres pendant un mois, & qui ſont ſujettes pendant vingt ou vingt-deux jours à des écoulemens ennuyeux, comme étoit Mademoiſelle de Ling... qui de plus ſentoit le bouc dès l'âge de douze ans, qui ſont bonnes & pacifiques, & qui dans leur extrême vieilleſſe, deviennent ſtupides & hébêtées; mais ſeulement de celles qui n'ont leurs régles que quatre ou cinq jours de ſuite, qui ſont ſimples, mais adroites & enjouées, & qui dans un âge décrépit, ont les ſens auſſi raſſis, que dans leur plus vigoureuſe jeuneſſe.

Après avoir fait toutes ces diſtinctions de tempéramens, examinons à cette heure les ſignes qui conviennent en général à ces deux complexions, & ceux qui leur ſont propres en particulier.

Les filles ſanguines-bilieuſes ont des ſignes communs, qui peuvent convenir aux

aux ſanguines-mélancoliques. Les unes & les autres ſont de toutes ſortes de tailles : il y en a de grandes, de médiocres & de petites : toutes deux ſont belles ou laides ; l'une & l'autre ont de groſſes veines aux bras & aux mains, & du poil au chignon du col & le long de l'épine du dos. L'amour les a marquées toutes deux de ſa marque, & leur a imprimé ſur les joues & ſur les lévres le caractére de ſa cruauté. Leurs pomettes de joues ſont rouges comme des roſes, & leurs lévres comme du corail ; elles ſont au toucher fermes & un peu ſéches, & la chaleur dominante ne leur permet pas d'avoir une peau humide & fade, ni le coloris du teint plâtré & dégoûtant.

Il n'en eſt pas ainſi des autres marques particuliéres, qui diſtinguent les filles ſanguines-bilieuſes d'avec les ſanguines-mélancoliques. Celle-là ont un ſens plus délié & plus fluide ; au lieu que celles-ci en ont un plus groſſier & plus viſqueux. Dans celle-là la bille ſe fait connoître par ſes effets ; c'eſt-à-dire, une proportion du ſang la plus chaude & la plus ſéche ; & dans celle-ci, la mélancolie, c'eſt-à-dire, une bile brûlée & un ſang épais, qui eſt beaucoup plus chaud &

plus ſec que la bile dont ſouvent elle eſt faite. Celles-là ont comme un feu, qui brûle comme dans de la paille; & celles-ci en reſſentent un autre qui eſt allumé dans leurs entrailles comme dans du bois verd, qui, bien qu'il n'ait pas tant d'éclat ni de lumiére que l'autre, a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'eſt donc du ſang que naiſſent les différences que nous obſervons dans ces deux ſortes de tempéramens, & que nous découvrons dans le corps & dans l'ame de ces deux filles.

D'ailleurs, bien qu'elles ayent toutes deux de l'embonpoint; cependant la bilieuſe ayant un ſang plus délié, plus actif & plus pétillant, & ſes actions étant plus badines; de plus, diſſipant plus de ſang que l'autre, elle doit auſſi être plus maigre, & ſes régles ne doivent couler que trois ou quatre jours de ſuite, & encore en fort petite quantité: au lieu que les régles de la mélancolique coulent plus abondamment pendant ſept ou huit jours; & parce que le ſang de celle-ci eſt plus épais & moins actif, que ſa vie eſt plus ſédentaire, qui ne lui permet pas d'en faire une ſi grande diſſipation, & d'ailleurs qu'elle dort davantage, ſes

actions

actions doivent aussi être plus lentes & son embonpoint plus accompli.

Au reste, la bilieuse a ordinairement la tête petite & les cheveux blonds ou châtains : mais la mélancolique l'a un peu plus grosse & mieux faite, & son poil & ses cheveux sont noirs : & comme la sanguine-bilieuse est plus sujette que l'autre à toucher dans les foiblesses de son sexe par la force de son tempérament, les anciens Romains avoient accoutumé de dépeindre les Courtisannes avec des cheveux & des perruques blondes, & les sages Matrones avec des noires : témoin *Pétrone*, qui dans son Histoire Satyrique, donne des tresses blondes à *Lépida*, à *Agrippine* & à *Poppée*, les trois plus grandes Courtisannes de leur temps. De plus, la sanguine-bilieuse a une gorge médiocre & des têtons fermes qui ne se touchent point, & qui semblent être comme colés à sa poitrine : mais la sanguine-mélancolique a une grosse gorge, & ses mammelles dures se touchent & se baisent l'une l'autre, pour marquer ses inclinations secrettes & amoureuses.

Si deux jeunes filles sont distinguées par des signes essentiels que l'on observe

dans leurs corps, elles ne ſont pas différentes par les diverſes paſſions qui occupent leur ame.

La fille ſanguine-bilieuſe eſt de ſon naturel agiſſante & légére, hardie & enjouée, inquiéte & inconſtante : elle chante, elle danſe, elle folâtre toujours ; jamais en repos, toujours badine. L'amour paroît à découvert dans ſes yeux & ſur ſon viſage, comme il eſt dans ſon cœur : enfin, la ſincérité même & la candeur. Que ſi un homme lui plaît, d'abord elle s'engage à l'aimer ; alors ſon feu eſt violent, mais il ne dure pas : c'eſt un feu de paille, dont l'activité eſt bientôt ralentie. Le premier venu la perſuade aiſément & lui fait changer de deſſein ; deſorte qu'elle ſe fait autant d'amans qu'il y a de perſonnes qui lui plaiſent. Son tempérament eſt la cauſe de ſes inclinations. Les eſprits de ſon ſang, qui ſont les organes dont l'ame ſe ſert pour agir, ſont toujours émus avec violence au moindre objet qui ſe préſente. Ils ne trouvent point d'obſtacle dans ſa petite tête qui les y arrêtent, & ils ne demeurent point où la raiſon réſide. C'eſt ce qui la fait réſoudre trop promptement & juger avec trop de précipitation.

tion. Elle ne regarde jamais l'avenir ; elle n'enviſage que le préſent, qui paſſant fort vîte, n'eſt accompagné que de fort peu de circonſtances : auſſi ſe repent-elle ſouvent de ſes deſſeins, & ſe trompe preſque toujours dans le commerce de la vie.

Toutes ces légéres inclinations n'empêchent pourtant pas qu'elle n'ait meilleure grace & moins de contrainte que l'autre : & quoiqu'elle ſoit fort enjouée & fort libre au-dehors, elle eſt pourtant fort modeſte & fort retenue au-dedans. Ce n'eſt pas une gayeté de malade qui rit en mourant, & qui eſt un ſigne des ordures qui l'ont excitée. Sa joie & ſon enjouement marquent la tranquillité de ſon eſprit, le repos de ſon ame, la ſageſſe & la vertu qui ne ſe lient jamais qu'avec l'innocence & la ſimplicité ; & ſi elle eſt ſi facile à perſuader, elle eſt aſſurément fort difficile à prendre.

J'avoue que c'eſt un des malheurs du ſiécle de n'oſer badiner, ſans que l'on s'en plaigne & ſans que l'on en médiſe, comme ſi l'eau dormante étoit meilleure à boire que celle qui coure. En vérité ces aimables perſonnes métitent nos reſpects. La naïveté de leurs actions nous

charme, & la ſincérité de leurs ſentimens nous en enchante. Les eſprits du ſang de cette jeune fille toujours émuë, enflamment ſon cœur par la vîteſſe de leurs mouvemens: ils échauffent ſon cerveau par le paſſage qu'ils y font avec précipitation: en un mot, ils mettent tout ſon ſang dans un mouvement précipité, ce qui eſt la cauſe de l'inconſtance & de l'enjoûement de la belle.

C'eſt donc ſon tempérament qui la rend légére, non vicieuſe, gaye, non évaporée, ſimple & ſtupide. Si par hazard elle s'attache à un homme pour le mariage, elle le fait plutôt par conſidération & par obéiſſance, que par ſa propre inclination: & comme elle entre dans un état où le badinage en fait l'eſſence, jugez ſi l'amour, qui n'eſt qu'un enfant & qui ſe plaît toujours à badiner, n'augmentera pas ſon inclination enjouée? Elle folâtrera même juſques entre les bras de ſon mari, quand elle ſe ſoumettra aux ordres que la nature lui a impoſé, pour lui rendre ce qu'elle lui doit. Son corps ne ſera pas plus en repos que ſon ame, qui pourtant ne s'égarera jamais par les plaiſirs exceſſifs du mariage; ſes membres ne deviendront jamais immobiles

immobiles ni froids, parce que ſon cœur ne ſera point navré par l'excès des contentemens amoureux : ſi ſa voix eſt quelquefois chancelante, ſes ſoupirs ſuffoquans, ſa parole mourante & entrecoupée, il ne faut qu'en accuſer l'amour qui la bleſſe, mais qui ne la fait pas mourir. Sa légéreté naturelle, qui ne lui permet pas de s'attacher fortement à ſon mari, lorſqu'elle fait ce que l'on fait dans le mariage, l'exempte des coups mortels de l'amour.

Mais la fille ſanguine-mélancolique a bien d'autres inclinations que celle-là. Son ame eſt bien plus conſtante & moins légére. Quand elle badine, c'eſt avec plus de retenue ; quand elle chante ou danſe, c'eſt avec plus de modeſtie. Si l'amour paroît dans ſes yeux & ſur ſon viſage, c'eſt d'une maniére forte & aſſurée, qui marque bien qu'il s'eſt emparé de ſon cœur & qu'il y loge comme dans ſon thrône. Sa timidité naturelle ne l'oblige pas à s'engager ſi-tôt à la vûe d'une perſonne qui lui plaît. Elle y penſe long-temps avant que d'aimer. L'amour touche long-temps ſon cœur ſans l'échauffer ; & quand il l'échauffe par ſon feu, qui a de légers commencemens, elle en reſſent

reſſent inſenſiblement la chaleur, qui croît toujours. Et quand ce feu eſt une fois allumé, il eſt ardent & même violent; c'eſt un feu dans du bois verd & dans une matiére épaiſſe, qui ne s'éteint pas ſi-tôt. Il n'y a ni perſuaſions, ni raiſons aſſez fortes qui puiſſe détourner cette fille d'aimer, quand elle eſt une fois attachée à un homme qu'elle eſtime. C'eſt un effet de ſa complexion, qui la rend ſi conſtante dans ſes deſſeins & ſi réſolue dans ſes entrepriſes.

Son ſang & ſes eſprits bouillans qui coulent lentement dans ſes veines, * font tant d'impreſſion ſur ſon cœur & ſur ſon

---

* Je n'ai point de repos ni la nuit ni le jour.
Hélas! d'où vient mon mal? n'eſt-ce point de l'Amour?
Je ne puis voir Tirſis, que je ne ſois émue,
Je rougis de paroître interdite à ſa vûe,
En ſa mine, en ſon air, en chacun de ſes traits
Je trouve des appas inconnus & ſecrets.
Le feu de ſes regards, par qui ſon cœur s'explique,
Etincelle de joie & me la communique.
Quand je ne le vois plus, ô Dieux! quel changement,
Il étoit mon plaiſir, il devient mon tourment.

cerveau,

cerveau, que toutes les parties de ſon corps s'en reſſentent également. Le feu qui l'anime eſt d'une matiére ſi tenace, qu'il ne l'abandonne jamais qu'après l'avoir conſumée. Delà vient qu'elle conſulte avec raiſon, qu'elle raiſonne avec prudence, & qu'elle s'abandonne avec diſcrétion. Elle ſe perd bien loin dans l'avenir & y va chercher des plaiſirs, pour s'aſſurer de ſon bonheur qu'elle groſſit toujours. Sa prudence la rend malheureuſe. Elle eſt ingénieuſe à ſe tourmenter. L'eſpérance la flate & lui fait voir des voluptés exceſſives; ainſi elle trouve des plaiſirs réels par la force de ſon imagination, qui ne ſont véritablement qu'imaginaires. Les circonſtances infinies de l'avenir embarraſſent ſon ame amoureuſe; & pour n'être point trompée, elle ſe feint des contentemens dans toute leur étendue. Son imagination vive eſt échauffée par le deſir extrême de la jouiſſance. Son eſprit même, que j'ai nommé ailleurs *intelligence*, ſemble extrémement emporté par les émotions de ſon ame, qui eſt la partie ſpirituelle, la plus baſſe & plus voiſine des ſens. Ses rêvéries en amour ſont extravagantes, elles vont juſqu'à l'extaſe, d'où elle ne ſortira pas

pas ſi-tôt, à moins que l'on ne l'en tire comme par miracle. Car comme le Démon ſe mêle quelquefois parmi les vapeurs de la terre qui forment l'orage, pour cauſer quelque part du déſordre, s'il en faut croire nos Démonographes: ainſi l'amour ſe mêle quelquefois parmi les fumées noires d'une bile brûlée pour leurrer le beau ſexe, ſous l'eſpérance d'un bonheur ou de quelque grand plaiſir à venir.

Enfin, l'amour qui agite cette fille * eſt ſi violent, qu'elle tomberoit ſans doute dans quelque déſordre odieux pour ſon ſexe, ſi la timidité & la crainte n'étoient de puiſſans obſtacles pour s'oppoſer aux effets de ſa paſſion amoureuſe. Sa timidité naturelle eſt même une marque de ſon eſclavage amoureux & du trouble qu'elle ſent au-dedans; & ſi elle paroît retenue, elle n'eſt pas innocente. Les

* Le beau Sexe en amour aime à diſſimuler,
Il nous paroît glacé, quand il ſe ſent brûler,
Lorſque la paſſion dans ſon ame domine,
Il ne s'explique pas, il veut qu'on le devine;
Mais malgré ſa froideur des ſignes évidens
Découvrent au-dehors les ſignes du dedans.

ames

ames les plus dissimulées, sont celles qui sont les moins vertueuses, parce que le masque dont elles se couvrent, empêche que l'on ne découvre ce qu'elles sont véritablement.

Si nous cherchons la cause de toutes les inclinations de cette fille, nous trouverons sans doute que son sang chaud & grossier, ses esprits brûlans & agités sont la source de toutes ces passions: car son ame amoureuse, qui se sert de ces esprits enflammés pour l'usage de ses passions, les excite avec tant de force dans son cœur, qu'il en est lui-même fort ému & fort échauffé; & puis le cœur agitant encore dans ses petites cavités ces mêmes esprits, les rend encore plus chauds & plus pénétrans, si bien qu'étant ensuite dardés avec vigueur dans le cerveau, ils y ébranlent ses petits fibres qui excitent l'imagination. C'est donc par le moyen du feu du cœur & par la vivacité de l'imagination, qu'il se fait une multiplication & un concours d'esprits, qui accablent, pour ainsi dire, le cœur & le cerveau de cette jeune personne. Il est vrai que ces parties se déchargent sur leurs propres canaux de ce qui les trouble sur les autres parties du

corps,

corps, & principalement ſur les parties naturelles de cette fille, où ces eſprits font une telle impreſſion, qu'il n'eſt pas aiſé de détruire, par la tenacité de la matiére dont ils ſont faits & dont l'ame ſe ſert pour exécuter ſes paſſions.

Si par hazard on parle de mariage à cette fille, alors tout eſt en trouble chez elle; elle devient rêveuſe, morne, chagrine & plus timide qu'à l'ordinaire. Ces déſordres ſont des marques aſſurées que l'amour fait du ravage dans ſon cœur. Alors elle deſire avec empreſſement ce qu'elle refuſe avec crainte. Enfin, ſi l'amour l'emporte ſur ſa timidité, & qu'elle conſente à ſe jetter entre les bras d'un homme, ſa timidité naturelle refuſera toujours des faveurs qu'elle voudra bien laiſſer prendre, afin d'accuſer ſon conſentement par la force. * Alors l'amour extrême lui ôtera les forces, & s'emparant entiérement de ſon cœur, la laiſſera froide & immobile

---

* Le Sexe eſt naturellement timide, il eſt fâché de trouver ce défaut dans l'objet aimé.

Il ſe plaint du reſpect qui cache ſon ardeur,
Ainſi que mon amour ſe plaint de ma pudeur.

comme

comme un glaçon, faute de chaleur & d'eſprits qui n'auront été précipités que dans ſes parties naturelles pour obéir aux ordres de la nature. Que ſi alors elle donne quelque marque de vie, ce n'eſt que par des ſoupirs & des ſanglots entrecoupés, & ſon extaſe eſt ſi grande, qu'elle n'a pas même ſenti les commencemens des voluptés qui l'ont cauſée.

C'eſt donc le ſang & ſes eſprits, qui étant de différente nature, ſont la variété de la complexion de ces deux perſonnes. Car s'il eſt vrai que les plus timides engendrent plus de ſang & plus d'humeurs ſuperflues, parce qu'elles aiment plus l'oiſiveté & le repos, il ſera auſſi vrai de dire qu'elles font plus de ſemence, & que par conſéquent elles ſont plus amoureuſes : témoin les *Lapines*, qui étant les plus timides des animaux, ſont auſſi les plus amoureuſes & les plus fécondes : elles n'ont pas ſi-tôt mis bas,

---

Ah ! ſi c'eſt le reſpect qui t'oblige à le faire,
Ne crains point, cher Daphnis, de me pouvoir déplaire.
Tu me rends un honneur qui cauſe mon trépas,
Ah ! de grace, Daphnis, ne me reſpecte pas.

qu'elles

qu'elles conçoivent une autre fois, ou qu'elles ont déja conçu. Cela eſt ſi aſſuré, qu'*Ovide*, qui eſt le maître en l'art d'aimer, a dit adieu à l'amour, ſi l'on banniſſoit l'oiſiveté, & que *Théophraſte* a défini l'amour par *une affection d'une ame pareſſeuſe*. C'eſt ſans doute dans cette vûe que deux fameux Sculpteurs de l'Antiquité, *Caracus* & *Phidias*, firent *Vénus* d'une même inclination, par la poſture qu'ils lui donnerent; car l'un la fit aſſiſe, & l'autre lui donna une tortue ſous les pieds.

Il n'en eſt pas de même des gayes & des enjouées; elles ſont plus ſéches & n'engendrent pas tant d'excrémens; elles n'ont pas le temps de demeurer en repos, ni de rêver à l'amour; & ſi elles ſont amoureuſes, elles ne le ſont qu'avec inconſtance, à cauſe de l'activité de leur ſang & de la multiplicité des objets qui leur plaiſent. Ainſi je puis véritablement conclure, que les timides ſont plus amoureuſes que les enjouées.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une femme qu'à se les conserver.

IL n'étoit pas, ce me semble, besoin que Dieu contraignît les deux sexes par des commandemens sévéres à s'aimer l'un l'autre. Il avoit mis dans nos cœurs, en nous créant, des desirs suffisans pour nous porter à aimer. Témoin *Adam*, qui n'eut pas plutôt vu *Eve*, qu'il en devint amoureux ; & je pense que les caresses qu'il fit à sa femme, furent les premiéres occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent aussi-bien que dans la suite, puisqu'il ne s'éteignit qu'avec sa vie. *Eve*, de son côté, n'en fut pas moins émue, sa flamme s'augmenta par le feu de son mari ; & l'amour qui n'étoit alors qu'un enfant, non plus qu'à cette heure, badina avec eux, comme il fait présentement avec nous.

Que si Dieu a fait des préceptes pour nous engager à aimer, il faut croire que ce n'a été qu'à cause de la corruption de notre nature. Il nous avoit donné d'abord

bord assez d'inclinations de part & d'autre, pour ne nous pas refuser des faveurs : mais il se trouva dans la suite des temps des personnes si barbares & si peu humaines, qu'elles éteignirent ce feu naturel & ces flammes innocentes, par une justice qui en fit faire une loi.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'hui qui soient si cruelles, que de haïr plutôt que d'aimer. La plûpart sont d'une autre humeur, & ils se trouvent si indispensablement obligés à aimer, par une inclination secrette & naturelle, qu'ils cesseroient plutôt d'être, qu'ils ne cesseroient d'aimer. La femme principalement est de cette complexion ; elle aime naturellement ; elle n'a qu'à voir un homme, pour avoir d'abord de l'estime pour lui, parce qu'il est d'un autre sexe : aussi est-ce pour cela que quelques Philosophes l'ont appellée un *Animal sociable.* *

---

* Gardez-vous bien d'aimer une belle Inhumaine,
Capricieuse, fiére & veine,
Car vous la perdrez tôt ou tard,
Son cœur ne s'acquiert qu'avec peine
Et se conserve par hazard.

Comme

Comme elle est faite d'une matiére plus douce & plus polie que celle de l'homme, elle a aussi des parties plus molettes & plus tendres. Son cœur est plus porté à la compassion que le nôtre, & sa pitié s'étend souvent jusqu'à soulager nos langueurs, quand il iroit même de la perte de sa réputation & de sa vie. Elle auroit de la peine à voir un homme prosterné à ses pieds, sans le rélever aussi-tôt, pour l'embrasser ensuite avec des soupirs réitérés, ou des larmes abondantes, qui sont des marques évidentes de sa tendresse. Aussi nous avons remarqué ailleurs, qu'elle aimoit avec plus de force & de constance que l'homme, & qu'il sembloit que la nature lui eût fait un cœur propre pour aimer, si bien que les Historiens ne nous ont parlé des femmes *Misanthropes*, comme ils ont fait de plusieurs hommes.

D'ailleurs, l'envie déréglée qu'elles ont de se rendre immortelles par les moyens de la génération, est encore une puissante cause qui les oblige à aimer; & parce qu'elles ne sçauroient engendrer seules, elles cherchent avec empressement une compagnie avec qui elles puissent se lier étroitement, & par la jonction

jonction de leurs feux, produire une éteincelle qui ſoit la cauſe d'un autre feu, qui s'allumera un jour dans le cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrêter ici aux fables que l'Antiquité nous a débitées, lorſqu'elle nous a fait connoître des exemples de productions extraordinaires, & qu'elle a publié que ſes Dieux & nos hommes avoient fait leurs ſemblables ſans le commerce d'un ſexe différent. Cela me paroît ſi impoſſible, que j'ai deſſein de faire un diſcours, lorſque je traiterai des *Incubes*, pour déſabuſer ceux qui penſent qu'il y en a qui peuvent engendrer ſans le ſecours & ſans le mélange d'un ſexe différent.

D'autre part, la femme étant naturellement fort humide, elle engendre auſſi beaucoup de ſang & de ſemence, dont ſouvent elle ne ſçauroit ſe débarraſſer toute ſeule. Elle ſe trouve quelquefois ſi chargée de cette derniére humeur, pour ne rien dire de la premiére, qu'au rapport de *Galien*, il a fallu uſer d'artifice & de reméde à l'égard de quelques-unes, dont l'état ne me permettoit pas les careſſes des hommes, pour les débarraſſer de cette matiére importune.

C'eſt

C'eſt cette ſemence qui leur cauſe tant de maux, quand elle eſt retenue ou corrompue dans ces receptacles & dans ſes cornes, ou quand elle en ſort par l'ouverture frangée de ſes trompes, pour ſe répandre dans la cavité du ventre. C'eſt elle qui trouble l'imagination, qui dépraye la mémoire, qui ruine la raiſon, & qui contre les loix de la nature, arrêtant le mouvement du ſang, ou le faiſant bouillonner, rend les femmes froides, ſtupides, & mêmes extaſiées ou emportées, hardies & maniaques. Enfin, c'eſt elle qui rend quelquefois leur corps tremblant & convulſif; ſi bien que la nature qui par un inſtinct ſecret leur a montré un reméde aſſuré pour leur maux, leur inſpire un deſir ardent de ſe joindre amoureuſement à un homme: & c'eſt cette union qu'elles cherchent quelquefois avec empreſſement, ſans ſçavoir ſouvent ce qui les porte à aimer.

Au reſte, la paſſion d'aimer ne ſeroit pas ſans doute ſi violente, ſi la nature n'avoit établi dans les careſſes des femmes avec les hommes, des plaiſirs qui ſurpaſſent toutes les autres voluptés, par la ſenſibilité des parties nerveuſes & naturelles de la femme, & ſi elle n'avoit

continué ces mêmes plaiſirs hors des embraſſemens amoureux. Car quand il eſt queſtion d'aimer, la femme a une imagination ſi vive & ſi obéiſſante aux ordres de l'amour, que ſouvent ſes parties amoureuſes ſont échauffées, & plus irritées dans l'abſence que dans la préſence même d'un homme. Ainſi la volupté étant continuelle dans les femmes amoureuſes, ſoit par la force de leur imagination, ou par des careſſes véritables, il n'y a pas lieu de douter que le plaiſir ne ſoit une puiſſante cauſe qui les oblige à aimer.

Mais encore la femme qui eſt foible de ſon naturel, & qui, ſelon le ſentiment de *Platon*, pourroit être miſe au rang des animaux irraiſonnables, n'enviſage ſouvent que la volupté pour l'unique but des embraſſemens amoureux. Son action étant d'elle-même une action animale, ne fomente dans ſon eſprit d'autre idée que celle dont elle porte le nom; & comme le plaiſir eſt oppoſé à la douleur que la nature abhorre extrémement, la femme ne conſidére la volupté dans ſes careſſes amoureuſes, que comme l'unique reméde à ſes maux.

Enfin, elle a encore une raiſon, auſſi civile

civile que naturelle, qui l'oblige à aimer. La nature l'a faite auſſi foible que timide; c'eſt pour cela qu'elle eſt contrainte de chercher ailleurs que dans elle-même de la force pour ſe défendre contre ſes ennemis & de l'appui pour ſe ſoutenir dans les occaſions. La ſoumiſſion qu'elle fait paroître dans l'action amoureuſe & la foibleſſe de ſa taille, marquent aſſez qu'elle a beſoin du ſecours & de l'appui de l'homme : ajoutez à cela qu'elle a un eſprit fort léger, qui demande de la prudence pour être utile à quelque choſe. C'eſt une girouette qui tourne au moindre vent, & qui ſeroit ſans doute emportée par la tempête, ſi la verge qui la ſoutient, ne la retenoit.

Que l'on ne me diſe pas qu'il y en a aujourd'hui d'aſſez fortes, pour gouverner des Royaumes entiers que la loi a fait tomber en quenouille, & qu'autrefois les Amozônes, qui entreprenoient des guerres ſanglantes & qui en rapportoient d'heureuſes victoires, n'étoient ni foibles ni timides. Car l'expérience de tous les jours nous fait voir, qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre, celles qui ſont les ſeules Reines d'un grand Pays, ne gouvernent ordinairement que par l'a-

vis des Grands de la Nation ; & quoique *M. Petit* nous ait dit depuis peu des merveilles touchant les Amazônes, cependant elles ne conviennent ni à notre climat, ni à notre façon de faire, ni à nos tempéramens, la force & la hardieſſe n'étant attachées naturellement qu'aux hommes de nos régions.

Il eſt donc vrai que la femme eſt plus timide & plus foible que nous, & qu'elle a auſſi des inclinations plus fortes que nous à aimer : & puiſqu'elle a pris naiſſance d'une de nos côtes, comme nous le marque l'Ecriture, & que tout retourne, ſelon l'ordre de la nature, dans le lieu d'où il eſt ſorti ; il eſt bien raiſonnable que la femme aime l'homme & qu'elle ſe joigne naturellement à lui, pour ſe remettre dans la place qu'elle occupoit autrefois.

Pour l'homme, il ne lui eſt pas difficile d'aimer une femme qui l'aime ; on a autant d'inclination pour elle, qu'elle en a pour nous. Il ne faut que lui marquer de la douceur pour l'obliger à l'aimer. Ce ſont des mouches qui ſe prennent avec un peu de miel. Pour la femme, la complaiſance la rend ſoumiſe. Faire ce qu'elle veut, c'eſt la gagner avec

peu

peu de peine. * Mais l'aſſiduité que l'on a auprès d'elle la rend eſclave ; car comme elle eſt de la nature des enfans qui aiment toujours à badiner, quand ils en trouvent l'occaſion ; ainſi quand la femme manque de jouet pour s'ébatre, ſouvent elle ceſſe d'aimer. Enfin, la pudeur lui étant quelque choſe de naturel, elle deſire laiſſer prendre ce qu'elle ne veut pas donner. Un homme timide n'eſt pas toujours bien venu auprès d'une femme, ſur-tout auprès de celle qui ſe défend avec foibleſſe.

---

* Semble-t'elle affecter des dehors vertueux,
Voilez tous vos diſcours, ſoyez reſpectueux ;
Paroît-elle arborer l'orgueil philoſophique,
Malebranche à la main parler métaphyſique.
Si ſur le ton dévot elle a l'eſprit monté,
Eſſayez d'exercer ſa tendre charité.
Si livrée aux fureurs du Démon des ouvrages
Elle vous lit ſes vers, prodigués vos ſuffrages.
Tout amant qui prétend fléchir un jeune objet,
Se pliant à ſon goût & plein de ſon projet,
Doit dans ſes ſentimens la prendre pour modelle,
Il doit aimer, haïr, penſer, agir comme elle.

Il eſt donc fort aiſé de s'aimer réciproquement, puiſque l'amour eſt l'arrhe de l'amour, & que dans le Pays amoureux, l'on ne change jamais de monnoye. Mais il eſt très-difficile de ſe conſerver l'eſtime que l'on s'eſt acquiſe auprès d'une belle : car ſi ſe conſerver les bonnes graces, dépendoit de la nature qui agit toujours réguliérement, je croirois qu'il ſeroit auſſi aiſé de ſe les conſerver que de ſe les acquérir ; mais comme il ne dépend que du caprice & de la légéreté d'une femme de nous continuer ſes faveurs, il faut eſpérer de les perdre ſouvent, & même quelquefois dès le moment que nous les avons acquiſes.

L'orgueil & la vanité des femmes ſont la véritable cauſe de cette perte. Elles s'imaginent qu'elles ſont ce qu'elles ne ſont pas. Il leur ſemble que leur régne eſt éternel, & qu'elles ſeront toujours belles, agréables & maîtreſſes, comme elles étoient autrefois : mais l'homme qui aime naturellement ſa liberté, a de la peine à ſe ſoumettre long-temps à une belle ; & comme cette ſoumiſſion lui ôte un peu de ſon droit, il s'échape quelquefois, il ſe dérobe ; & ce qui pis eſt, il ſe dégoûte d'une même perſonne ; ainſi

il

il déplaît à la belle, qui le chasse comme un perfide & un inconstant, & comme un indigne de son amour.

D'ailleurs, la femme qui aime beaucoup, est fort impatiente; elle voudroit que sa passion fut assouvie dès qu'elle la presse & si un homme épuisé, qui ne l'aura mise qu'en appétit, s'absente pour se rétablir de ses langueurs, tout est perdu. C'est *Poppée* qui s'allarme de l'absence de *Néron*, ou *Agrippine* de celle de *Crépérius Gallus*. Enfin, ce sexe ne veut point d'absence, autrement il s'offense & il se plaint. Toujours badiner & caresser, c'est son affaire; si l'on n'est pas assez prompt à lui accorder tout ce qu'elle demande, l'inquiétude la prend & l'oblige souvent à rompre les égards qu'elle doit à son Amant, qui d'ailleurs lassé du caprice & de l'impatience de cette femme lascive, l'abandonne, pour en chercher une autre qui ait de meilleures inclinations.

D'autre part, elle est fort amoureuse de son naturel, sa complexion la porte naturellement à aimer; & pendant que sa pudeur couvre sa passion, sa passion excite ses humeurs dans ses parties naturelles, d'où souvent naissent des vapeurs

malignes & déliées, qui éguiſent ſon imagination & qui la rendent plus amoureuſe qu'elle n'étoit auparavant. Dans cette fougue de paſſion, elle n'eſt plus à elle-même ; quoiqu'il en coute, elle veut être ſatisfaite. Et ſi un homme indiſpoſé, ſoit par la maladie ou par l'âge, ne peut fournir aux plaiſirs de la belle, tout eſt perdu. Point d'excuſe pour lui : on s'en laſſe, on s'en dégoûte, & l'on en cherche ailleurs un autre, qui par la nouveauté s'acquittera mieux de ſon devoir, mais qui quittera enfin la partie par les épuiſemens exceſſifs qu'il ſouffrira avec cette femme amoureuſe.

La jalouſie ſuit de bien près ſon infâme volupté ; elle penſe qu'on eſt toujours prêt à ſatisfaire ſa paſſion ; & quand on ne l'eſt pas, elle s'imagine que l'on fait ailleurs des débourſés, au lieu d'en faire chez elle. Alors elle ne peut voir ſon Amant, qu'elle ne murmure, qu'elle ne ſe plaigne, & qu'elle ne devienne triſte, morne, chagrine & inſupportable. Elle voudroit toujours aſſujettir un homme auprès d'elle & le tenir toujours en priſon. Mais comme il ne peut longtemps ſouffrir ſes chaines & ſon eſclavage, il s'échape, il fuit & cherche ailleurs

leurs de quoi se divertir. Alors la jalousie augmente, souvent elle se change en rage & en désespoir, & alors on trouve la belle plutôt disposée à la vengeance qu'à l'amour. Cet objet n'est plus aimable; c'est un démon visible qui nous a tenté, mais qui nous fait horreur présentement.

Enfin, son opiniâtreté est sans exemple; on n'a qu'à lui marquer sa volonté, pour l'obliger à faire le contraire. Si l'amour, par ses enchantemens ordinaires, cachoit tous les défauts de cette femme, on se laisseroit surprendre à ses artifices; * mais comme sa passion est trop vio-

---

* Que notre soin d'abord soit le choix d'une belle,
Consultons notre cœur sur ce qu'il sent pour elle,
Et sans qu'un seul coup d'œil ait droit de nous charmer,
Tâchons de la connoître avant que de l'aimer.
C'est de ce premier choix que dépend tout le reste;
Il doit nous rendre heureux ou nous être funeste,
Et suivant qu'il est fait plus ou moins à propos,
Assurer ou troubler de nos jours le repos.

lente pour feindre, on défille enfin les yeux & l'on s'ennuie d'être eſclave d'une belle, qui eſt ſi capricieuſe & ſi incommode : & quoique l'on ait pû faire pour conſerver ces bonnes graces, elle eſt ſi boutue & ſi inégale, qu'il eſt impoſſible de vivre auprès d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque eſpéce de vertu, elle eſt vicieuſe, & les circonſtances qui l'accompagnent ne la rendent pas aimable.

Enfin, quelque amoureux que ſoit un homme, il ne peut long-temps ſe plaire auprès d'une femme qui a de ſemblables défauts; & comme la plûpart des femmes approchent fort de la complexion de celle-ci, il me ſemble qu'il me ſera permis de conclure, qu'il eſt plus difficile de ſe conſerver les bonnes graces d'une femme que de ſe les acquérir.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Si la belle plaît plus que la complaisante.

SOuvent il faut un siécle entier pour faire naître une belle personne ; parce que la nature a besoin pour cela de tant de parties proportionnées les unes aux autres, & de tant de conditions différentes du côté de ceux qui l'engendrent, qu'il est bien difficile qu'elle y réussisse. Souvent l'ame des parens n'est pas toujours dans des dispositions convenables, & la matiére dont les hommes sont faits n'est pas toujours flexible pour lui obéir, si bien que je ne m'étonne pas s'il y a si peu de belles personnes au monde.

La beauté ne consiste pas seulement dans la juste proportion de toutes les parties du corps, mais encore dans la santé, dans la jeunesse & dans l'embonpoint, qui rendent la peau polie & blanche, & outre cela, quelques parties du corps vermeilles comme du corail rouge. La bonne grace est encore tellement essentielle à la beauté, par la conduite du mouvement

du corps, & principalement du visage & des yeux, qui sont les truchemens de l'ame, que souvent c'est cette seule bonne grace, qui faisant une grande partie de la beauté, nous engage à aimer. Mais la beauté n'est point parfaite, si l'ame n'a ses agrémens, & si une belle personne n'est point la maîtresse de ses passions.

Le Cardinal *Cajétan* & le Philosophe *Socrate*, les plus laids hommes du monde, sçurent si bien embellir leur ame, par la modération de leurs passions, qu'ils se sont fait aimer à ceux qui eussent eu de l'aversion pour eux, s'ils ne les eussent regardés que par les yeux du corps.

C'est cette beauté parfaite du corps & de l'ame, qui procédant de la Divinité, nous persuade aisément sans rien dire. Elle attire promptement nos yeux, & en même-temps, par une tyrannie secrette, elle se rend maîtresse de notre volonté. Elle est placée dans toutes les parties proportionnées du corps, comme nous l'avons dit au *Chap. II.* de ce Livre : mais elle paroît principalement dans le visage & dans les yeux, où l'ame se représente elle-même & où la beauté a établi son trône ; aussi les Peintres n'ont accoutu-

mé

mé que de nous peindre le visage, parce qu'il est seul l'abregé de tout l'homme, & que c'est par-là qu'en distinguant ses traits, nous connoissons les différences des hommes.

Cette beauté ne se conserve, ni par des voluptés excessives, ni par des contentemens réitérés: au contraire, elle en est ternie & souvent effacée. Le feu flétrit une belle fleur * & en détruit l'éclat; il n'y a que la fraîcheur de l'eau qui lui puisse long-temps conserver sa beauté: il en est de même d'une belle femme, que le feu de la concupiscence dessèche peu à-

---

* Quelque Art ingénieux que la sage Nature
Ait mis à former la Peinture,
Dont on voit éclater les différentes fleurs,
Les plus rares Beautés de l'Empire de Flore
N'ont jamais pû montrer à leur seconde aurore
L'éclat de leur vive couleur.

Las! des ans fugitifs la rapide vîtesse
Vous ravira cette jeunesse,
Dont la seule fraîcheur entretient vos appas,
Et vous verrez le temps, Tyran des belles choses,
Imprimer hardiment sur vos lys & vos roses
Les sombres traces de ses pas.

peu-

peu, au lieu que la tempérance la conſerve long-temps dans un même état.

C'eſt cette beauté qui a eu, depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, tant de crédit dans le commerce des hommes. Elle nous entraîne en dépit de nous, quelques forts & quelques conſtans que nous ſoyons, ſi bien que nous ſommes auſſi-tôt vaincus par l'approche d'une belle perſonne, que nous ſommes forcés à aimer ſi elle eſt de notre ſexe; mais ſi elle eſt d'un ſexe différent au nôtre, la nature par des flammes ſecrettes qu'elle a excitées dans notre cœur, nous y entraîne avec beaucoup plus d'empreſſement.

Il ne faut pas s'étonner ſi nous ſommes naturellement portés à aimer la beauté, puiſque, ſelon le rapport des Poëtes, les Dieux qui ne combattirent jamais entr'eux pourquoi que ce ſoit, eurent pourtant de cruelles guerres pour la beauté d'*Hélène*. Les Déeſſes ne furent pas plus d'accord qu'eux ſur ce même ſujet, & jamais elles ne ſe fuſſent cédé le droit qu'elles prétendoient avoir, ſi *Pâris* n'eût décidé là-deſſus, & s'il n'eût prononcé en faveur de *Vénus*, comme étant la plus belle & la plus agréable des trois Déeſſes amoureuſes. Ce

Ce n'eſt point de la beauté trompeuſe & maſquée, dont je prétens parler ici, l'artifice ne convient point à un beau viſage; & ſi la nature lui a donné quelques agrémens, le fard efface & ternit ce qu'il y a de plus précieux.

Ce n'eſt pas non plus ce qui a le plus d'éclat qui eſt le plus beau & le meilleur; les mouches à miel, qui nous donne une ſi agréable liqueur, ne nous paroiſſent pas ſi belles que les Cantharides, qui par leur faux-brillant, cachent un venin mortel, qui nous ronge les entrailles ſi nous en uſons. * Ce n'eſt donc

---

* La Beauté ne prépare que des regrets & un ennui mortel pour le temps où elle n'exiſte plus. En voulez-vous ſçavoir la raiſon? C'eſt qu'elle a fait négliger toutes les autres reſſources; tant que dure ſon éclat, une femme ſe voit conſidérée; elle ſe flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle ſolitude affreuſe quand l'âge vient à lui ravir le ſeul mérite qui la faiſoit valoir!

Alors le déplaiſir de voir finir vos charmes
Vous fera répandre des larmes,
Et mettre votre eſpoir en l'uſage du fard;
Vous croirez réparer ces funeſtes ruines
Redonner l'éclat à vos graces divines,
Avec ces adreſſes de l'art.

pas

pas cette beauté fardée & apparente que nous voulons aimer ; c'eſt cette beauté ſimple & naturelle, qui de l'ame ſe communique au corps, & qui nous charme ſi fort quand nous la regardons de bien près.

Après avoir examiné la beauté dans ſa nature & dans ſes effets, voyons maintenant ce que c'eſt que la complaiſance, & puis nous nous déterminerons à aimer une belle femme ou une complaiſante.

La complaiſance eſt tellement néceſſaire dans le commerce des hommes, que ſi elle en étoit bannie, toutes les converſations deviendroient des diſputes & des querelles ; & au lieu de la douceur & de la franchiſe, dont la nature nous a fait préſent, nous n'aurions parmi nous que de la flaterie & des déguiſemens. Sans l'art de plaire, tout ſeroit en confuſion dans la ſociété des

---

Mais de quelque ſecret dont ce trompeur ſe vante,
Jamais de la Beauté mourante
Ses efforts ne ſçauroient ranimer les appas ;
Et quand le cours des ans l'a miſe à l'agonie,
Bien loin de lui donner une ſeconde vie,
Ils en avancent le trépas.

hommes,

hommes. La complaiſance eſt *une charité civile*, qui loue ſans flater, qui corrige ſans offenſer, qui guérit ſans bleſſer, & qui ôte l'amertume des remédes, ſans en détruire la vertu. C'eſt elle qui encourage les timides, qui enſeigne les ignorans, qui reléve les ſcrupuleux & qui fortifie les foibles. Le jugement & la diſcrétion ne l'abandonnent jamais; elle eſt ſage dans ſes entrepriſes, aviſée dans ſes paroles, prudente dans ſes deſſeins, franche dans ſes actions, égale dans ſes penſées; enfin, c'eſt une vertu ſecrette qui charme les cœurs des plus grands & des plus petits eſprits. Je puis la comparer à un aiman qui attire le fer, quelque réſiſtance qu'il faſſe; je veux dire qu'elle ménage comme elle veut les eſprits les plus groſſiers. Elle n'eſt ni aveugle ni muette, comme quelques-uns l'ont dit; elle a des yeux pour remarquer les vertus & les vices, & une langue pour louer ſans flaterie & pour blâmer ſans rigueur. C'eſt une douceur naturelle qui convient bien aux deux ſexes, mais principalement à celui qui eſt le plus beau. Elle le rend amoureux ſans crime, libéral ſans prodigalité, & complaiſant ſans diſſimulation.

Il

Il n'y a que les grandes ames qui ſont complaiſantes de la ſorte ; & c'eſt cette complaiſance que j'ai deſſein de mettre en parallele avec la beauté, pour ſçavoir laquelle des deux nous charme & nous enchante le plus.

Ce n'eſt pas de la lâche complaiſance dont je veux m'entretenir préſentement. Elle eſt un art qui trompe agréablement, qui charme & qui empoiſonne en même-temps tout le monde. C'eſt une agréable meurtriére, dont les bleſſures nous plaiſent & nous font mourir. Elle eſt le partage des petits eſprits & du peuple ; témoin le foible *Achab*, dont parle l'Ecriture, lequel n'aima que des Prophètes flateurs & complaiſans, mais auſſi qui en fut trompé dans la ſuite. L'expérience nous fait voir que les faux-complaiſans nous flatent pour nous détruire, & qu'ils reſſemblent à ceux qui chatouillent les pourceaux ſur le dos, pour les jetter à terre & pour les tuer enſuite. C'eſt cette complaiſance trompeuſe qui fait la guerre à la vertu, qui blâme avec les médiſans, & qui pâlie le vice avec les impies & les débauchés. Elle dit que la témérité eſt un grand courage, que l'avarice eſt une œconomie, que

que l'effronterie est une bonne humeur, que l'éloquence est un babil, que la modestie est une stupidité & que la franchise est une insolence. Ce fut cette complaisance qui fit prendre au lâche *Sardanapale* des habits de femmes pour converser avec elles, & qui obligea *Hercules* à laisser sa massue pour prendre une quenouille, à la persuasion d'*Omphale*. Ces foiblesses furent sans doute la cause qu'*Eliogabale* fit un Edit contre les lâches complaisans, par lequel il ordonnoit qu'ils fussent attachés à une roue, qui auroit un de ses rayons en l'eau, & qui tourneroit de la sorte, pour nous montrer par-là l'inconstance & la molesse de leur vie.

Si *Agrippine* eût été traitée de la sorte, pour l'infâme complaisance qu'elle eût pour *Bassianus*, elle eût assurément souffert un supplice proportionné à son crime : l'eau où elle auroit été plongée, auroit peut-être éteint le feu de sa concupiscence, qu'elle fit plutôt assouvir qu'éteindre par les caresses de son propre fils. En vérité cette sale complaisance est bien représentée par de foibles roseaux, qui plient à tout vent & qui croissent dans la bouë : car elle est la nourrice des vices.

vices, comme la concupiſcence eſt la mere de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits eſprits qui ſe laiſſent corrompre par cette baſſe complaiſance. Les Sages ſe moquent de ſes ſoupleſſes & mépriſent ſes fineſſes, ſes inégalités & ſes trahiſons. Ce fut cette funeſte complaiſance qui fit pécher notre premiére mere, & qui entraîna *Adam* dans ſes déſordres, dont nous ſentons aujourd'hui les effets.

Ce n'eſt donc point de cette ſotte complaiſance, dont je veux parler maintenant, ni de cette beauté rude & fade, que l'on trouve ordinairement parmi les femmes mal élevées, qui n'ont ni la bonne grace, ni les qualités de l'ame, qui ſont preſque l'eſſence de la beauté dont nous parlons.

Cela étant ainſi établi, il me ſemble qu'il eſt aiſé à cette heure de ſe déterminer ſur la queſtion propoſée ; ſçavoir, ſi la belle nous charme plus que la complaiſante.

L'expérience nous fait voir que la beauté des femmes nous excite à les aimer : mais ſi cette beauté eſt accomplie par le mélange de la bonne grace & des belles qualités de l'ame, dont nous avons parlé

parlé ci-deſſus, il n'y a ni charmes ni enchantemens qui ſoient plus violens que ceux-là. La belle taille des femmes, leur embonpoint, & leur beau viſage, avec les autres parties de leur corps, proportionnées les unes aux autres, forcent avec violence notre volonté: mais ſi un je ne ſçai quoi qui nous plaît, & qui accompagne leurs actions & le mouvement de leur corps, eſt inſéparable de leur beauté, & que d'ailleurs elles ménagent avec empire leurs paſſions; c'eſt-à-dire, qu'elles ſoient vertueuſes, prudentes, diſcrettes, conſtantes, fidèles, complaiſantes: en un mot, qu'elles ſoient ſages, nous ſommes alors obligés à les aimer, & par raiſon, & par une pente ſecrette que la nature nous a communiquée. J'avoue qu'il n'y a point au monde de Philtres plus violens ni d'enchantemens plus forts que cette beauté parfaite, Témoin la belle *Teſſalienne*, qui paſſoit pour ſorciére dans la Province où elle étoit, & qui ne paſſa pas pour telle dans l'eſprit d'*Olimpie*, bien qu'elle eût enſorcelé le Roi *Philippes* ſon mari. Cette Reine connut bien que ſa beauté, ſa bonne grace, ſa douceur & ſa complaiſance, étoient les ſeuls Philtres dont elle ſe ſervoit pour

charmer

charmer les hommes, & ceux dont elle avoit uſé pour enchanter ſon mari. Quand même ces femmes n'auroient que des qualités médiocres, cela ſuffiroit pour nous entraîner & pour nous forcer à les aimer. Elles ménageroient nos inclinations, feroient pancher notre volonté du côté qu'il leur plairoit; & par une tyrannie ſecrette & aimable, elles s'empareroient de notre cœur & ſéduiroient notre raiſon, quelque réſiſtance & quelques efforts que nous puiſſions faire. C'eſt une puiſſance naturelle à laquelle nous ne pouvons réſiſter; nous en ſommes même vaincus dans la ſuite & captivés dans l'abſence. Mon Dieu! quelle force eſt-ce-là qui nous entraîne ſi puiſſamment, & qui fait même agir nos parties amoureuſes, ſans que nous ayons le pouvoir de les arrêter? Je veux dire, que nos parties naturelles, quelques impuiſſantes à l'amour qu'elles puiſſent être, obéiſſent à cette beauté, qui nous frapant l'imagination, nous embrâſe le cœur, nous échauffe le ſang, nous enflamme nos parties naturelles, & qui par l'abondance des eſprits qui y ſont portés, les rend propres à la génération. Si *Lucilie* eût eu ces charmes, elle

n'eût

n'eût pas donné à ſon mari *Lucréce* une boiſſon pour être aimée : car au lieu de lui procurer de l'amour pour elle, *Lucréce* en devint ſi fou, qu'il ſe tua de ſa propre main. *Céſonie*, femme de l'Empereur *Caligula*, manquoit auſſi de cette beauté enchantereſſe, puiſqu'elle donna à ſon mari un breuvage, qui au lieu de l'exciter à l'aimer, lui cauſa de la rage & de la fureur. Des boiſſons qui excitent à aimer, troublent notre tempérament, & par-là ſont oppoſées aux principes de notre vie, comme nous l'avons remarqué ailleurs : au lieu que les remédes dont nous parlons, ſont naturels & ainſi ne ſont point ennemis des parties principales qui nous compoſent.

La complaiſance n'agit pas comme la beauté parfaite, ſes charmes ſont plus lents & ſes attraits ne nous emportent pas avec tant de vîteſſe & de précipitation. Bien qu'elle ne ſoit accompagnée que d'une médiocre beauté de corps, & d'un je ne ſçai quoi qui eſt inſéparable de ſes mouvemens & qui fait agir les femmes d'une maniére qui nous plaît ; cependant cette force n'eſt pas ſi violente que celle qui vient de la beauté. Il faut du temps pour aimer une femme complaiſante.

plaiſante. On obſerve ſes actions, on regarde ſes mouvemens, on conſidére ſon humeur ; & comme elle a quelque rapport à la notre, nous nous laiſſons aiſément aller à ce qui nous reſſemble, & nous aimons en elle ce qui eſt en nous. Il n'en eſt pas ainſi de la beauté que nous avons décrite : d'abord elle s'empare de notre raiſon, elle fait ployer notre voſonté & nous attire avec violence. Notre ſang en eſt promptement émû, nos eſprits fortement agités, notre imagination vivement frapée, & nos parties naturelles, quelques foibles & quelques vieilles qu'elles ſoient, en ſont d'abord ſi animées, qu'elles ſe trouvent alors en état d'exécuter les ordres que la nature nous a preſcrits.

Mais comme la belle & la complaiſante ont chacune des qualités particuliéres qui charment ; que la premiére nous éblouit à ſa premiére vûe, & que l'autre nous enchante après l'avoir examinée de près ; les ſentimens ſe trouvent partagés ſur le choix que l'on en doit faire. Car ceux qui ne ſe prennent que par les yeux du corps, ſeront aſſurément pour la belle ; mais ceux qui ſont pris par ceux de l'ame, préféreront toujours

la complaisante à la belle ; car la beauté étant une tranquillité passagére, ne peut pas toujours plaire, au lieu que la complaisance étant une qualité permanente, & s'augmentant toujours à force de vieillir, les personnes sages & posées auront sans doute plus d'estime pour la complaisante que pour la belle, pourvû que celle-là ait quelque espéce de beauté. Mais si la belle est accompagnée de la complaisance, comme nous en avons fait le portrait, qui est-ce qui doutera que l'on ne la doive préférer à celle qui sera seulement complaisante, & qui manquera de ce qui est ordinairement inséparable de la beauté ?

Il n'y a point d'hommes plus vains que ceux qui se laissent sottement persuader, ni de plus étourdis que ceux qui sont les sévères & les scrupuleux. PETRONE.

Fin du Tome I.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Tome I.

La Lettre R. indique les Matiéres renfermées dans les Remarques.

A.

Accouchement Facheux par la petiteſſe des parties, *page* 60
Dangéreux pour les femmes attaquées d'ulcéres véroliques, *ibid.*
D'une fille pucelle, 113
Ce qui peut l'avancer, R. 177
Rend reſpectable la femme en travail, *ibid.*
Choſes à obſerver pendant & après le travail, 179
S'il a un temps fixe, 180, 186
A ſeize mois, R. 188
Accouplement. *Voyez* copulation.
Adoleſcenſe, Diviſion de cet âge, 159
Age Propre au mariage, 157, 170
Sa diviſion, 157, 158
Agnus-Caſtus, Ses vertus, 298, 299
Aiguillette Nouée, 302
Air, Ses effets ſur nos corps, 357
Sur nos inclinations, 373

Albuginée, Membrane, ce que c'eſt, R. 16
Aliments, Comment ils ſe digerent, 358
Amour, Ce qu'on doit en penſer, R. 122
Conduite à y garder, R. 121
Danger de s'y laiſſer ſurprendre, R. 122
Son ſiége, 211, 212
Excité par des coups de fouet, 226
Capable de tout, 232, 433
Femmes portées naturellement à cette paſſion, 234, 422, 431
Si une femme ſtérile y eſt plus portée qu'une fille, 230
Si un homme y eſt plus porté qu'une femme, 235
Saiſon la plus propre pour, 243, 252
Heure favorable, 255
Heures où les oiſeaux ſe careſſent, 267
Modéré, louable, 282
Remède contre, 284, 285, R. 288, 289, 291, 300, 303
Amour, Remédes capables d'exciter, 300, R. 303.
Effets exceſſifs, 332
Conſtant, 373
Arbres, Moyen de leur faire porter des fruits promptement, 268

B.

Beauté. Ce que c'eſt, 443
Puiſſante, R. 346, 348, 444, 446
Fragile & paſſagére, R. 445
Fuit avec les années, R. 447
Eſt le véritable philtre, 453
Bêtes les plus laſcives, 238
Tems de leur copulation, 193
Leur conduite à l'égard des mâles après leur copulation, 196, 231
Accouplées avec des femmes, 239
Heures où les oiſeaux ſe careſſent, 267
Leurs différentes maniéres de s'approcher, 336, 356
Bile, L'eau ſe convertit en bile, R. 365
Borax, Ses vertus, 311
Ses uſages, 312

C.

Camphre, Ses différentes vertus, 296
Canal déférent. Ce que c'eſt, R. 19
Cantharides, Leurs vertus, R. 304, 315
Funeſtes, R. 304
Carnoſité de l'uſethre. Ce que c'eſt, R. 86
Reméde pour ce mal acheté par Charles IX. 87,

Caroncules

Caroncules myrtiformes. Ce que c'eſt, R. 28, 29
Unies, ſignes du pucelage, 30
Dans l'urethre; 86, R. 86
Reméde pour ce mal, 87
Cerveau, Il filtre les eſprits, 21
Comment, 22
Chaleur, Ses différents effets ſur le corps ſelon les climats, 243
Changement propre de l'homme, 374
Chervi, Ses différens noms,
Ses vertus, 308
Cidre, Ses effets, 360
Ciguë, Ses effets, 293
Mangé en ſalade ſans faire de mal. 294
Clitoris, Ce que c'eſt, R. 28, 30
Sa longueur exceſſive, 31
Son uſage, 32
Coït exceſſive, 278, 282
Modéré & fixé, 279
Modéré, louable, 280
Trop rare, 281
Permis avec d'autres parmi certaines Nations, 282
Différentes maniéres, R. 336
Trop fréquent, nuiſible, R. 76, 271
Abrége la vie, 199, 238, 268
Réglé, R. 256
Funeſte dans la faim, 261
Complaiſance lâche, punie, 451
Complexion, *Voyez* tempérament
Conception faite ſans plaiſir, 325
Conſtance dans les femmes, 383

Copulation dans les bêtes, 193
Défendue pendant les régles, 194
Illicite pendant les vuidanges, 195
Des bêtes avec les femmes, 239
Sans plaisir, 324
Corde rompue. Signification, 30
Cordon ombilical. Ce que c'est, R. 178
Ses parties, R. 178
Sa figure, R. 178
Manière de le lier, R. 178
Cornes de la matrice, 39
Création de l'homme, 2
Culbute, Ce que c'est, R. 176

D.

Défloration, Ses signes dans les nôces, 30 R. 127
Par les valets chez certains peuples, 56
Ne doit pas être jugée par la largeur des parties, 57
Non faite dans une fille grosse, R. 117
Conduite d'une fille défleurée, R. 125
Lait n'est pas un signe de défloration, 129
Moyen de découvrir la fourberie d'une fille défleurée, 138
S'il y a des moyens de cacher la défloration, 139, 145

S'ils

S'il eſt permis à une fille de tromper ſon mari pour cacher ſon crime, 145
Devoirs Des mariés, 190
Digeſtion, Comment elle ſe fait, 358

E.

Eau, Ses effets, 355, 359
Choix, 362, R. 365
Son éloge, R. *ibid.*
Produit la bile, R. 365
Propre à l'amour, R. 366
Egliſe N'admet pas dans les Ordres ceux qui ont des défauts dans les parties de la génération, 5
Enfant Engendré dans les cornes de la matrice & dans l'eſtomac, 41
Sa ſituation naturel dans la matrice, R. 176
Epididyme, Ce que c'eſt, R. 19
Epuiſement Dans l'amour, *voyez* coït.
Funeſte, 269, 270, 277, 278
Rend froid & impuiſſant, 272
Erection Involontaire, R. 304
Eſprits Filtrés par le cerveau, 21
Comment ils ſe forment dans cette partie, 22

F.

Faim, Coït funeſte dans la, 261
Fard, Son inefficacité dans l'âge avancé, 447

Femme, Sa création, 2
Leur timidité, R. 426
Propre au mariage, 164
Plus amoureuſe que l'homme, 165, R. 226
Son tempérament, 166
Si elle déſire les careſſes avec plus de paſſion que la fille, 229
Son caractére volage, 230
Stérile, ſi elle eſt plus amoureuſe, *ibid.*
Si elle a plus de paſſion que l'homme, 235
Filet, Du prépuce, R. 68
Empêche la génération, 68, 69
Flaterie Punie, 451
Fétus Dans les trompes, 41
Sa ſituation naturelle dans la matrice, 176
Folie Produite par la Ciguë, 293
Foſſe Naviculaire, ce que c'eſt, 27
Fouet, Excite les paſſions, 323, R. 216
Hiſtoire à ce ſujet, R. 217
Fourchette, Ce que c'eſt, R. 27
Fureur Interne, R. 206
Exemple, R. 227
Exceſſive, 228
Cauſe, 237, 238

G.

Génération, Partie de la, 2, 3, 52
Faite hors de la matrice, 41
Ce qui l'empêche, 49

	A dix ans, R.	161, 163
	Quand elle ceſſe,	231
	Age propre à la,	162, 202
Gorge	Molle, ce qu'elle ſignifie,	148
	Reméde,	149
Groſſeſſe,	Accidents de la,	172
	Incommodité au commencement,	173
	Si elle admet le coït,	195, 174
	Produit des douleurs avec cauſes,	38
	Sans défloration,	113, R. 117
	Par un enfant de dix ans, R.	161
	Si elle excite au coït,	231
Homme	Sa création,	2.

H.

Hymen,	Ce que c'eſt, R.	28, 32, R 114.
	Pris pour les caroncules,	33
	S'il exiſte, R. p.	114
	Signes de ſa préſence,	98
	Ce qu'on doit penſer de ſa rareté,	120

I.

Jalouſie,	Ses effets,	397, 409, 410
	Produite par l'amour,	391
	Hiſtoire,	402
	Dans les femmes,	404
Inclination,	Selon les climats,	373
Inconſtance	Propre de l'homme,	374
	Dans le ſexe,	377, 381
Jouiſſance	Sans plaiſir, R.	325

Comment elle s'exécute, R. 335. 336.
Maniere Criminelle, R. 337.

L

Laideur. Sa puissance R. 352.
Dans une belle ame peut captiver les cœurs. 444
Lait. Dans une fille n'est pas un signe de défloration. 129
Dans les hommes, 130
Laitue. Ses vertus, R. 303
Calme le feu de l'amour, *Ibid.*
Lassif. Homme, 208. R. 216
Femme, 224. R. 226. 232. 233. 240. 282.
A l'excès. 271
Ligament. De la Matrice, R. 34. 37
Large, ce que c'est, 38

M

Mâle. Si un testicule contribue plus que l'autre à la génération des mâles, 15
Mariage. Etabli de Dieu, R. 152
S'il est préférable au Célibat 155. 156.
A quel âge, 157, 162. 167. 168.
Contracté trop jeune n'est pas valide, R. 160. 246
Avec le frere, R. 161
Aides des Maris chez certains peuples

peuples, 282
Plaisirs ne sont pas crimes, 328. 329. 351

Matrice. Sa situation, R. 34
Ses ligamens, 34, 37
Ses changemens dans certains tems, 38
Ses Cornes, 39
Son action, 42
Ses défauts, 92
Fermée, 97. 99. 100

Meat. Urinaire, 28

Membrane. Vaginale, 15
Albuginée, R. 28

Morceau. Erangé, R. 35

N

Nez. Fait juger de l'état de la verge, 51

Nodus. De la verge, 73
Cure, *ibid.*

Nourrice Grosse par un enfant de 10 ans, R. 161
Ne doit voir son mari 197

Nudité. Chez certaines Nations. *Prefac.*
De filles à table, 212
Des tableaux de Tibere 229

Nymphes. R. 28. 29
Trop longues, 104

O

Oiseaux. L'heure où ils se caressent 267

Opium. Ses effets, 313

Ovaires. 35
De la grosseur du poing, R. 227

de

De la grosseur du poing, R. 227

P

Pampiniforme. Corps, R. 18
D'où il est formé, 36
Paraphymoisis, Ce que c'est, R. 85
Son opération, R. 85
Parastate. Ce que c'est, R. 19, 23
Parties. De la génération, 2
De l'homme, 3
Leur éloge, *ibid.*
Grosseur extraordinaire, R. 4
Respectées dans l'Ecriture, *ibid.*
Défectueuses font rejetter le sujet des Ordres Sacrés, 5
Naturelles de la femme, 25, R. 27
Trop larges cause de stérilité, 58
Trop étroites 60
Auroient besoin d'être examinées avant le Mariage 59
Penil. Ce que c'est, R. 27
Perinée. R. 28
Peritestes. R. 15
Philtres. Sont la beauté & la complaisance, 453
Phymosis. 81
Son opération, R. 82
Porreau. Sur le gland, R. 89
Moyen de les guérir. *ibid.*
Possession. Sans plaisir, R. 324
Maniere criminelle dans la possession, R. 337

Posture.

Posture. Différente dans le coït, 336
337
Criminel, *ibid.*
Prépuce. Collé au gland, R. 70
Trop long, 80
Opération, 82
Priape. Chéri des Dames, R. 4
Chassé de Lampsas & rappellé, 5
Priapisme. Produit par l'usage des Cantharides, R. 394
Excité par la semence d'ortie, *ibid.*
Mortel, *ibid.*
Prostates. 24
Leurs Callosités rendent stérile, 24
Prostitution. V. défloration.
Achetée 210
De Vestilia, Messaline, Valeria, 232, 239
Puberté. A quel âge, R. 161
Pucelage. Ou union des Caroncules myrthiformes 30
Dans la pucelle d'Orléans, 57
Signes de sa présence, 98
Dans une fille grosse, 113
Produit plus d'attachement, 385
Pudeur. Ses effets, R. 384
Piramidale. Corps, R. 18

R

Regles. Rendent les femmes plus amoureuses, 193

S

Satyrion. Ses espéces & ses vertus, 309
Semence. Où elle se forme, 17, 22
S'il y en a dans les femmes, 40
Mêlée avec les regles, d'une femme mise dans le fumier, 41
Spermatiques. Vaisseaux dans l'homme, 16 R. 18
Artéres, R. 18
Leurs veines & nerfs, 19
Stérilité Par les Callosités des Prostates, 24
Guérie dans une Reine par Fernel, 105
Si une femme stérile est plus amoureuse 230
Si l'usage du Camphre la produit, 297
Stramonium. Ses vertus, 329
Superfatation. Si elle existe, 175
Syrop de Renard. Ce que c'est, 340

T

Tempérament Des femmes 166. 237. 472
Des hommes, 166
En général, 205. 207
Lassif des hommes, 208
Lassif des femmes, 221
Son changement funeste, 283
Dépend des élémens & des saisons, 373
Dépend de la façon de vivre & de l'air, 374

Testicules.

Teſticules. Leur ſituation & nombre, 10, R. 11
Cachés dans le ventre, 11, 12, 13, 14.
S'il y en a un plus chaud que les autres, 14
Si l'un contribue plus que l'autre à la génération des mâles, 15
Ce que c'eſt, *ibid.*
D'une groſſeur prodigieuſe, 20
Forment la ſemence, 17, 22
Des femmes, 40
Tr ompes. Ce que c'eſt, R. 34

V

Vagin. Trop large, 94
Trop étroit, 95
Fermé, 97, 99
Vaginale. Membrane, 15
Vapeur. Voyez fureur uberine,
Ventre. Ses rides après l'accouchement, 146
Moyen de les effacer, *ibid.*
Verge. Défaut de la 50, 54
Si on peut juger de ſa grandeur par celle du nez, 51
Groſſeur extraordinaire, 51, 52, R. 53, 65, 67
Remédes, 64
Longueur mépriſable, R. 4, 52
Tortue & ſes remédes, 71, 72, 73
Moyen de l'allonger, R. 4
Ses parties, R. 6

Son

Son érection, *ibid.*
Défectueuſe, 49
De S. Martin, 50
Verole. Fâcheuſe pour une femme groſſe, 60
Verumontanum. Ce que C'eſt, 24
Véſicules Seminales. R. 23
Vie partagée en 5 periodes, 158
Vieilleſſe. A quel âge, 199
Si elle eſt propre à l'amour, 201
Vin. Ses vertus, 360
Violement d'une fille. Comment il ſe peut connoître, 30
Régles qu'on doit obſerver 132, 136
Virginité. Son éloge, R. 107, 109, 110
Rare, R. 119
Hiſtoire, R. 107
Difficile à connoître, 114, R. 127, 128, 141.
Signes de ſon abſence, 123. R. 124
Si elle peut ſe rétablir, 139
S'il eſt permis d'enſeigner les moyens d'en cacher la perte, 140
Vuidange. 194
Si le coït eſt permis dans ce tems-là. 195
Vulve. R. 27
Fermée, 113, R. 117

Fin de la Table des Matiéres.